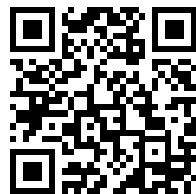

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

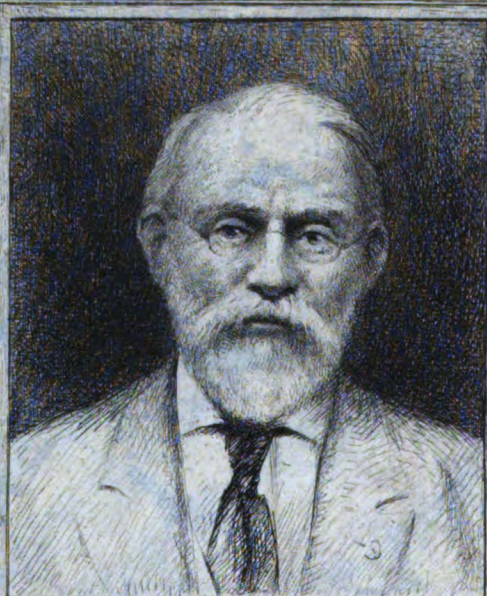
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376575



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. B. Keith 1930



Handwritten signature or initials in the top left corner.

AS
161
R4565

REVUE DU MDI

18^m ANNEE



JUILLET 1904

Revue du Midi

TOME TRENTE-SIXIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1904



Dunniug
ingh.
3-20-33
26766

ASSOCIATION VALENTIN HAÛY

POUR LE BIEN DES AVEUGLES

La *Revue du Midi* est heureuse d'offrir à ses fidèles lecteurs ou abonnés, la primeur d'un compte-rendu complet et d'appeler ainsi leur attention et leur intérêt sur une œuvre qui s'impose tout à la fois à leur sympathie et à leur générosité.

Un comité a été constitué à Nîmes dans le but d'y établir l'Œuvre fondée à Paris en faveur des aveugles (1). L'inauguration solennelle en a été faite le 9 Juin dernier dans la salle du Théâtre d'été, avec concert précédé d'une conférence. Une assistance d'élite s'y était donné rendez-vous. Outre les membres du bureau, on y remarquait M. le Secrétaire Général de la Préfecture du Gard, plusieurs officiers supérieurs, des représentants du Corps médical, ainsi que de l'Université et diverses notabilités de notre ville.

Les dames n'avaient pas manqué d'apporter à cette réunion l'attrait de leur présence.

Le programme, très bien exécuté par les artistes amateurs, y compris deux musiciens aveugles et par la musique de l'artillerie, était de nature à captiver l'auditoire. La parole a été donnée à M. Raymond Pouille-Symian, magistrat à Nîmes, qui s'est exprimé en ces termes :

(1) Ce comité est ainsi composé :
MM. Arnaud-Gaidan, Banquier, Président ; Le Général Palle ; Hutter, Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique ; Castelnau ; Coutellier ; Michel (ces trois derniers atteints de cécité) et Roger Roux, Secrétaire.

MESDAMES, MESSIEURS

Un de nos éminents contemporains — à qui l'opinion publique a décerné le beau nom de *protecteur des aveugles*, M. Maurice de la Sizeranne — un ami de longue date pour moi — devait venir avec sa parole chaude, entraînant et surtout convaincue, vous exposer les origines et le but de l'œuvre, dont vous jetez aujourd'hui les fondements à Nîmes. Une circonstance imprévue nous prive de la satisfaction de l'entendre : nous ne saurions trop le regretter. Appelé à m'acquitter de la tâche qu'il eut si brillamment accomplie, j'ai besoin de compter sur toute votre bienveillance...

Vous êtes accourus dans cette enceinte, avec un empressement dont je suis touché et qui vous honore, pour vous associer à ce mouvement de vif intérêt qui se manifeste en faveur des aveugles, et pour vous initier à un ordre de choses que quelques-uns d'entre vous ignorent peut-être.

Nous allons donc ensemble nous transporter... par la pensée, dans cette merveilleuse capitale, qu'on a proclamée la cité *lumière*, mais qui mérite assurément le titre encore plus enviable de cité *charité*. Au centre même du foyer de sa vie intense, à côté du fastueux palais consacré par le grand roi aux vaillants soldats mutilés pour la défense de la patrie, vous remarquerez un autre édifice à la physionomie plus austère, dont le fronton représente Valentin Haüy, instruisant les aveugles. C'est l'Institution nationale créée pour élever des jeunes

garçons et des jeunes filles privés de la vue, et les préparer suivant leur aptitude individuelle à l'exercice d'un métier, d'un art ou d'une profession libérale.

Non loin de cet établissement et du boulevard des Invalides, vous vous trouverez à l'avenue de Breteuil, n° 31, devant une demeure de modeste apparence, dont la façade porte comme unique ornement, une guirlande de lauriers sculptée au-dessous des balcons.

C'est là que M. de la Sizeranne a établi le siège de l'Association Valentin Haüy, créée par lui pour le *bien des aveugles*, formule simple, mais qui dit tout.

C'est de là qu'émane l'action générale destinée à promouvoir en France et au dehors, toutes les mesures propres à améliorer leur condition.

Institution privée, officieuse pour ainsi dire, quoique reconnue d'utilité publique, elle se greffe sur l'œuvre gouvernementale, dont elle alimente les sources à l'instar de ces rivières silencieuses qui contribuent à grossir les fleuves majestueux.

A cette association va se rattacher étroitement notre Comité de Nîmes, de même que s'y souderont les entreprises et fondations poursuivant un but identique, sous quelque forme qu'elles surgissent.

Il était à propos, vous l'avez compris, que vous ne restiez pas étranger à ce berceau de la propagande qui incombe aux *typhlophiles*. Ne vous effrayez pas de ce néologisme, emprunté à la langue grecque, il signifie *amis des aveugles*, et il vous deviendra familier.

L'âme de cette association, c'est encore M. Maurice de la Sizeranne qui appartient à notre Midi par sa

naissance. Vous trouverez, je l'espère, quelque intérêt à remonter à la cause première du zèle inlassable que ce philanthrope, au dévouement exceptionnel, ne cesse de déployer au service des aveugles.

Il peut s'appliquer le vers de Virgile : *Non ignara mali ; miseris succurere disco* : mon propre malheur m'a appris à secourir les malheureux.

M. de la Sizeranne a perdu la vue à la suite d'un accident, en jouant, alors que l'existence (il avait à peine dix ans) ouvrait à ses yeux les séduisants horizons des jouissances de la famille, de la fortune et des plus nobles facultés. Voulez-vous savoir quel parti il a tiré d'une si douloureuse épreuve ? M. François Coppée va nous l'apprendre. Je m'abrite volontiers sous l'autorité de l'illustre écrivain : « Son intelligence, qui est de » premier ordre, son savoir qui est très étendu, » son influence qui est grande, son activité qui est » infatigable, son temps, sa richesse, son cœur, sa vie, » il a tout consacré à ses frères atteints de la même » disgrâce que lui-même. C'est un homme incomparable. Il dirige deux journaux spéciaux, *Le Valentin* » *Haüy* et *Le Louis Braille*. L'Académie française a » couronné un de ses ouvrages, tous très remarquables ne poursuivant qu'un but, le bien de » ses fils adoptifs. C'est de son association, son » œuvre capitale, que part, c'est là qu'aboutit tout » ce qui peut être avantageux aux aveugles. Tous » affluent chez M. de la Sizeranne quand ils sont » dans l'embarras ; et lui, il se met en quatre, il » trouve de l'argent pour celui-ci, un emploi pour » cet autre. Il les encourage, les aide, les tire de la » misère. Il ne s'arrêtera que lorsque tous les » aveugles auront un gagne-pain honorable. »

Ne devrais-je pas me contenter de cette citation ? Ne contient-elle pas, en effet, le programme complet de l'œuvre de solidarité sociale, à laquelle vous désirez concourir ? Il me suffirait de vous dire après vous avoir dépeint un tel modèle : « Allez et faites de même. »

Chaque question vient à son heure ; elle naît, se développe et atteint enfin son apogée. Celle de l'amélioration du sort des aveugles par des voies rationnelles semble avoir sonné au moment présent. Ne dirait-on pas qu'un frémissement universel, dû à l'union des cœurs sur le terrain de la bienfaisance, se propage à travers les diverses couches de la société, et provoque l'étude des plus fécondes méthodes, tendant au relèvement de ceux auxquels la nature a refusé le don si précieux de la vue ? A chacun de nous dans sa sphère respective, il appartient dans ce travail de généreuse émulation, d'apporter des matériaux avec lesquels vous édifierez l'œuvre que vous embrassez et dont vous assurerez la permanence...

Le sentiment qui a pour objectif de rendre meilleure au point de vue intellectuel et matériel, la condition des aveugles, ce sentiment n'est pas nouveau dans notre chère France, que l'on est en droit de considérer comme le berceau d'une large assistance envers ces infortunés, que le défaut d'une instruction professionnelle met dans l'incapacité de subsister par le produit de leur travail. Déjà le roi saint Louis avait fondé pour eux l'hospice des Quinze-Vingts à Paris, et d'autres établissements analogues dans les provinces.

Mais l'évolution la plus importante, en ce sens, s'est révélée au XVIII^e siècle par la création au sein

de la capitale, d'une école due à Valentin Haüy, pour les enfants aveugles des deux sexes. Il en établit de similaires à Saint-Petersbourg et à Berlin.

En 1829, Braille inventait son ingénieux alphabet « en points » tracés en relief, système qui permet à l'aveugle de lire et d'écrire avec les doigts très rapidement, la plume étant remplacée par un poinçon. Une planchette de zinc, à raies creuses, sert de support à une réglette mobile divisée en petits compartiments, à l'intérieur desquels la feuille de papier étendue au-dessous, reçoit les caractères d'écriture imprimés par l'aveugle.

Une année après était inaugurée l'*Institution nationale des jeunes aveugles*, devenue le type des établissements de ce genre et le foyer de tous les progrès réalisés dans l'enseignement technique qu'ils y reçoivent sous les formes les plus diverses.

Pour la France seule, 32 écoles de toutes catégories, 12 ateliers, 20 hospices ou sections d'hospices, recueillent à tous les âges, les infortunés des deux sexes atteints de cécité, auxquels leurs familles ne peuvent fournir l'entretien nécessaire ou l'instruction d'où ils tireront des moyens d'existence.

La statistique en évalue le nombre à quarante mille au moins. La plupart de nos grandes villes leur ont ouvert des écoles enfantines primaires, secondaires, et même supérieures, qui distribuent le bienfait de la formation intellectuelle, morale et industrielle. Il en est sorti des élèves brillants : quelques-uns ont obtenu des diplômes de bacheliers et de grades supérieurs.

C'était là une mission primordiale et difficile devant laquelle la société n'a pas reculé : car il

faut songer principalement à doter l'aveugle de l'instrument auquel il sera redevable d'une existence indépendante : résultat obtenu grâce à la fondation des ateliers où il parvient à s'assimiler les métiers les plus divers. Citons au hasard la corderie, la vannerie, la filature, l'imprimerie, la reliure, le tissage, le cannage, la fabrication des ouvrages en perles, des sacs en papier, des paillassons, la broserie, les filets de pêche, etc., sans oublier les arts plus relevés d'accordeur de piano, de professeur de musique, d'organiste, arts dans lesquels les aveugles excellent ou savent au moins occuper un rang honorable.

Dans une voie parallèle, l'association Valentin Haüy embrasse tout l'ensemble des mesures d'assistance que réclame l'aveugle et marche dans une constante progression.

La science médicale n'a pas déserté ce champ de bataille où son génie est appelé à cueillir les palmes de plus d'une victoire pacifique et s'affirmer par des découvertes sensationnelles et des opérations étonnantes.

Un congrès tenu à Montpellier, il y a deux ans, avait réuni les sommités de l'ophtalmologie. Deux éminents professeurs spécialistes, les docteurs Trousseau et Truc, dans des rapports distincts, ont réparti par tableaux comparatifs entre les départements, tous les aveugles qui leur ont été signalés et ont indiqué les traitements préventifs ou curatifs à suivre quand la cécité n'est qu'à l'état de menace ou n'est pas irremédiable : comme conclusion de leurs remarquables travaux d'investigation, ils ont fait appel à tous les dévouements en vue de faciliter l'admission, dans les écoles et ateliers, de tous les aveugles que la négligence de leur entourage ou

des habitudes invétérées de mendicité avaient jusqu'ici laissés en dehors de ces asiles tutélaires. Ils ont formulé le vœu que l'Association Valentin Haüy serve de plus en plus de lien vivant, de fil de transmission entre les groupes particuliers pour le succès des œuvres suscitées en faveur des aveugles.

Adhérents et adhérentes, à Nîmes comme ailleurs, s'efforceront donc de rechercher ceux qui végètent dans un triste dénuement, pour leur procurer l'instruction convenable, les placer dans les ateliers, les recommander aux autorités, leur assurer des soins durant leurs maladies, veillant, en un mot, fraternellement de près comme de loin sur leur destinée, afin de la leur rendre moins ingrate...

Ce centre de propagande — qu'il ne faut pas confondre avec le prosélytisme, et qui doit s'exercer en dehors de tout esprit de tendance — c'est vous-mêmes, Mesdames, Messieurs, qui êtes conviés à le fonder à Nîmes pour le plus grand intérêt des deux cents aveugles qu'à lui seul compte le département du Gard. Le siège de votre comité est au secrétariat installé à la Bibliothèque municipale, sous la direction de M. Daylaud, chargé d'y communiquer et d'y recevoir tous les renseignements utiles.

Au surplus, tous les membres du Bureau ont qualité pour accueillir et instruire des demandes de nature à rendre service aux aveugles. Ici, ce sont des enfants privés de la vue qu'il importe de gratifier d'une saine direction, et quelquefois hélas! d'arracher aux funestes influences du foyer domestique ou aux mauvais traitements dont ils sont victimes. Ailleurs, des adultes cherchent à entreprendre un petit négoce ou à se caser dans une place

tranquille. Enfin, des vieillards sollicitent une besogne facile ou leur entrée dans un hospice. A d'autres de menues avances permettrient d'acheter des outils et des matières premières, servant à la confection d'articles usuels que les commerçants écoulent volontiers.

Pour rendre plus aisée cette assistance, nous ne saurions trop engager les typhlophiles à apprendre à lire et à écrire en points, ce qui leur donnerait la faculté de correspondre avec les aveugles, et de multiplier pour eux des copies de livres, utiles ou agréables, des partitions de musique, etc., destinés à composer un fond de bibliothèques ambulantes. D'ailleurs, l'étude de l'écriture Braille est moins ardue qu'on serait tenté de se l'imaginer au premier abord. Nous pourrions citer l'exemple de personnes, qui se sont familiarisées, en très peu de temps avec cette science élémentaire. Même à l'âge où l'on se figure que le domaine de nos connaissances ne peut plus être élargi, le bon vouloir de certains d'entre nos associés, les a mis de suite au courant des secrets peu compliqués de l'alphabet en points.

Maintenant que vous savez sur quel terrain nous sommes appelés à manœuvrer, il n'est pas sans intérêt d'analyser la nature de nos frères, moins bien traités que les clairvoyants, et qui sont souvent l'objet d'appréciations erronées, selon les préjugés ambiants, ou sous l'empire d'un examen superficiel. Un écrivain du xviii^e siècle, qui a jeté des éclairs dans la critique des Beaux-Arts, et a été, dans des théories sur l'enseignement, le précurseur de réformes judicieuses, n'a pourtant point échappé, en ce qui concerne nos protégés, à l'esprit de sophisme qui fut parfois l'écueil de l'école encyclopédique. Dans sa

fameuse *Lettre sur les aveugles*, Diderot a soutenu une thèse des plus fantaisistes sur la mentalité qu'il croit devoir leur attribuer, et sur les conséquences qu'il déduit de leur état, quant à leur responsabilité morale.

Non, les aveugles ne font point exception au restant de l'humanité : il leur manque, il est vrai, selon l'expression de M. de la Sizeranne, un outil, celui sans lequel la société serait impuissante à répondre à toutes les fins de notre destinée.

Mais cet outil n'est pas indispensable à l'individu, qui y supplée par le perfectionnement apporté à ses autres sens, alors surtout qu'il est tiré de son infériorité relative par le secours d'une éducation appropriée à ses besoins. L'esprit ouvert à toutes les conceptions, l'âme accessible à toutes les aspirations de la conscience, tel est le caractère réel, telle est la nature intime des aveugles. Parmi eux ont émergé des noms, dignes de notre admiration, dans la culture des sciences, des lettres et des arts, témoignant de leur haute valeur au point de vue psychologique. La biographie de plus d'un d'entre eux figure au dictionnaire des hommes illustres.

Les ténèbres, au sein desquels ils sont plongés, ne leur ont point interdit de s'associer aux progrès de notre époque. Vous avez pu en juger par l'*Exposition du Travail des Aveugles*, organisée tout récemment dans les salles du *Petit Journal* par l'Association Valentin Haüy, exposition qui a fait courir tout Paris.

Qu'on me permette de lire un extrait d'un compte-rendu sur cette exhibition d'un genre fort original :

« Il est admis, dit l'auteur de ces lignes, que les « aveugles sont d'excellents musiciens, et le concert

« qu'ils donnèrent le 17 mars n'avait rien d'imprévu :
« on est habitué aussi à rencontrer parmi eux d'habi-
« les accordeurs, et il ne semble pas bien extraor-
« dinaire de les voir rempailler des chaises. Mais la
« précision, l'adresse inouïes, avec lesquelles cette
« jeune fille manipule des brosses fines, en rogne
« les poils juste à la longueur voulue, y insère des
• initiales de couleur différente, voilà qui commence
« à surprendre fort. Et les miracles de dextérité se
« multiplient à mesure qu'on s'avance dans cet
« assemblage étrange d'industries de toute espèce.
« Un tonnelier pratique son métier avec un instinct
« irréprochable des proportions et des courbes.
• Quelques pas plus loin, c'est un coupeur qui
« exécute, avec une sûreté prodigieuse cette besogne
« où la moindre hésitation serait fatale. Ici un cou-
« telier expose des lames effilées et étincelantes.
« C'est chose amusante que d'observer la stupéfaction
« des visiteuses tremblant, à chaque instant, qu'il ne
« se blesse. Peut-être le record de l'invraisemblable
« est-il tenu par ce miroitier qui, me dit-on, arrive
« à gagner facilement quinze francs par jour. Quand
« il voulut se marier, on objecta naturellement à sa
« fiancée qu'elle mourrait de faim, si elle épousait
« cet aveugle. La réponse péremptoire de celui-ci,
« c'est le miroir genre de Venise, que l'on contemple
« dans la vitrine, où le fini du travail est encore plus
« incroyable que la joliesse même et le goût exquis
« de ses formes ».

Faut-il parler des œuvres de Vidal, le célèbre sculpteur animalier aveugle ? Vous pourrez juger de leur mérite par celles qui figurent au Musée de Nîmes, entr'autres le *Cerf blessé* et le *Lion rugissant*, dont il s'était procuré le modèle vivant, en pénétrant

dans une cage de ménagerie foraine et en palpant de ses mains le fauve, tenu en respect par son dompteur.

Quiconque a été mis en rapport avec des aveugles instruits, affinés par l'éducation et le contact du monde, en a gardé la conviction qu'ils savent s'infuser la plupart de nos connaissances. En certains arts, la musique par exemple, ils se montrent parfois supérieurs à la moyenne des clairvoyants.

Un préjugé trop répandu, c'est que la cécité doit forcément les maintenir dans une habituelle mélancolie et les rendre moroses. Erreur profonde, ils n'ont rien de commun avec ces infortunés que Dante a dépeints se lamentant sans relâche sur la perte de la lumière.

L'aveugle est, au contraire, essentiellement sociable; il recherche le cercle des réunions où il peut le mieux développer ses facultés. La vivacité ou le charme de ses impressions intimes — dont la manifestation éclate dans le regard, chez les clairvoyants — se traduisent, en général, chez lui, par le mouvement de ses lèvres, qui, à mesure qu'il parle ou qu'il écoute, deviennent ainsi le miroir de sa pensée et la caractéristique de sa physionomie.

L'aveugle est naturellement gai et expansif, fuyant la solitude. Il se plaît à la conversation, s'y mêle avec à-propos et n'oublie plus ce qu'il a appris. L'accoutumance et la régularité l'assouplissent au mécanisme de la vie, dont il parcourt les étapes avec une sérénité confiante; ce serait presque lui faire injure que de le plaindre.

Un aveugle de naissance, que j'ai connu dans une grande ville du centre, était parvenu à occuper une situation, relativement importante, parmi ses conci-

toyens, grâce à l'activité et à l'intelligence qu'il déployait dans des voies bien différentes. A la fois professeur de musique, organiste en renom, directeur d'orphéons, voire même rédacteur de journal, et poète à ses heures. Père de plusieurs enfants, auxquels il avait transmis ses aptitudes artistiques, il était très répandu dans la société, où sa verve, son entrain, son humeur enjouée et ses qualités sérieuses, lui ménageaient un accueil sympathique. On lui demandait un jour s'il ne s'estimerait pas très heureux de recouvrer la vue par un prodige inespéré : — Non, répondit-il, je suis satisfait de mon état actuel ; toute l'économie de mon existence est réglée d'après les conséquences de ma cécité. Je craindrais d'ailleurs qu'en voyant les personnes et les choses de l'extérieur, telles qu'elles sont en réalité, et peut-être autrement que me les représente mon imagination, je ne fusse exposé à subir trop de déceptions et à perdre mes illusions ».

Mettez, si vous voulez, que ce ne soit là qu'une boutade spirituelle. Mais, je le répète, si vous professez pour nos chers aveugles un sincère intérêt, prouvez-le leur non par une stérile commisération, mais en leur étant pratiquement utiles.

Vous pouvez d'ailleurs constater combien ils sont adroits pour se tirer d'affaires et éviter les dangers de la circulation sur les chemins et dans les rues. Quelques-un savent monter en wagon, sans se tromper sur le train qu'ils doivent prendre.

Malgré bicyclettes et tramways, ils ne sont pas plus souvent victimes d'accidents que les clairvoyants. Tel d'entre eux ne se fait jamais accompagner par un guide, et lorsqu'il doit aller donner une leçon dans un quartier de Paris,

nouveau pour lui, il va, au milieu du silence de la nuit, opérer une reconnaissance dans cette région. Le lendemain, en suivant le même itinéraire, il arrive à sa destination, après avoir enjambé les ruisseaux, et s'être tenu sur le bord des trottoirs, de peur d'être heurté par les contre-vents, s'ils sont restés déployés.

Il existe pour l'aveugle une perception d'une foule de bruits, de sons, qui nous échappent et qu'il sait mettre à profit. La nature, en pleine campagne, comme à la ville, prend soin de lui fournir, par de nombreuses sensations, des indications qui lui servent comme autant de jalons pour éclairer sa route.

Malgré la privation de certaines jouissances réservées aux clairvoyants, il lui reste des constatations internes très pénétrantes et précises que ceux-ci soupçonnent à peine, occupés ou détournés qu'ils sont par les distractions vives et absorbantes où les entraîne la contemplation des choses extérieures.

Dans un livre qui fait le plus grand honneur à l'écrivain par sa vivacité primesautière et la profondeur de ses observations, livre intitulé : *Impressions et Souvenirs d'Aveugles*, M. de la Sizeranne nous montre leur mémoire meublée par les sensations qui ont leur source dans l'ouïe et le tact et qui ne les laissent pas indifférents à ces invisibles mouvements de l'âme, dont nous goûtons toute la saveur.

Ainsi, la maison paternelle leur parle par ces mille voix secrètes, qui semblent résonner dans ce milieu où tout vibre pour le cœur, où l'atmosphère même a son langage mystérieux pour celui qui retourne au foyer familial après une longue absence.

Un passage de Jocelyn répond à cet état d'âme intime :

« Je parcourais ému tout le champêtre enclos
« Où, comme autant de fleurs, mes jours étaient éclos :
« J'écoutais chanter l'eau dans le bassin de marbre ;
« Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre ;
« Et je croyais sentir, tant notre âme a de force,
« Un cœur, ami du mien, palpiter sous l'écorce.
« J'écoutais si le vent, dans l'herbe ou la verdure, -
« L'onde, dans la rigole, avaient même murmure ».

Vous le voyez, la poésie, que l'on croirait ne pouvoir jaillir que des manifestations extérieures de la nature et des images qu'elle grave dans le cerveau du barde inspiré, n'est point un idéal mort pour l'aveugle. Elle s'illumine en son cœur aux clartés d'en-haut.

M. de la Sizeranne, en dépit de sa cécité, décrit avec humour son voyage en Danemark, où rien ne semble lui avoir échappé, et où il a fait provision d'observations piquantes et de remarques utiles à ses œuvres de prédilection. Ainsi, à Copenhague, il a constaté que les aveugles réussissent bien la grosse et moyenne cordonnerie, dont ils vendent les articles façonnés par eux dans leurs propres magasins. Ce métier, surtout lorsqu'ils l'exercent à la campagne, leur permet de gagner largement leur vie ; il est le plus lucratif, après les professions d'organiste et de maître de musique.

Vous êtes suffisamment édifiés, Mesdames et Messieurs, sur la puissance et la multiplicité des ressources naturelles, dont l'aveugle peut tirer parti pour pallier les lacunes résultant de la cécité. Comme le dit J. - J. Rousseau : « Tant que le soleil brille, nous avons l'avantage sur lui ; mais, « dans les ténèbres, il devient notre guide à son

« tour. Lui sait toujours se conduire, le jour aussi
« bien que la nuit. Que notre Émile, ajoute le phi-
« losophe, s'habitue également à avoir des yeux au
« bout des doigts ».

C'est, en effet, par les phalanges des mains de l'aveugle que passe irrésistible le courant des volontés, que frémit la tension de l'intelligence, que se transmet le fluide de sa pensée. Elles deviennent le prolongement direct de l'esprit qui veille sans s'éteindre dans l'obscurité du corps. Elles le servent, elles lui révèlent, autant qu'une voix, autant qu'une lumière, ce qu'il lui importe de connaître.

Ne craignez pas, en manifestant votre bienveillance envers l'aveugle, qu'elle soit paralysée par l'inhabileté de ce dernier. Il vous étonnera, au contraire, par son empressement à correspondre à vos prévenances.

Laissez-moi vous en citer un exemple, en terminant cet entretien, que je crains d'avoir trop prolongé.

Il y a quelques années, un aveugle se tenait sous le porche d'une église de Nîmes, implorant la charité du public. Sa tenue correcte contrastait avec l'infime condition à laquelle il se soumettait. Une dame, frappée de l'aspect d'indicible torture morale qui se reflétait sur la physionomie de ce mendiant, crut devoir l'interroger sur sa position. Elle apprit que cet infortuné, âgé de moins de 50 ans, et qui exerçait, avec quelque succès, la profession d'horloger ambulant, avait subitement perdu le sens de la vision. Malgré toutes les tentatives de la science, il n'avait pu recouvrer l'usage de ses yeux. La perspective d'une affreuse misère et d'une douloureuse inaction, voilà quel était tout son horizon. Le désespoir avait envahi son cœur,

succombant sous le poids d'une épreuve qui le terrassait dans la pleine vigueur de l'âge. La confidente de ces tristes aveux parvint à convaincre ce malheureux de la possibilité de sortir de l'abîme de dénûment où il gémissait, en acquérant, par un travail approprié à sa nouvelle situation, les moyens de soutenir son existence. Grâce à l'appui des autorités locales, l'ex-horloger était dirigé sur Paris et admis à l'association Valentin Haüy. Au bout de trois mois, il pouvait exprimer à sa bienfaitrice, en écriture Braille et dans les termes les plus touchants, sa profonde gratitude de lui devoir l'espérance d'être bientôt rendu à la société. Trois autres mois ne s'étaient pas écoulés, qu'il lui envoyait, à l'expiration de son apprentissage, un échantillon de son habileté dans la fabrication des brosses fines. Son avenir était désormais assuré.

Je m'arrête de peur d'abuser de votre si gracieuse attention.

Il me reste pourtant un devoir bien doux à remplir, qui correspond à vos sentiments unanimes. Je crois en être le fidèle interprète, en adressant, au nom de nos chers aveugles, pour les services signalés déjà rendus à notre cause, les plus chaleureux remerciements à M. le Préfet du Gard, à M. le Maire de Nîmes, à notre si dévoué Président, à M. le Général Palle, l'infatigable organisateur de cette œuvre, qui cache, sous le voile d'une modestie s'efforçant de s'effacer, tout le bien qu'il accomplit sans bruit.

Merci à tous les membres du Comité local. Il reste à la disposition de tous les amis des aveugles qui souhaiteraient faire inscrire leur adhésion et apporter leurs offrandes au secrétariat. Les cotisations, dont le minimum est d'un franc, seront reçues avec reconnaissance et consignées dans des carnets conte-

nant chacun dix souscriptions. Ces livrets seront distribués à tous ceux qui en désireront.

Merci également aux amateurs, artistes et exécutants si sympathiques, dont nous allons applaudir le talent, et enfin à la Musique de l'Artillerie, toujours disposée à concourir à nos solennités publiques et qui a bien voulu aujourd'hui rehausser l'éclat de notre première séance.

Nous vous dirons donc au revoir, Messieurs, à vous surtout, Mesdames, dont la bonté, accompagnée de grâce, est la plus sûre garantie de réussite dans votre charitable apostolat.

En multipliant les efforts de votre zèle, même au prix de quelques sacrifices, en relevant plus d'un courage abattu, parmi ceux que nous essaierons d'aider et d'assister, en donnant de solides assises à votre Comité de Nîmes, vous vous serez associés à ce mouvement rapide et puissant pour l'amélioration des classes souffrantes et déshéritées, qui est l'apanage et l'honneur de notre génération, et qui sera la sauvegarde de l'avenir.

Au sortir de cette réunion, simple, mais cordiale fête de famille, chacun de nous pourra s'appliquer cette parole antique et toujours consolante : « *Je n'ai pas perdu ma journée* ».

Les applaudissements du public ont marqué la profonde sympathie de nos concitoyens pour l'œuvre d'humanité dont le but et les tendances venaient d'être ainsi exposés, avec tant de compétence et sous une forme aussi littéraire. L'assistance s'est retirée sous le charme des plus douces impressions, qui se traduiront, nous n'en doutons pas, par un concours efficace en faveur de la nouvelle œuvre, toute de bienfaisance, organisée à Nîmes,

PETITES ÉTUDES D'UN IGNORANT

UN ÉTUDIANT FRANÇAIS A GÖTTINGUE

(mars 1804 — septembre 1806)

(suite et fin)

IV

L'espérance plus ou moins fondée que l'on mettait en la protection du Prince héréditaire de Bavière, n'éblouissait pas le jeune Fournès (1). Sans doute les prétentions diplomatiques rêvées pour lui par son père ne lui déplaisaient pas, mais il ne se prêtait pas de bonne grâce à prendre un complément d'éducation à Göttingue. Déjà il avait émis l'idée de retourner en France, il insistait maintenant avec une force nouvelle.

Göttingue, ce 14 janvier 1805.

CHER PÈRE,

Je vais actuellement vous proposer une chose qui me paraît convenable et qui me ferait plaisir, si vous voulez l'agréer. J'ai déjà resté plus d'un an à Göttingue et je puis

(1) Alexandre, en effet, laissait volontiers son père guetter le passage du Prince de Bavière, mais celui-ci ne partit de Turin pour Paris, que le 23 août. Fabrot l'annonçait en ces termes au marquis : « Son Altesse voyage sous le nom de *Comte Haag*. Le

maintenant suivre de moi-même l'étude de la diplomatie. D'après cela je serais bien aise de revenir et de profiter de la compagnie de messieurs d'Agoult mes intimes amis qui partent à Pâques et se proposent de faire le tour de l'Allemagne et de voir Brunswick, Berlin, Dresde, Prague, Vienne et ensuite Venise, Turin et de là, rentrer en France. Ce serait un voyage d'au moins deux mois et demi ; et nous aurions la belle saison, ce qui est à considérer. Je serais enchanté de faire cette petite tournée avec mes amis. Si vous voulez bien m'accorder cet agrément, nous aurons besoin de cent louis de plus en comptant tout au plus gros. Ce voyage me fera d'autant plus de plaisir qu'il sera pour moi une nouvelle preuve de vos bontés ; mon plus grand désir étant toujours de les mériter.

Malgré toute sa réserve, le gouverneur d'Alexandre crut devoir appuyer la demande de son pupille.

Si vous me permettez d'ouvrir mon opinion là-dessus, écrivit-il, j'aurai l'honneur de vous dire que je crois ainsi que M. votre fils, qu'il peut dès à présent s'instruire à fond par lui-même dans les connaissances qu'exige la carrière diplomatique. Quand une fois on est initié à cet état, on doit voler de ses propres ailes ; le génie est le seul guide que l'on doive suivre. La maturité de l'âge donne ensuite ce discernement et ce tact qui sont les fruits de l'expérience. Les heureuses dispositions de M. votre fils et son application à l'étude, rempliront là-dessus votre attente.

Quant au voyage qu'il désire entreprendre, je pense qu'il lui sera avantageux sous bien des rapports. Ce sera, pour ainsi dire, une reconnaissance de terrain qui sera toute faite,

Prince est accompagné du comte Reuss, général major et du comte Seinsheim chambellan, d'un médecin et d'une douzaine de domestiques. » Malgré ce bel équipage, M. de Fournès ne succomba pas à la tentation qu'il avait eue de se présenter à son Altesse et la fortune hasardeuse passa près de lui sans qu'il tendit la main pour la saisir,

s'il se trouve quelque jour obligé de revoir ces mêmes pays, d'une manière plus importante ; je sais l'italien, nous ne sommes nullement embarrassés de ce côté-là. Si vous vous rendez au désir de M. votre fils, il sera nécessaire d'envoyer les fonds qu'il vous demande, savoir : cent louis en sus des deux mille francs de la lettre de change. Il faudra que cette dernière somme de cent louis nous rentre au plus tard, dans les derniers jours de mars.

J'ai l'honneur....

FABROT.

Les aspirants voyageurs faisaient valoir leurs meilleurs arguments. Mais M. de Fournès ne se montra favorable ni à la pensée d'une rentrée prochaine en France ni au projet de voyage en Allemagne et en Italie. Cependant, il désirait qu'Alexandre fit le voyage de Brunswick pour rendre visite à la princesse de Montmorency, sa parente. Mais lorsque la réponse du châtelain parvint à Göttingue, l'étudiant avait changé d'avis, et il était moins pressé de partir. Il avait même voulu célébrer avec quelque éclat l'anniversaire de son arrivée à Göttingue, et, à cette occasion il avait donné un grand souper à ses amis. Ce qui toucha davantage le gouverneur d'Alexandre, ce fut l'attention délicate du pupille à fêter le bout de l'an de leur association. Fabrot ne put s'empêcher d'en faire part au Marquis de Fournès :

Le 3^e du mois dernier (février) M. votre fils eut la bonté de me dire, qu'il fallait nous régaler pour le Bout de l'an de notre société, et je fis venir, en extraordinaire, deux portions d'entremêt et une bouteille de vin. J'ai été fort sensible à cette marque d'intérêt de sa part. Je ne vous donne ces petits détails que pour vous prouver que M. votre fils ne s'ennuye

pas, et qu'il est content. Il me dit pour lors, en propres termes, que l'année que nous venions de passer, lui avait paru bien courte. Cela n'empêche pas qu'il ait eu souvent l'envie de vous demander des passe-ports. Mais cette petite légèreté est inséparable de son jeune âge. Aux vacances dernières, il était déterminé à aller à Brunswick et à Wolfenbutel, pour faire la visite qui vous tient à cœur, mais il exigea ensuite que j'allasse me dédire pour la voiture. Je lui représentai qu'il ne pouvait se dispenser de faire ce que vous aviez prescrit. A cela, M. votre fils répondit que ce n'était qu'un conseil que vous donniez. Je répliquai que le conseil d'un père était un ordre. Mais je n'ai pas pu obtenir cette visite. Ainsi, monsieur, si vous désirez qu'elle se fasse ; ayez la bonté de le marquer précisément, dans une lettre qui me sera adressée parce que je ne vois pas les autres ; vous pourriez même dire que vous êtes surpris que cela ne soit pas déjà fait.

J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu quatre pages de la dépense générale, vous verrez qu'au bout de l'an, le tout n'allait pas à 4.000 francs y compris même ce que j'ai pris pour moi. Nous faisons une dépense de plus, qui est du vin, pour M. votre fils seulement. Il n'aime pas la bière et l'eau l'incommodait, attendu la grande crudité qu'elle a dans ce pays-ci. Dès que je m'en suis aperçu, je l'ai bannie de la table ; et par le moyen d'un ami, j'ai fait venir de Brême, de bon vin de Tavel assez vieux qui ne revient qu'à 28 sols la bouteille ; c'est à dire à peu près la moitié de ce que vaut à Gottingue le mauvais vin rouge. Une bouteille fait deux ou trois jours à M. votre fils. Vous voyez par là, monsieur, qu'il ne peut pas lui nuire. Je me suis aperçu avec plaisir que depuis que M. votre fils a quitté l'eau, son teint est devenu plus *louable* (pour me servir de l'expression de la Faculté.)

J'ai l'honneur....

FABROT.

A quelque jours de là, le jeune Fournès, convaincu que les désirs de son gouverneur étaient conformes aux vœux de son père accomplit le voyage de Brunswick. C'est entre le 7 et le 13 avril qu'il fit cette excursion. Il eut la joie d'être « très gracieusement et très tendrement accueilli par M^{me} la Princesse de Monmorenci. » M. de Fournès en éprouva une vive satisfaction : il était permis d'espérer, de ce côté, quelque protection très utile. Or, il y a longtemps que nos pères l'ont dit : Bien mérite d'aller à pied qui n'a soin de son cheval. C'est ce que pensait le châtelain de Saint Privat lorsque, soutenant Fabrot, il encourageait et poussait Alexandre à faire la visite de Brunswick. Cette démarche, comme tant d'autres convergeait vers un but unique, mettre son fils en selle et réaliser ses espérances diplomatiques.

En attendant d'être mis en selle, l'étudiant de Göttingue faisait, à pied, un petit voyage d'une semaine dans les montagnes du Hartz, « où se trouvent les mines les plus riches de toute l'Allemagne. » A son retour, d'après Fabrot, Alexandre se proposait de faire une relation exacte de ce voyage. L'a-t-il écrite ? Souvent jeune homme varie ; cela explique suffisamment l'absence de toute trace de récit touchant cette excursion. Cependant le gouverneur avait écrit à M. de Fournès :

Les montagnes du Hartz sont à douze lieues d'ici, et attirent de toute part les curieux. C'est pour vous faire une relation exacte de son voyage que M. votre fils retarde sa lettre. Je lui ai observé que le style épistolaire n'exige que correction et clarté ; et que l'on doit écrire, comme on parle en conversation ; puisque les lettres ne sont qu'une conver-

sation écrite, et qu'il faut, par conséquent éviter le ton relevé du style oratoire.

Vous aurez donc, au premier jour, monsieur, le plaisir d'apprendre les détails intéressants de ce petit voyage, qui fut fait en caravane. Je n'en fus pas, parce que la jeune troupe résolut d'aller à pied au Hartz dans un jour ; c'est à dire de faire douze lieues dans la journée. J'aurais entrepris la course, mais une petite indisposition m'en empêcha. Je serais volontiers allé à cheval, si tout le monde y fût allé de même. Ce fut vainement que je fis mes représentations. Quand la jeunesse a résolu quelque chose de pénible, elle croit son honneur intéressé à persister dans son projet. Je demandai à M. votre fils ce qu'il croyait pouvoir dépenser à ce voyage et je lui donnai le double de ce qu'il pensait nécessaire, afin qu'il se trouvât de beaucoup au-dessus de tout besoin. La petite caravane revint un peu éreintée et écorchée, à l'exception de M. votre fils qui a supporté la fatigue beaucoup mieux que les autres ; il alla le lendemain, voir tous ses compagnons, et faire ainsi sa ronde d'éclopés : il n'a été un peu écorché que du côté de la bourse. On fit payer à ces messieurs 68 francs, pour un mauvais soupé ; et ils n'étaient que cinq. Les autres ont été écorchés de deux façons. La raison de l'extrême cherté de cet endroit est qu'il se trouve au sommet d'une montagne excessivement haute et couverte de neige toute l'année, et qu'on ne peut y faire venir les vivres qu'à grands fraix. Le Roi de Prusse y avait été deux jours auparavant. Voilà, monsieur, en gros, ce qui concerne le voyage de M. votre fils ; mais il vous fera lui-même ses observations minéralogiques et politiques sur tout ce qu'il a vu.

Le châtelain de Saint Privat craignit que ces voyages répétés ne laissassent les études en souffrances. Désireux de se rassurer officiellement à ce sujet, il sollicita du gouverneur de son fils l'envoi de certificats signés par les divers professeurs d'Alexan-

dre. A la première demande, M. de Martens voulut bien « attester le zèle et l'assiduité du jeune Fournés dans les différents cours qu'il a suivis. » Mais Fabrot ne put obtenir la même constatation de M. Sartorius pour le cours d'histoire. (1) De plus en plus résolu à ouvrir la carrière diplomatique à son fils, M. de Fournés avait aussi espéré trouver dans les certificats universitaires un point d'appui justificatif de toutes ses démarches. Bien qu'il ne fût pas absolument satisfait, il n'en continua pas moins à poursuivre la réalisation de ses projets, avec d'autant plus d'ardeur que l'étudiant, fatigué de rester sous le joug des maîtres allemands, menaçait de se laisser aller au découragement. C'est ce qui ressort de la lettre suivante.

Gottingue, ce 11 novembre 1805

CHER PÈRE,

Mon ambassade à Vienne ou à Berlin paroît ou est totalement détruite. Il n'y a aucune apparence à voir l'union entre ces deux puissances sitôt renouvelée. Notre dernière ressource, Munich n'est pas maintenant dans un état très brillant, de manière que si je voulais attendre à Gottingue d'avoir une place d'élève diplomatique à l'une de ces cours, j'y pourrais rester peut-être très longtemps.

Il faut nécessairement que vous décidiez avant Pâques si je puis avoir une place, car je ne puis rester à Gottingue toute ma vie. Je ne devais y rester qu'un an et en voilà déjà deux que j'y suis. Il faut nous marquer dans les derniers

(1) M. Sartorius s'était fait un nom dans la Statistique, la Politique et l'Histoire. Il n'était pas de ceux qui bornent leurs études à celles de leur cabinet, se contentant de voir par les yeux d'autrui. On lui appliquait ce que le poète avait dit d'Ulysse :

Qui mores hominum multorum vidit et urbes.

jours de janvier, ou au plus tard dans le commencement de février, ce que vous aurez arrangé à cet égard. La fin des cours d'hiver étant fixé à Pâques, on est toujours obligé d'annoncer six semaines d'avance si on veut garder son logement et de tout ainsi, etc.

Je compte suivre cet hiver un cours de *Statsrecht* ou droit des Etats entre eux. Je me perfectionne journellement dans la langue allemande; mon seul chagrin est de penser que mon travail n'aura abouti à rien; et qu'après deux ans de séjour en France, faute de la cultiver et principalement de la parler je n'en saurai peut être plus un mot. Le parti que l'on m'a conseillé de prendre est d'emmener avec moi un domestique allemand; l'entretien journalier me tenant toujours en exercice. Je vous prie de me marquer votre intention à cet égard.

Votre colonie française s'est augmentée d'un, Monsieur de Latour Maubour. Les Prussiens comme vous le savez occupent le Hanovre; nous sommes toujours exempts de garnison. M. Fabrot vous fait ses compliments. Adieu, mon cher père, etc.

Adre de Fournès

Voilà une nouvelle preuve que le bonheur n'est pas toujours au bout de la main ni à fleur des louis d'or. Tout influe sur cette chimère, le tempérament, le milieu, l'heure, un accident, un rêve. Pour un financier le bonheur c'est un coup de bourse favorable, pour un érudit c'est la découverte d'un vieux grimoire inconnu. A cette question: que faut-il pour être heureux? les braves gens répondent: gagner honnêtement sa vie; les mondains, être riches; les capucins, être pauvres. Alexandre, lui, eût répondu, au mois de novembre 1805; pour être heureux, il faut quitter Göttingue et fuir la bière allemande.

V

On sait que la vie d'étudiant comporte des incidents variés. Un jour, Alexandre faillit applaudir à une leçon de M. de Martens. C'eût été une erreur : à Paris on applaudit ; à Göttingue, on se lève silencieusement, puis l'on se rassied. C'est le triomphe du professeur, c'est la preuve indiscutable de la haute estime dans laquelle on tient les maîtres les plus grands et les plus aimés. Il n'y a, au-dessus de ce témoignage d'admiration, que le trépignement des pieds.

Mais cette dernière façon d'exprimer les émotions des jeunes âmes universitaires n'est pas toujours à la louange du maître. Elle est quelquefois le prodrome de prochains désordres. Il est juste cependant de constater que généralement, dans les services officiels comme dans les amusements publics, il règne un ordre admirable sous la surveillance d'une police sage sans pédanterie et exacte sans dureté. De plus, l'Université formant un corps séparé de la bourgeoisie, a ses lois, son tribunal et sa police particulière. Sans doute, en principe, s'il est une société qu'on puisse gouverner par des sentiments d'honneur et d'équité, ce doit être celle qui est composée... de sages, ou du moins, de gens qui aspirent à le devenir. C'est une chose curieuse et presque édifiante de voir d'heure en heure circuler dans trois ou quatre rues sept à huit cents jeunes gens, la plupart en silence, méditant la leçon qui bourdonne encore dans l'oreille, afin de ne pas s'en rapporter uniquement à l'ample portefeuille où ils en ont déposé la substance.

Mais on a beau être sage ou y tendre, on n'en est pas moins homme, et par conséquent sujet à faillir, ne fût-ce que par condescendance, par faiblesse ou par distraction. Il ne saurait suffire à un étudiant de l'Université de Göttingue, pour éviter toute faute, de recevoir avec sa matricule un exemplaire des réglemens. L'expérience des rédacteurs de ces statuts a prévu les violations répréhensibles. En cas d'infraction ou même de délit, l'affaire est portée au tribunal de l'Université composée du Prorecteur, du Syndic et d'un assesseur perpétuel. Cette cour spéciale juge au civil et au criminel ; on peut relever appel à la régence Royale Electorale de Hanovre.

Grâce à la vigilance de la police de l'Université, les affaires les plus ordinaires roulent sur quelques discussions pécuniaires entre bourgeois et étudiant ou sur quelques peccadilles de jeunesse.

En effet, le jeune Fournès se rendit compte, à plusieurs reprises, que les étudiants de Göttingue n'échappaient pas à ces fantaisies turbulentes dont les élèves des Universités se donnent assez volontiers le luxe. Malgré la sagesse des réglemens, il fut témoin de plus d'une plaisanterie et de plus d'un écart plus amusant pour les jeunes gens que pour les bourgeois ou pour les maîtres.

Certain professeur ayant eu le malheur de publier des poésies philosophiques peu goûtées des étudiants, ceux-ci lui firent expier son erreur par une attitude assez irrespectueuse. A son cours, on trépiognait, on se jetait, d'un rang à l'autre, toutes sortes de petites bestioles, on justifiait le mieux possible, par avance, les paroles de je ne sais quel poète tudesque ou russe :

Nous arrivons au cours.... chahut ! le professeur
Apparaît solennel, et s'incline à la ronde,
Il prend un livre et lit.... le chahut recommence.
Il sort, chahut ! chahut ! chahut !

Alexandre s'amusait-il beaucoup de ces caprices burlesques. Ses lettres ne le font pas comprendre, mais il fut frappé de la méthode grave et sérieuse qui présidait aux manifestations de ses collègues. Voici quatre cents manifestants : on les charge ; ils ne crient pas, ils se dispersent et vont silencieusement se reformer ailleurs. On les charge encore ; ils ne crient pas davantage et ils se dispersent une seconde fois. Des Français ne comprennent rien à cette placidité, mais des Allemands se disent : « Si quelqu'un au monde doit donner l'exemple de l'ordre ce sont les étudiants. »

Cet amour de l'ordre n'allait pas jusqu'à empêcher des conflits de se produire entre les bourgeois de Göttingue et les élèves de l'Université. D'ordinaire ceux-ci provoquaient ceux-là. Naturellement, il arrivait aux bourgeois d'être mécontents, de le dire tout haut et de le faire sentir à messieurs les étudiants. Alors, un mot, un souffle, un rien faisait éclater la querelle.

Un commerçant et un bourgeois discutent autour d'une pancarte suspendue au mur, dans la rue. Le bourgeois saisit la pancarte et la jette à terre avec mépris ; puis, il tourne le talon. Le commerçant le suit, sans mot dire, semelle à semelle. Le premier se retourne : « que me voulez-vous ? » — Le second hausse les épaules. Le bourgeois reprend sa marche ; le commerçant le suit toujours. Le premier se retourne encore : « que me voulez-vous ? que me

voulez-vous? » Le second hausse deux fois les épaules. Le bourgeois s'en va; le commerçant le serre de près. Un attroupement se forme, des étudiants s'y mêlent, (ces derniers avaient placé la pancarte); on suit les deux hommes. « Ils se suivent, dit un jeune imberbe, il doit y avoir quelque chose. » Le propos se répète de bouche en bouche. Le bourgeois se retourne: « Il n'y a rien. Il m'a haussé les épaules. » La foule de répéter: « il lui a haussé les épaules. » Un sage reprend: « il faut aller chercher un garde. » — « Ce n'est pas la peine, » répond le bourgeois que le commerçant suit toujours. Le garde arrive, approche des deux hommes, se met entre eux et les conduit où mènent les agents de ville. La foule vient derrière eux, mais, sur un signe du représentant de l'autorité, elle se disperse. Ce n'est rien; c'est pourtant le début d'une petite émeute: Une insurrection d'étudiants était dans l'air.

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Une lettre de Fabrot, vint, fort à propos, expliquer à M. de Fournès la conduite d'Alexandre dans cette circonstance.

Gættingue, le 20 janvier 1806

MONSIEUR,

Monsieur votre fils se porte toujours très bien, et continue de nouveau ses études, qui ont été interrompues pendant huit jours, à cause d'une petite révolution qui a eu lieu dans l'Université. Tous les étudiants, à la réserve d'un petit

nombre, quittèrent Gottingue, il y a environ quinze jours. Ils avaient tort en masse, mais les individus furent obligés de suivre le torrent ; et ceux qui ne se conformèrent pas à la grande majorité firent mal ; ils en souffrent déjà, et sont journellement provoqués. Ce fut là l'idée que je formai, au commencement de l'explosion, et tout s'est réalisé comme je l'avais prévu. Par conséquent, loin de dissuader M. votre fils de faire la petite équipée, je la lui conseillai. Mais au lieu d'aller à pied avec le gros de l'Université, il partit quelques heures auparavant dans une bonne voiture et alla à Cassel, c'est à dire quatre lieues plus loin que le quartier général qui était désigné. Il se trouvait là avec une douzaine d'étudiants, qui sont ce qu'on appelle l'élite. J'avais eu soin de lui offrir l'argent convenable, pour le mettre au-dessus de tout besoin, et il fut convenu entre nous que je resterais à Gottingue, pour veiller sur toutes choses. Je vis M. de Martens qui me dit que prévoyant l'affaire, il avait fait partir quelques jours auparavant son neveu. Je fus pour lors très satisfait de m'être rencontré avec lui à cet égard. Ainsi, monsieur, vous voyez que M. votre fils est très bien venu de tout le monde. Non seulement il n'y a point de danger pour lui, mais il n'a pas le moindre désagrément à craindre. Du reste, il s'est bien amusé à Cassel, il y a fait bonne chère, et une cinquantaine d'écus payent tout cela, y compris certaines petites contributions de corps. Plusieurs autres universités d'Allemagne se sont mises aussi en insurrection ; et d'une manière plus violente. A Heidelberg le Recteur a été souffleté. Dans ce moment-ci, il y a à Gottingue, plusieurs compagnies d'infanterie et de cavalerie, pour contenir la jeunesse. Il a aussi pour cet objet une commission de la Régence de Hanovre. Mais j'ai l'honneur de vous répéter que M. votre fils ne peut se voir rechercher sur rien. Les étudiants qui ont été à la tête de cette affaire, ont bien compris qu'ils seraient punis ; et par précaution, ils se sont en allés, et ont très bien fait. J'ai l'honneur, etc.

FABROT.

Des rixes avaient éclaté sur plusieurs points de la ville, entre bourgeois et étudiants. Mais la présence de la force armée avait fait tomber cette effervescence aussi défavorable aux intérêts de Göttingue que préjudiciable aux études de l'Université. Après quelques jours de vacances forcées, les professeurs reprirent leurs travaux et les étudiants leurs portefeuilles. C'est encore Fabrot qui nous racontera la fin de cette petite aventure et du procès qu'elle provoqua.

L'affaire de l'Université, écrivit-il à M. de Fournès, le 24 mars 1806, est entièrement terminée. Il est venu un commissaire de la Régence de Zell, pour juger ce Procès tragico-mique. Quelques étudiants ont été renvoyés, et d'autre part quelques bourgeois ont été mis en prison, au pain et à l'eau. Par conséquent tout s'est terminé d'une manière rigoureuse; et d'un autre côté il y a eu des coups de sabres donnés, à l'occasion du petit nombre de ceux qui ne voulurent pas quitter Göttingue. Comme l'issue de cette affaire n'a pas contenté les étudiants; il paraît qu'il y en aura très peu le semestre prochain. Il y a quinze ans que pareille aventure eut lieu. Les professeurs et la ville envoyèrent des députés aux étudiants pour les prier de revenir. Ils firent une entrée triomphale, ayant la musique en tête, et la ville fut illuminée pendant trois jours. Cette fois-ci, ils désiraient les mêmes honneurs; mais le prorecteur, M. Meyner a été un homme rigide, qui a vu différemment la chose. De tout cela, il en est résulté de la perte de tems, et trente ou quarante mille francs de folles dépenses pour la brillante jeunesse, notre quote part s'est portée à cinquante écus comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer.

Cet incident universitaire venait à peine de se clore lorsqu'un nuage s'éleva entre le gouverneur et son pupille. On n'en était plus au témoignage

d'amitié donné par le jeune homme à son Mentor, au jour anniversaire de leur entrée en société. Fabrot se crut même un instant dans l'absolue nécessité de prier M. de Fournès de terminer sa mission auprès de son fils qui désirait se séparer de lui, et qui, en fait, pendant un mois, quitta la table commune. Ce nuage devait se dissiper, au moins en apparence, mais Alexandre se sentait en âge de sortir de tutelle, et, en outre, la prolongation de son séjour à Göttingue l'énervait. Faut-il ajouter que, s'il lui plaisait peut-être de se voir attaché à quelque ambassade, il répugnait aux démarches qui devaient le faire admettre ? Ici encore, les instances de Fabrot, conformes aux intentions du châtelain de Saint Privat, l'aigrissaient. Il semblait vraiment que le but reculait à mesure que l'on avançait. Or, comme on savait bien que ce n'est pas la girouette qui change mais le vent, il fallait persévérer et faire tourner le vent : Le marquis de Fournès ne cessa pas de s'y appliquer.

VI

La Bavière était toujours la première visée dans les désirs du châtelain de Saint Privat. M. de Fournès avait été honoré jadis des bontés de Maximilien Joseph IV, Electeur de Bavière, devenu, cette année même Maximilien Joseph I, roi : Maintenant, les rapports établis à Göttingue entre le Prince héréditaire et Alexandre l'encourageaient à regarder avec confiance de ce côté. En conséquence, le marquis exprima le vœu de voir son fils écrire

une lettre à son Altesse le Prince de Bavière; mais l'étudiant fit la sourde oreille et son gouverneur le pressa inutilement. Fabrot n'était plus l'homme heureux qui obtient, à la parole, ce qu'il désire ou ce qu'il demande; plus que jamais, il se voyait contraint à recourir aux moyens diplomatiques avec Alexandre. La lettre suivante le prouve autant que tout autre chose.

Gottingue, 25 avril 1806

MONSIEUR,

Le nuage dont ma dernière lettre vous a fait mention, se dissipe insensiblement, parce que, de mon côté, je n'oublie rien pour cela. M. votre fils ayant actuellement deux ans de plus que lorsqu'il vint ici, se regarde comme un homme fait et supporte avec peine la présence de quelqu'un, dont l'emploi blesse son amour propre. Autrefois ses amis étaient les miens et venaient me voir quand ils ne me trouvaient pas dans l'appartement de M. votre fils, mais aujourd'hui, si quelqu'un vient le voir, je suis obligé de m'esquiver. Du reste, de ce côté là je ne me rends pas importun, et ne contrarie point sa volonté. Mais je lui représente avec douceur que la carrière diplomatique exige beaucoup d'érudition, parce que dans cet état on est toujours dans la plus grande évidence, et que le travail qui s'y fait, sert de base aux annales politiques et à l'histoire. Je lui dis qu'il doit aussi connaître les langues étrangères, et principalement la langue anglaise, parce qu'il y aura toujours un point de contact essentiel entre la France et l'Angleterre. J'ai enfin réussi à pénétrer M. votre fils de cette vérité, et votre dernière lettre, surtout, le décide à s'occuper irrévocablement et avec assiduité de l'Anglais. J'apporterai tout mon zèle à lui enseigner cette langue et à lui en faire trouver l'étude agréable. De plus, en comparant la grammaire anglaise à la notre, je trouverai le moyen de rectifier son style, et de le mettre en état

de n'avoir dans la suite, dans ses bureaux que de vrais sous ordres, et non des gens qui priment sur lui, relativement au travail et au génie.

M. votre fils croit ne devoir pas écrire au Prince royal de Bavière. Non seulement je n'ai pu obtenir cela de lui, d'après votre lettre qu'il a lue ; mais je me suis rabattu en dernier lieu à le prier de copier la lettre ci-jointe, et à vous l'envoyer, en la soumettant à votre jugement, afin que vous puissiez la remettre ou faire remettre, ou bien la supprimer, si vous le jugiez à propos. Dans le cas que vous pensiez qu'elle doive être écrite, ayez la bonté de vous expliquer d'une manière expresse. M. votre fils connaît trop ce qu'il vous doit, pour vouloir aller ouvertement contre vos ordres. J'avais déjà dit, il y a deux mois, à M. votre fils d'écrire au Prince ; vous voyez, monsieur, que nous nous sommes rencontrés là dessus, et dans cette lettre ci, observez que je prends une tournure pour colorer ce retard. D'un autre côté, ce n'est pas une demande formelle, par conséquent, il n'y a rien d'importun. Mais il n'y a que l'expression d'un vœu qui doit flatter celui à qui on l'adresse, et, en cas qu'on ne réussisse pas, on ne peut pas se trouver refusé. Cette dextérité tient au grand ressort de la politique. (1) J'ai l'honneur d'être.,

FABROT.

(1) Voici avec quel art Fabrot maniait ce qu'il appelait le grand ressort de la politique dans son projet de lettre au Prince de Bavière.

Monseigneur,

Je m'étais flatté de m'acquitter en personne d'un devoir bien précieux pour moi ; en venant féliciter votre Altesse Royale sur l'heureux avènement de son auguste Maison au trône de Bavière ; mais des circonstances me tenant encore ici, pour quelque tems, il m'est impossible de différer davantage le tribut que mon cœur vous doit, et que je supplie votre Altesse Royale d'accepter, avec la même bonté dont elle a bien voulu m'honorer à Gottingue.

Je suis sur le point de terminer ici les cours que j'avais à suivre pour entrer dans la carrière diplomatique. Le plus haut degré de bonheur pour moi serait à présent de me voir attaché à une place qui me donnât l'avantage de vous présenter mon respect. Je désire ardemment que ce vœu puisse plaire à votre Altesse Royale. S'il en était ainsi je suis persuadé que le Ministre des relations extérieures de France, jaloux de faire tout ce qui vous serait agréable, Monseigneur, voudrait m'employer à la cour de

Peu à peu, la paix s'affermissant dans le ménage Fournès Fabrot, celui ci se rassura. Mais Alexandre restait toujours décidé à ne rien faire pour aller à Munich. C'était laisser une plaie ouverte. Serait-ce que l'aspirant diplomate craignait de fatiguer le Prince à son premier placet. On ne sait que penser si l'on se remet en mémoire les vers du fabuliste :

Notre condition jamais ne nous contente
Le pire est toujours la présente
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête.
Nous lui rompons encor la tête.

On peut cependant présumer qu'il n'exagérât pas ce sentiment au point de dire le mieux est de ne rien demander et de laisser les choses aller leur train, si l'on ne veut pas impatienter les dieux et gâter ses affaires :

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Non, il n'allait pas si loin sur la pente de l'imprévoyance et il admettait fort sagement que si l'on se trouve dans l'embarras, on risque d'attendre longtemps le secours de ceux qui pourraient tout sauver. Même pour le plus paresseux et le plus misanthrope des hommes, le plus simple est de s'aider soi-même et de suivre l'exemple du chartier embourbé :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Munich. Sa Majesté, le Roi de Bavière a honoré autrefois mon père de ses bontés. J'ose réclamer en ma faveur cette puissante protection ; n'ayant rien de plus à cœur que de vous offrir mon hommage et mon zèle.

Je suis avec respect, etc.,

Soutenu par cette pensée, Fabrot put obtenir de son pupille qu'il s'appliquât sérieusement à l'étude de l'Anglais.

Ma demande fut parfaitement accueillie ; dit-il à M. de Fournès, et nous commençâmes à l'instant. Je m'y suis pris de manière à ce qu'il fait en même temps un cours de Statistique et de Rhétorique, puisque je lui fais traduire la description des différents Etats et Capitales de l'Europe, et dans le français nous soignons le style. Tout va donc bien de ce côté là ; quoique l'empressement ne soit pas aussi grand que pour la langue allemande. J'espère néanmoins qu'en continuant, il pourra dans trois ou quatre mois soutenir la conversation en anglais. Vous voyez donc, Monsieur, parce que je viens de vous marquer, que le cœur est bon ; et que les dispositions sont heureuses. Mais, d'un autre côté, il se trouve quelquefois des fantaisies et un peu d'entêtement. Je ne puis pas obtenir qu'il écrive la lettre que vous désirez ; il prétend qu'il n'est pas assez lié avec la personne. Je lui remontre que quand on a été invité plusieurs fois à dîner chez quelqu'un ; après qu'on a mangé et bu ensemble ; il n'y a point d'inconvénient d'écrire une lettre de politesse à une personne, dont nos parens surtout ont été liés avec les siens. A cela, M. votre fils dit que c'est une folie de ma part. J'aurais désiré qu'il vous eût écrit lui même ses raisons, soit par une lettre particulière soit par un *Post-scriptum* dans celle-ci. Mais ce ne sera vraisemblablement pas cette fois. Du reste nous sommes parfaitement bien ensemble, et je le fais rire assez souvent. »

Alexandre riait, il faut le croire, mais n'entendions nous pas dans son rire certain grelot qui rappelle ces vers de La Fontaine :

Quel esprit ne bat la campagne
Qui ne fait des châteaux en Espagne
Autant les sages que les fous.

L'aspirant diplomate n'était pas pour les châteaux en Espagne. La lettre qu'il écrivit à son père achèvera de le démontrer.

Gottingue, 23 mai 1806

M. Fabrot vous a vraisemblablement marqué que j'avais été malade; c'était une fièvre catarrhale, dont je suis déjà débarrassé. L'idée d'écrire au Prince de Bavière est tout à fait impossible, et ne peut mener à aucun but. Je ne sais vraiment pas comme M. Fabrot vous a pu mettre cette idée dans la tête dont il n'est lui-même plus d'avis. Il s'était aussi beaucoup trop avancé en vous marquant que j'étais le meilleur ami du Prince ne l'ayant vu que trois ou quatre fois et parmi un grand nombre d'Etudiants; il savait même à peine mon nom.

J'y verrais une espèce de possibilité si M. de Kirschbaum, son ancien gouverneur, était encore avec lui, le connaissant plus particulièrement mais il n'est pas à Paris. D'ailleurs l'influence du Prince de Bavière n'est pas fort grande et ne me servirait pas à grand'chose. Je pense que cela serait même une raison pour ne pas l'obtenir. Les ministres français ne faisant que ce qui leur plait et n'ayant aucun intérêt de le ménager. Je sais même et *de bonne part* qu'on s'amuse à ses dépens. J'ai peur que vous n'obteniez pas ce que vous désirez. Il faut pourtant que cela se décide bientôt par *oui* ou *non* car je ne peux rester toute ma vie à Gottingue, où je ne fais maintenant rien n'ayant aucun cours; *cours* qui ne sont pas d'une grande utilité dans la carrière que je me propose de suivre. Je sens, et *je l'ai même entendu dire par des gens qui s'y entendent*, que les cours du Proff. Martens ne sont pas d'une grande utilité. On vous l'aura vraisemblablement dit à Paris. Je pense que si j'avais employé à Paris une partie du tems que j'ai à peu près perdu ici; cela m'aurait été beaucoup plus utile. Sachant *tous les traités de paix par cœur*, je me trouverai tout novice dans le fil

des affaires. La pratique est la grande chose en diplomatie. Un certain *Latour-Maubour* dont j'ai fait connaissance ici me l'a aussi assuré. Il est auditeur. C'est maintenant la seule et unique manière d'être placé, il y a même un décret à cet égard. Mon travail à Gottingue ne sert pas à avoir d'emblée une place dans une cour étrangère. Tout Français pense qu'hors de Paris il n'y a point d'instruction, point de culture, etc.. J'espère que notre correspondance va devenir de jour en jour plus active. Je finis en vous remerciant.

A. Fournès.

Malgré l'inquiétude de son fils, M. de Fournès persistait dans ses désirs comme dans ses espérances. Mais, en homme avisé, il n'avait pas dirigé ses batteries seulement sur Munich, il avait aussi essayé de pénétrer auprès des puissants de France. Son titre d'ex-constituant pouvait lui être utile auprès de plusieurs ; il ne manqua pas de s'en prévaloir, comme on le verra par la lettre suivante.

A MONSIEUR DE TALLEYRAND, ministre des relations extérieures.

Je suis arrivé à Lyon dans l'espérance de voir Votre Excellence, de lui rappeler nos anciennes relations comme Constituant et vous demander vos bontés et votre intérêt pour mon fils que j'ai fait élever pour servir le gouvernement dans la carrière diplomatique, il a appris l'allemand en naissant et le parle comme le français ; la langue anglaise ne lui est point étrangère, il a eu le prix de ce cours au lycée auprès duquel il a été élevé. Depuis deux ans il est à l'université de Gottingen avec un gouverneur extrêmement distingué pour y suivre les cours du droit public et joindre à l'étude de cette science les deux langues qu'il possède. Il a dix huit ans et est avancé pour son âge, ma fortune me mettant à même de faire des sacrifices pour lui donner les moyens de servir

utilement. Je viens avec confiance, monsieur, vous demander ce que je dois faire pour le voir employé comme élève, en diplomatie, *de la troisième classe*. Faire valoir mes anciens services me semble absolument inutile et je pense ne devoir de Sa Majesté Impériale que mon désir de voir mon fils mettre sous les yeux mériter une préférence qui le rattachera de nouveau au gouvernement français. Je me proposais d'engager M^{me} de Vandemont à qui j'ai l'honneur d'appartenir par mon mariage avec M^{lle} de Broglie, de vous remettre cette lettre, lorsque l'obligeance et l'amitié de notre ancien collègue M. Bureau de Pazzy m'a décidé à une marche beaucoup plus rapide. Je le prie donc de vouloir bien être mon intermédiaire auprès de vous, de vous témoigner le regret que j'ai eu de n'avoir pas pu avoir l'honneur de vous voir à votre passage à Lyon en revenant d'Italie et de vous prier d'agréer les assurances de mon respectueux attachement, etc...

Mis au courant de toutes ces démarches, l'étudiant diplomate ne se montrait que plus pressé de quitter Göttingue. Il était aussi las de la vie allemande que fatigué des études dont il ne voyait plus le terme ni le but.

Il faut enfin que mon sort se décide, écrivit-il à son père, le 4 août 1806, et que mon retour en France se détermine, car la position où je me trouve est non seulement pénible mais encore très désagréable, étant toujours comme l'oiseau sur la branche. Il m'est impossible de former aucun projet n'étant jamais sûr de pouvoir l'exécuter. L'idée où vous êtes que je reste à Göttingue jusques à ma nomination ne peut en aucune façon avoir lieu, car qui vous dit que cela ne puisse durer encore six mois ou un an, et au pis aller que je ne sois pas du tout nommé ; il ne faut pas toujours croire aveuglément aux promesses des personnes en place ; l'honneur d'être mis sur la liste des Auditeurs à nommer n'est jusques à présent pas grand'chose. J'espère à la vérité tôt ou tard quelque chose de mieux.

Il me serait très désagréable d'arriver de but en blanc à Paris, où je ne connais pas un chat, et où j'ignore absolument le ton et l'étiquette à observer. Je pense que cela pourrait m'être même très désavantageux. Je suis décidé à partir dans la fin de septembre pour vous rejoindre si je ne reçois d'ici là aucune nouvelle ultérieure relative à ma nomination. Je n'ai d'ailleurs pas du tout envie de recommencer un nouveau semestre. Ce renvoi dure déjà depuis assez longtemps, je crois que votre intention n'est pas que je reste une éternité à Gottingue.

Vingt jours plus tard, Alexandre épanchait encore son ennui dans une nouvelle lettre. Ses aspirations à un prompt retour ne le rendaient pas aimable pour son gouverneur. Il fixait son départ à la deuxième quinzaine de septembre et sa délivrance de son « soi-disant Mentor, » à Lyon, où le pauvre homme « ferait regarder M. l'Auditeur d'une manière très défavorable, et à qui on pourrait dire à très juste titre d'apprendre premièrement à faire ses propres affaires avant que de songer de faire celles de sa patrie. »

Heureusement pour Fabrot, M. de Fournès avait meilleure opinion de lui. Les compliments et les éloges que le gouverneur recevait du père de son pupille compensaient les froideurs trop apparentes de l'étudiant. Mais l'un et l'autre, le père et le Mentor, s'efforcèrent inutilement de pousser Alexandre à accomplir un voyage en Europe avant de retourner en France, le jeune homme déclara qu'il n'en avait « pour le moment aucune envie » et il fit à sa tête. Le vendredi 19 septembre 1806, il quitta Göttingue, entraînant son gouverneur, et il s'achemina vers Lyon, par Francfort, Manheim, Heydelberg, Carlsruhe, Strasbourg, Basle, Lausanne et Genève. Le 17 octobre, il descendait de Lyon par

le Rhône, et après avoir débarqué au Pont Saint Esprit, il se dirigeait vers Remoulins. En route, sa pensée hâtait le moment béni où il sauterait à bas de sa voiture dans la cour du château de Saint Privat, et devant le poète, il murmurait :

Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

Là, entouré des souvenirs qui s'éveillent de toutes parts au pied des vieilles tours sarrasines, sous les frais ombrages, il attendrait l'heure de la conscription ou une place dans la diplomatie.

Au moment de nous séparer de l'étudiant de Göttingue, un proverbe chinois se présente à notre mémoire : Si vous avez quelque insuccès, cherchez en la cause en vous même et n'accusez point les autres. Rechercher pourquoi il en est ainsi, c'est remplir un chapitre de discours inutiles ; ce serait, en outre, agir comme celui qui, monté sur un âne, cherche sa monture.

Je suis sur mon âne, je ne refuse pas d'y rester, mais je trouve bon, aux heures douces et mélancoliques du soir, de rêver, sous les auspices d'une généreuse amitié, sur les bords familiers du Gardon où l'ombre d'Alexandre de Fournès vient me redire :

Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui les revoit s'il a pu les quitter !

LOUIS BASCOUL.

LA CALANDRA ET SIS AUCELOUN

Li calandra jamaï an pa manca de sen.
Tout lou mounde counouï la calandra de Basqua
Que, se parlave pa, s'en pensava pa men.
Eh ben ! l'an de delai, vers Pasqua,
Una calandra capeluda,
Amai seguesse proun senuda,
Se metegue'n retar davant que d'espousa :
Se trouvava trop jouïna encara per nîsa ;
Aviè'n roumas, prenié de maüla,
Ende pasta de cagaraüla ;
Sa courdurieira piei ye manquè de paraüla ;
Fouguè'scrioure tres cop per lis flour d'irangiè
Et tout aco la derengiè.
Soun novie dounc fumava et salque per tres soou
L'ouriè mandada ilai jusqu'à Pamparigousta.
Enfin, pamen, quand venguè Pentecousta
Se maridè ; faguè sis ioou, siei poulis ioou
Contra'na mata de civada
Dinc una terra de Poujoou,
Et resté quasi una mesada
Dessus soun nis acougassada
Piei, quand sis calandroun baderoun sis siei bè
La calandra lis arribè.
Verme, saüta-lengrin, mousca, mouïssau, fourniga,
Tout y'era bon, avien pa'ntriga.
Toutis lis siei en bien manjant
Avien toujours lou papa coufle
Et pau a pau se fasien moufle

Ansin gagneroun la Sant-Jan.

Mai d'aquel jour segù feni de rire.

Quand la mera à miejour carrejè lou dina,

Trouvè sis siei pichot sarra contra l'eina

Pioutant, cridant, bramant, qu'aco's paren dou dire.

« De qu'aves tant à roundina

« De que ya ? » demandé — « Moun Diou ! Moun Diou, lou mestre

A di que sa civada es presta et vai prega

Sis ami et sis vesin d'estre

Eici deman per la sega. »

— « Sis amis, sis vesin. Laissez leva la pasta !

Un vesin, un ami, part pa lou jour qu'embasta,

A taüla galavard ! Anen, ploures papus

N'aven ou men jusqu'à dilus. »

Lou dimenche d'après, tourna, quand la calandra

Revengué dou mercat, trouvè sis calendroun

Abouscassi dinc un cantoun

« Tourna maï, ye faguè, saïque aves la malandra

Per vous rendre gaillar, aqui de bon fricot. »

— Es pa de galejada, aqeste co,

« Sen rousti, cridè la marmaila,

Rousti se passan pa per mailla.

Moussu Poujoou a crida couma aco

« Desempiey trop longtèms la coumedia dura !

La civada es maï que madura.

Mandas nostis paren et toutis, tant que n'y a

Ouncle, nebou, cousin, cougna,

Que vengoun rede et sans fougna....

Veses ben que deourian estre parti, ma mera

Leù, leù !

Nous foou pa'spera San-Miqueù.

— Se m'aves tout counta, couma era,

Mis innoucent, agues pa poou

Lis garba soun pa'ncara ou soou.

Coumprenes-ou, siei pa pressada ;

Ma paüra couga-nis es encara mudada ;

Deman ye dounaren lis camba et piei veiren

Couma davan d'estre renduda,
 En camin serias areduda,
 Jusqu'à la fin, tant que 'pourren
 Eici foou resta rescounduda. »
 — Maï piey, quand venguè lou dijooù
 Entendeguè Moussu Poujooù
 Cridant : « Cré couquin ! Ma civada
 Cinquanta-cinq ses aduja,
 Deouriet ben l'agudre caucada.
 Et perque res vooù pa nous aduja
 Enfant, varlet. naùtris, deman,
 Toutis seguen ici lou voulame à la man »
 Alor lou souer quand perdessus li serre
 Lou sourel trescoulant aguè fa soun cabus :
 « Zou ! diguè la calandre, es-avant pedibus.
 Adioù civada que bequère. »
 Et d'ella lis pichot se sarrant
 Voulastrejang, cambavirant
 Gagnoun lou gres. Vene me quere.

 Dinc aquel conte, n'on pot veïre
 Que souvèn fai bon escouta
 Ce que se dis à soun cousta,
 Escouta voou pa dire creire.
 Lou tout es d'ou creire quand foou.
 Aquí per la calandra. — Et per Moussu Poujooù
 Se sa civada perd, s'es pa content, se charpa,
 Qu'apprenque à pa coumpta sus sis vesin,
 Sus sis amis, sus sis cousin...
 Quau voou de peïs, que trempe l'arpa.

JULES GAL.

NOTES SUR

L'ÉVÊQUE D'UZÈS MICHEL PONCET ¹

Je tiens de mon vénérable ami, l'abbé de Rafin, mort le 14 décembre 1823, à l'âge d'environ quatre-vingt-cinq ans, quelques anecdotes que lui-même tenait de son père et de son oncle, archidiacre du Chapitre, qui me portent à croire qu'il devait exister entre le baron Joseph Jacob d'Aigaliers et l'évêque Michel Poncet La Rivière, une inimitié qui a porté celui-ci à rembrunir ce portrait.

Michel Poncet était bon gentilhomme, d'une ancienne noblesse de la province de Bourgogne ; il avait d'abord embrassé la profession des armes, il était capitaine de cavalerie quand il se résolut à embrasser l'état ecclésiastique. Il était homme d'esprit et plus homme du monde que théologien. Ses mœurs pouvaient fort bien n'être pas des plus austères et des plus édifiantes, mais il n'était point cagot ; il était même peu partisan des jésuites, et ces pères ne l'aimaient pas ; il n'était pas non plus persécuteur acharné, il se conformait aux désirs de Louis XIV, cherchait à faire des conversions ou plutôt à diminuer le nombre des calvinistes de son

(1) Extraites d'un manuscrit du XVIII^e siècle.

diocèse, plus par politique que par zèle religieux ; étant évêque, il jouait le rôle que son état lui imposait. Si le baron eut à s'en plaindre, plusieurs autres huguenots n'eurent qu'à s'en louer. Voici un fait qui lui fait honneur et prouve qu'il était réellement homme d'esprit, qu'il n'était pas un fougueux persécuteur, un ennemi personnel des protestants.

Les dévots zélés, à la subdélégée d'Uzès, dénoncèrent au fameux intendant de Baviile, M. le marquis de Fournès, nouveau converti, comme persistant dans l'hérésie et comme cachant dans son château de Saint-Privat un ministre qui, naguère, y avait distribué la Cène à plusieurs autres nouveaux convertis des environs. Le fait était vrai, et par là, le marquis s'était rendu coupable d'un crime emportant peine de mort. Un jour qu'il allait se mettre à table pour dîner, son château est tout à coup investi par plusieurs brigades de la maréchaussée, arrivant au grand galop de plusieurs côtés. Un archer ou hoqueton de Monseigneur l'intendant se présente de la part du roi et lui signifie une lettre de cachet à l'ordre de le suivre à la citadelle de Montpellier. Le marquis, heureusement pour lui, ne perdit pas la tête, il s'empresse d'inviter l'hoqueton et ses gens à se rafraîchir, ordonne aux siens de s'empresser à les servir, dit tout bas à l'un d'eux de lui aller promptement seller son meilleur cheval, de sortir par une poterne et de l'aller attendre non loin du château. Pendant que les sbires se mettaient à table, il eut le bonheur, sans être aperçu, de s'esquiver et de monter à cheval. Il courut ventre à terre, arriva au palais épiscopal d'Uzès à l'instant où l'évêque Poncet se mettait à table. Celui-ci, étonné de son air hagard, le força cependant à se

placer à son côté, et lui demanda le sujet qui l'amenait auprès de lui dans un pareil état. Le marquis lui fit part de ce qui lui arrivait et lui dit qu'il venait réclamer de lui protection, conseil et assistance: « Calmez-vous, mon cher, dit l'évêque, et que cela ne vous empêche pas de dîner. — Y pensez-vous, Monseigneur ? Donnez-moi plutôt vos bons avis et laissez-moi retourner le plus promptement possible à Saint-Privat et obéir aux ordres du roi. — Rien ne presse, dînez. Je vous accompagnerai ensuite. » L'évêque donna des ordres pour que sa voiture fut prête au sortir de table, et dit quelques mots à l'oreille de son valet de chambre.

Le repas terminé, on monta en voiture. Arrivé à ce que l'on appelait les justices ou fourches patibulaires, à l'embranchement de celle de Beaucaire qui conduit au château de Saint Privat, avec celle allant à Nîmes, le marquis fut stupéfait de voir suivre celle-là. — Y pensez-vous, Monseigneur ? Vous me perdez à jamais... — Dites que je vous sauve, marquis » On coucha à Nîmes, et on partit de très grand matin pour Montpellier.

L'évêque donna ordre d'aller descendre tout droit à l'Intendance, lui seul mit pied à terre et il recommanda au marquis de rester caché dans le fond du carosse. Arrivé au Cabinet de l'intendant, il se fit annoncer et fut à l'instant introduit. — Par quel bonheur ai-je l'honneur, Monseigneur, de recevoir de vous une visite aussi inopinée ?

— Pour promptement réparer, M. l'intendant, une sottise que vous ont fait commettre vos espions et vos agents (l'évêque Poncet était brusque, altier, avait le verbe haut ce dit-on). — Et de quoi s'agit-il donc ?

— D'une lettre de cachet lancée contre le marquis de Fournès, et de l'investissement de son château de Saint-Privat. — Mais ce seigneur n'est-il pas un obstiné huguenot ? — On vous trompe, Monsieur l'intendant, personne ne peut mieux juger de la sincérité de sa conversion que moi qui suis son premier pasteur et qui n'ai aucun reproche à lui faire, — Mais on l'accuse de cacher un ministre dans son château et d'y laisser tenir des assemblées prosrites par les ordonnances et édits du roi. — La chose est vraie, exactement vraie, mais vous n'auriez pas été si vite, M. l'intendant, si vous aviez daigné me consulter ; vous auriez appris que le ministre est caché à Saint-Privat, qu'il s'y tient des assemblées, non du consentement du marquis, mais sur mon invitation, sur mes ordres. — Sur vos ordres, Monseigneur ? — Oui, sur mes ordres, et s'il y a coulpe, je le prends entièrement sur moi. Vous n'ignorez pas, M. l'intendant, qu'Uzès et tous ses environs sont peuplés de huguenots que nous appelons des nouveaux convertis, mais que très peu le sont réellement de bonne foi, que presque tous persévèrent dans leur ancienne croyance et s'empressent de courir là où ils savent que se trouve un ministre, que se tiennent des assemblées. Pour distinguer les vrais catholiques d'avec ceux qui ne le sont que de nom, et pour sévir avec juste cause contre ces derniers, j'engage quelques-uns des nouveaux convertis, sur la sincérité desquels je puis compter, de donner momentanément asile à quelque prédicant et de faire connaître les personnages marquants qui s'empressent de venir à eux et aux assemblées qu'ils convoquent. Voilà le prétendu crime de M. le marquis de Fournès

D'après cette explication, j'espère que vous révoquerez la lettre de cachet lancée contre lui, ainsi que vos ordres, que vous ne me forcerez pas à mettre au jour le mystère, d'en écrire à la Cour, et que vous allez me donner un ordre écrit enjoignant à votre hoqueton et à la maréchaussée de vider de suite le château de Saint-Privat et d'y laisser tranquillement son seigneur, dont encore une fois, je me rends le garant.

Comme l'évêque avait une grande influence sur toutes les affaires qui avaient trait au calvinisme, aux conversions, aux mesures de rigueur ordonnée contre les huguenots, l'intendant ne fit aucune difficulté, s'empressa au contraire d'accorder tout ce que réclamait celui d'Uzès, et lui fit expédier de suite les choses et pièces nécessaires.

Monseigneur, en étant muni, s'empressa de prendre congé du magistrat et d'aller rassurer le marquis. On peut juger de la joie et de la reconnaissance de ce dernier, du témoignage qu'il en donna à son protecteur, à celui qui venait de le sauver du supplice, ou tout au moins d'une ruine complète. L'évêque se contenta de lui répondre en riant : « Mon cher marquis, ne venez plus s'il vous plaît me faire dîner si à la hâte, et n'allez plus vous exposer à perdre vos biens et la vie en persistant à rester attaché à une secte, qui ne sera bientôt composé que de canailles. Ils revinrent aussi vite qu'ils étaient allés. L'évêque accompagna le marquis à Saint-Privat pour en faire plus vite déloger les sbires. Le marquis de Fournès s'il ne devint pas bon catholique, ne fit, du moins, depuis lors aucune profession de calvinisme.

* * *

IMPRESSIONS DU MIDI

NOCTURNE

Le petit village s'est endormi... La grande place, sur laquelle s'élève une magnifique croix de mission, s'étend inondée de lune, qui filtrant à travers les feuilles des vieux ormes, fait des taches blanches sur le sol gris... Tout autour, les vieilles maisons dépassées par l'ancien château, dessinent sur le ciel leurs silhouettes inégales, comme déformées... Tout au fond le clocher pointu de l'église, avec son coq de fer qui semble avoir pour œil une étoile... Par des échappées entre ces demeures ancestrales, apparaissent dans l'ombre mystérieuse les grands pins d'Alep, qui dressent éperdument leurs troncs fantastiques et rêveurs... Les bancs de pierre devant les maisons où viennent s'acagner en hiver les vieillards somnolents ou babillards, ont été abandonnés et dorment maintenant sous les treilles et les micocouliers qui encadrent les portes... C'est la nuit calme qu'aucun bruit ne vient troubler... Sur la place, seulement, d'un vieux chariot où des poules ont niché, on entend de temps à autre des froissements de plumes... Sur un mur on aperçoit la silhouette d'un chat qui chasse... Parfois aussi on entend dans le

lointain les aboiements d'un chien, qui harcèle quelque passant suspect... Et soudain, dans cette nuit calme, une voix s'élève au loin au plus profond des terres... Une voix douce et sonore, une chanson du pays, naïve et lente, jetée à travers le silence de cette nuit par un bouvier au gosier vibrant qui trompe la monotonie de ses longs voyages nocturnes au pays des marais par une complainte plus monotone encore... Et par cette merveilleuse tranquillité de toute la nature, cette voix monte pleine et expressive, accompagnée par les craquements du lourd chariot sur ses essieux, rythmée par les cahots du chemin défoncé et interrompue — entre deux couplets — par le cri dont le gars se sert pour hâter la marche de ses bœufs vers Psalmody, but de sa route... Etrange et puissant charme de la nuit qui envahit jusqu'aux êtres les plus humbles, et qui fait de la complainte d'un paysan une chose exquise qui s'envole au loin dans l'air calme et semble passer comme une caresse sur le vieux village endormi...

« A LOS TOROS »

Sur la grande cité gallo-romaine, gaie et riante, où tout semble chanter la fête, sous un ciel d'un impeccable azur, les drapeaux claquent au vent, les cafés ont déjà orné leurs façades de girandoles et de lanternes vénitiennes, les musiques parcourent les boulevards, les oriflammes multicolores se tordent izarrement au bout des longs mâts, les devantures s magasins foisonnent de cartes postales, d'événements, de programmes illustrés, de souvenirs locaux

et tauromachiques, les toilettes des jeunes filles sont plus claires que jamais. Sur la ville favorisée et joyeuse, le grand soleil jette généreusement des flots de lumière et de chaleur.....

Les rues sinueuses de la vieille ville, avec leurs cailloux décapités, pleines d'ombre et de fraîcheur, présentent l'aspect de vraies fourmillières de gens en quête d'un gîte ou d'un repas. Devant les restaurants, c'est un bruit assourdissant de vaisselle ou de supplications de clients affamés, une vraie fournaise emplie de relents de festins.....

Et sur ces boulevards ensoleillés, va la foule bariolée et compacte, avec des rires et des chansons, hâtant le pas vers l'amphithéâtre romain, deux heures avant le commencement du drame, malgré un soleil torride.

Les jeunes filles ont revêtu leurs plus beaux atours, emprisonné leurs tailles fines dans des corsages qui font des taches criantes et lumineuses, enserré leurs fins et noirs cheveux de provençales dans les rubans dentelés de leur coiffe..... Les hommes ont mis le beau veston des dimanches, ont relégué le gilet dans l'armoire, et ont ceint leurs reins de la taylorie des grands jours, tandis que le chapeau mistralien, de feutre gris aux larges ailes, leur donne des airs de matamores. Tout ce monde cause et s'anime dans la langue sonore d'Occitanie et de Provence.

Et tous marchent allègrement sous le soleil, avec une impatience fiévreuse... Et au milieu de ce flot humain vont et viennent les automobiles poussant leurs cris de fauve, les équipages élégants, les jardinières remplies de paysans, avec leurs tintements de grelots, et leurs claquements de fouets....

Oh! la bonne et sainte émotion que celle de tout

ce peuple, qui s'en va vers une fête de joie et de lumière, qui applaudira tout à l'heure le courage et l'élégance des matres au nom glorieux et dont l'âme vibre à l'avance à l'idée de cette lutte grandiose de l'homme contre la brute....

Soudain un brouhaha se produit.... La foule s'écarte avec des bousculades et des vivats : ce sont les toreros qui se rendent en voiture à la plaza !... Précédées des alguazils qui caracolent en faisant flotter leur panache, les calèches découvertes, toutes retentissantes de sonnailles, défilent au petit trot, emportant dans un tourbillon de poussière les toreros aux costumes étincelants, aux capes éblouissantes d'or et d'argent.... La foule les reconnaît, les nomme, les acclame.... Elle lance aussi quelques « ollé » à ces picadors, en tête desquels marche leur doyen le vieil Agujetas.... Et ces hommes — qui peut-être vont à la mort, mais qui ont le sourire aux lèvres par leur confiance dans leur art — saluent avec grâce ce peuple, pour la joie duquel ils risqueront tout à l'heure leur vie.... Hâtons-nous ! l'heure est proche ! Déjà les gradins sont envahis et l'on entend du dehors les stupides sifflets ou les rumeurs joyeuses de la multitude.... Les fanfares sonnent bruyamment....

A los toros ! A los toros !

L'ÂME DU MIDI

De la simplicité dans le cœur — que n'ont pas encore envahi tous les raffinements superflus de la civilisation moderne — beaucoup de poésie dans l'âme, comme il est naturel chez les habitants des

Landes tristes, des montagnes austères et rêveuses, ou de la Provence azurée—et surtout ce don, propre à ceux qui vivent sous le soleil, de s'enflammer pour tout ce qui est grand, pour tout ce qui est beau.... N'est-ce pas là un peu tout le Midi?...

N'est-ce pas ainsi qu'il se révèle dans ces types simples et élégants, sous l'apparente rudesse des hommes agiles et nerveux, sous la grâce sans parure des femmes aux lignes pures et au teint coloré?—N'est-ce pas là le Midi que nous retrouvons dans le culte pieux du passé, la fidélité aux costumes des ancêtres, l'hospitalité généreuse et le respect des traditions?...

Le Midi, il est tout entier dans ces mille détails de la vie qui sont l'essence même du peuple; il est dans les mélodieux Noëls de Sabouly, dans les chants légués par les troubadours, dans les sons aigres et plaintifs du galoubet des pâtres gascons, dans les joyeuses farandoles du pays de Mireille, dans le si gracieux fandango des villages basques, dans les curieuses danses catalanes du Roussillon, et dans cet enthousiasme pour les jeux du cirque, fait d'héroïsme et de poésie....

Mais il est aussi dans ce noble orgueil d'un peuple, qui tout en gardant le plus sincère attachement pour les frères de même race, se refuse à être écrasé, pêle-mêle avec d'autres, dans un moule uniforme, qui prétend conserver intactes ses institutions, ses coutumes, sa langue, qui veut vivre sa vie individuelle, rester lui-même à côté des autres et au besoin malgré eux....

Et avec tous ceux qui aiment notre Midi, nous désirons avec ardeur que son beau rêve se réalise, .. Que les autres peuples se laissent, s'ils le veulent,

enrégimenter sous une même bannière imposée, qu'ils renoncent à leurs traditions, à leurs costumes locaux, à leur langage, qu'ils adoptent — selon la mode ou l'ordre reçu — l'esprit, les goûts ou les idées de la Capitale ou d'Albion, qu'ils se fusionnent dans le modernisme pour devenir un peuple quelconque, qui n'aura sa place marquée nulle part, le Midi ne doit pas les suivre.... Mais, qu'il y ait, au moins, un coin de notre pays où se retrouvent la foi et la poésie, le culte de l'art et de la Beauté, la vie simple et heureuse sous le ciel bleu ; où résonne aux échos la pittoresque langue d'Oc ; où le peuple soit vraiment souverain chez lui, et s'assemble librement, quand il lui plait, pour des fêtes joyeuses, dans ses amphithéâtres baignés de soleil, dans ses théâtres antiques, dans ses forums retentissants ; un coin du pays, enfin, où l'âme de la race soit comprise et pieusement respectée !...

ADOLPHE PIEYRE.

LES LIVRES

Le Bilan de l'Exposition Universelle de 1900, par Charles Gide. *Revue populaire d'Économie sociale*, janvier 1900.

Un substantiel article paru sous ce titre de notre compatriote M. Charles Gide, me permet d'abord de signaler au lecteur la très intéressante *Revue populaire d'Économie sociale* (mensuelle 5 fr., 86 rue Soufflot, Paris) et ensuite de dire combien est grand l'art avec lequel le savant professeur d'économie politique clarifie, résume et juge les questions les plus complexes. Faire tenir en six pages le *bilan* dont il s'agit n'est pas à la portée du premier venu. Ce qui est plus facile, c'est, une fois ce bilan dressé, de le condenser en six mots : Boni apparent 7 (million). Déficit réel, 33.

Quelques chiffres sont à noter. L'Exposition a coûté en tout 119 millions (juste autant que Versailles, Trianon et Marly ; il est vrai que 116 millions sous Louis XIV en vaudraient 4 à 500 aujourd'hui). Sur ces 119 millions, 30 ont été consacrés à des constructions définitives (Pont Alexandre, Grand et Petit Palais) ; donc 90 ont été brûlés *ad pomparum et ostentationem*. Ce sont là les dépenses publiques. En y ajoutant celles faites par les exposants, on arrive à 322 millions, soit 1 million 1/2 par jour, puisque la foire n'a duré que quelques semaines. Nabuchodonosor lui-même n'a pas dû faire mieux.

Des 300 millions, chiffre rond, qu'il a fallu trouver pour couvrir les frais, les visiteurs n'en ont fourni que 44 ; le reste a été versé : par les contribuables 54, par les exposants 200. Les sociétés financières et groupes de commerçants qui avaient l'émission des tickets ont bu de forts

bouillons. En dédommagement, il y a eu pluie de croix. Honni soit, etc.

Parmi ces dépenses M. Gide en cite quelques-unes qui surprennent un peu. La palissade de clôture des chantiers a coûté 332.000, autant qu'une belle maison à cinq étages. L'impression des rapports est comptée pour 821.000, soit plus de 18.000 fr. le volume. Heureux imprimeurs ! Heureux charpentiers !

Aux frais de l'Exposition, il faudrait ajouter ceux pour l'Exposition, les dépenses faites pour les voitures. M. Gide les évalue à 2 milliards pour les français et 500 millions pour les étrangers. Cette dernière somme est un gain net pour les nationaux. L'autre est un déplacement ; l'argent est sorti de la poche des provinciaux pour aller dans celle des limonadiers et hôteliers parisiens, d'où il a dû repasser au moins en partie dans celle des commissions des départements.

M. Gide termine ce bilan d'un air moitié figue, moitié raisin. Gain économique : nul. Gain moral : énorme. De quelle morale parle-t-il ? Pas de celle des hommes. De celle des Congrès « Peut-être l'Exposition a-t-elle préparé les grands actes de fraternisation internationale auxquels nous applaudissons en commun ». Hélas, l'œuvre de cette phase était à peine sèche que Cosaques et Magots se mettaient à fraterniser à leur façon.

Ceci n'est pas de la faute de M. Gide. Mais où l'on pourrait lui chercher chicane, c'est quand il assure que « la haute société française a boudé l'Exposition ». Et pourquoi, grand Dieu ? « A cause de l'Affaire Dreyfus ! » O idée fixe ! Prétendre que la Suave Affaire a empêché les gens, même de la haute (?), société, d'aller flâner dans « la rue de Paris », ça, c'est aussi fort dans son genre que les colonnes de 16.000 francs et la palissade de 300.000 !

*
* *

La Religion de Humanidad, par Juan Enrique Lagarrigue.
Santiago de Chile, 1896.

M. Lagarrigue m'envoie, avec ce livre, tout un lot de lettres ouvertes qu'il se plaît à adresser de temps en temps à des publicistes ou à des hommes d'État (les dernières sont adressées à M. Novicon, à Guillaume II, aux anarchistes) pour les engager à se convertir à la Religion positiviste. On sait en quoi consiste cette religion, et qu'elle est en somme conciliable avec tous les cultes possibles et imaginables. ce qui est à la fois sa force et sa faiblesse. Certains en concluent: mais alors ce n'est pas une religion ! Qu'est-ce que c'est qu'une religion qui n'a pas de métaphysique propre et qui d'ailleurs n'a ni croyance en Dieu, ni foi en la vie future ? Si pourtant. Le positivisme a un Dieu idéal qui est l'Humanité, et une vie future qui est celle de nos descendants qui nous perpétuent. De plus le positivisme a sur bien des religions qui se croient religion et qui ne sont que de simples philosophies, cet avantage de créer un lien entre les hommes par le culte des plus nobles spécimens de l'espèce humaine. Nous autres occidentaux, nous ne comprenons la religion qu'avec des dieux hommes, comme les Anciens, ou un Homme-Dieu, comme les Chrétiens. Par cela même que Comte n'a pas mis Jésus au nombre de ses treize plus grands hommes, il lui a donné une place tout à fait à part qui permettrait à tous les catholiques, protestants, orthodoxes et abyssins, de se rallier à sa religion tout en gardant la leur. Et qui sait si l'œuvre de notre presque compatriote (Comte était de Montpellier) n'est pas destinée à un avenir énorme ? (Suivant le Calendrier positiviste, je date ce point d'interrogation du 12 Oésar 50, jour de Philopémen).

*
* ***Combat pour l'Individu, par Georges Palante (Alcan).**

Herbert Spencer a écrit un petit livre célèbre sous ce titre : *L'Individu contre l'État*. M. Georges Palante a eu la louable ambition de lui donner un pendant. Son livre à lui pourrait s'intituler : *L'Individu contre la Société*. Et ceci déjà en dit le fort et le faible.

Le fort, d'abord. Opposer l'individu à l'État, c'est faire œuvre de simple contribuable, tout au plus de professeur de droit administratif. Tout aspirant député a passé à maintes reprises ce pont-aux ânes. Opposer l'individu à la Société, c'est s'élever au rôle de moraliste, et la philosophie n'est pas à la portée de tout le monde. M. Palante, justement, est philosophe professionnel et vocationnel. Il était donc tout à fait qualifié pour écrire ce livre.

Le faible, ensuite. Les griefs qu'un individu peut avoir contre l'État sont très visibles, très positifs, très remédiables, et par cela même très dignes de sympathie. En est-il de même de ceux qu'il peut avoir contre la Société? D'abord, heureusement, la Société n'a à sa disposition ni juges, ni gendarmes. Elle ne peut me nuire que par des préjugés malveillants ou des dédains déplacés. Mais qu'est-ce qui m'empêche de la dédaigner et de la mal juger à mon tour? Si je suis enfant naturel, je pourrais souffrir des mines scandalisées des vieilles dévotes, mais dans ce cas ma puérilité serait telle, que je ne mériterais aucune compassion.

Tandis que quand l'État, par le moyen de son Code, me prend les deux tiers de ce à quoi il m'aurait reconnu droit si j'avais été légitime, il me cause un dommage très réel, et contre lequel je n'ai aucune défense. Et me dira-t-on qu'il est plus facile de modifier un article du Code qu'un état d'esprit? Ce serait à voir, et en ce qui concerne les enfants naturels justement, ce serait difficile à prouver.

J'ajoute que le préjugé social est par nature universel, et par conséquent qu'il y a toutes chances pour que celui

qui en souffre le partage ; la femme qui mène une vie irrégulière a le sentiment de sa faute ; elle cherche à en préserver ses filles, et affecte un mépris parfois réjouissant pour celles qu'elles estiment plus irrégulières qu'elle. Mais la naissance politique peut très bien être le fait d'un mot d'ordre sectaire, d'un sentiment propre à une toute petite minorité cramponnée *per fas et nefas* au pouvoir, et dans ce cas ceux qui en sont victimes n'auront même pas cette faible consolation de remarquer « qu'à la place des autres, ils en feraient autant ».

En outre, il n'y a rien de plus instinctif, donc de plus naturel qu'un préjugé ; si un peu de philosophie en éloigne, beaucoup de philosophie y ramène : alors qu'il n'y a rien de plus voulu, donc de plus artificiel, qu'un texte de loi, et si un peu de sociologie vous y pousse, beaucoup de sociologie vous en écarte. Quoi de plus « préjugé » que la démocratie égalitaire ? Il faut être le plus sot des hommes pour soutenir que Socrate est l'égal de son domestique. Mais attendez. Demandez à l'État de rectifier ce préjugé, et de légitimer l'esclavage, ou de préciser combien de domestiques valent un philosophe, et si Socrate cesserait d'être Socrate en devenant domestique (Épictète était bien esclave), vous verrez vite que le préjugé égalitaire est mille fois plus sympathique que le « postjugé » censitaire.

Notez, enfin, qu'il peut y avoir bien des conventions sociales contradictoires, donc s'équilibrant, alors que les prescriptions législatives sont toutes convergentes et par cela même aggravées. Au grand préjugé égalitaire que nous avons tous s'allient mille petits préjugés inégalitaires qui sont probablement fondés eux aussi ; l'agriculteur se croit supérieur à l'artisan, la profession libérale à la profession commerciale, le fonctionnaire public au bureaucrate privé. La société qui reflète toutes ces contradictions est l'image de la vie. Quelle différence avec l'État, où tout est ramené à un principe unique, tantôt égalitaire, tantôt inégalitaire, et où tout le monde souffre parce que personne ne trouve rien à sa mesure !

Ceci dit, reconnaissons qu'on se promène avec plaisir et profit dans le livre de M. Palante. Ce qu'il appelle la tyrannie grégoire a ses côtés terribles, et il a raison de les mettre en lumière. Elle est faite d'ailleurs de lâchetés indivi-

duelles, et le combat contre elle, c'est bien le *combat pour l'individu*. Mais la grande cause des lâchetés individuelles, de notre temps du moins, c'est la passion politique, et voilà qui réconcilie les luttants contre la Société et les lutteurs contre l'État. Les corps constitués sont lâches, dit quelque part l'auteur d'après Alphonse Daudet. Oui, surtout quand les ministres s'en mêlent. Le Collège de France, qui vient d'oser préférer un Lefranc à Brunetière pour la chaire de littérature française, a donné le plus mémorable exemple de lâcheté de grand corps savant qu'on ait vu depuis un siècle, mais chacun sait que l'esprit politicien était là-dessous.

La Politique mise à part, la question de l'*Esprit de groupe* devient moins irritante, mais non pas plus simple. Dans tout il y a du bon et du mauvais, même dans l'esprit de corps. Assurément, les gens qui comme M. Durkheim, pensent diminuer le suicide ou la criminalité en favorisant l'esprit de groupement, sont de hardis naïfs, mais qui oserait nier le rôle, parfois utile, de l'esprit de corps ? Sans doute, s'il agit pour sauver les brebis galeuses, il est nuisible, mais s'il fonctionne pour les expulser, il est excellent; et s'il agissait pour sauver hypocritement les brebis suspectes et pour chasser pharisaïquement les brebis dont la gale a été trop publiée, il faudrait le blâmer sans tomber soi-même dans le pharisaïsme ou l'hypocrisie, ce qui ne serait peut-être pas commode. Les « Conseils de discipline » rendent, en somme, de grands services, et il serait bien à désirer, m'assure-t-on, que chaque syndicat médical en ait un comme chaque ordre d'avocats a le sien.

L'*Esprit administratif*, c'est l'Esprit de corps intoxiqué par le Règlement ; il unit donc aux méfaits de la Société ceux de l'État. Il est probable que le népotisme et la flagornerie ont pu pousser quelques individus jusqu'aux Académies, mais ce qui est l'exception dans le milieu libre devient la règle dans le milieu hiérarchisé. Toutefois, si les hauts postes de l'administration sont en général donnés à la brigade et à l'intrigue, ce n'est pas la faute à l'esprit administratif proprement dit, lequel serait plutôt favorable à l'avancement régulier, mais à la torpeur pédante et timide. Ce sont de tristes qualités sociales, mais comme elles ont

droit à l'indulgence quand on pense à l'avancement au choix cher à l'esprit politicien et au tempérament brouillon, futile, infatué et mille fois plus naïf de ses produits ?

L'esprit de la petite ville est bien fâcheux, certes : cancans, mesquineries, jalousies, apathies. Et puis ? L'esprit de la grande ville est-il toujours supérieur ? A l'Étranger, est-ce que ce ne sont pas dans de petites villes universitaires que vivent les grands savants ? Et en France, en dépit de l'attraction parisienne, n'en est-il pas souvent de même ? Je ne vois qu'un avantage réel des très grandes villes, peut-être de Paris seul. On y est à l'abri relatif du grand fléau ; vous pouvez aller et venir dans la rue sans être foudroyé au passage par le personnel du comité électoral dont vous ne faites pas partie. Encore ici la lutte contre l'État qui prime la lutte contre la société !

Voici la *morale familiale*. Quelle oppression intolérable pour l'individu ! La matrone pontife, le célibataire endurci est suspect, la vieille fille dédaignée, la fille-mère méprisée, les divorcés mal vus, les Sganarelle bafoués. Et assurément tout ceci est peu charitable, mais est-ce complètement absurde ? Il faut, nous dit-on, éviter sur ce terrain l'asservissement de l'individu à l'individu. Laissons ce mot fâcheux d'asservissement ; faut-il éviter que l'homme se consacre à sa femme et à son enfant ? A qui diantre alors se consacrera-t-il ? Aux autres têtes de la cohue grégaire ? L'auteur ne nous les rend pas si sympathiques !

La *Vanité de classe*. Ici M. Palante aurait eu beaucoup à dire. Et chose étrange, c'est ici qu'il tourne court et passe tout de suite à l'esprit de catégorie politique, qui est tout autre chose. La vanité de classe aurait mérité une dissection spéciale. Le coup d'œil de la dame à particule pour la dame à nom simple, de la dame sans profession pour la dame qui tient magasin, de la commerçante riche pour la fonctionnaire pauvre, tout cela a une importance énorme pour nous autres français. Si l'on analysait l'effroyable chaos de notre Révolution, on trouverait en fin de compte un lot d'impertinences à la base. Mais vraiment, je ne peux pas voir d'esprit de classe dans le remue-ménage de tel ou tel milieu à l'apparition d'un livre tapant sur les « morticoles » ou sur les « maritimes ». L'explication est

tout autre. Comme il sonne faux aussi le trait du concierge de l'*Orme du Mail* recevant avec respect les cinq francs du riche locataire du premier et avec dédain les cinq francs du pauvre savant du cinquième ! Tous les concierges que j'ai connus avaient l'instinct des proportions bien plus favorables à leurs intérêts.

J'ai beaucoup critiqué jusqu'ici M. Palante. Au fond, je suis pourtant de son côté. Entre la société (ou l'État) et l'individu, il ne faut pas hésiter. Dire : l'individu avant tout, c'est être sûr qu'il y aura au moins quelqu'un d'heureux. Dire : avant tout le progrès, le bonheur général, l'idéal et autres abstractions, c'est peut-être préparer le malheur universel. Les terroristes parlaient au nom de l'humanité. C'est quand on pense à eux qu'on trouve anodine l'action des vieilles dames aigries et des gros bourgeois médisants. « Les influences hypocrites et sourdes qui s'agitent dans le domaine ténébreux des passions de groupes » sont vraiment négligeables en comparaison. Mais l'une et l'autre tyrannie se tiennent. Il faut donc que l'individu se défende contre les deux, et M. Palante a raison d'attaquer même celle qui est moins dangereuse.

Comment le fera-t-on le plus efficacement ? Ici je me sépare de l'auteur. En se groupant. Le mot d'Ibsen « L'homme le plus fort est l'homme le plus seul », est vrai psychologiquement ; il n'est pas vrai sociologiquement. Les hommes ne se défendent, qu'en se serrant les coudes, armée contre l'ennemi, association contre l'État, public contre le préjugé social. En écrivant son livre pour l'individu contre la société. M. Palante crée justement une association de plus, contre lui et ses lecteurs. Non seulement le groupe a une valeur défensive, mais il a une force offensive très grande. Sans coopération, rien ne se produirait dans le domaine industriel. Sans discipline, rien ne réussirait dans le royaume national. Poussé à bout, l'individualisme donnerait le dénouement économique de Robinson, ou le veto politique d'un député polonais, ou l'égoïsme éthique d'un rentier vieux garçon. Les bons orchestres ne sont pas ceux où les exécutants suivent leur inspiration individuelle, et les équipes qui se fatiguent le moins ne sont pas celles où chacun tire sur la

corde quand il lui plait. Voyez l'histoire ; les nations se sont toujours élevées dans l'exacte proportion de leur sens de la discipline, et ceci se comprend puisque la discipline, c'est l'union de l'intelligence et de la volonté. C'est dans ce sens de soumission libre et voulue, qu'Auguste Comte a pu proclamer le mot qui est la pierre angulaire de la science morale : La soumission est la base du perfectionnement.

ANTONIN LÉPIEUX.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'enfant à la balustrade, par René Boylesve.

J'aime mieux avouer tout de suite que je connais peu ou pas le Boylesve *première manière*, celui des *Contes*, voire même celui du *Médecin des dames de Néans* ! Tout au plus, en ai-je gardé le souvenir d'une vague silhouette, effilée, élégante peut-être, avec quelque chose d'inquiet, de févreux dans le regard et dans le geste, d'un peu hautain dans l'allure, de délicat dans l'expression... Dans l'échange des propos banals d'une rencontre de cinq minutes, rien ne m'avait incité à faire plus avant connaissance avec l'œuvre du romancier, — et je laissai, avec indifférence, passer *Mademoiselle Cloque*, malgré le bien qu'on en disait, comme j'avais fait du *Médecin des dames de Néans*. Je tenais M. René Boylesve pour un écrivain distingué, dont ni la distinction, ni la préciosité ne me tentaient.

Par hasard, un jour, sa *Sainte-Marie-des-Fleurs* traîna sur ma table. Je l'ouvris et je lus. Ce fut mon premier contact avec l'auteur de la *Becquée*. J'aimai ce livre, joli comme son titre de *Sainte-Marie-des-Fleurs*, je l'aimai, en dépit de ses lenteurs, de ses redites, de ses monotonies, pour les choses rares, délicates, fines qu'il exprimait, en une forme poétique sans doute, mais qui eut gagné à être serrée, précisée davantage. — Bref, je me pris de sympathie pour la qualité d'âme et de sentiments qu'il révélait.

Après, je ne fis qu'un trait de la *Becquée*. Et je n'hésite pas à dire que c'est pour moi, jusqu'ici, le meilleur livre de M. René Boylesve, celui qui reste son chef-d'œuvre, malgré *L'enfant à la balustrade*. En tout cas, l'auteur abordait là un genre dans lequel il passait maître du coup!

Se raconter dans les autres, et raconter les autres par leurs gestes, par l'ensemble des menus faits auxquels ils sont liés, du *dehors* au *dedans* pour ainsi dire, c'est un procédé qui n'est pas neuf peut-être, mais qui demande pour y réussir une qualité maîtresse : l'observation. M. Boylesve possède cette faculté, et on peut dire qu'il la cultive en ses plus extrêmes détails. Toutes les scènes de famille de la *Becquée* traversent nettes sa vision d'enfant, qui les légua, intactes, à sa mémoire d'homme.

Dans *L'enfant à la balustrade*, c'est toujours le même procédé, avec, peut-être, un peu trop de complaisance dans le détail, ce qui tend à une certaine monotonie dans la facture. N'empêche que ce sont là deux livres *définitifs* sur la province, et tout ce qu'on a pu en écrire. Que ceux qui ont le goût des peintures grises, en demi-teinte, apprécient. M. René Boylesve n'a d'autre secret que de noter purement et simplement ce qu'il a vu ou entendu. Mais il y a noter et noter : tout est là ! Et ce diable de petit Riquet qui n'a l'air de rien du tout, qui se tient toujours dans les coins, et se tait pour laisser parler ou agir les autres, ce diable de petit Riquet-là sait regarder ! Aussi, pouvons-nous avoir confiance en son observation. Il enregistre. Et, c'est à l'exactitude de sa notation fidèle que nous devons cette analyse en deux volumes, de ses souvenirs d'enfant, si intimément liés à la vie de sa famille, de sa province, — souvenirs qui sont et resteront, je crois, le meilleur dans l'œuvre de M. Boylesve, par la raison qu'ils sauraient être égalés peut-être, mais non dépassés.

STÉPHANE.

BIBLIOGRAPHIE

Quo Vadis? par H. Sienkiewicz, traduction nouvelle de P.-A. de Roncey, Garnier frères, éditeurs, Paris. 1 vol. in-18 br. 3 fr. 50.

Après avoir suscité bien des imitateurs dans le monde littéraire de ces cinq dernières années, *Quo Vadis?* admirable peinture de la décadence romaine, épopée du christianisme naissant, aussi sublime que *Les Martyrs*, vient de reparaitre en une édition somptueuse à la maison Garnier frères.

Nous devons cette traduction aprèstant d'autres à M. P.-A. de Roncey ; d'une rigoureuse fidélité, il s'est surtout attaché, non seulement à rendre le génie évocateur de Sienkiewicz, mais encore à suivre le texte original au point d'en respecter la forme primitive, sans faire aucune suppression comme il en avait été fait dans les éditions précédemment parues ; avec un souci d'art et de vérité qui lui concilieront les faveurs du public, la maison Garnier a pu offrir au lecteur un volume de plus de huit cents pages, qui assureront à cet ouvrage, la priorité sur tous les romans de la décadence latine, à la mode depuis quelque temps.

Cette merveilleuse épopée héroïque et chrétienne, nous emporte tour à tour des plus basses orgies du Palatin aux plus sublimes renoncements des catacombes, du raffinement de Pétrone à la brutalité des prétoriens, de l'avilissement des dames romaines à la pureté de Lygie. *Quo Vadis?* restera le plus fidèle tableau de l'époque de Néron, la traduction de M. de Roncey, nous donne l'impression d'une œuvre originale écrite dans le calme et la force des conceptions qui reconstituent un passé de toutes pièces jusque

dans les détails qui font de l'œuvre non seulement une page admirable de l'histoire antique, mais encore un document précieux pour l'art romain de la décadence, d'une corruption élégante et subtile.

Ce soin avec lequel le traducteur a suivi tous les points de l'histoire, le souci de peindre la vie romaine dans son cadre, lui ont fait conserver dans le texte français toutes les expressions latines qui éclairent le récit d'une touche lumineuse et pittoresque. Pour l'intelligence du texte, qui peut être mis à la portée de toutes les cultures, la nouvelle édition de *Quo Vadis?* est suivie d'une table des mots latins, de noms géographiques, historiques et mythologiques qui se trouvent dans l'ouvrage.

A l'ouvrage de M. P.-A. de Roncey, les illustrations de Tofani donnent une forme très artistique, sous la belle couverture en couleur représentant le monstre devant lequel les gladiateurs chantaient :

Salut Empereur César, ceux qui vont mourir te saluent.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
 PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
 d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

Notice très importante envoyée gratis
 sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : **150** millions de francs, entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra.

PARIS

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION : M. MERCET O. ✱

DIRECTEUR GÉNÉRAL, ADMINISTRATEUR : M. Alexis ROSTAND, O. ✱

AGENCES DANS LE GARD

NIMES, ALAIS, BEAUCAIRE, BAGNOLS-SUR-CÈZE

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Comptes de Chèques. — Bons à échéance fixe. — Escompte et Recouvrements. — Chèques. — Traités. — Lettres de Crédit. — Prêts Maritimes Hypothécaires. — Avances sur titres. — Ordres de Bourse. — Garde de Titres. — Garanties contre les Risques de Remboursement des Titres au pair. — Paiements de Coupons. — Envoi de fonds en Province et à l'Étranger, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Le Comptoir délivre des *Bons à échéance fixe* aux taux d'intérêts ci-après :

De 6 mois à 1 an.....	1 1/2 0/0
Au delà de 1 an jusqu'à 18 mois.....	2 0/0
Au delà de 18 mois jusqu'à 2 ans.....	2 1/2 0/0
Au delà de 2 ans.....	3 0/0

Les Bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des *Coffres-Forts entiers et des Compartiments de Coffres-Forts*, au **Siège social**, à la **Succursale**, 2, place de l'Opéra, à l'**Agence A.**, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les **Principales Agences**.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1^o Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins 3 personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re} 2^e et 3^e classe, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balarnc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Flot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, le Luc et le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Greoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bourbon l'Archimbault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Breda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santenay, Sarriens-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains la Bégude, Vaudenette-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Validité : 33 jours ; faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

2^o BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1^{re} 2^e et 3^e classes comportant une réduction de 25 % en 1^{re} classe, et de 20 % en 2^e et 3^e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). — Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ

NOTA : Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

CHEMIN DE FER DU MIDI

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, avec réduction de 25 p. 100 en 1^{re} classe et 20 p. 100 en 2^e et 3^e classes, dans les gares du réseau du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans et dans les gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 p. 100 ; de 4, 30 p. 100 ; de 5, 35 p. 100 ; de 6 ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100

Ces billets doivent être demandés, 4 jours à l'avance, à la gare de départ.

Avis. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions ci-dessus est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au Service commercial de la Compagnie, **boulevard Haussmann, 54, à Paris** (IX^e arr.).

Vente de livrets illustrés pour les voyages : 1^o au Bureau commercial ; 2^o dans les bibliothèques des gares du réseau du Midi ; Le Tarn et les causses, 25 centimes ; Pyrénées : I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau, 50 centimes ; II. Du Gave d'Ossau à la Garonne, 50 centimes.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GÉRAVIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE PRÉHISTORIQUE DANS LE GARD

Plusieurs découvertes archéologiques effectuées coup sur coup sur divers points de notre département, viennent brusquement d'attirer l'attention et la curiosité du public sur ces époques lointaines qui échappent au domaine de l'histoire et dont les traces se révèlent de jour en jour plus nombreuses.

Depuis quelques années, les études préhistoriques paraissaient un peu négligées chez nous. On pouvait même croire que l'ère des trouvailles sensationnelles était définitivement close et que tout avait été dit sur cette matière.

En réalité, il n'en est rien. Des recherches effectuées sur tous les points du département nous ont convaincu que, non seulement la plupart des grottes connues avaient été sommairement fouillées, mais encore qu'un plus grand nombre sont vierges de toute fouille. Sans exagération aucune, il est permis d'affirmer qu'on connaît à peine le dixième des richesses archéologiques enfouies dans notre sol privilégié.

Ce qui manque le plus, ce sont les chercheurs, j'entends les chercheurs compétents, capables de distinguer l'origine des diverses couches et de ne laisser échapper aucune particularité intéressante

Dans nos courses à travers la région, nous avons constaté la dispersion ou la perte de nombreuses et intéressantes trouvailles. Découvre-t-on un dolmen, une sépulture, soyez persuadé que le premier soin des paysans sera de réduire en miettes tous les ossements. Et ainsi du reste....

Il faut se méfier aussi de ces revendeurs d'antiquailles, incapables de saisir par eux-mêmes l'importance scientifique d'une découverte, mais dont l'esprit mercantile s'exerce au détriment de nos collections publiques.

Autant nous applaudissons à l'initiative d'un groupe de chercheurs comme celui d'Uzès qui, s'attachant à une région déterminée, en explore consciencieusement toutes les grottes ou stations, autant nous souffrons de voir des collectionneurs improvisés bouleverser le sol, mélanger les couches et dilapider les plus belles découvertes. Avec les premiers, on est sûr que rien ne sera perdu pour la science et qu'il sera possible de retrouver tous les objets à leur place dans des collections bien soignées et ouvertes à tous ; — avec les seconds, rien de tel à espérer : ce sont les pires ennemis de la science.

D'un autre côté, il ne nous paraît pas bon de multiplier les collections. Celles-ci exigent beaucoup d'argent pour leur installation et leur entretien. Seules, les grandes villes peuvent distraire de leur budget les sommes nécessaires à cet effet.

De même que nos documents historiques ont été réunis et classés dans le vaste local des Archives départementales, de même il conviendrait de ne pas laisser éparpiller ces *archives* d'un autre genre qui racontent un passé bien autrement reculé.

J'ajoute qu'elles ne sauraient, en ce qui concerne le Gard, trouver de meilleure place qu'à Nîmes même, où d'incessantes améliorations ont fait de notre Museum un des plus remarquables de province.

Ainsi, le savant qui poursuit une étude aura sous la main tous les documents intéressant la région, ce qui lui évitera bien des courses inutiles. D'autre part, pour la masse des curieux non spécialisés il y aura aussi avantage et profit. Prenons pour exemple la découverte de Meyrannes dont les journaux ont tant parlé. Ne vaut-il pas mieux que ces objets aient été recueillis et classés dans de belles vitrines où tout le monde peut aller les étudier, au lieu d'être éparpillés en des mains diverses ?...

Voici quelques chiffres qui en diront plus long que tous nos raisonnements sur l'utilité de nos musées régionaux. Il résulte du registre des entrées du Museum d'histoire naturelle de Nîmes que, bon an, mal an, plus de 95.000 visiteurs parcourent les galeries de ce musée. Cela fait une moyenne de 800 par jour d'ouverture !... Et notez bien que le public nîmois n'est pas le seul à profiter de ces collections. Comme il est aisé de s'en rendre compte, celui de la campagne y est particulièrement nombreux les dimanches et jours de fête.

Pour mieux faire comprendre combien il importe de ne pas laisser détruire ou disperser nos richesses archéologiques, il nous paraît utile de dire quelques mots sur la nature de ces richesses et les recherches auxquelles peut encore donner lieu notre sol privilégié.

*
* *

Tout d'abord, il faut reconnaître que le Gard occupe une situation géographique exceptionnelle. Depuis les plaines ensoleillées de la région littorale jusqu'aux froides pelouses des hautes Cévennes, on y trouve tous les climats, tous les terrains, toutes les flores.

Baigné par la grande mer bleue, longé d'un côté par un puissant fleuve, c'est comme un carrefour des peuples que sont venues piétiner les invasions de la montagne et de la plaine, du fleuve et de la mer. Ce fut aussi un grand marché, un comptoir des nations dont l'influence s'est exercée jusqu'à nous (1).

Avec un pareil climat et une semblable situation, on ne sera point étonné de trouver chez nous des traces de toutes les civilisations.

L'étude des temps préhistoriques comprend deux parties. La première embrasse une époque géologique sensiblement différente de la nôtre, pendant laquelle le climat, la faune et la flore subissent de profondes modifications : c'est l'époque *pléistocène* ou *quaternaire*.

La deuxième partie comprend les temps actuels jusqu'à l'histoire. Elle se subdivise en âge *néolithique*, âge du *bronze* et âge du *fer*.

Mais on se tromperait singulièrement si l'on accordait à ces termes une égale importance dans la

(1) Naguère encore, la fameuse foire de Beaucaire réunissait sur les bords du Rhône les commerçants de toutes les nations. A l'époque romaine, la monnaie dite coloniale de Nîmes était une des plus courantes de l'Empire.

durée des temps. Celui de quaternaire comprend une longue suite de siècles dont il est bien difficile de se faire une idée, même approximative. Au point de vue géologique, cette période est représentée chez nous dans la vallée du Gardon par le creusement d'un cagnon calcaire de 80 à 100 mètres ! Si l'on tient compte que ce creusement est à peine sensible depuis le début des temps actuels, on aura une idée du nombre incalculable d'années qu'il a fallu pour effectuer cet immense travail d'érosion !

On comprend dès lors la nécessité de créer des divisions dans cette longue période pléistocène. Il est évident que le dernier terme de cette série (*magdalénien*) est beaucoup plus rapproché de nous que du premier (*chelléen*, *acheuléen*) et même du second (*moustérien*). D'immenses progrès s'accomplissent entre le début et la fin au point de vue de l'industrie et de la race elle-même. Tandis que le chelléen ne fournit guère qu'un seul outil — le coup de poing — le solutréen et le magdalénien nous révèlent un outillage varié à l'infini. Il n'est pas jusqu'au sentiment artistique qui n'atteigne un développement fort inattendu.

Jusqu'à aujourd'hui, le Gard n'a fourni que très peu de restes d'industrie quaternaire. Certes, la *faune* de ces temps est admirablement développée et certains de nos gisements fossiles — tels ceux de Mialet et de Pondres — sont devenus célèbres.

On avait bien trouvé des restes humains au milieu de ces anciens dépôts, mais on a reconnu par la suite qu'ils se rapportaient à des sépultures d'âge plus récent. Cependant, il existe des stations contemporaines du *Grand-Ours* et MM. le frère Salustien, U. Dumas, le Dr Raymond signalent la présence de

plusieurs ateliers de l'époque moustérienne dans l'arrondissement d'Uzès. L'attention étant attirée de ce côté, nul doute que de nouvelles trouvailles ne viennent grossir la liste encore très courte de ces remarquables stations.

Pendant longtemps, on n'a guère connu dans le Gard qu'une seule grotte se rapportant à l'époque du *renne* ou *magdalénienne* : celle de la Salpêtrière, près du Pont-du-Gard, explorée par M. Cazalis de Fondouce. Mais voici que MM. Chiron, instituteur, et le Dr Raymond en signalent plusieurs aux confins de l'arrondissement d'Uzès. Lorsqu'on voudra fouiller attentivement et profondément toutes nos grottes, on en trouvera certainement beaucoup d'autres, notamment dans la région des Cévennes jurassiques où certaines excavations des environs du Vigan, Trèves, Saint-Hippolyte (1), Sumène, etc., nous réservent des surprises.

Dans la série des temps actuels, la période la mieux connue paraît être la plus *ancienne*. C'est qu'en effet, le néolithique se retrouve partout et partout le même. Il n'est peut-être pas une seule commune du Gard où n'aient été trouvés au moins quelques objets isolés : haches polies, silex taillés, outils en os, poterie grossière et mal cuite, etc. Sans exagération, on peut affirmer que le nombre des stations ou grottes habitées dépasse un millier. Il nous paraît inutile d'insister sur cette période que de nombreuses découvertes ont déjà fait connaître. Qu'il nous suffise de dire qu'on n'a fouillé qu'une partie des grottes : certaines recèlent encore

(1) Ceci était déjà écrit lorsque les journaux de la région sont venus nous annoncer la découverte d'une grotte à ossements travaillés aux environs de Saint-Hippolyte.

de véritables richesses archéologiques. D'autre part, quelques particularités réclament une étude spéciale, notamment la *céramique*, les pièces d'*importation* — très nombreuses, — l'industrie des *petits silex*, etc.

Avec l'apparition du métal, l'obscurité commence à régner sur notre région, obscurité qui tient surtout au mélange des races humaines. Les échanges entre peuples deviennent très fréquents. A côté de types encore grossiers, on est surpris de trouver tout à coup des échantillons d'une industrie beaucoup plus avancée ; ce qui complique les études... Certains archéologues veulent qu'avant d'avoir connu l'étain, et par conséquent le bronze, les habitants de nos Cévennes aient exploité les gisements de cuivre de leurs montagnes : ce serait l'âge du *cuivre*, intermédiaire entre la pierre polie et le bronze. Sans accepter cette opinion, nous pensons que la question mérite une étude toute spéciale et qu'elle ne sera définitivement résolue que par un grand nombre d'observations.

Nos musées sont très pauvres en spécimens de l'âge du bronze. Nous en avons donné plus haut la raison. Les deux plus importantes trouvailles ont été celles de *Fontieules* (Vauvert, 32 haches à bords droits) et de *Meyrannes* (80 bracelets, etc.). Il a été trouvé aussi de nombreux objets isolés, au premier rang desquels il faut compter l'admirable épée avec fourreau de Sainte Anastasie, recueillie par le Musée d'artillerie, à Paris.

C'est ici le lieu de signaler les nombreux monuments funéraires qui couvrent la surface de notre sol.

Parmi les plus anciens, il faut compter les

dolmens. Leur nombre est très considérable dans le Gard. M. Lombard-Dumas, dans son catalogue descriptif de 1894 signalait 268 migalithes. Ce chiffre doit être aujourd'hui considérablement augmenté. Dans la seule région de Lussan et du Bouquet, nous en connaissons 8 nouveaux. Ils sont très communs aux environs de Saint-Jean-du-Gard, Anduze et Mialet. Notre département est encore l'un des premiers où l'on a signalé la présence de grandes dalles à figuration humaine. Il y a là un curieux problème d'archéologie qu'on ne résoudra définitivement qu'après un certain nombre d'observations.

Les *tumuli* — avec ou sans incinération — s'étendent depuis l'époque du bronze jusqu'à l'époque des *oppida* (celtique). On en trouve dans toute la région jusque sur le Causse du *Larzac*. Certains ont fourni un très intéressant mobilier funéraire. C'est par eux surtout que nous arriverons à connaître les derniers temps du bronze et le premier âge du fer.

A l'aube des temps historiques, nous sommes en pleine obscurité. A chaque instant, on voit apparaître des types nouveaux dans l'industrie. Il y a donc un intérêt primordial à recueillir précieusement tout ce qui peut jeter quelque lumière sur ce lointain passé.

En terminant, nous dirons un mot de ces bizarres constructions en pierre sèche, élevées sur des collines escarpées, et formant des enceintes cyclopéennes. Ce sont les lieux de refuge ou *oppida*. Ceux de Nages et de Laudun sont connus depuis longtemps. Les travaux de MM. C. de Fondouce, G. Charvet, A. Jeanjean, Rochetin, Féminier, de Saint-Venant, le docteur Raymond, U. Dumas, etc., en ont fait connaître beaucoup d'autres. Personnellement, dans la

seule région du Bouquet, nous avons reconnu plus de *trente* enceintes, d'étendue variable, auxquelles les gens du pays donnent le nom de *barris* ou *camps romains*. Presque tous nos grands villages ont eu de pareils refuges. Aux environs de Quissac, Sommières, Saint-Hippolyte, Sauve, Anduze, Saint-Jean, etc., on en trouve plusieurs, et nos recherches nous en feront certainement découvrir beaucoup d'autres. — Nous connaissons même des grottes infiniment curieuses qui ont été fortifiées à l'époque celtique pour servir de lieu de refuge : telles sont les baumes du *Prével* et de *Peyre-Haute* (commune de Montclus).

Notre but n'étant pas de présenter une étude, même sommaire, sur le préhistorique du département, nous avons voulu seulement signaler les quelques points sur lesquels, à notre avis, devront porter plus spécialement les recherches futures. Nous les résumons de la manière suivante :

- 1° Époque quaternaire (recherche des stations et grottes) ;
- 2° Époque néolithique (sépultures, objets d'importation, industries particulières) ;
- 3° Monuments funéraires de toutes les époques ;
- 4° Enceintes élevées ou oppida.

*
* *

Nous avons dit, au début, combien il était nécessaire que les recherches fussent entreprises sous la direction de gens compétents. Trop souvent les plus belles découvertes sont perdues pour la science locale. Il nous paraît urgent de remédier à cet état de choses. Pourquoi la *Commission d'archéologie*,

déjà établie à Nîmes, n'étendrait-elle pas son action à tout le Gard ?...

Dans un département voisin, l'Administration préfectorale vient de faire appel au concours de tous les fonctionnaires. Pourquoi n'en ferait-on pas de même chez nous où les maires, agents-voyers, forestiers, cantonniers sont appelés à rendre de grands services par la nature même de leurs fonctions ?... Les instituteurs surtout peuvent être d'une grande utilité, non-seulement par leurs relations avec les paysans, mais aussi par leurs conférences ou lectures du soir. Il leur sera toujours facile de trouver une occasion pour parler des origines lointaines de notre race et de l'intérêt que peut présenter toute découverte d'objets anciens.

On veillerait ainsi à ce que chaque trouvaille soit immédiatement signalée au comité qui prendrait les mesures nécessaires pour éviter tout acte de vandalisme.

Dans un autre ordre d'idées, pourquoi ne demanderait-on pas le classement de certains monuments mégalithiques qui se recommandent par un caractère de vraie grandeur ? Il existe aux environs de Lussan, au milieu d'une région très pittoresque, un superbe *menhir* qui est peut-être unique dans notre Midi. Or, sa base est en train de se couvrir d'inscriptions stupides, et, si l'on n'y met promptement bon ordre, sa ruine complète ne tardera pas.

Mais, loin de nous la prétention de fixer un programme d'action... Ceci est un simple cri d'alarme, et nous serons heureux si nous parvenons à convaincre qu'il y a quelque chose à faire pour la conservation de nos trésors archéologiques.

On comprend partout aujourd'hui la nécessité

des musées et des collections pour l'instruction du plus grand nombre. Les chercheurs se font plus nombreux et plus avides... Encore quelques années et tout aura été fouillé !...

Prenons garde que les générations futures ne nous accusent d'avoir laissé dissiper l'héritage de nos ancêtres !

FÉLIX MAZAURIC.

UN PEINTRE MÉRIDIONAL

PAUL SAIN

Méridional, M. Paul Sain l'est doublement : d'origine puisqu'il naquit à Avignon, par goût puisqu'une partie des toiles qu'il exposait récemment à Paris sont des paysages du midi.

Tous les journaux de la capitale, le catalogue même de son exposition, ont dit en leur temps comment sa modestie, son amour de l'art pour l'art, son caractère profondément éloigné de tout esprit de réclame et d'intrigue l'avaient empêché de soumettre jusqu'ici son œuvre au public. Peut-être une autre raison n'en a-t-elle, à tort, pas été donnée : il semble ne pouvoir vivre sans ses tableaux. A chaque visite que je leur ai faite je l'ai trouvé, accueillant les arrivants, leur faisant les honneurs, comme s'il n'était chez lui qu'auprès de ses toiles et comme si son atelier de la rue Boursault avait perdu tout intérêt, à ses yeux jusqu'à la rentrée au logis des choses exposées. Si je l'y ai vu tant de fois, n'y était-il pas toujours ?

Comme nous lui en voudrions de n'avoir pas fait taire ses répugnances. Comme le Midi surtout lui en aurait voulu. Après avoir transposé ce midi en plein Paris avec tant de justesse et de pénétration

subtile, après avoir créé sous la brume septentrionale la délicieuse oasis de lumière et d'azur qu'est son œuvre, il ne pouvait, sans vouloir se nier lui-même et mériter le sort de Bartholo, garder pour lui seul et quelques intimes un pareil trésor.

Justement, parce que Paul Saïn n'a pas voulu être ingrat pour son Midi auquel il appartient corps et âme, parce qu'il en a gardé dans son cerveau la clarté franche et rieuse il est digne, à mon avis, de figurer dans cette Revue dont le rôle est justement d'honorer toutes les choses et tous les hommes dont le midi est en droit de s'enorgueillir.

Cent quarante huit toiles, tel est le bilan de son exposition. Sur ce total soixante tableaux environ montrent Avignon et ses environs, Bastia et la Corse, Marseille et la Ciotat, Alger et Constantine. Le reste pour la Grand'Ville, la Bretagne, les quelques coins du Nord où le méridional a transporté son chevalet. C'est une bonne moitié encore, dira-t-on. Oui, mais avec son chevalet, Saïn emportait aussi sa palette ensoleillée et il vit tous ses paysages avec la savoureuse franchise de son âme de Provençal. Ainsi justifierai-je, sans craindre un démenti, les assertions formulées plus haut.

Ce qui frappe le plus dans l'œuvre de Saïn, ce qui explique le mieux, je crois, la séduction qu'elle exerce, c'est l'harmonie des teintes entre elles, harmonie même de la nature fidèlement transcrite, où rien ne choque, où toutes les couleurs se fondent et se dégradent pour laisser ces impressions de douceur, de charme, de rêverie que tous les fervents de la création ont éprouvées si souvent.

J'ai prononcé le grand mot : Paul Saïn est un amoureux de la Nature. Il la caresse du regard, il se péné-

tre de son éternelle jeunesse, il la sent intensément, avec l'émotion sincère, vibrante, profonde, inséparable de toute œuvre d'art et qui sera toujours le vrai point de contact entre le public des éclairés et l'artiste qui parvint à fixer pour eux le frisson sacré qu'ils eussent perdu sans retour. C'est ici qu'il faut louer Saïn de son travail. Ressentir n'est rien, il faut traduire. Saïn l'a fait en virtuose qui possède à fond les ressources de son métier et que les ruses des couchants et des ciels à diluer leurs nuances n'arrivent pas à dérouter. Il procède par taches, par épaisseur de pâte, par touches légères, par oppositions, toute manière lui est bonne qui rendra ce qu'il voit. Ces moyens d'ailleurs, ne sont visibles que de très près. Plus on s'éloigne de ses toiles, plus elles se fondent. Telle fin de jour se revêt à distance de toute la sérénité du soir ; le grand calme des choses qui s'endorment dans la nuit tombe sur elle ; l'horizon se veloute de vapeurs qui montent dans tout le ciel ; les nuages cuivreux prennent leur relief. L'illusion est si parfaite que l'esprit s'élève comme devant la splendeur éternelle et mystique des infinis originaux. Saïn a bien ravi son secret à la Nature ; je me trompe : elle le lui a livré, comme une maîtresse qui ne refuse plus rien, bien sûre d'être incomparablement aimée.

La science que Saïn apporte dans la composition de ses couleurs, dans leurs heureuses oppositions, dans l'observation exacte des teintes, il en dispose pour exprimer l'éloignement. Sauf erreur, ceci en corollaire de cela : toujours rigoureuse observance des faits. Cette « Route de Provence » s'allonge tellement, en plein soleil, qu'elle paraît interminable ; le ciel du « Chemin du Moulin » se détache derrière les

grands arbres, à de telles distances qu'il y a tout l'Espace entre eux ; la montagne des « Environs de Bastia » se fond en bleu dans la clarté rose du soir avec une telle vigueur et tant d'imprécision à la fois qu'elle donne l'impression exacte des lieux au bout desquelles elle semble vouloir disparaître à l'intangible horizon.

A la justesse du coloris, à l'infini des lointains, il faut ajouter le vivant de l'attitude, la rectitude de position, la proportion harmonieuse des silhouettes d'êtres vivants que Saïn place dans ses tableaux. Les deux hommes du « Soir d'Automne, » arrêtés dans le fourré du bois causent avec l'abandon du naturel. Le berger de la « Rentrée du Troupeau, le soir » marche en s'appuyant sur son bâton avec, dans son pas, toute la fatigue de la journée. Et le parasol, fiché en terre, sous lequel s'abrite le peintre dans cette somnolente « Eau dormante » laisse apercevoir un dos courbé par l'application comme le dût être celui de l'auteur lorsqu'il fit ses tableaux.

Que je voudrais citer tout ce qui m'a frappé, dire la variété des sujets, l'impression vivace que laissent toutes les toiles, la douceur des clairs de lune, le chatoyant des couleurs, la chaleur des ciels d'été, le poudrolement des routes, le reflet des eaux, la boursoflure des nuages d'orages. Mais je n'aurais que de pauvres mots et ce n'est pas en quelques pages que pourrait tenir l'analyse de tous les paysages et portraits (il y en a aussi un grand nombre d'étonnamment vivants) dûs au labeur probe, consciencieux, infatigable d'un pareil travailleur.

Il faudrait de la couleur où je n'aurais que phrases creuses, de l'émotion profonde où je ne pourrais que balbutier des choses vaines et j'irais à l'encontre de mon désir.

J'aimerais du moins avoir contribué un peu à faire connaître à ses compatriotes un artiste dont ils ont le droit d'être fiers, leur avoir fait aimer à l'avance son œuvre, leur avoir inspiré l'envie de la voir par eux-mêmes ainsi que l'homme charmant et simple qui la brossa.

LÉON DAMASE.

L'ERMITAGE DE LA BAUME

Un matin du mois de juin, il y a de cela quelques années, l'été se trouvant par trop précoce, j'étais en train de confectionner ma valise. Comme si je n'avais pas assez des beautés naturelles de mon pays, je voulais revoir le plus tôt possible les beautés de contrées lointaines. Dans le Midi, nous sommes tous plus ou moins Anglais dès que la canicule devient menaçante. Il nous semble toujours que l'on doit se trouver mieux ailleurs qu'on ne l'est chez soi. Et ce qu'il y a de pis, c'est que nous ne connaissons que fort peu, et même pas du tout, les splendeurs des paysages qui nous entourent. Notre horizon, je le connais bien pour l'avoir contemplé cent et cent fois. Il est borné d'un côté par la Tourmagne, et de l'autre par les rochers de Beaucaire et le Mont Ventoux. Quant aux sites qui se déroulent à travers ce magnifique panorama, bon nombre de mes honorables concitoyens les ignorent, et comme ils supposent qu'il y a mieux sous d'autres cieux et en de plus frais climats, ils s'échappent lestement hors du nid, comme des nuées d'oiseaux, pour se poser sur quelque haute cime inconnue.

J'allais donc, moi aussi, faire comme tout le monde et prendre un train quelconque en partance pour Lyon, et de là me diriger sur la Suisse, du côté de

quelque retraite alpestre, non fréquentée par les clergymans et les miss si bavardes de la vieille Angleterre. Où irais - je ? Je n'aurais pu le dire à l'avance. J'allais partir, et c'est tout ce que je savais.

Au moment précis où j'abaissais la plaque de cuivre qui ferme ma valise, mon ami André Marton entra en coup de vent dans ma chambre.

— Tu pars..., et où vas-tu ? me dit-il, stupéfait.

— Je l'ignore absolument, répondis-je, je pars, et voilà tout. J'en ai assez des promenades sur les chemins pierreux de la garrigue et dans les ornières boueuses de la plaine qui mène à la Tour de l'Évêque où d'ailleurs je ne vis jamais ni tour, ni évêque. Encore une fois, je m'en vais.....

— En Suisse, probablement.....

— Peut-être. Où m'arrêterai-je ? mystère. Genève, Montreux, Vevey, le Grütli, Lauterbrünnen, les Châlets, Guillaume Tell, l'Helvétie..., vois-tu, il n'y a que cela au monde.

— Sans compter le reste, fit mon ami Marton. Connais-tu seulement les environs de ta ville natale ?

— Parbleu, Font-Chapelle, la Guinguette de Castanet, Vaqueyrolles, le Pont - des - Iles, le Mas de Gardies, Caissargues, et même Saint-Césaire... Tous ces ports de mer, c'est moi qui les ai créés. Je les ai aits... Tu n'as pas sans doute la prétention de m'aider à les découvrir...

— Voyons, mon ami, connais - tu seulement la Baume et son ermitage ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Y a-t-il là au moins un casino et un hôtel où les petites filles dansent le soir avec accompagnement de piano ? Dis-le tout de suite, pour que je ne m'y aventure pas.

— Mais non, mais non. La Baume, c'est tout près

d'ici, un tas de collines rocheuses ou boisées au bas desquelles coule le Gardon. C'est un paysage d'une grandeur toute fantastique, l'horreur en haut et la grâce en bas. Ce paysage, j'ai l'intention de te le faire découvrir. Tu vois bien que tu ne connais pas tout ce qu'il y a de beau dans ton propre pays. Sais-tu bien à qui nous ressemblons ? A ces Parisiens de Paris qui jamais ne consentirent à se déranger pour aller contempler les merveilles du Louvre et des Invalides, ou même les environs immédiats de la capitale, Versailles, Meudon, Bellevue, Saint-Cloud..... C'est bon pour les étrangers de traverser les mers, de dépenser des sommes folles pour se meubler la mémoire de spectacles sans pareils. Mais les Parisiens qui n'ont qu'à monter dans un omnibus ou dans un tramway, ne daignent pas accomplir d'aussi faciles pèlerinages. Eh bien, mon ami, je sais bon nombre de Nimois, parmi lesquels tu peux figurer avec avantage, qui n'ont jamais vu la Baume..., à quelques kilomètres d'ici.

André Marton avait chatouillé mon amour-propre de touriste.

— Je te prends au mot, lui dis-je. Si tu n'es pas un lâche, nous allons immédiatement nous mettre en route. Tu le vois, ma valise est prête. Y a-t-il au moins à la Baume une auberge où l'on puisse passer la nuit ? Mais avant tout, jure-moi que nous n'y verrons pas un seul Anglais, ni une seule Anglaise, et qu'il n'y a pas de piano dans l'établissement.

— Ceci, je le jure, fit Marton... Alors, c'est dit ?...

— C'est dit. Seulement, en homme de précaution, je vais remplacer dans ma valise une bonne partie de ma lingerie qui serait superflue, par quelques victuailles portatives de première nécessité. J'aime le

désert, mais il ne me plaît pas d'y être réduit à dévorer des sauterelles et du miel sauvage. Ton auberge a beau être sur le Gardon et non pas sur le Jourdain... Je m'en méfie tout de même.

*
**

Il était neuf heures. Nous étions prêts, et aussi la voiture que j'avais aussitôt mandée. Nous roulions du côté de la Baume. Jusqu'à un certain village nommé Poulx, nous n'avions pas quitté la route classique, plants d'oliviers à droite et à gauche, « capitèles » destinées à recevoir les outils des travailleurs de la terre et qu'on prendrait de loin pour autant de petits caveaux funéraires.

Enfin, nous changions d'allure. Une descente de plus en plus raide s'accroissait. On mit les freins à la voiture. Nous dévalions ainsi pendant plus d'une demi-heure par des sentiers enlacés surplombant des précipices. Nous serpentions entre des murailles de rochers, et devant nous c'étaient des mamelons gigantesques se déroulant à perte de vue sous des tapis de chênes verts, petits arbustes nés entre les pierres. On eût dit une mer fantastique sur laquelle d'énormes vagues aux teintes glauques se seraient miraculeusement figées pendant quelque cataclysme terrestre, à la suite d'un de ces bouillonnements formidables auprès desquels nos Vésuve et nos Mont Pelé en éruption ne sont rien qu'un jeu d'enfant.

En bas, entre des murailles rocheuses plus hautes que celles des plus hautes cathédrales, coulait doucement la rivière aux reflets d'azur, heurtant çà et là dans sa course de petits bancs de sable qui semblaient jouer avec elle au bord du gouffre. C'était à

la fois horrible et charmant. Nous étions arrivés au fond de la vallée.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette descente aux enfers, je n'avais pas ouvert la bouche, tant j'avais l'illusion que je me dirigeais vers ce royaume de Pluton créé par les Grecs et ressuscité par le Dante. Il me semblait que je rêvais tout éveillé, et que nous allions y rencontrer des dieux, des déesses et même des Euménides. Cette petite barque amarrée là-bas, n'était-elle pas celle du vieux Caron ? Avoir traversé un paysage méridional absolument plat, et, au bout de quelques heures, se trouver ainsi en pleine féerie naturelle, sans coulisses, sans décors, sans ces changements à vue habilement machinés sur une scène de théâtre, cela tenait tout simplement du prodige.

Mon ami André me regardait attentivement. Il avait l'air d'attendre...

— Eh bien ! lui dis-je, rompant le silence, voilà de l'inédit pour moi et c'est là un spectacle vraiment saisissant... Mais quelle est cette masse isolée qui, en pleine lumière, se détache toute blanche sur l'autre rive et au-dessus de laquelle se dresse une croix ? Elle est adossée à un roc qui paraît avoir une envie folle de l'écraser.

— C'est l'ermitage de la Baume.

— Mais où donc un ermite, fût-il saint Antoine lui-même, peut-il venir ainsi se nicher ?

— Oh ! les ermites, vois-tu, ils n'existent plus, si ce n'est pour amuser les badauds ou arrondir à leurs dépens leurs escarcelles des Danaïdes. Plus de Thaïs, plus de Scrapion. J'en ai vu un, et celui-là des plus authentiques, celui du Mont Cindre, à quelques lieues de Lyon. On grimpe jusqu'à sa sainteté pour contem-

pler les cimes neigeuses du Mont Blanc. On vide des bouteilles de Beaujolais ou de Seyssel auprès de son ermitage, à plusieurs mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, on s'incline devant une Vierge blanche ou noire, on laisse là quelques pièces de monnaie, puis on descend dans la plaine avec la conviction qu'on a fait quelque chose pour le salut de son âme. Il se trouve qu'en réalité on a simplement contribué à augmenter le bien-être d'un aimable pseudo - ecclésiastique, qui, ma foi, exerce une profession assez lucrative. Quant à l'ermite de la Baume, c'est un mythe. Un ermitage vit encore sur les ruines de l'ancien. Mais l'oiseau noir s'est depuis longtemps envolé.

— Il aura eu peut-être trop chaud, dis-je à Marton. Vois-tu ce brûlant soleil qui illumine tout ce côté de la vallée ? Cet homme-là n'aura pas consenti à se laisser ainsi rôtir tout vivant ; ce qu'il aura jugé excessif en fait de pénitence...

— Les ermites du bon vieux temps étaient autrement trempés que ceux d'aujourd'hui, et le premier de tous, le fondateur de l'ermitage de la Baume, était bien venu là pour y souffrir et pour y mourir.

— Qu'en sais-tu ? dis-je à André.

— Il y a là, à ce sujet, une légende...

— Autrement dit, un conte bleu.

— Bleu et noir à la fois, mon ami. Mais quelle que soit sa couleur, il faut que je te le raconte. Une légende, parbleu ! on le sait de reste, ce n'est pas une histoire vraie. Elle est toujours sortie d'une imagination quelconque, sans quoi elle ne serait pas une légende. Cela s'est fabriqué tout seul dans un cerveau, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le fabricant finit par croire que « c'est arrivé ».

— Si c'est toi qui, dans le cas présent, est le fabricant, il faut le dire, car en ce cas, je ferai au préalable toutes mes réserves...

Marton ne m'ayant répondu ni oui, ni non, j'insistai cependant pour qu'il me fît le récit de la légende du premier ermite de la Baume.

— Ce sera pour cette nuit, me dit-il d'un air entendu.

— Pour cette nuit ! Mais tu prétends donc décidément coucher dans cette auberge ?...

— Parfaitement. Il y a des récits qui réclament un certain milieu et certains états d'âme.

Les heures du jour que nous avions à passer dans l'âpre ravin passèrent rapidement. Après un repas des plus modestes, mais suffisamment arrosé par autre chose que par l'onde pure du Gardon, nous nous disposions à errer à travers les sentiers. Je ne suis pas un poltron, et je n'ai jamais éprouvé le besoin de siffler dans la solitude et les ténèbres pour me donner du cœur. Mais j'avoue n'avoir jamais eu, autant que pendant les quelques heures de cette nuit-là, une impression aussi terrifiante. Tandis qu'il arrive dans la campagne qu'on y entende un son lointain d'une clochette pendue au col d'un animal qui broute dans une prairie, ou le bruit du fouet d'un charretier attardé qui passe là-bas en chantant une chanson du pays, ici nul mouvement, nulle rumeur dans ce lieu sauvage. Ni chèvre égarée, ni passant. Une clarté blafarde, celle de la lune donnant plutôt des reflets sinistres à cette nature désolée. Pas un être vivant, pas le plus petit grillon caché dans l'herbe et donnant son aubade aux étoiles. C'était l'horreur, c'était Valpurgis...

J'avais de telles dispositions d'esprit, et on convien-

dra qu'elles étaient lugubres, lorsque la clarté subite d'une allumette, qui nous avait servi à incendier nos cigares, nous fit découvrir, dans une anfractuosité de rochers, un double siège assez commode. Comme Méphistophélès et Faust, nous étions assis pour contempler l'inférieur ballet. Ce ballet, c'était la légende annoncée, et voici ce que Marton me conta :

*
* *

— Je dois te faire rétrograder, commença mon ami Marton, jusqu'au milieu du XIII^e siècle...

— Oh, oh ! en voilà un saut en arrière !

— Est-ce que tu t'imagines par hasard qu'on puisse te servir comme légende un « fait divers » datant de la semaine dernière ? Oui, c'est en l'an de grâce 1248, en plein été, que je prétends te conduire.

Le bon roi Louis le neuvième est en ce temps là tourmenté par cette pensée que la Terre-Sainte a été ravagée, bouleversée par les fils de Mahomet. Il veut partir pour la croisade, malgré sa mère Blanche de Castille qui le fit ondoyer jadis dans le baptistère de l'église de Poissy, lequel j'ai vu de mes yeux. Mais de Poissy et aussi de la Sainte-Chapelle à Jérusalem, il y a loin, et le bon roi Louis n'est pas doué d'un tempérament des plus solides. Il a déjà eu des syncopes, une maladie grave, et le pauvre ! il veut partir en guerre. Ses gentilshommes ordinaires essaient de le dissuader, anticipant de 450 ans sur la chanson de Malborough : « Qui sait quand reviendra ! »

Mais Louis IX est un saint têtue. Il prétend délivrer le tombeau du Christ, et le 12 juin, à Saint-Denis, il se dépouille de ses habits royaux, se revêt d'un



costume sombre, quitte ses éperons d'or, se fait remettre en grande pompe les attributs de pèlerin, le bourdon et la panetière, et en voyage pour la Palestine ! Ils s'embarquera à Aiguesmortes, entouré de la reine, des comtes d'Artois et d'Anjou, de ses seigneurs fidèles, le tout sous la protection du légat Eudes de Châteauroux. Je ne parle pas du menu fretin qui l'escorte jusqu'à Lyon, mais qui, à partir de là, se débande et s'éparpille en descendant le cours du Rhône. Chacun s'en va sans souci de la discipline et du but à atteindre. On prélude à la grande expédition en se faisant la main en de petites équipées. Voici le château d'un certain Roger, seigneur féodal. Il commande à la Roche de Gui la route et le fleuve. C'est un grand détrousseur des passants et un grand receleur devant l'Éternel. Mais à brigand, brigand et demi. On prend d'assaut son castel et on le met à sac. C'est la Jacquerie seigneuriale.

Ce que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est que tous ces croisés aient emmené leurs épouses légitimes, les exposant à d'aussi périlleuses aventures. Mais tout ce monde là n'était pas fait uniquement de gens mariés. Il y avait aussi dans l'expédition, des célibataires, lesquels, tandis qu'ils laissaient leurs soldats se colleter en Avignon avec les indigènes et se battre même avec eux, eurent soin de se diriger vers certaines Capoue qu'ils n'avaient connues jusque là que par ouï dire dans leur bonne cité de Lutèce.

L'un de ces célibataires, grands coureurs de guilledou, s'appelait Jehan, baron de Serquigny, et l'on peut s'imaginer qu'il ne perdit pas son temps à se disputer avec les portefaix et les mariniers de l'île de la Barthelasse. Il se dirigea paisiblement du côté

de la cité d'Arles, ayant appris qu'il y avait là de fort belles filles aux types grecs et romains. Ce baron avait un faible marqué pour la beauté féminine. Tant pis pour les infidèles de Palestine ! Et puis, qui sait si les juives de la Judée ou les femmes sarrazines vaudraient les arlésiennes si vantées ! Celles-ci étaient d'ailleurs à sa portée, et les autres étaient bien loin...

Ce fut donc en rêvant de conquêtes amoureuses qui n'avaient rien de commun, on en conviendra, avec celles que rêvait le pieux monarque à la panetière, que Jehan, baron de Serquigny, fila sur la vieille cité romaine de Provence. Mais bientôt il s'aperçut qu'il n'y avait, en Arles, comme ailleurs, qu'un seul endroit où l'on pût à l'aise remarquer les jolies créatures du pays. Ce lieu propice à ses profanes projets, c'était l'église.

*
* *

Le jour même de son arrivée, Jehan botté, éperonné, sa toque emplumée sur la tête et une croix d'or brodée sur son vêtement, avait visité ce qui restait des monuments antiques et l'amphithéâtre où s'étaient rudement battu ses ancêtres contre les Sarrazins, qu'il s'agissait alors de châtier aux Lieux Saints. Il avait fait le tour des remparts, lorsqu'il vit grande ouverte l'église consacrée depuis peu de jours à saint Trophime. Le sanctuaire était illuminé comme pour une solennité religieuse. Des filles vêtues de blanc entrèrent par une petite porte attenant à un couloir qui communiquait avec les galeries d'un cloître. Elles s'agenouillèrent devant l'autel où officiait le légat Eudes de Châteauroux venu là pour inaugurer le vocable nouveau de saint Trophime.

Le légat était donc en Arles. C'était une fâcheuse coïncidence, car il connaissait à merveille Jehan de Serquigny. Celui-ci comprit le danger, voua mentalement Eudes de Châteauroux à tous les diables malgré la sainteté du lieu et la cérémonie du moment, et se dissimula dans l'ombre, à côté de la petite porte donnant accès au cloître. De là, sans être aperçu, il pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la scène pieuse qui se déroulait devant lui, et surtout passer en revue les nonnes qu'une heureuse fatalité semblait avoir choisies parmi les plus belles des Arlésiennes. Il en distingua une au visage si doux et si tristement résigné, qu'il se sentit soudain pris pour elle d'une de ces compassions qui sont parfois le prélude de l'amour. Cette nonne, c'était Béatrix, la fille d'un troubadour de Provence, mort depuis quelques années, et qui, en mourant, l'avait léguée au cloître pour lui épargner les affres de la misère et les dangers de la séduction.

A un certain moment, lorsque tout le peuple prosterné se leva sous les voûtes gothiques, au son des orgues, après l'Élévation, Béatrix regarda d'une façon tout-à-fait inconsciente du côté de la petite porte, et comme Jehan se penchait pour la mieux contempler, et que les cierges jetaient un éclat instantané sur son mâle visage, elle eut un mouvement qui ne put échapper au baron. La nonne avait rougi sous son voile.

Les cierges s'éteignirent et l'église se trouva tout-à-coup plongée dans une demi obscurité. La foule sortit, recueillie, par la grande porte, sur la place. Jehan n'avait pas quitté son poste d'observation. Les nonnes défilèrent silencieusement devant lui. Béatrix passa, la dernière, sans le regarder,

mais elle entendit ces mots murmurés à voix basse :
« Demain, pendant la nuit... aux Alyscamps!... »

Il avait fallu au seigneur de Serquigny une singulière audace pour entamer ainsi une aussi sacrilège aventure. Que savait-il des suites qu'elle pouvait avoir? Peut-être, et cela lui paraissait certain, avait-il jeté au vent une pensée folle!

Le lendemain, vers minuit, Jean de Serquigny qui avait erré toute la journée, se dissimulant autant qu'il l'avait pu, se rendit aux Alyscamps. Ce cimetière où dormaient depuis quelques siècles des chrétiens de marque, avait à peu près en ce temps-là la physionomie si poétique et si austère que nous lui connaissons aujourd'hui. Mais aucune des tombes de ce *Campo Santo* n'avait encore subi d'odieuses mutilations. Aucune d'elles ne s'entrebaillait vide et lézardée aux regards curieux des profanes. Les ossements des trépassés étaient là, reposant dans la paix du Seigneur, et au fond de l'avenue, une chapelle de construction récente servait d'asile à ceux qui, ayant gardé le culte sacré des aïeux, y venaient prier. On y pouvait voir une végétation luxuriante et des fleurs ici et là. Des peupliers et des platanes y balançaient leurs frondaisons superbes. Seuls quelques moines, quelques prêtres, quelques pèlerins en marche pour aller se prosterner au bord de la mer devant les restes des Saintes-Maries, erraient parmi les tombeaux, et s'agenouillaient quelques heures.

Jehan de Serquigny dont les intentions, il faut en convenir, étaient moins pures que celles de ces visiteurs, allait devant lui, comme à tâton par une nuit sans lune et sans étoiles. Il avait le cœur serré et il était secoué de frissons parmi tous ces morts. Il s'adossa à une tombe et se prit à méditer. Nul

bruit ne lui arrivait de la cité d'Arles endormie. Il n'entrevoyait de vivant, que la clarté à peine distincte d'un lampadaire qui, à l'extrémité de l'avenue, sur l'autel de la chapelle dont la porte était entr'ouverte, vacillait dans les ténèbres comme une de ces étoiles à l'éclat intermittent et qui semblent là-haut isolées et perdues, prêtes à disparaître sous le voile noir que va lui jeter en passant un nuage.

Et Jehan songeait à son audacieuse équipée, à l'affront sanglant qu'il avait fait à son roi, à cette désertion dont il se rendait coupable vis-à-vis de cette oriflamme fleurdelysée qui, sans lui, allait traverser les mers, à ses compagnons, chevaliers, comtes, barons et soldats qui s'apercevraient bientôt de sa félonie et qui le chercheraient en vain sur les champs de bataille de Palestine.

Comme il portait la main sur sa poitrine pour y constater dans la nuit de ses remords, plus profonde encore que celle où dormaient alors les Alyscamps, si la croix qu'on y avait brodée n'en avait pas disparu, il lui sembla que des craquements légers se faisaient entendre sur le sol. Il écouta, immobile, une épouvante le secoua. Il se sentit défaillir, et si, par un prodige, le jour eût paru soudain, on aurait pu voir une pâleur livide sur son visage de guerrier.

Les craquements se rapprochaient. Une forme vague apparut. Jehan croyant que c'était là un spectre, recula.

Ce spectre, c'était Béatrix.

La commotion était si violente dans l'âme de Jehan, qu'il ne sut que balbutier devant celle qui avait tout bravé pour ce rendez-vous nocturne.

— Me voici, dit Béatrix, mais avant toutes choses, il importe que vous sachiez pourquoi, moi, une fille

de Dieu, je suis venue ici. Ce n'est pas auprès du jeune homme que je me suis rendue, c'est auprès du soldat qui s'est enrôlé sous la bannière du Christ. Toute recluses que nous sommes, nous n'ignorons rien de ce qui passe au dehors, et la vie que je mène dans un cloître me paraît bien monotone et bien vide en regard de celle qui vous attend. Notre imagination s'exalte dans la solitude. Certes, il est bien de prier pour vous, les héros futurs de la Croisade sainte, mais il est mieux peut-être et plus digne de nos cœurs de femmes de marcher à vos côtés pour y remplacer ces sœurs et ces mères que vous n'êtes pas sûrs de revoir, de panser là-bas vos blessures et d'ensevelir vos morts. Lorsque je vous ai aperçu debout, et qu'un reflet de lumière a fait resplendir votre épée, et sur votre vêtement le signe sacré de la Croisade, j'ai eu une joie d'enfant. J'étais heureuse d'entrevoir, nefût-ce qu'un instant, un de ces Croisés dont nous parlons si souvent dans les galeries du cloître et sous les ogives de pierre.

... Vous m'avez dit de venir ici... J'ai accompli cette folie de m'évader pendant cette nuit... J'ignore votre nom, mais je sais pourtant qui vous êtes, un noble et loyal chevalier de France... Les morts qui dorment tout près de nous, parmi lesquels est mon père, me sont témoins que je n'ai pas eu d'arrière pensée en me rendant auprès de vous... me voici... Je vous appartiens... pour le Christ qu'on outrage sur la terre de Palestine, et pour votre armée qui doit bientôt le venger.....

Jehan de Serquigny était haletant. Il était donc vaincu par cette jeune fille qu'il avait tenté de vaincre. Lui, qu'aucun destrier n'avait jamais désarçonné, il venait de subir les effets d'une effroyable culbute

morale. Il était là, gisant, pantelant, horriblement blessé. Il s'était imaginé qu'il allait fièrement à une aventure amoureuse, qu'il aurait la gloire de transformer une âme de vierge en une âme de ribaude. Il s'était cruellement trompé. Devant lui se dressait une sainte. Il y avait longtemps qu'il avait pris son parti de briser sa carrière de soldat et de renoncer à l'honneur qui lui était offert de faire partie de la Croisade. Et voici que, tout à coup, son amour-propre de séducteur était mis en morceaux. C'était en pure perte qu'il avait commis la félonie de désertier cette oriflamme qu'il avait vue naguère à Saint Denis flotter sur la tête de son roi.

Jehan de Serquigny passait par une de ces crises redoutables parce qu'elles sont inattendues, et pendant lesquelles il faut, coûte que coûte et sans tergiverser, prendre un parti. Il se demanda s'il ne fuirait pas aussitôt, laissant là celle dont il avait sans doute, malgré tout, compromis la jeunesse et à laquelle il ne savait vraiment que répondre ; mais la fatalité exigeait de lui une lâcheté qu'il était incapable de commettre. Et puis, cette nonne aux idées si élevées, aux sentiments si purs, et dont il se rappelait la gracieuse apparition sous les vitraux étincelants de l'église Saint-Trophime avait fait décidément sur lui une impression ineffaçable. Les événements futurs, ils seraient après tout, ce qu'ils pourraient être. Qui sait de quoi était fait l'avenir pour cette belle fille d'Arles et pour lui-même ? Une voie nouvelle venait de s'ouvrir. Jehan décida qu'il s'y engagerait résolument et qu'il la suivrait jusqu'au bout. Il prit respectueusement une des mains de Béatrix, et la tint étroitement serrée dans l'une des siennes.

A ce moment même, du fond de l'avenue et de la chapelle où l'on distinguait toujours le point lumineux qui brillait dans les ténèbres des Alyscamps, un murmure de voix psalmodiant une prière des morts arriva jusqu'à eux. A l'ouïe de ce chant lugubre et plaintif, Jehan et Béatrix, comme s'ils eussent été foudroyés par quelque présage, se serrèrent instinctivement l'un contre l'autre...

— Partons d'ici, voulez-vous ? fit Jehan.

— A la garde de Dieu, murmura la jeune fille... et aussi, ajouta-t-elle, à la garde d'un chevalier de France... tel que vous !

Et quittant le champ de repos, ils longèrent ensemble les remparts, descendirent jusqu'au Rhône qu'ils traversèrent dans un canot.

Au matin, ils suivaient la plaine qui conduisait à la ville de Saint-Égidius, aujourd'hui Saint-Gilles, bâtie sur un rocher. Les murailles étaient désertes. Ils gagnèrent Nemausa qu'ils évitèrent.

— Où nous dirigeons-nous ? avait demandé Béatrix, qui croyait s'embarquer bientôt sur l'un des vaisseaux du roi Louis IX qui appareillaient devant Aiguesmortes.

— Nous allons où la destinée nous appelle, avait simplement répondu Jehan, lequel voulait gagner du temps et s'engager dans les lieux les plus déserts qu'il pourrait rencontrer.

Ils erraient ainsi tous deux sans éveiller l'attention de personne, s'arrêtant chemin faisant dans les hôtelleries et se hâtant de les quitter dès qu'ils se sentaient l'objet de regards curieux.

Et ce fut ici, qu'après une longue journée de marche, ils descendirent, me dit André Marton, dans ces mêmes gorges du Gardon où nous sommes en ce moment.

*
* *

Il va de soi qu'entre les deux fugitifs, une certaine amitié avait fini par s'établir.

Pendant les longues heures qu'ils venaient de passer ensemble, ils n'avaient pas manqué de se dire leurs noms, de se raconter leur passé, et de se dévoiler l'un à l'autre un coin de leur âme. Mais il y avait entre eux une sorte d'interdit, un malentendu redoutable et tragique, un fossé profond que ni Béatrix ni Jehan n'osaient franchir. Ils allaient ainsi à l'aventure, celle-là s'imaginant qu'elle verrait cette Terre-Sainte dont son imagination méridionale et mystique était enfiévrée, celui-ci laissant s'écouler les heures, et bien résolu de choisir celle qui lui paraîtrait la plus favorable à l'accomplissement de ses desseins amoureux.

Ils erraient encore par les sentiers perdus au fond des ravins, lorsque la nuit tomba. Il fallait choisir une retraite. La rive du Gardon opposée à celle où nous nous trouvons en ce moment leur parut pouvoir leur offrir un campement improvisé.

Mais l'obscurité s'accroissait de plus en plus. Soudain Jehan aperçut une petite barque qui flottait toute vermoulue au bord de la rivière, et qui était munie de deux rames accrochées à ses flancs. Il y fit descendre Béatrix et il y descendit après elle. La barque céda au courant et s'engagea dans des tourbillons qui, à cet endroit, ne sont pas sans danger. Jehan ne tarda pas à constater qu'elle faisait eau, ce dont il n'avait pu s'apercevoir, à cause de la nuit, à l'instant où ils s'étaient embarqués. Comme le lit du Gardon est assez resserré, il donna de

violents coups de rame pensant qu'il pourrait aisément gagner la rive. Ils approchent rapidement et ils vont mettre pied à terre. Jehan se dresse, saute sur le sable, se retourne pour tendre la main à sa compagne, mais avant même qu'il ait pu faire ce geste, un cri d'horreur se fait entendre, La barque a chaviré... Elle coule...

Jehan voit s'agiter une forme blanche qu'un terrible tourbillon semble attirer à lui. Il crie, il appelle, il pleure, il court comme un insensé dans le sens du courant qui emporte Béatrix. Il veut se jeter à l'eau, mais les ténèbres sont si épaisses, qu'elles rendraient inutiles ses efforts. Il ne voit rien. Il a la tête perdue dans cette gorge où maintenant il est seul et où vient de le frapper un désastre sans nom. Alors, comme dans un accès de folie, il arrache de sa poitrine la croix brodée d'or que sa mère avait cousue de ses mains, et qui était son glorieux insigne de croisé. Il se dépouille de son glaive des batailles, se dégradant ainsi de ses propres mains pour expier sa forfaiture. Puis il jette ces insignes de guerre dans les flots qui ont emporté Béatrix. Il n'est plus rien, plus rien qu'un être damné que la malédiction divine poursuivra sans doute jusqu'à la fin.

Que fera-t-il ? Où ira-t-il maintenant ? Brisé par la fatigue et par la douleur, il parvient au faite d'une roche et il tombe. Il voit dans un demi-sommeil fait d'hallucinations bizarres, toute la vallée qui resplendit. Et voici son châtiment le plus terrible : des femmes, des filles, des ribaudes, des sorcières des sabbats s'assemblent autour de lui. Elles poussent de grands cris et parmi eux, Jehan distingue le nom de Béatrix que déjà il aimait. De

la main, il veut éloigner la vision qui l'obsède. Et quand elle a enfin disparu et que sont revenues les ténèbres, il se jette à genoux en demandant grâce...

Le docteur Faust souhaitera de reconquérir sa jeunesse perdue. Lui, Jean de Serquigny, suppliera ardemment le ciel d'échanger la sienne contre une vieillesse anticipée le rapprochant du tombeau. Comme Faust, il a, lui aussi, sa nuit de Valpurgis dans ce lieu sauvage.

Et il se dit à lui-même qu'il ne faut pas qu'il y puisse vivre désormais sans y consommer son expiation.

Quand l'aube parut, les vœux de Jehan étaient exaucés. Pendant la nuit d'horreur dont il sortait tout meurtri, sa chevelure était devenue blanche comme celle d'un vieillard.

Après avoir longtemps cherché le corps de Béatrix, il finit par le découvrir au loin, sur la rive, dans un bouquet d'oseraies. Il prit doucement dans ses bras la pauvre vierge d'Arles, comme s'il redoutait de l'éveiller. Il creusa sa tombe sur un terre-plein au bas d'un rocher, et au-dessus, il édifia de ses mains une petite cabane sur laquelle il éleva une croix formée de deux branches de saule.

Ce fut l'origine de l'ermitage de la Baume.

Le baron Jehan de Serquigny mourut bientôt, et la mort vint le prendre à l'heure même, dit-on, où le bon roi Louis le neuvième expirait à Tunis sur un grabat.

LÉONCE LARNAC.

A MADAME V. LA HAYE.

EN MALLE-POSTE

(CÉVENNES)

Septembre 1902.

N...

L'indolente et molle fumée se brise au hangar de la station. Le train siffle ; il m'emporte.

Le soleil couve à l'horizon sous un ciel de cendre.

La nuit vient, et, le long des voies, ce sont de claires topazes, de pâles améthystes.

O plaine contrite et défaite ; précoce automne, pâleurs, brumes, bruine, rhumes...

O doux roulis, frais courant d'air...
Dans la campagne vagabonde,
Fuyants poteaux, vos fils de fer
Imitent le destin d'une onde
Que le roc repousse à la mer.

La brume me dérobe ces champs qu'encadre la fenêtre.

*
* *

A...

C'est au sortir du train un espace découvert, détrempé, où ruisselle la pluie sur des pins abattus

dépouillés de leur écorce. Puis une avenue digne de quelque cité riante et proprette. Puis la place même du chef-lieu. Le maréchal y bat le fer sur l'enclume et, derrière un abri de fusains en caisse, de méchants cafés flambent tout jaunes.

*
**

En malle-poste.

Je ferai, pour une fois, mon plaisir de ce qui est un supplice au commun des hommes.

Notre conducteur est un gars qui, lesté, saute sur son siège ; son fouet claque, les grelots sonnent.

La pluie cesse au sortir du bourg, et déjà, entre les bottes du postillon, je vois les premières étoiles.

Dans le coupé, où je suis seul, il m'est loisible de méditer et de m'étendre à mon aise ; m'étendre, non, mais me caler et prendre du repos sur deux ou trois points.

J'ai l'agrément d'une lucarne ; je vois la route qui tourne, serpente et se dérobe par côte et par coude. Nous montons, la rivière que nous côtoyons est tantôt à droite, tantôt à gauche, et elle s'aventure en de si profondes retraites, qu'on l'entend gémir où elle disparait.

*
**

St...

Tout dort dans le petit village, hormis ce cafetier et sa femme assis sous leur porte dont la lueur découvre la treille.

Le ciel bleuit sur le toit
De leur paisible demeure,
Et l'horloge, que l'on voit
Dans la salle, sonne l'heure....

La voiture roule.

Elle s'arrête en un autre village bien entouré de hautes montagnes sur le bord de la froide rivière. Les gens s'en vont boire au cabaret et me laissent seul auprès des chevaux.

Nous sommes au pied d'une bâtisse dont une fenêtre ouverte s'éclaire d'un feu orange ; un géranium y fleurit. De ce côté s'étage le village avec ses panaches de châtaigniers sous un fin semis d'étoiles.

De l'autre est un pont de bois, demi-rompu, rasant l'eau. La lune à ce moment se lève et découpe sur la rivière une cime sombre et menaçante.

L'air s'embrume et prend un timbre doux. L'eau bruit sur les blancs cailloux, puis elle gagne un moulin voisin sous un berceau de saules penchés, où, dans une anse plate et profonde, dorment, je présume, de gros poissons.

Carpe d'argent, gaillard garbeau,
Suivez le fond de la rivière
Pour l'épervier l'endroit est beau
Et pour la loutre carnassière.

Cette rivière fait contre le pont un bruit mélancolique et tendre ; plus loin, elle forme de claires flaques où la lune se montre ; ce sont ses miroirs de toilette.

Mais la lune se voile comme notre cocher m'amène

un nouveau compagnon. Pour le coup, c'est quelque belle du pays. Je salue cette dame et me redresse pour lui donner passage.

Est-ce que ma barbe se mit à briller d'étrange façon ?

La dame me prie de baisser le carreau...

Dans notre étroite voiture
Se hisse ce compagnon,
Le priser à sa figure,
Qui le pût sans lumignon ?

Je m'échappe dans la campagne ; nous allons toujours à rebours de rudes pentes, la rivière est voisine ;

La lune, gagnant au haut
D'un bel arc fait au cordeau,
Du ciel pacifique, étale
Sur le flot presque dormant
De sa lampe libérale
Le subtil rayonnement ;

La lune fait pâlir tout le ciel. Il n'est pas de mas lointain et bien caché dans les arbres dont elle ne caresse la fine ardoise.

Le pays se creuse en entonnoir aux contours boisés, veloutés. Un air vif vient des cimes nues.

Quelque châtaignier (magnifique décor d'opéra) apparaît sur le bord escarpé de la route, courbant ses magiques rameaux. Puis viennent les chênes verts en nombre, les hêtres, les pins sylvestres, les molles prairies coupées de claies.

Je suivais des yeux leurs longs replis où la lune se coule, quand la diligence est entrée à Barre ; elle s'arrête.

Bruit ni lueur ; une étroite rue coupant le ciel étoilé ; un chat qui vient, en miaulant, la queue haute. Notre cocher veut bien m'indiquer l'auberge ; j'y traîne mon bagage et heurte la porte...

Silence...

C'est un filet d'eau qui coule égal de la fontaine.

J'avise charrettes, chaises et bancs et la porte de la grange ouverte et la corde et la poulie du grenier et les vitres luisantes et l'enseigne qui s'éclaire des divins rayons de la lune.

Je toque, j'agite le loquet et me sers aussi de ma canne. A la fin, l'hôte et l'hôtesse ouvrent tous deux leur fenêtre :

Pour répondre à la bonne aubaine
Que la belle nuit leur amène.

Il est trois heures, et le joli coq chante.

La porte cède et l'hôte apparaît derrière une grande bougie dont la flamme réveille vingt chaudrons de cuivre. Je le suis en haut par un escalier de bois, puis à travers trois chambres, chacune meublée de deux lits où s'agitent casques à-mèche et bonnets blancs tuyautés.

Je m'en vais coucher dans un lit surhaussé dont j'écarte les blanches courtines.

*
* *

J'ai passé vingt jours à Barre des Cévennes, il n'y a lieu au monde qui soit plus privé d'ornements.

Si les filles y sont jolies, à vrai dire, je n'en vis point. Et rien de piquant dans la physionomie

du village. Point de rivière vive ; de grands prés, en ce septembre, défleuris.

Des bois d'arbres égaux, des monts pelés, et, au midi, dans les recoins, quelques pruniers rabougris. Mais qui veut le calme et la paix, et des champs solitaires, et la fraîche haleine des zéphyrs (zéphyrs peu voluptueux) le souffle de Borée ou bien celui tiède de l'auster, les trouve à souhait sur ce plateau.

Les coudes, les genoux sur l'herbe et parmi la bruyère, j'écoute les criquets suspendus aux épines des buissons.

Il y en a un nombre infini, d'un vert pâle rayé de galons d'or ; j'en ai pris au bout d'un fil d'herbe. Leurs pattes grêles s'y accrochent par de fines barbes. Ils ont aussi un archet menu qui s'accorde au bruissement des feuilles.

Le plateau décline est mollement gazonné. La caille s'y cache sous les lavandes dont le soleil (de ses traits obliques) avive les feuilles d'étain.

II

Je suis venu ici par Anduze, Saint-Jean, Saint-Étienne-Vallée-Française, Sainte-Croix. Ce sont villages où les courriers ne passent que la nuit, qui veut les voir doit y aller coucher. Je ne leur sacrifie pas trois de ces belles journées que je me promets en Provence, sous nos pins et nos oliviers.

La cendre des chemins. Les languissantes herbes,
Des talus la toison,
Des vignes d'un beau vert les richesses superbes
Jusqu'au pâle horizon.

Des divins oliviers la délicate feuille
Sur le soir violet.
Le pin et le cyprès qui, sombre, se recueille
Sous un ciel étoilé.

Je reviens par Cassagnas, Le Collet, Sainte-Cécile-d'Andorge. Il faut aller à Cassagnas dans une de ces carrioles de maraîchers qu'on appelle «jardinière.» Le chemin n'est pas d'humeur à supporter une voiture à quatre roues. Ce doit être un plaisant compagnon de voyage que ce chemin.

Le voilà, au sortir de Barre, qui descend en un vallon et jusqu'en un ruisseau profond pour remonter à plomb de l'autre côté ; cela s'appelle «saut de mouton» il en fait ainsi trois ou quatre avant même de serpenter dans la montagne. Mais quel joli bois de chênes-verts et de coudriers, frais, miroitants, il pénètre dans ces méandres. Puis il atteint des plateaux où, sur le gazon épais, s'éteint le pas du cheval. On y voit à peine la trace de deux roues ; notre percheron la suit de son mieux pour épargner les fleurettes. C'est une étendue riante et de pins clairsemée. Les taupes y font de petits tas de terre couleur de rouille dans l'herbe neuve. De voir ces taupes, il n'est que trop malaisé. De roses œillets piquent le chaume de leurs maisonnettes. Le sol est si bien de niveau, et puis descend à l'horizon si brusquement qu'elles ne sauraient mettre le nez au jour, sans voir, aux confins de leur république, un ruban plissé de montagnes bleues, Mais vrai, ces taupes ne voient si loin, il s'en faut. Elles n'ont pas, à beaucoup près, je gage, le nez du rustique qui me conduit. Celui-là est un fin matois qui ménage sa bête. Le vent soulève sa blouse

ballonnée sur son blanc, mais non pas son chapeau .
qui me cache sa nuque et ses yeux.

Nous laissons les plateaux pour passer en un bois
de hêtres. Ils sont déjà jaunes et frissonnent.
Quantité montent droit, fournis, de minces ramilles ;
quelques cadavres jonchent, la tête en bas.

Je ne tarde pas à voir une charretée de ces
hêtres, dépouillés, que traîne un couple de bœufs.
Cet attelage vient à pas lents et comptés, virgilien,
sous la ramée qui fait un dais au chemin.

Nous laissons un vieux pont de bois, noirci sous
la fougère, d'un roc à l'autre, aérien, que vient
rejoindre en son milieu une verte branche pendante.
Puis un autre pont de pierres neuves, au tablier de
fer, savamment « boulonné. »

CASSAGNAS. — L'auberge de Cassagnas se dresse
au carrefour où le chemin de Barre attrape la belle
route.

On brûle là d'épais genêts avant que les châtaignes
tombent, car elles s'égarent volontiers dans ces
fouillis. Et, par une blanche gelée, genêts piquants,
et « hérissons » défendent terriblement ces molles
châtaignes. La noire fumée monte par bonds vers
le ciel tendre, et la flamme envoie ses langues
écarlates dans les feuilles vertes.

Sur la route, trois enfants blonds, aux joues en
pommes rouges, s'émerveillent du feu.

L'auberge de Cassagnas est une bâtisse haute
à souhait pour le cirque qu'elle regarde « Belle-
Vue » est son nom ; on ne pourrait lui en donner
un autre.

Une terrasse où l'on vient admirer la vallée,
s'étale sur toute sa face. Le ciel, le soleil des-
cend, est ce soir de couleur d'opale. C'est qu'il est

de feu, de soufre et de lilas à l'occident ; au zénith, de réséda, de turquoise ; à l'orient, il est encore d'un bleu de roi.

Le fond de la vallée forme de riches tapis d'herbe traversée de ruisseaux menus où la verdure s'assombrit. Passe un chien noir sur ce vert tapis. Jappant, sautant, il fait bondir une vache rousse. Une fille de ferme vient nonchalamment appuyée sur un bâton, elle s'approche d'un jeune berger. Tous deux gardent vaches et chèvres et je vois d'ici que le chien noir qui les regarde de ses yeux jaunes gêne leur amoureux entretien.

Je soupe, et puis gagne le haut.

Adieu l'imprévu du gîte. Nos vieilles auberges sont... je ne sais où. Le pittoresque se dérobe et rien ne vieillit plus désormais. Plus d'objets usés et familiers ; il n'y a place sur ces murs blanchis à la chaux que pour les chromos des « maisons de marque ». La vieille terraille aussi déluge.

Adieu ! rustique vaisselle ;
Adieu la noire poutrelle
Où jambon et saucisson,
Suspendus à la ficelle,
Balançaient à l'unisson.

Où sont les pièces de lard salé avec les tresses d'ails et d'oignons, et l'orgueil de la maison, pour tout dire ? Il faut voir ici, à présent, glaces, lampes, suspensions ; la camelote de nos bazars.

*
* *

Ce matin, lorsque j'ai tiré mes volets, un long brouillard survenait sournoisement du fond de la gorge

voisine; fils de la nuit et de l'hiver, honte du soleil. C'est espèce commune en ces parages. En bas — la porte de l'auberge ouverte — de la cuisine réjouie de feu, on le pouvait voir se dégager, indécis, du lit caché de la rivière qui le souffre chaque matin. Ces mauvais génies de l'air lorsqu'ils se ravalent ainsi sont hideux; un rien les déforme et les enfle. Gagnant le ciel ils deviennent légers, et lorsque le soleil les colore on commence de les aimer, mais c'est le moment que leurs tissus se déchirent et se dissipent.

Il est cinq heures et j'attends la diligence. Elle arrive au galop. Il n'y a ici cocher qui ne presse ses chevaux et ne se fasse entendre à l'approche d'un gîte.

Je m'enveloppe avec soin pour me laisser rudement bercer.

Puis, à travers le carreau
De mon rustique équipage,
Je souris au paysage
Qui défile d'un bon trot.

La route suit un cours d'eau
Et, sur son étroite berge,
Monte un brouillard en rideau
D'où maint peuplier émerge.

Mais le brouillard s'évapore, la lune apparaît sur la montagne et c'est du plus pur éther qu'elle se voile. Je ne sais s'il faut de l'autre côté lui préférer l'aurore qui se lève. Cependant celle-ci envoie sur le mont, à l'endroit où la lune se dérobe, le plus tendre de ses rayons. A cette lueur, se dessinent, au-dessous, des arbres, des ruisseaux, de blanches maisons,

Et sur la haute colline,
De bruyère et le genêt
Un timide garçonnet
Suit son troupeau qui chemine.

La nature sort du brouillard comme une belle fille d'un bain champêtre. Ses prés. sont plus verts, ses feuilles sont reluisantes, et le rose du matin..... Mais le temps s'enfuit ; le cocher m'avertit que nous arrivons au relais. Je vais faire une marche pressée sur la route froide et sonore de ce sommet, qu'on appelle le Col de.....

Il y a là une large auberge bien assise. Mais, par ce matin glacé, comme sa mine est renfrognée. Ici le vent ne se lasse de souffler, tout en est sec et tordu. Dans un clos s'agitent des pruniers ; on voit bien qu'ils se sont faits une habitude d'un rude vent comme gueux de leur misère.

Voilà un cheval qui sort de son écurie, et vient au pas traînant ses traits,

Son collier de grelots tintant,
Gourmette aussi, mais mal content

Ensuite deux, trois vilains chevaux. Ils se rangent sur la route et se laissent mettre dans le brancard d'une façon vraiment mécanique. Puis, au premier coup de fouet, ils enlèvent la diligence. Et commence alors une danse africaine du harnais trop lâche sur la croupe et le garrot de ces bonnes bêtes.

Nous disons adieu au Col de.....

Un petit garçon vêtu de bure, deux pains ronds sous les bras, nous regarde filer sur la route.

Au trot ! au trot ! joli soleil
Accompagne mon pas rapide !

Le soleil sourit à la haute pointe des pins. Ce sont
bois

Que chaque pli de la montagne
Fait onduler comme gazon
Dans la brume de l'horizon.

Et ces brumes sont la fine poudre des perles qui
brillent près de nous sur les feuilles et les fleurs.

M'est avis que les araignées tissent chaque nuit
leurs toiles dans les aiguilles des genêts afin de
recueillir ces perles. Mais elles y sont pour leur
peine, car l'Aurore les vient prendre chaque matin
pour enrichir ses ceintures et ses colliers. Nous cou-
rons une heure sur des plateaux tout fourrés de
rouge bruyère. La route file droit dans un ciel pur
et sublime. Deux rangs d'arbres lui font un long
cortège : des frênes et des peupliers.

Voici un mince peuplier, il sort des mains mêmes
des Grâces, poli, svelte et le zéphir s'anime à sa cime.
Le soleil luit sur son écorce et ses mille feuilles d'or
et de sinople.

Un autre, peut-être son frère,
Croît et soupire à son côté
Qui n'a ni laideur, ni beauté
Et des peupliers le *vulgaire*.

Mais voici bien le plus mal fait :
C'est un grand corps sans bras ni tête ;
La foudre du ciel l'a défait
Ou quelque hache malhonnête.

Quelques uns de ces arbres sont dépouillés, hormis la cime qui en paraît plus molle et plus sensible au vent. J'approche un peuplier superbe. Que le ciel ne le mit en tête de la théorie ? Mais c'est lui faire injure lui demander autre chose que l'ornement du limpide azur ;

Du zéphyr, qui court sur la laude,
 Au moindre souffle remué,
 Son beau feuillage ponctué
 Jusqu'à sa cime s'enguirlande.

Ainsi à notre vive allure, les arbres viennent et vont sur deux côtés jusqu'à l'horizon et, même, à la gendarmerie du prochain village, et là, la route se fait rue.

Ce village est humblement posé à mi-chemin d'une vallée, sur le giron d'une montagne, dont le front est tout hérissé et la face crevassée par le pic des carriers. Vingt corbeaux y vont tournoyant sur un cimier de granit.

A ses pieds ce village s'est fait un parterre de jardins et de prairies ;

Vergers et jardins potagers
 Bien clos de murs de pierres noires,
 Sur ce versant sont étagés
 Où mûrissent pommes et poires.

Plus d'un y descend à la nuit
 Poires, pommes, preste, dérobe,
 Qui sournoisement vit chez lui
 Et passe pour prudent et probe.

Chien qui jappe, poule criant l'alarme et le bruit de sabots courant les corridors crottés ; nous tra-

versions le village. La route et la rivière sont au bout.

Voici d'antiques châtaigniers. Ils sont si beaux, si pacifiques et font une ombre si recueillie que notre route ne se lasse, pour s'y attarder, de revenir par vingt lacets sur ses pas. Holà ! notre postillon ne la ménage du fouet ni de la voix, aussi s'enfuit-elle follement.

Les châtaigniers se précipitent au pied des pentes escarpées sur un sol de schiste brillant où cascaden des ruisselets. Tout en bas, dans de calmes prés, d'autres châtaigniers arrondis, amples et qui pavanent.

*
* *

Après avoir tant dévalé, nous nous trouvons en terrain plat, nos chevaux prennent un galop moins secoué.

Talus, fossés, berges et haies
Pâle saule, noueux mûrier,
Bois taillis, hautaines futaies
Autant en passe mon courrier.

De ce train j'arrive à Sainte-Cécile-d'Andorge, non sans avoir salué au passage, dans un air plus chaud, des plants de tomates, d'aubergines, un beau fouillis de volubilis, des roses thé, et, déjà blanchies d'aride poussière, de flexibles vignes en espalier, et des figuiers où perce un fruit vermeil.

Sainte-Cécile-d'Andorge.

Quelques ouvriers-paysans se pressent sur le trottoir, au guichet de la gare et sur les bancs. Le charbon

pue, un noir tunnel découpe dans la montagne proche son arc régulier. Le rail luit et le marteau-fer.

Une haie de rosiers me sépare de la fraîche nature. Je m'assieds, et, au bruit du télégraphe, je contemple sur la dite haie une pâle rose. Au bout de sa tige vernie, d'un pur contour, elle embellit l'azuré lointain et, mignonne, décore un grand paysage.

J. BORÉLY.

SAINT-LAURENT-LES-BAINS

Loin des sites courus et des réclames vaines,
Il est des coins exquis au cœur de nos Cévennes :
Nids coquets et fleuris, où glisse, ensommeillé,
Un torrent, s'attardant aux douceurs du rivage ;
Une Suisse ignorée, ou riante ou sauvage,
Où le rêve s'isole et flotte émerveillé.

Le magique décor change à toutes les haltes :
Là, massif de volcans et chaos de basaltes ;
Chutes d'eau s'engouffrant dans le sol déchiré ;
Parfois, c'est un lac bleu serti dans un cratère,
Où d'immenses forêts conservant le mystère,
Des rites accomplis sous leur dôme sacré.

Sur ce sol tourmenté, loin des riches campagnes,
Un village est perdu dans le creux des montagnes
Et comme embastillé, sur le lit d'un torrent,
Par des granits géants, dont l'étroite cuirasse
Lui ferme l'horizon, et, de si près l'embrasse
Que la nuit les confond : Et c'est là, Saint-Laurent !

Saint-Laurent, sur lequel l'opulente nature
N'a versé de ses dons, ni fertile culture,
Ni riants imprévus, ni sentiers gracieux ;
Sévère, elle resserre au-dessus de sa tête,
Le doux éclat du ciel, avec la sombre arête
Des grands monts ravinés, au front silencieux.

Et pourtant, quand juin, rayonnant de lumière,
Déroule en souriant son tapis de bruyère ;
Recouvre les sillons d'épis verts et de fleurs ;
Drape sur le ravin son gazon, ses ramures ;
Emplit les nids de chants, le ruisseau de murmures ;
Et nuance les bois de ses tendres couleurs ;

Sous la branlante tour, qui domine son faite,
Saint-Laurent prend, lui-même, un certain air de fête.
Au pied du clocher blanc, étagé, gracieux,
Il se profile clair, sur un fond de pelouse ;
C'est un village suisse, où veille. ombre jalouse,
Un rempart de granit, aux pans capricieux.

C'est surtout un ami dans la souffrance amère :
La nature équitable est une bonne mère
Équilibrant ses biens. Exempte de remords,
Elle donne au cœur bon les qualités célestes ;
Les parfums les plus doux aux fleurs les plus modestes ;
Met les sources de vie aux flancs des rochers morts !

Saint-Laurent, Saint-Laurent, par tes sentiers rapides,
Surpris par les Romains, ces fouilleurs intrépides,
Combien s'en sont venus, vers toi, désespérés,
De gens brisés, ainsi qu'un arbre sans racines,
Retrouver la vigueur dans tes claires piscines,
Et qui de leurs douleurs, ont été délivrés ?

Combien, tout étonnés, dans l'onde transparente,
Ont plongé quelque fleur, déjà pâle et mourante,
Qui renaît à la vie et reprend sa couleur ?
Et sont restés rêveurs, devant ce fait étrange :
L'eau brûlante au toucher, qui, nous donnant le change,
Tiède à peine au palais, y glisse sans chaleur ?

Combien viendront encor, courbés sous la souffrance,
Et dont tu combleras la plus chère espérance,
Sans tirer vanité de tes nouveaux bienfaits ?
Tu décides, sans bruit, la tranquille victoire,
Et dans le Livre d'or, relatant ton histoire,
Tu n'inscris pas les noms des heureux que tu fais.

Que t'importe un peu de fumée ?
Vers ta solitude embaumée
Ne monte pas l'orgueil malsain,
Là, les vérités éternelles,
Sur toi, se penchant maternelles,
Bereent tes enfants sur leur sein :

« Le sol est maigre, disent-elles,
« Et les détresses sont cruelles,
« Pour beaucoup d'entre vous, parfois ;
« Vous subissez aussi le siège,
« Des hivers de glace et de neige,
« Qui vous isolent de longs mois.

« Pourtant vous conservez prospères,
« Les champs qu'ont cultivés vos pères.
« Ils vous donnent à tous du pain ;
« Affranchis des tâches serviles,
« Bien plus heureux que dans les villes,
« Vous ne mourrez jamais de faim.

« Et votre vie âpre et frugale,
« Renferme un bien, dont rien n'égale,
« Ni la valeur, ni la fierté !
« Vous vous retrempez à sa flamme,
« Gardant, saintement, dans votre âme,
« Ce don de Dieu : la Liberté ! »

A. DEVIDAL.

SÉMIRAMIS

AUX ARÈNES DE NIMES

Sémiramis fut un éclatant succès de décentralisation artistique. On jouait une triple partie : représenter une œuvre nouvelle, verbe annonciateur d'un art original sortant absolument des vieux cadres et des habituelles formules, la faire jouer de nuit, dans un cadre gigantesque, effrayant à l'œil par sa masse et qu'il s'agissait d'incendier de lumière électrique sans nuire à l'intime et rayonnante beauté du monument découronné ; organiser dans une semaine, au lendemain d'une piteuse course de taureaux, une scène immense, un décor d'une originalité particulière où toutes les habitudes scéniques étaient renversées, où l'on jouait non plus en largeur mais en hauteur, faire manœuvrer ainsi une foule de figurants, régler leurs mouvements et leurs rythmes en quelques hâtives séances et dans des conditions presque paradoxales. Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les volontés tendues pour aboutir quand même, les inlassables efforts accumulés eurent pour résultat cette triomphale soirée du 24 juillet.

Peladan fut acclamé longuement et ce fut justice. Son œuvre apparaît exquise et redoutable, troublante et charmeuse. Elle évoque cette Sémiramis

fabuleuse au moment où la demi-déesse s'efface devant la femme, où la conquérante toujours triomphante est conquise et vaincue par l'amour. Le thème resterait banal et l'invention quelconque s'il s'agissait seulement de la passion d'une femme « arrivée à ce moment de l'âge où la plus ferme viole son cœur pour un jouvenceau », mais Sémiramis c'est son peuple et son armée. Sémiramis est inséparable de la fortune assyrienne, pour ses légions toujours victorieuses, pour Ninive comblée des dépouilles des peuples vaincus, elle est la « Patrie et les Dieux ». Elle n'a pas le droit de désertier le trône, pas plus que l'autel. La reine, l'idôle le sait, elle essaie de se tromper, de traiter de mensonge l'oracle et de réverie l'avertissement du mage, un moment elle essaie de résister.

« Après tant de prouesses j'échouerais à une amour vulgaire ».

Son empire prodigieux deviendrait une nation semblable aux autres si elle s'abaissait à devenir semblable aux autres femmes. Sémiramis n'est jamais seule, même quand elle s'abandonne au prince d'Égypte, à ce Keth-Aour charmant, si différent des rudes guerriers de Ninive, la pensée de son peuple et de son armée hantent la reine, troublent ou exaspèrent sa passion. Elle leur appartient, et sans cesse le peuple et les légions, personnifiés par Naram-Sim, le pontife, et Zakir-Iddin, le chef de l'armée, apparaissent entre leur reine et son amant. Ils la défendent contre cette Égypte rêveuse et mystique, prenant sa revanche sur la triomphante et brutale Ninive. Au nom de Ninive, le prêtre vient « en suppliant de la Patrie », conjurer Sémiramis de ne pas désertier

ses fonctions sacrées, au nom des légions, le général supplie l'amante des légions de renoncer à l'amour de l'étranger, du vaincu. Zakir-Iddin, le farouche guerrier, qui n'eût jamais osé avouer son amour si sa reine, son idôle, n'avait proclamé sa faiblesse pour le doux prince joueur de cythare, Zakir-Iddin se persuade à lui-même qu'en frappant Keth-Aour, il est non pas « un rival qui assouvit sa haine », mais l'instrument des dieux, il frappe « un ennemi de la cité ». La mitre et l'épée sont d'accord pour maintenir de force, l'idôle dans le temple et la reine dans la cité. Quand elle veut s'enfuir avec Keth-Aour, la mitre se rebelle et l'épée se révolte.

Ainsi le drame fait revivre ces civilisations si anciennes que la fable se mêle étroitement à leur histoire ; dans lesquelles le prêtre et le mage gardien l'un de la lettre, l'autre de l'esprit des annales, veulent sauver l'intégrité de la tradition même au prix d'une imposture. Le chaldéen subtil, Ourkam, mage de Babylone, ne peut conjurer la fatalité qui poursuit la fille de Derketo, demi-déesse déçue elle aussi pour une amour terrestre, du moins le peuple et l'armée ne verront pas s'effondrer Sémiramis la Grande, comme une simple mortelle. Descendue des cieux, elle y remontera, sa fin sera pour Ninive et les légions, aussi divine que sa naissance, aussi prodigieuse que son incroyable fortune. Puisque Sémiramis semble oublier que « la légende l'oblige autant que l'histoire » lui, le mage, veillera à ce que l'une pas plus que l'autre, ne soit atteinte. A la reine éperdue d'amour, Ourkam propose de la faire disparaître dans une apothéose, au pontife épouvanté de voir « ce magnifique empire chanceler pour une ardeur de femme », le mage de Chaldée

répète que l'idole de Ninive même vaincue par sa passion s'en ira dans une apothéose.

« Sauvons le sceptre et l'intégrité des annales
Elle disparaîtra dans une apothéose. »

Et après la scène sanglante où devant l'armée impassible à la voix de leur souveraine, leur chef a immolé le rival des légions et où la reine a vengé son amant, quand tout semble s'écrouler, le mage n'a qu'un mot : « La gloire est sauve ! », Sémiramis n'est pas tombée devant le peuple consterné et l'armée révoltée ; avant que le poison ait fait son œuvre, le mage et le prêtre ont préparé la scène finale. Et Sémiramis, elle-même, en criant son horreur à ses « cent mille » auxquels elle ne savait, la veille, quels honneurs décerner, et devenus aujourd'hui pour elle, « des brutes prodigieuses », en maudissant ses légions révoltées et son peuple amenté, Sémiramis veut rester pour eux l'être surnaturel, elle les abandonne, mais ils ne la verront pas mourir :

« Votre reine qui ne saurait mourir va disparaître.

L'histoire et la légende sont sauvées, et, tandis que la colombe s'envole, les prêtres ont conservé au souvenir de Ninive, Sémiramis la Grande.

Et cet autre peuple pressé dans l'immense amphithéâtre salua d'une formidable ovation l'évocateur prestigieux de Sémiramis la Grande, et ses merveilleux interprètes. Peladan eut la satisfaction splendide de sentir, dans un solennel silence, cette foule vivre comme ceux de sa propre destinée, cette

aube et ce crépuscule, apogée et agonie de la puissance assyrienne. Les vingt mille spectateurs, non pas surpris, comme on l'aurait voulu faire croire, mais charmés, séduits par la magnificence du verbe, l'harmonie de la poésie orphique, n'attendirent pas, l'enthousiasme rompant avec l'usage, la fin de l'œuvre pour acclamer le merveilleux ouvrier.

Et tous pendant cette inoubliable soirée furent fascinés par M^{me} Segond-Weber comme le fut le peuple de Ninive par cette Sémiramis, guerrière amoureuse, toujours héroïque, qu'elle fit revivre devant nous. Sans une défaillance, elle soutint ce rôle écrasant, il était digne d'elle, et l'admirable tragédienne trouva un auditoire qui sut la comprendre, pour elle aussi ses triomphes de la soirée se terminèrent dans une apothéose.

M. Albert Lambert donna au descendant des Pharaon l'allure délicate et un peu lasse d'un prince, fleur d'une civilisation antique et raffinée, mais désormais incapable de se défendre contre la brutale Ninive. Il fut l'idéal rêveur, murmurant doucement son chant d'amour à la conquérante de son pays, conquise à son tour par le charme de cet étranger si différent de ses vétérans.

Ceux-là, M. Dorival incarna vigoureusement leur fanatisme farouche pour leur reine et leur propre gloire. Sa voix puissante criant l'amour des légions pour la reine et leur haine pour le vaincu qui leur ravit le cœur de Sémiramis, résonnait, contrastant avec la douce parole du prince d'Egypte et son geste violent, énergique, soulignait la grâce du pharaon joueur de cythare.

Avec une gravité majestueuse, M. Darmont dit à la reine, au soldat et au pontife la volonté des dieux,

assistant presque impassible, lui mage de Chaldée, dont l'idéal est l'empire, au déclin de la puissance assyrienne, tandis que le pontife de Ninive auquel M. Liser donna l'autorité du chef religieux et la tristesse du patriote essayant de défendre son temple et sa cité contre la fatalité.

Enfin M^{lle} Brille déclama harmonieusement le dithyrambe.

M. Chambon brossa pour Sémiramis un décor merveilleux réalisant l'idée de Peladan dont le drame se passe sur les terrasses des jardins suspendus de Ninive, sur l'une desquelles s'ouvrent les portiques d'un temple et du palais. La magnificence de la mise en scène, le soin minutieux avec lequel fut réglé la figuration, l'ensemble de ses mouvements, la splendeur de l'illumination de notre antique amphithéâtre, tout jusqu'à la douceur de la nuit contribua au succès de l'œuvre de Peladan.

Tous ceux qui furent ses collaborateurs peuvent être fiers du succès de cette tentative hardie, et le Syndicat d'Initiative ne saurait être trop remercié de l'avoir osée, ni trop loué de l'avoir si brillamment réussie.

Après Sémiramis Nîmes n'a rien à envier à Orange non plus qu'à Béziers.

C.

LES LIVRES

La Solitude heureuse, par Fernand Séverin, Dechenne.
Bruxelles.

M. Fernand Séverin est un des meilleurs poètes de la *Gallia belgica*. On sait que rien n'est plus varié que leur troupe sacrée, et que les audacieux épris de toutes les nouveautés, comme Verhaeren et Van Lerberghe y avoient les tenants fidèles des antiques traditions, comme Iwan Gillin et Albert Giraud. C'est à ce dernier chœur qu'appartient M. Séverin. Peu de poètes sont plus purs, plus mélodieux, plus raciniens. Celui d'entre nous à qui il ferait penser, c'est Louis Le Cardonnell. Et la communauté de tendresse religieuse crée entre eux un lien de plus qui les rend vraiment fraternels.

Voici une pièce exquise dont le titre : *Invitus, Invitam*, révèle déjà le charme douloureux :

Tu ne sais pas quel mal tu me fais en pleurant,
Ne pleure pas ! Mon cœur inquiet et souffrant
Ne saurait résister à ces doux pleurs de femme
Et les moindres de tes soupirs me vont à l'âme.
Mais où trouver les mots qui te consoleraient ?
Ton désespoir est d'un enfant, simple et profond.
Tu gémis sous ton mal sans vouloir t'en défendre,
Et rien n'est plus navrant que cette plainte tendre.
J'ai beau, pour te convaincre, alléguer le destin,
Rien de tel ne prévaud sur ton deuil enfantin ;
Ton cœur, aveugle et sourd comme on l'est quand on aime,
Oppose son amour à ce décret suprême,
Et tu ne comprends rien sinon que je m'en vais,
Si je pouvais aimer, pourtant, je t'aimerais...

Toutefois cette note mélancolique n'est pas la préférée du poète. La solitude qu'il aime, ce n'est pas celle des rancœurs et des amertumes, c'est celle des pensées consolatrices.

Car tu le sais, les chants qui nous consoleront
Veulent être conçus dans un secret profond
Et n'éclosent qu'aux lieux que sacre leur présence,
Et ce n'est pas en vain qu'on aime le silence....

Le titre de son livre est parfait « La Solitude heureuse », *Beata solitudo, Sola beatitudo*, disait déjà saint Bernard, au sortir de la Vallée des larmes qu'était pour lui toute la terre à l'unique exception de son Désert, royaume de sérénité et de joie. Et c'est bien la joie que chante aussi notre poète d'aujourd'hui :

Si vraiment la tristesse est l'épreuve des bons,
Hélas, j'ai mal compris les divines leçons,
Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste.
Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit,
Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui
Rentre en l'élargissant dans mon cœur égoïste.

Ces quelques citations feront connaître, et mieux feront aimer M. Fernand Séverin. En ces temps de petitesse et de méchancetés viles, il est bon de s'enfuir dans l'idéal avec les poètes chanteurs de bénédictions, dont les âmes sont comme ces îles mystérieuses qu'on ne voit pas, mais qu'on devine.

Ces îles qu'annonçait un parfum sur la mer.



Poèmes, par Louis Le Cardonnel (*Mercure de France*).

Justement, voici venir un volume de vers de Louis Le Cardonnel dont, par une sorte de pressentiment, je rappelais tout à l'heure le nom. Je ne savais pas que ce vrai et pur poète se fut enfin décidé à réunir les beaux vers qu'il avait laissé s'envoler à tant de vents. Il y avait si longtemps qu'on lui réclamait sans succès ce recueil, qu'on finissait par renoncer à tout espoir. Le Cardonnel était hier encore ce que José-Maria de Hérédia était à la veille de l'apparition des *Trophées* ; tout le monde avouait la maîtrise de celui dont on connaissait tel ou tel impeccable sonnet, mais presque personne n'avait pu admirer son œuvre à sa valeur intégrale ; de même pour Le Cardonnel, beaucoup de ses vers chantaient dans nos mémoires, mais la foule l'ignorait, et nous-mêmes étions obligés, pour le faire connaître, de recourir, course aléatoire ! à de dépareillés exemplaires de jeunes revues.

Or voici qu'il n'en sera plus ainsi puisqu'on pourra, grâce au *Mercure*, savourer en un simple volume le plus exquis de son talent. Ainsi vite se convaincra-t-on de la haute place qui lui est due dans notre école contemporaine. Le Cardonnel mérite de rester au premier rang des poètes de sa génération, les Viélé-Griffin et les Henri de Regnier, les Samain et les Merrill. Il aura même sur eux tous cet avantage que donne la singularité d'une évolution de plus en plus lumineuse et harmonieuse, puisque du milieu troublé et troublant des jeunes cénacles parisiens, le poète s'est élevé jusqu'à cet autre milieu pacifiant et sublime du sacerdoce catholique. Lui-même a noté dans *L'Épilogue* qui clot son livre, les principales étapes de cette montée mystique.

L'adolescence vint, puis la jeunesse ardente
Qui promène partout ses regards enivrés,
Embrasse l'avenir, et naïve imprudente,
S'enorgueillit de voir tous ses chevaux cabrés.

Mais, les naseaux tendus aux vents des Atlantides,
Par delà les appels du monde et de la chair,
La crinière embrasée, ailés d'ailes splendides,
Les siens ne hennissaient que vers l'Infini clair.

Sous le souffle divin, il la fera renaître
Fils des premiers Voyants, fils des Chanteurs sacrés,
Cette antique union du Poète et du Prêtre
Tous deux consolateurs, et tous deux inspirés!

La fin du xix^e siècle avait vu déjà un grand, très grand poète religieux, mais l'œuvre de Verlaine si intense, si déchirante, était souvent impure, comme l'est forcément celle du pécheur qui se repent et qui retombe pour se relever encore. Au contraire, l'œuvre de Le Cardonnell est d'une pureté exquise, et ce qu'elle perd en âpreté douloureuse, elle le gagne en sérénité calme. Il y a tel vers dans son livre qui le symbolise tout entier :

L'horizon est fermé d'une forêt de lys....

Plus on avance dans le volume, et plus cette lumière tranquille se renforce. Au début, on devine des inquiétudes, des angoisses. La belle pièce intitulée *La Louange du Sommeil* révèle des insomnies torturantes et hantées de fantômes mauvais.

Ah ! pour que notre voix encore te célèbre,
Ce soir, tu pousseras de magiques verroux
Sur l'ampLe, grimaçante et houleuse Ténèbre ;

Tu les écarteras, voraces et jaloux,
Tous les morts qui sans chair rôdent charnels encore
Et l'Insulteur velu qui s'étendrait sur nous.

Mais peu à peu, ces cauchemars s'éteignent. En fait de rêves, le poète ne voit plus que s'essorer des vols d'anges et passer de blanches théories d'abbesses. La préoccupation du décor religieux devient dominante. La « plainte antique »

se résout en un appel au *novus sæcularum ordo* comme dans Virgile. Et les dernières pièces rayonnent enfin baignées d'une pure lumière surnaturelle.

Je veux me reposer sur les collines saintes
Car j'ai longtemps marché par les sentiers humains,
Seigneur, emmenez-moi parmi vos térébinthes !

J'ai cité au hasard, sans faire ce qu'on fait d'habitude pour les poètes, sans choisir minutieusement le vers à effet, la pièce qui vise à la métaphore hardie et au rythme inentendu, Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il de la si haute place où je mettais le poète. Ce lecteur-là, qu'il suspende son jugement et qu'il prenne le volume entier — petit volume d'ailleurs — des *Poèmes*. Quand il l'aura fini, il lui sera, je crois, impossible de ne pas avouer que Louis Le Cardonnell est parmi les plus sincères et les plus émouvants poètes de ce temps-ci.

*
* *

Les Cas de Conscience modernes, par Jean de Bonnefon
(Ambert-Paris)

On a sans doute lu dans *L'Éclair*, des articles de M. Jean de Bonnefon. Il y tient un rayon, l'ecclésiastique, comme M. Ledrain, l'académique, et l'alternatif Janus Lock Pell, le pernautique. M. Jean de Bonnefon est d'ailleurs le plus engageant de tous. Son verbe rappelle ces liqueurs d'arquebuse qu'on sert dans les suburbaines guinguettes ; on les avale en se demandant si c'est doux ou amer, salé ou sucré. Au fond, c'est atroce ; « tant de fiel entre-t-il » Mais qui sait si ce n'est pas salutaire ? Tous ces capucins que l'auteur arquebuse si dextrement sont en somme giboyés *ad majorem Dei gloriam*. Tous sont tués, Dieu reconnaîtra les chiens... et les chats. L'anticléricalisme est un hommage rendu au sacerdoce, comme

à la vertu ce que vous savez. Il faut donc être très reconnaissant à M. de Bonnefon, même si on n'est pas M. Dumay. Lui doit-on, en plus, de l'admiration ? J'avoue que ses phrases, qui à doses très faibles et entre force cahots d'omnibus matinal, faisaient à demi illusion, perdent fort en volume. La comparaison mystico-aphrodisienne s'écule plus vite que l'antithèse romantique. Le style de M. de Bonnefon n'en a pas moins, parfois, une sonorité de métal ; il rend le son, sinon d'une cuirasse comme Eschyle, du moins d'une casserole.

ANTONIN LÉPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Halbout de la Becquetière, étude par Ubald d'Alençon.
Un volume avec portrait, 2 fr. Paris, Picard.

Ce Jean Halbout est une curieuse figure du xvii^e siècle. Il était marié depuis quelques années quand il sentit se dessiner en lui la vocation religieuse ; bientôt son zèle devint si ardent qu'il le communiqua sans peine à sa jeune épouse, et tous deux quittèrent le monde pour le cloître. Il y donna l'exemple de hautes vertus dont les populations de la Basse-Normandie, son lieu d'origine, n'ont pas perdu le souvenir.

M. Ubald a écrit cette vie, documentée à souhait, en historien de haute lignée. Il a su se servir des pièces mêmes pour donner de la vie à la physionomie de Jean, et, sans sacrifier aucun fait utile, il a réalisé un récit fort attachant. Un tel ouvrage semble définitif, et ce n'est pas seulement dans les bibliothèques de ceux qu'intéresse notre histoire religieuse qu'il mérite de prendre place.

Le Code du Sinaï, *sa genèse et son évolution*, par F. Prat.
Un volume, 0 fr. 60. Collection : *Science et Religion*.
Paris, Blond et C^e.

Très intéressante étude des éléments qui composent la loi mosaïque (legs du passé, emprunts et imitations, apports personnels du législateur) ainsi que des changements et de l'expansion de cette Loi, du vivant de Moïse et après sa mort. Moïse, explique l'auteur, n'a pas atteint

du premier coup à son idéal et il ne s'est pas interdit de compléter son œuvre et de l'adapter à des situations toujours changeantes. D'autre part, il ne faut pas oublier que le temps a un effet sur toute loi, même divine.

« Le Code unique d'un peuple se roûvre aisément pour faire place à ces codicilles qui ont pour but de compléter la lettre de la loi sans en altérer l'esprit. Dans quelle mesure cette végétation, qu'on ne saurait appeler parasite puisqu'elle sort du tronc primitif et en aspire la sève, a-t-elle envahi le vieil arbre planté par Moïse ; nous n'avons pas eu la prétention de le décider et sans doute l'état actuel de la science biblique ne permet pas de le dire. Notre objet n'est ici ni de défendre ni de contester l'authenticité du Pentateuque. Nous croyons seulement que la thèse classique gagnerait beaucoup en clarté si l'on distinguait toujours bien nettement entre l'auteur du Pentateuque et le législateur de la Thora... Nous ne croyons pas que ces appellations, assez fréquentes dans l'Écriture de « Loi de Moïse » ou de « Livre de la Loi de Moïse » ni même l'expression une fois usitée de « Livre de Moïse » prouvent que l'ouvrage entier, où cette loi est consignée, ait Moïse pour auteur. Au contraire, Moïse est appelé cent fois le législateur des hébreux et ses droits sont si bien établis que la critique la plus avancée, malgré son penchant à les restreindre, n'ose pas encore les méconnaître entièrement. »

ALPHONSE GERMAIN.

Un Divorce, par Paul Bourget, de l'Académie-Française.
Un volume in-16. Prix : 3 fr. 50. — Librairie Plon-Nourrit et Co,
8, rue Garancière, Paris.

Quand parut *L'Étape*, on admira la science du romancier qui portait un diagnostic aussi précis sur le mal social dont nous souffrons. Mais il avait touché à des plaies trop vives, à des blessures trop récentes ; il y eut des cris de douleur et d'exaspération. *Un Divorce* aura la même fortune. Ceux qui n'ont pas les idées de l'oratorien, confident de la femme divorcée, auront un mouvement de révolte, comme Albert Darras, quand Gabrielle, redevenue pieuse, vient lui dire qu'elle ne se croit pas mariée. On peut cependant les défler de lire les yeux secs le dialogue où Lucien de Chambault apprend de Berthe Planat ce qu'a été pour elle sa première union libre : on peut les défler de ne rien éprouver au cœur, quand ce même Lucien si généreux, si aimant, vient dire adieu à sa mère et part sans avoir embrassé sa sœur — qui n'est pas la fille de son père à lui. Les personnages principaux du roman sont de beaux caractères d'une loyauté absolue. Ils sont, dans l'acception complète du mot, des martyrs, étant à la fois des témoins et des victimes. Albert Darras est le martyr de la discipline kantienne : Berthe Planat, l'étudiante dont tous les lecteurs seront épris, est la martyre des doctrines de Proudhon et des théories libertaires ; Gabrielle Darras enfin est la martyre du catholicisme qu'elle avait cru mort en elle et qui la reprend tout entière. Le roman, qui semble n'avoir pas de conclusion dans les faits, en a une bien puissante dans le domaine des idées. *Un Divorce* constitue le plus fort réquisitoire qui ait été dressé depuis longtemps contre les erreurs modernes sur la constitution de la famille.

THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE

Voici les grandes lignes du programme des deux représentations qui seront données au théâtre antique d'Orange, les 14 et 15 août, sous la direction de M. P. Antony-Réal.

C'est M. Henry Hertz, directeur de la Galté, l'impresario bien connu, qui organise ces deux spectacles, appelés à obtenir un immense retentissement.

Ils se composeront de :

Le 14 août : *Andromaque*, avec MM. de Max, Monteux ; Mmes Marguerite Moreno, Ventura.

Amphitryon, avec MM. Coquelin aîné, Jean Coquelin, Dorival, Monteux, et Mme Cora Laparcerie.

Cette représentation sera, on le voit, absolument classique.

Le 15 août, *L'Arlésienne*, interprétée par MM. Coquelin aîné, Jean Coquelin, Dorival, Monteux, etc., etc. ; Mmes Cora Laparcerie, Marguerite Moreno, etc.

M. Edmond Colonne prêter son concours à ces deux brillantes solennités, et c'est sous sa direction que son admirable orchestre exécutera le premier soir la partition que le maître Saint-Saëns a écrite pour *Andromaque*, et le second soir, la musique de Bizet, dans *L'Arlésienne*.

Dans l'impossibilité de reprendre *Citharis*, du poète Alexis Rouzier, cette année-ci, les principaux artistes de la création n'étant pas libres, Mlle Moreno dira, avant *L'Arlésienne*, l'*Hymne à Minerve*, de « *L'Empereur d'Arles* », du même auteur, qui inaugura brillamment la série des représentations dramatiques au théâtre d'Orange.

Les soirées des 14 et 15 août, avec de tels éléments de succès, marqueront un grand événement artistique.

DÉCENTRALISATION ARTISTIQUE

M. Castelbon de Beauxhostes poursuit à Béziers son œuvre de décentralisation artistique. Il nous convie pour la fin août à une audition du chef-d'œuvre de Glück, *Armide*. Valentin Duc, Armande Bourgeois et Mme Félix Litvinne, de l'Opéra, se partageront les principaux rôles. Les rôles écrasants de Renaud et d'Armide sont dévolus à Duc et à Mme Litvinne. L'interprétation du rôle de la Haine a été confié à Mlle Armande Bourgeois, dont on n'a pas oublié le succès dans *Déjanire* et *Parysatis*. Sous les traits cruels de la Haine, Mlle Bourgeois saura donner à son rôle le violent relief tragique qui lui est spécial. Tous les autres rôles seront à l'avenant. La représentation d'*Armide* constituera un événement artistique très considérable.

Décidément, tout le Midi bouge, mais à mon avis, il bouge trop en pleine canicule. Ne pourrait-on pas choisir pour entraîner le Nord à l'amphithéâtre antique de Nîmes, au théâtre grec d'Orange, aux arènes modernes de Béziers, une saison plus tempérée? Que diable! Laissons en juillet et en août les cigales chanter seules sous notre ciel si fortement azuré!

MONUMENT RÉVOIL

Un comité vient de se constituer pour l'érection d'un monument à la mémoire du savant architecte méridional, notre compatriote Henri Révoil, auquel on doit la restauration des principaux monuments historiques de la Provence, d'une partie du Languedoc.

Ce comité, dont MM. Chaumié, Roujon, Marcel et Guillaume ont accepté le haut patronage, a pour président M. P. Boeswilwald, inspecteur général des monuments historiques, et pour un des vice-présidents, Frédéric Mistral, ami intime de l'artiste.

Le monument s'élèvera dans le beau jardin de la Fontaine, à Nîmes, sur un emplacement gracieusement offert par la municipalité.

On doit à Henri Révoil, outre ses remarquables restaurations, de nombreux travaux d'architecture civile et religieuse, parmi lesquels : achèvement et décoration des cathédrales de Nîmes et de Montpellier, décoration de Notre-Dame-de-la-Garde, et un grand ouvrage, demeuré classique, sur l'architecture romane du Midi de la France.

Les souscriptions doivent être adressées à M. Bruneton, banquier à Nîmes.

DEUXIÈME LISTE DE SOUSCRIPTION

Romain Édouard, Roquemaure, 50 fr. ; Jules Bosc, Nîmes, 10 fr. ; Pelorjas, Conrnonterral, 5 fr. ; Société des Arts, Nîmes, 300 fr. ; cardinal Couillé, Lyon, 25 fr. ; docteur Mondan, Lyon,

20 fr. ; E. Flachat, Lyon, 10 fr. ; veuve Antoine Louvier, id., 5 fr. ; Desjardins, architecte du Gouvernement, Lyon, 25 fr. ; Martin, Avignon, 20 fr. ; Arnaud, maire, à Fontvieille, 5 fr. ; René Rouvier, id., 5 fr. ; Jules Auvergne, id., 5 fr. ; La Haye, directeur école de dessin, Nîmes, 5 fr. ; André Leconte du Nouy, architecte des monuments historiques, Roumanie, 100 fr. ; Mme Bricogne, Paris, 40 fr. ; Compagnie de Bessèges, 500 fr. ; docteur Morizot, Arles, 20 fr. ; Gamel, Nîmes, 20 fr. ; Bondurand, archiviste départemental, Nîmes, 10 fr. ; Sabatier, Le Cheylard, 20 fr. ; Conseil de fabrique de Saint-Trophime, Arles, 20 fr. ; Société des Amis du Vieil Arles, 25 fr. ; Léopold Mourier, Nîmes, 20 fr. ; Bissuel, architecte, Lyon, 20 fr. ; Association provinciale des architectes français, 50 fr.

Total des souscriptions : 5.865 fr. 35 c.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
 PAR LE
Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
 d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE	VERTIGES
HYSTERO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHÉE

Notice très importante envoyée gratis
 sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Esprit (France).

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 millions de francs, entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra.

PARIS

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION : M. MERCET O. ✽

DIRECTEUR GÉNÉRAL, ADMINISTRATEUR : M. Alexis ROSTAND, O. ✽

AGENCES DANS LE GARD

NIMES, ALAIS, BEAUCAIRE, BAGNOLS-SUR-CÈZE

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Comptes de Chèques. — Bons à échéance fixe. — Escompte et Recouvrements. — Chèques. — Traités. — Lettres de Crédit. — Prêts Maritimes Hypothécaires. — Avances sur titres. — Ordres de Bourse. — Garde de Titres. — Garanties contre les Risques de Remboursement des Titres au pair. — Paiements de Coupons. — Envoi de fonds en Province et à l'Étranger, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Le Comptoir délivre des *Bons à échéance fixe* aux taux d'intérêts ci-après :

De 6 mois à 1 an.....	1 1/2 0/0
Au delà de 1 an jusqu'à 18 mois.....	2 0/0
Au delà de 18 mois jusqu'à 2 ans.....	2 1/2 0/0
Au delà de 2 ans.....	3 0/0

Les Bons sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant.

Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir met à la disposition du public, pour la garde des valeurs, papiers, bijoux, etc., des *Coffres-Forts entiers et des Compartiments de Coffres-Forts*, au **Siège social**, à la **Succursale**, 2, place de l'Opéra, à l'**Agence A.**, 147, boulevard Saint-Germain, et dans les **Principales Agences**.

CHEMINS DE FER DU MIDI

Les voyageurs peuvent effectuer des voyages sur le réseau du Midi (notamment dans les Pyrénées et aux Gorges du Tarn) au moyen d'une des combinaisons suivantes comportant de notables réductions sur les prix ordinaires des places :

1° Billets d'aller et retour individuels et de famille, de toutes classes, à destination des Stations thermales et balnéaires situées sur le réseau du Midi. Durée (1) 33 jours, non compris le jour du départ et d'arrivée.

2° Billets de voyages circulaires Paris, Centre de la France, Pyrénées, Provence et Gorges du Tarn de 1^{re} et 2^{me} classe

Durée (1) 20 jours pour les voyages intérieurs Midi (G. V. 5) et 30 jours pour les voyages communs avec l'Orléans et le P.-L.-M. (G. V. 105). — En outre, il est délivré, sur les réseaux du Midi et d'Orléans, des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits pour permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaires : les Eaux Bonnes, les Eaux-Chaudes, Carcassonne etc.

3° Billets d'aller et retour de famille pour les vacances

Durée (1) 33 jours non compris le jour de départ.

4° Cartes d'excursions de Paris dans le Centre de la France et les Pyrénées.

Ces cartes sont délivrées du 15 juin au 15 septembre. — Durée (1) un mois. Il existe cinq zones d'excursions sur lesquelles le voyageur a droit à la libre circulation (2).

(1) Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 0/0.

(2) Consulter pour les détails le tarif G. V. n° 106

Les prix totaux de la carte (y compris le trajet aller et retour de Paris à la zone choisie) sont ainsi fixés :

	1 ^{re} Classe	2 ^{me} Classe	3 ^{me} Classe
Zone A.	150 fr.	105 fr.	70 fr.
— B ou C. .	190 «	140 «	95 «
— D ou E. .	230 «	170 «	115 «

Sur ces prix, il est accordé pour les familles une réduction qui va de 10 0/0 pour la deuxième personne, jusqu'à 50 0/0 pour la sixième et les suivantes.

5° Billets spéciaux d'aller et retour, de toutes classes pour Lourdes, délivrés au départ de toutes les gares des réseaux de l'État, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, du P.-L.-M., d'Orléans et dans toutes les gares du Midi situées à plus de 150 kilomètres de Lourdes.— Durée de validité variable suivant la longueur du parcours : 4 à 12 jours non compris le jour de départ.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (19^e arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25.

Vente de documents par la Compagnie du Midi :

a. — Au Bureau commercial, à Paris. — b. — Dans toutes les bibliothèques des gares du réseau du Midi.

PYRÉNÉES	I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau.	0 fr. 50
	II. Du Gave d'Ossau à la Garonne	0 50
	III. De la Garonne à l'Ariège.....	0 50
	IV. De l'Ariège à la Méditerranée..	0 50

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1^o Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins 3 personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re} 2^e et 3^e classe, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balarnc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains (Amphion), Genève (Champel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Flot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, le Luc et le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Gréoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bourbon l'Archimbault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Breda (Allevard), Pougues-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santenay, Sarriens-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains la Bégude, Vaudenese-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Validité : 33 jours ; faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

2^o BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1^{re} 2^e et 3^e classes comportant une réduction de 25 % en 1^{re} classe, et de 20 % en 2^e et 3^e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). — Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ

NOTA : Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

CARNET DE ROUTE D'UN CONVENTIONNEL

EN MISSION A AVIGNON ET EN PROVENCE

(1793)

INTRODUCTION

Dans le mouvement des études contemporaines où se rénove l'histoire de la Révolution française (1), la région d'Avignon et de Provence n'a point encore une place en rapport avec l'importance des événements qui s'y produisirent. Le plus souvent, la physiologie des faits, des hommes et des choses révolutionnaires, y demeure défigurée par des légendes, par des récits dont les passions locales altérèrent la sincérité. Trop rares sont les publications documentaires, les travaux critiques (2), mettant sous les yeux

(1) Cette rénovation doit beaucoup aux publications de la *Société de l'Histoire de la Révolution française*, sous la direction de M. le professeur Aulard.

(2) Nous devons signaler, parmi les publications de ces dix dernières années concernant la Révolution à Avignon et en Provence, le livre de M. Jules Viguier : *Débuts de la Révolution en Provence*, les chapitres sur le *Souper de Beaucaire* et *Toulon* dans la *Jeunesse de Napoléon*, de M. A. Chuquet, les études de M. Le Gallo sur l'*Affaire de Bédoin* (*Revue de la Révolution*), de M. Lévy Schneider sur les *Grands Episodes de la Révolution dans Avignon et le Comtat* (*Revue d'Histoire moderne*), de M. Laval sur *Viala* (*Mémoires de l'Académie de Vaucluse*), les documents publiés par M. Duhamel dans l'*Annuaire de Vaucluse*.

de tous, comme les pièces à conviction du débat historique, contrôlant et discutant les assertions traditionnelles, donnant à la raison de chacun le moyen de juger.

Le document que nous allons publier est de ceux qui peuvent contribuer à préparer une plus exacte connaissance de la vérité. Nous l'avons découvert (1) bien loin des sources où puisèrent, jusqu'à ce jour, ceux qui ont écrit au sujet de la Révolution dans le Midi. S'il ne révèle pas de grands faits nouveaux, il donne sur Avignon et la Provence, vers la fin de 1793, sur ce que cachent de la vie réelle les pages de la plupart des historiens, des notes sans doute peu littéraires, mais vraies dans leur simplicité, et dignes d'attention. Elles ne sont point d'un professionnel de lettres. C'est le *Carnet de Route* d'un de ces fameux *missionnaires de 93*, hommes d'action avant tout, dont l'influence sur la marche de la Révolution fut si considérable. On y trouve consignés quotiennement l'emploi du temps, les impressions, les remarques, les rencontres d'un représentant envoyé en mission dans le Midi par la Convention pour y collaborer à son œuvre de défense de la patrie en danger.

L'auteur de ce *Carnet* (2), Philippe-Charles-Aimé

(1) Au cours d'un voyage aux bords de la Loire et d'une visite au superbe édifice de la nouvelle bibliothèque de Nantes, MM. Rousse et Giraud-Mangin venaient d'y installer les documents révolutionnaires de Dugast-Matifeux, parmi lesquels figurent les papiers du conventionnel Goupilleau (de Montaigu), et de dresser le catalogue de cette collection, à propos de laquelle Chassin a dit (*Revue de la Révolution*, tome XXVI, p. 442) : « Qu'il est bien peu de sujets dans l'histoire de la Révolution, dont on puisse réunir tous les éléments si on ne la consulte pas ».

Sur le catalogue, œuvre de MM. Rousse et Giraud-Mangin, voir *Revue de la Révolution*, janvier 1902, p. 90.

(2) Le manuscrit original, classé avec d'autres documents au n° 78 des papiers de Goupilleau dans le catalogue Dugast-Matifeux, se compose de 39 feuillets volants cousus ensemble, de 105 sur 168 millimètres, sauf les feuillets 38 et 39 un peu plus grands. Quelques

Goupilleau (de Montaigu) (1), député de la Vendée, le rédigea alors qu'il parcourait une contrée pour lui inconnue. Il était étranger aux mœurs du pays, aux agitations, aux guerres civiles qui l'avaient ravagé. Aussi ses aperçus, ses témoignages offrent-ils des caractères particulièrement originaux.

Ces notes nous ont paru d'autant plus intéressantes que, quelques mois seulement après son premier voyage, au lendemain des effroyables excès dont la Terreur désola le Midi, le conventionnel revint dans la région, par lui récemment visitée, chargé d'une mission d'apaisement et de réparation. Il y retourna encore deux autres fois en 1795. L'importance de son rôle au cours de ces missions successives a été trop négligée par les historiens (2). Notre publication fournira d'utiles éléments pour l'apprécier.

*
* *

On sait comment la Convention fut amenée à substituer son autorité au gouvernement royal aboli. Au milieu des terribles événements de 1793, elle

feuillets ne sont pas à leur place, tels les feuillets 38 et 39 qui terminent le manuscrit, quoique ne contenant pas les dernières journées du voyage, mais bien les 37^e, 38^e, 39^e et 40^e journées.

(1) Il signait Ph.-Ch.-Ai. Goupilleau. On le désignait du nom de son pays d'origine, pour le distinguer d'un autre conventionnel, aussi vendéen, son cousin, Jean-François Goupilleau (de Fontenay). Montaigu est, aujourd'hui, chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Roche-sur-Yon (Vendée). Fontenay est chef-lieu d'arrondissement du même département.

(2) L'étude des papiers de Goupilleau (de Montaigu) s'impose à tous ceux qui voudront, à l'avenir, faire, sur une certaine partie de la Révolution dans le Midi, de l'histoire sérieusement documentée.

On trouve à la fin de l'ouvrage de l'abbé Bonnel sur *Les 332 Victimes de la Commission d'Orange*, tome II, p. 499, une notice succincte sur Goupilleau par un de ses compatriotes, M. Tabouret, de Montaigu (Vendée).

M. Giraud-Mangin prépare sur ce conventionnel une œuvre biographique complète. Dugast-Matifeux, qui a laissé seulement des notes pour cette biographie, a composé une notice sur Goupilleau (de Fontenay).

exerça le pouvoir par ses comités, par des représentants choisis dans son sein pour aller surveiller les armées, administrer les départements, remplir les missions (1) que les circonstances rendaient nécessaires.

Après l'exécution de Louis XVI, en présence de l'effort exaspéré des monarchies contre la République, il fallut organiser, d'urgence, sur toutes les frontières comme un rempart de troupes nouvelles. Ce fut d'abord la grande levée de 300.000 hommes (2). Puis, en juillet, l'appel de 30.000 cavaliers (3). En août, la levée en masse (4). Les chevaux manquaient. Le 8 octobre, un décret de la Convention en ordonna une levée extraordinaire.

La France fut partagée, par ce décret, en vingt divisions, ayant chacune un chef-lieu où on concentra les chevaux avant leur envoi aux armées. Chaque division eut à sa tête un membre de la Convention. Investi de pouvoirs illimités, le représentant en mission nommait lui-même des délégués pour le seconder dans les opérations de la levée. Le chef-lieu de la neuvième division, formée des quatre départements de Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var et Alpes-Maritimes, fut Arles. La Convention y députait comme missionnaire l'auteur des notes que nous publions (5).

(1) Voir *Les Représentants en Mission*, de M. Wallon, Paris, Hachette, 1889. Tome I. — *Les Actes du Comité de Salut public avec la Correspondance des Représentants en Mission*, tome I. Introduction par M. Aulard, Imprimerie Nationale, 1889. — *Histoire Générale de Lavis et Rambaud*, tome VIII, p. 168, *La Convention*, par Aulard, et du même auteur *l'Histoire politique de la Révolution française*.

(2) Décret du 24 février 1793.

(3) Décret du 22 juillet 1793.

(4) Décret du 16 août 1793.

(5) Le décret du 8 octobre 1793 (17 vendémiaire an II) indique les noms des vingt missionnaires à la levée des chevaux. — Ce décret est un des premiers actes où soit employé le calendrier républicain. Le calendrier grégorien n'avait été aboli que le 5

Dès le surlendemain du décret, le 10 octobre, avec l'ardente activité des patriotes d'alors, Goupilleau se met en route. Sans s'arrêter que pour prendre, chaque nuit, quelques heures de sommeil, il arrive huit jours après à Avignon. Il traverse Arles, Aix, Marseille, Brignoles, Fréjus, Cannes, Grasse ; et malgré dix - huit journées en voiture de poste, parvenu à Nice, s'y accorde à peine quarante - huit heures de repos. Partout, sur son passage, des commissaires désignés par lui, commencent aussitôt à recruter des chevaux. Quand, le 5 novembre, il s'installe à Arles, la cavalerie afflue déjà dans le chef-lieu de la division. Des approvisionnements de fourrages y remplissent les couvents et les chapelles désaffectées. Pendant cette course fiévreuse à travers la France, chaque soir, aux chandelles des chambres d'auberge, le représentant avait réservé quelques instants à son *Carnet*. La rédaction se ressent de la fatigue du voyage. Mais ce document sans apprêt, et qui n'était point destiné à la publicité, n'a que plus de valeur.

*
* *

Goupilleau avait alors 44 ans. C'était un homme de haute taille (1), au visage plein et coloré, encadré de barbe blonde, le front large, les yeux bleus. Il était né le 19 novembre 1749, à Montaigu, au milieu même

du même mois d'octobre. Le décret fut primitivement daté du 17^e jour du premier mois de l'an II. La date du 17 vendémiaire an II ne fut donnée qu'après l'adoption des nouvelles dénominations des mois, qui eut lieu seulement le 3^e jour du deuxième mois, c'est-à-dire le 3 brumaire an II (24 octobre 1793). — L'an I de la République se date avec les anciennes dénominations grégoriennes. Voir *Concordance des Calendriers républicain et grégorien de 1793 à l'an XIV*. — Paris, Randonneau. — An XIV (1805).

(1) Son signalement, dressé en l'an XI, indique une taille de 1 mètre 788 (5 pieds 6 pouces). Papiers de Goupilleau, n^o 62.

de la Vendée catholique (1) et royaliste. Après avoir étudié le droit à l'université de Poitiers, avocat pendant quatre ans, de 1776 à 1780, au Parlement de Paris (2), il revenait de la capitale, disciple convaincu de Voltaire et de Rousseau (3), imbu des principes philosophiques qui devaient faire de lui un des chefs du mouvement révolutionnaire en sa province.

Rentré dans son Poitou, il y obtenait la charge de sénéchal à Roche-Cervière, utilisant ainsi ses connaissances juridiques. Il se mariait. Il s'occupait de ses propriétés de Montaigu : la métairie de l'Anglée, le côteau de Hautbois (4). C'était un magistrat campagnard. On verra dans son *carnet de route*, que les cultures, les arbres, les productions du sol de la Provence tiennent son attention constamment en éveil. Les vieux monuments l'intéressent, mais à un degré certainement moindre. L'érudition, l'art, le beau style ne semblent guère être son fait.

Excellent cavalier, il monte volontiers en selle. Il pratique l'élevage hippique dans ses prés. C'est avec une absolue compétence qu'il remplira sa future mission pour la levée des chevaux et passera ses revues de cavalerie sous les murs d'Arles.

Dès la convocation des États-Généraux, Goupilleau se mêla activement à l'agitation électorale, d'où sortit l'assemblée réformatrice qui entreprit la régénération de la France. Sa sénéchaussée disparaissait

(1) On trouve, en 1579, un Goupilleau, capitaine protestant, qui, au cours des guerres de religion de cette époque, s'empara du château et de la ville de Montaigu. Notes de Dugast-Matifeux (n° 62).

(2) N° 65. Lettres à Goupilleau, avocat au Parlement de Paris, Vieille rue du Temple, cul-de-sac d'Argenson.

(3) 1778, triomphe et mort de Voltaire à Paris. — Mort de Rousseau à Ermenonville.

(4) Papiers de Goupilleau, n° 62. Renseignements biographiques pris dans les notes de Dugast Matifeux.

avec l'ancien ordre judiciaire. Il entra dans la nouvelle organisation départementale, comme procureur-syndic du district de Montaigu, en 1790 (1).

En même temps, il était un des principaux orateurs de la *Société ambulante des Amis de la Constitution*, formée (2) pour la propagation des idées révolutionnaires, toujours prêt à la servir de sa parole facile et populaire (3). Les élections de septembre 1791 le portèrent premier élu du département de la Vendée, à l'Assemblée législative, celles de 1792 le maintinrent dans la députation vendéenne, à la Convention (4).

Dans ces deux assemblées, Goupilleau se signala comme un des adversaires les plus déterminés du clergé, de la noblesse et de la royauté. Il y demanda la déportation dans les États du pape, des prêtres réfractaires au serment constitutionnel, le sequestre pour les frais de la guerre, de tous les biens des émigrés. Au 10 août 1792, on le nommait commissaire pour l'examen des papiers trouvés aux Tuileries. En janvier 1793, il votait la mort du roi sans appel ni sursis.

(1) C'était la fonction équivalente à celle de sous-préfet d'aujourd'hui, mais conférée par l'élection.

(2) En février 1791. Son siège fut d'abord au château de l'Oie (Vendée).

(3) Le 17 février 1791, il écrit au fondateur de la Société « Nous avons terrassé l'hydre de la féodalité, il nous faut, à présent, éteindre les torches du fanatisme. » (n° 62).

(4) L'élection à deux degrés, l'abstention des paysans non habitués encore à l'usage de leurs nouveaux droits politiques, la prédominance des électeurs des villes donnèrent à la Vendée catholique et royaliste, des représentants jacobins. La Vendée ne s'insurgea d'ailleurs réellement qu'après l'exécution de Louis XVI, et au moment de la grande levée de 300.000 hommes.

*
**

Les divisions qui s'accrochèrent au sein de la représentation nationale après l'exécution de Louis XVI, et se terminèrent par la mise hors la loi des Girondins, l'influence grandissante de la Commune de Paris tournée contre la Convention par une faction ambitieuse, les calomnies et les violences entre républicains, furent douloureuses pour le modeste conventionnel vendéen resté en dehors des rivalités personnelles, des intrigues pour la conquête du pouvoir. Il chercha dans les missions qui se multipliaient une diversion, des occasions de dévouement actif au pays.

Du 15 mars au 14 avril 1793, il est envoyé avec Couthon dans le département des Vosges, afin d'y procéder au rattachement à la France de la principauté de Salm (1). A son retour, on le délègue auprès des troupes de la République, en Vendée. « L'armée royale et papiste », — il qualifiait ainsi ses compatriotes insurgés, — avait pillé ses propriétés et emmené en captivité sa femme et ses enfants. Le 4 mai 1793, il est au quartier général de Canclaux (2), à Machecoul, où les vendéens fanatisés viennent de commettre d'horribles massacres. Une lettre qu'il écrit (3) donne le saisissant tableau de la malheureuse ville : « Elle ne serait plus qu'un désert si elle n'était remplie de troupes. On ne voit plus les

(1) District de Saint-Dié. Papiers de Goupilleau, n° 77.

(2) A ce moment, général en chef de l'armée républicaine.

(3) Au quartier-général à Machecoul — 4 mai 1793 — à son ami Musset (n° 62).

« hommes qui l'habitaient, on n'y rencontre que leurs
 « veuves et leurs enfants éperdus. *Cinq cent soixante*
 « *quinze* patriote sont été assassinés, égorgés de sang-
 « froid par les brigands que le fanatisme et la rage
 « des ci-devant nobles ont armés pour les détruire.
 « J'ai vu au château, les fosses où leurs cadavres
 « sont amoncelés ; j'en ai vu au jardin du Calvaire,
 « à peine couverts, et leurs mains, debout, semblant
 « nous demander vengeance. Jamais, je n'ai vu plus
 « épouvantable spectacle ; vivrais-je cent ans, je l'au-
 « rais devant les yeux, et mon horreur pour les
 « scélérats qui ont commis tant d'atrocités sera éter-
 « nelle (1). »

Pendant plusieurs mois, Goupilleau suivit les troupes républicaines, tremblant pour sa famille, qu'il parvint cependant à mettre en sûreté, assistant à cette atroce guerre d'extermination que se faisaient les deux partis, sur le sol ensanglanté de sa Vendée ravagée, ruinée.

La mission qu'on lui confiait, le 8 octobre 1793, pour la levée des chevaux à Avignon et en Provence, quelques fatigues physiques qu'elle dût lui imposer, était pour lui un repos, une trêve dans l'odieuse guerre civile. Il allait s'éloigner de ce charnier, voyager au pays du soleil. L'impression que fit le Midi sur Goupilleau fut profonde. Le conventionnel vendéen fut conquis par la beauté des sites, par la chaude lumière de la vallée du Rhône, par la douceur de la Méditerranée, par la vie bruyante et débordante des méridionaux, leur entrain, leur cordialité, leur gaieté invincible.

(1) Goupilleau eut à déplorer de pareilles atrocités commises par les républicains. Le fanatisme produit les mêmes effets dans tous les partis.

*
* *

A Avignon, Goupilleau rencontra ses collègues Rovère (1) et Poultier (2), missionnaires comme lui. Ils étaient entrés dans le chef-lieu du nouveau département de Vaucluse, le 25 juillet, à la suite de l'armée victorieuse de Cartaux chassant devant elle les fédéralistes marseillais (3). Ces deux représentants faisaient de leur mission (4), un exemple, rare à cette époque, d'humanité et de modération dans la victoire. Ils avaient épargné aux vauclusiens (5) les cruelles représailles qui ensanglantaient Lyon et

(1) Né à Bonnieux (Vaucluse) le 16 juillet 1748. Ancien lieutenant général à l'armée révolutionnaire d'Avignon ; député des Bouches-du-Rhône, dont Vaucluse fut d'abord un district ; un des principaux conventionnels qui renversèrent Robespierre. Député de Vaucluse au corps législatif qui succéda à la Convention ; en fut chassé avec Carnot au 18 fructidor, an V (4 septembre 1797), par le parti de Barras que soutenait Bonaparte. Déporté à la Guyane où il mourut le 12 septembre 1798.

(2) Sur Poultier, voir plus loin.

(3) Les fédéralistes s'étaient emparés d'Avignon le 7 juillet 1793, et y avaient persécuté les républicains, de concert avec leurs alliés avignonnais ennemis de la Révolution. Le général Cartaux avait été envoyé contre eux par la Convention.

(4) Décrets des 24 et 27 juin 1793 les déléguant dans les Bouches-du-Rhône et départements voisins au moment où triomphait l'insurrection fédéraliste, pour « rallier les bons citoyens et s'opposer aux entreprises qui tendraient à altérer l'unité et l'indivisibilité de la République. » Aulard — *Actes du comité de Salut public et Représentants en mission* — tome 5 — p. 70 et 101.

Ils étaient aussi chargés d'organiser le département de Vaucluse, détaché des Bouches-du-Rhône, par décret du 25 juin 1793.

(5) Ils n'avaient point de guillotine. En octobre 1793, Barjavel, accusateur public d'Avignon, était obligé d'emprunter celle du Gard à son collègue de Nîmes, et, fin novembre, il devait encore emprunter à ce département son exécuter des jugements criminels.

Barjavel fut l'ennemi de Rovère et l'auxiliaire de Maignet. Wallon — *Représentants en mission* — tome 3 — p. 174, 189. Fajon — *Pièces et documents sur la Terreur*.

Marseille (1). Ils venaient d'écrire au comité de salut public, ces paroles prophétiques : « Nous détestons les maximes sanguinaires et exagérées, parce qu'elles perdront le peuple et le livreront à la tyrannie (2). » Goupilleau se lia d'amitié avec Rovère.

L'un et l'autre, leurs missions terminées, rentrèrent à la Convention, vers le milieu de décembre. Quelques jours après leur retour, le 29 décembre 1793, (9 nivôse an 2), Maignet leur succédait dans les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse (3). Le farouche député du Puy-de-Dôme était chargé de l'organisation du gouvernement révolutionnaire (4).

A l'instigation de Payan (5) et d'Agricol Moureau (6), agents de Robespierre, Maignet combattit le parti de Rovère et terrorisa les départements soumis à son pouvoir. L'incendie de Bédoin, (7) les exécutions

(1) Après la défaite des insurrections de Lyon et de Marseille par les troupes de la Convention.

(2) Aulard — *Actes du comité de Salut public et représentants en mission* — tome 7, p. 438 — de Beaucaire, 15 octobre 1793.

(3) A cette date, de nombreux missionnaires sont envoyés dans les départements pour l'établissement du gouvernement révolutionnaire. *Revue de la Révolution*. Tome XXXIII, page 66. — Année 1897. — Notes de M. Aulard.

Sur Maignet. — Voir plus loin.

(4) 19 vendémiaire an II (10 octobre 1793), décret portant que le gouvernement provisoire de la France est révolutionnaire jusqu'à la paix.

14 frimaire an II (4 décembre 1793), décret sur le mode de gouvernement provisoire révolutionnaire.

Collection des lois de *Duvergier*. Tome VI, p. 271, 391.

(5) Terroriste, originaire de la Drôme, devenu agent national de la commune de Paris, guillotiné avec Robespierre à l'âge de 28 ans. On trouve quelques-unes de ses lettres dans les annexes du *rapport de Courtois* (16 nivôse an III).

(6) Terroriste, ancien congréganiste, né à Avignon en 1766, devint l'adversaire des premiers révolutionnaires avignonnais, quand ils voulurent modérer la révolution; leur survécut, se modéra à son tour; mourut en 1842, décoré et juge de paix. *Le rapport de Courtois* donne aussi plusieurs lettres de lui.

(7) Bédoin est un village au pied du Ventoux, où dans la nuit du 1-2 mai 1794, (12-13 floréal an II), on avait renversé l'arbre de la Liberté et lacéré des affiches de la Convention. — 6 mai 1794,

sanguinaires d'Orange (1) désolèrent le Vaucluse. Jamais, depuis les guerres de religion, tant de ruines, tant d'hécatombes humaines. Rien dans la situation intérieure et extérieure de la France n'était cependant de nature à provoquer ces inexorables rigueurs. La patrie n'était plus en danger (2). Toulon, le dernier rempart des fédéralistes du midi, avait été repris par la République (3); Hoche et Pichegru triomphaient sur le Rhin (4). Et la guillotine d'Orange fonctionnait encore. Il fallut la chute de Robespierre pour l'arrêter. Dès le 16 thermidor, Rovère dénonça Maignet à la Convention. Quelques jours après, il le faisait remplacer par son ami Goupilleau, dans le Vaucluse (5).

Vaucluse accueillit, comme un sauveur, ce représentant si fermement républicain, dont la mission récente n'était point oubliée, et qui revenait, le cœur plein de pitié, apportant avec lui les bienfaits de la victoire sur la Terreur. Le conventionnel revit avec joie, à la fin de l'été (6), ce midi qu'il avait parcouru

(17 floréal an II), arrêté de Maignet ordonnant sa destruction — 28 mai, (9 prairial); 63 exécutions par la guillotine ou la fusillade, Suchet, futur maréchal de l'Empire, fait brûler le village.

(1) 332 exécutions à la suite des décisions de la commission populaire installée par Maignet, le 3 juin 1794 (15 prairial an II).

(2) Aulard. *La Convention*, p. 218, dans l'*Histoire générale* de Lavissee et Rambaud. Tome VIII.

(3) Fin décembre 1793.

(4) 26 décembre 1793, (6 nivôse an II), reprise des lignes de Wissembourg qui avaient été perdues le 13 octobre. Délivrance de Landau.

(5) 24 thermidor an II, (14 août 1794), arrêté du comité de Salut Public envoyant Goupilleau, (de Montaigu) et Perrin en mission dans les départements de Vaucluse, Gard, Hérault et Aveyron. Goupilleau se consacra plus spécialement à Vaucluse (n° 84).

(6) Arrivé à Avignon vers le 10 fructidor an II (27 août 1794), quelques semaines après, il prend un jour de repos à la campagne de Rovère, à Bonnicux, dont il admire les sources et les prairies. Il écrit à son ami : « J'ai voulu boire de ton eau qui sort au pied de ta maison comme une seconde fontaine de Vaucluse.... » Avignon 5 vendémiaire an III (20 septembre 1794), n° 84 p. 91.

l'hiver précédent, en apprenant à l'aimer. Il s'empressa de visiter les prisons. Il rendit la liberté aux trop nombreux prisonniers (1) que le tribunal de sang d'Orange s'appropriait à décimer. Il fit incarcarer leurs juges et leurs accusateurs.

Bientôt ses rapports à la Convention flétrirent les horreurs de Bédoin et demandèrent pour les victimes de justes réparations. Une correspondance presque journalière s'échangeait entre lui et Rovère (2). Les deux conventionnels, l'un en province, l'autre à Paris, se concertaient sur les mesures propres à assurer la défaite des terroristes, le succès de leur politique de paix et d'humanité, pour le bien de la République.

Vers le milieu de novembre 1794 (frimaire an III), Goupilleau reprit séance à la Convention, mais au

(1) On trouve dans ses papiers, fructidor an II. (n° 82, p. 27), ce *madrigal* du citoyen *Benedicty Cabanis*, détenu à Carpentras, dans la maison de réclusion des ci-devant Bénédictines, à Goupilleau représentant du peuple dans le *Vaucluse*, dont la naïveté, dépourvue de tout artifice, exprime cependant bien les sentiments inspirés par le conventionnel vendéen.

Au bonheur du peuple français
Goupilleau jour et nuit s'applique,
C'est de lui qu'on attend la paix
Et le bien de la République.
Car tout le monde est fort content
De l'avoir pour représentant.

(2) Nous nous proposons de publier prochainement une partie de cette correspondance qui comprend 72 lettres de Rovère, soigneusement classées par Goupilleau, à qui elles avaient été écrites au cours de ses missions dans le midi, du 5 fructidor an II. (22 août 1794), au 15 prairial an III (3 juin 1795). Papiers de Goupilleau, n° 87.

M. Laval publie dans les *mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1902, p. 248, une série de 416 lettres, adressées par Rovère à son frère, l'ancien évêque constitutionnel de Vaucluse du 11 nivôse an IV (1^{er} janvier 1796), au 28 thermidor an V (12 août 1797), à la veille des événements qui déterminèrent la déportation de l'ancien conventionnel à la Guyane.

M. Laval indique qu'il fait cette publication d'après des copies. Il n'a pu découvrir les originaux. Ces lettres sont postérieures à celles que nous avons trouvées aux papiers de Goupilleau et que nous publierons d'après les originaux inédits.

printemps suivant, en mai 1795, il retourna une troisième fois dans le midi, puis une quatrième, en octobre 1795, (21 vendémiaire an IV) à la veille des dernières séances de la Convention (1). En fait, depuis la chute de Robespierre, c'est-à-dire depuis plus d'un an, il avait été en mission, pour ainsi dire permanente, dans la région d'Avignon (2).

Il s'était efforcé d'y faire aimer la République, de rallier autour d'elle ceux qu'une faction violente avait risqué, par ses excès, de transformer en irréconciliables ennemis. Il voulait être non point l'homme d'un parti, mais l'arbitre de l'universelle concorde. Ses lettres sont pleines de ce beau rêve. Il écrit à Rovère : « Je fais bénir la Convention
« qu'on était parvenu à faire détester... Je n'ai pas
« tari la source inépuisable de larmes que l'inhu-
« manité et l'iniquité de quelques hommes a ou-
« verte, mais j'ai adouci le malheur, et je me glo-
« rifie d'avoir emporté la bénédiction du peuple,
« après avoir rempli mon devoir » (3).

Il écrit encore à son ami : « Je veux la République.
« Je n'aime qu'elle. Mais, au péril de ma vie, je ne
« veux pas qu'on l'établisse sur des ruines et des
« cadavres... Je ne veux servir aucun parti... » (4).

(1) La convention se sépara le 26 octobre 1795, (4 brumaire an IV).

(2) Voici, d'après les papiers de Goupilleau, le sommaire de ses missions successives dans le midi :

1^{re} mission. 18 vendémiaire au 6 nivôse an II.

9 octobre au 26 décembre 1793.

2^e mission. Thermidor an II à frimaire an III.

Juillet à novembre 1794.

3^e mission. Floréal à Messidor an III

Mai à juillet 1795.

4^e mission. Vendémiaire an IV.

Octobre 1795.

Le carnet de route que nous publions ne concerne que la première mission.

(3) D'Orange, 14 brumaire an III, 4 novembre 1794 (n° 84, p. 165).

(4) A Rovère, 13 prairial an III (1^{er} juin 1795), n° 92, p. 45.

Une telle attitude devait soulever contre lui les attaques de ceux qu'il appelait « les héritiers de « Robespierre, qui s'imaginent que la République « n'est fondée que pour eux » (1). Ils ne manquèrent pas de le dénoncer comme prêt à s'allier aux royalistes et à trahir la Révolution. La Convention repoussa ces calomnies, et rendant hommage à l'un des moins bruyants mais des plus purs parmi ses membres, elle élut Goupilleau député au Corps législatif qui allait la remplacer (2).

Cette nouvelle, parvenue à Avignon où le représentant achevait sa dernière mission, fut pour lui un précieux témoignage de ses services, de son généreux dévouement à la République. Le 16 brumaire an IV (7 novembre 1795), sa fierté éclate dans une lettre envoyée en Vendée : « Celui qui a bravé les « poignards des rois, les fureurs de Robespierre, les « vengeances du hideux fanatisme, qui a tout perdu, « tout sacrifié pour la liberté, est prêt à le faire encore ; que mes ennemis me calomnient, ils n'effaceront pas de l'histoire de ma vie que je fus l'un « des juges du dernier tyran de la France et l'un « des fondateurs de la plus belle République du « monde » (3).

Rentré définitivement à Paris pour siéger au Conseil des Cinq-Cents, Goupilleau ne cessa, cependant, de correspondre avec les républicains avignonnais (4), qui, longtemps, le considérèrent, quoique

(1) Lettre à son collègue Perrin, à Nîmes, n° 84, p. 80.

(2) En vertu de la Constitution de l'an III, qui réservait à la Convention l'élection d'une partie des *Cinq-Cents* et des *Anciens*.

(3) Lettre à Gérard, à Fontenay-le-Peuple (n° 95, p. 27). Goupilleau gardait dans ses papiers, où nous les avons retrouvées, les minutes de la plupart de ses lettres.

(4) Principalement avec Bruny, ancien procureur-syndic : « Les « Vauclusiens vous regardent comme leur représentant propre ». 5 thermidor an VI (23 juillet 1798) ; — Trie, administrateur ; — le

n'étant pas leur élu, comme un de leur plus dévoués représentants.

*
* *

Le 18 brumaire le trouva invariablement attaché aux principes de toute sa vie politique, alors que tant d'autres avaient préparé de fructueuses évolutions vers le futur empereur. Aussi, fut-il au nombre des 61 députés républicains irréductibles que le décret du 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799), chassa du Corps législatif comme hostiles à Bonaparte (3).

L'ancien conventionnel se retira dans son modeste domaine de Montaigu, encore mal relevé des ravages de la guerre civile. Il y fut en butte aux persécutions de la police. En messidor an X (juillet 1802), on le menaçait d'arrestation « parce qu'il avait tenu des « propos coupables à l'occasion de la prorogation à « vie du consulat de Bonaparte ». En frimaire an XI (décembre 1802), on le déportait pendant une année à l'Ile-de-Ré. En 1808, deux de ses quatre fils étaient aux écoles militaires, prêts à devenir officiers. L'intérêt de sa famille lui commandait de se rallier à l'Empire. Sa conscience, son long passé de désinté-

futur général Duprat ; — le patriote Descours ; — le commissaire Godener ; — Meynet, conservateur du Dépôt littéraire et Musée d'Avignon : « Les républicains sont persécutés ; les hôpitaux sont « pleins de victimes, et le Rhône, s'il les vomissait, en couvrirait « ses bords ». 25 thermidor an 5 (12 août 1797) ; — Agricol Moureau lui-même, l'ancien terroriste, cherche à se réconcilier et lui écrit qu'il désirerait une place dans la diplomatie.

(3) Plusieurs biographies, — elles se copient toutes et n'ont en général aucune valeur, — disent qu'au 18 brumaire, voyant Arena s'élancer sur Bonaparte, un poignard à la main, Goupilleau lui cria : « Frappe le tyran » ! M. Aulard, *Revue de la Révolution*, tome XXVII, p. 112, *Bonaparte et les Chevaliers du Poignard*, a démontré la fausseté de cette légende.

Les 61 députés exclus le furent par une décision de leurs collègues complices du coup d'état.

ressement et de probité politique le lui défendaient. Il demeura, suivant un mot de Napoléon, parmi « *les grognards de la République* ».

Sous la Restauration, il dut, comme régicide, subir les douleurs de l'exil. Autorisé à revenir à Montaigne (1), il y mourut le 2 juillet 1823, fidèle jusqu'au bout au noble idéal de sa foi républicaine (2).

MICHEL JOUVE.

MARCEL GIRAUD-MANGIN.

(A suivre).

(1) Des notes de police d'avril 1816, le représentent comme « ennemi déclaré de tout gouvernement monarchique, mais non « dangereux » Il avait alors 67 ans.

(2) Les papiers du conventionnel furent cédés plus tard par sa famille à la collection Dugast-Matifeux, avec laquelle ils sont passés à la bibliothèque de Nantes, vers 1894.

ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

LE RADIUM

Il y a quelques années, au moment où Röntgen venait de révéler au monde savant l'existence des rayons qui portent son nom, j'ai eu l'honneur d'entretenir les lecteurs de cette *Revue* (1) de ces nouveaux venus dans le domaine de la physique et de leurs prédécesseurs immédiats, les rayons *cathodiques*.

Le radium, que j'ai l'intention de leur présenter aujourd'hui, va me mettre dans l'obligation de reparler à plusieurs reprises de ces rayons. Pour rester, en ces matières fort abstraites, aussi clair que possible, il est nécessaire de rappeler en quelques mots le mode de production et les propriétés caractéristiques de ces deux sortes de rayons.

Prenons un tube de verre, de quelques centimètres de diamètre et de quelques décimètres de longueur, traversé à ses deux extrémités par un fil de platine. Relions ces fils aux pôles d'une bobine de Ruhmkorff, actionnée par une pile, et capable de faire passer entre eux des décharges électriques assez fortes. Si nous avons eu le soin d'amener l'atmosphère intérieure du tube à un degré de vide très avancé (ne se

(1) *Revue du Midi*, 25 février 1896, p. 174.

mesurant guère que par un millième de millimètre de mercure), nous voyons apparaître : autour du pôle négatif ou *cathode*, un grand espace obscur ; près du pôle positif ou *anode*, la fluorescence du verre ; entre les deux, des cercles séparés formant stratification lumineuse.

Dans l'espace obscur existent (bien qu'ils n'aient aucune action sur notre rétine, parce qu'ils restent invisibles) des rayons capables d'être déviés par l'aimant, d'impressionner une plaque photographique, de rendre lumineux certains corps phosphorescents. Ce sont les rayons *cathodiques*.

La partie fluorescente du tube de Crookes, elle, devient le centre d'émission des rayons Röntgen. Si, à l'instar des précédents, ils impressionnent une plaque photographique et rendent phosphorescents quelques corps, ils s'en distinguent par des caractères fort nets : ces nouveaux rayons ne sont pas déviés par l'aimant, ils ne se réfléchissent pas à la surface des corps, ils ne se réfractent pas à travers ces derniers, ils les pénètrent en ligne droite, qu'ils soient opaques ou non.

Mais ces rayons, qui nous permettent de sonder les replis les plus cachés de notre corps, de les fixer par la photographie, et qui chaque jour nous rendent de précieux services, mettent, bienfaiteurs anonymes, leur coquetterie à rester impénétrables pour nous.

Ce n'est pas que beaucoup de savants n'aient cherché à surprendre leur secret ; mais les recherches n'ont pas éclairci le mystère. Du moins ont-elles eu des conséquences indirectes fort heureuses : la découverte du radium va nous en fournir magnifiquement la preuve.

Puisque, dans le tube de Crookes, les rayons

Röntgen ont pour centre d'émission la partie fluorescente du verre, il était naturel de se demander si tous les corps, dont la fluorescence est suffisamment accusée, n'émettraient pas, outre les rayons lumineux que tout le monde connaît, des rayons de Röntgen insoupçonnés jusqu'ici.

Pour éprouver sous ce rapport le sulfate double d'uranium et de potassium, l'une des substances les plus phosphorescentes que nous connaissions, M. Becquerel en posa une lamelle sur une plaque photographique, préalablement enveloppée de papier noir : au bout de quelques heures, en développant la plaque, il eut la surprise d'y voir apparaître des tâches noires, certainement produites par des rayons que le sel d'uranium avait émis et que le papier noir n'avait pas arrêtés. Il renouvela l'expérience et constata que l'interposition entre le sel et la plaque (toujours enveloppée de papier noir) de minces lames de verre, d'aluminium, de cuivre, n'empêchait pas l'impression de se faire.

Il trouva aussi que tous les composés de l'uranium, fluorescents ou non, et l'uranium métallique lui-même, agissent de semblable façon, dans l'obscurité comme en pleine lumière, au bout de plusieurs années comme le premier jour. La fluorescence, qui est la propriété de certains corps d'absorber, pendant leur exposition à la lumière, des radiations qu'ils transforment et restituent ensuite dans l'obscurité, n'était donc pour rien dans l'affaire.

M. Becquerel fut ainsi amené à conclure qu'il se trouvait devant un phénomène spontané, d'un ordre tout nouveau, et que l'uranium et ses composés émettaient des rayons particuliers, traversant les corps opaques, impressionnant les plaques photo-

graphiques, rendant conducteurs les gaz qu'ils traversaient. Et du coup il avait deux méthodes pour les étudier, la méthode photographique surtout qualitative, la méthode électrique consistant à déterminer la conductibilité acquise par l'air, celle-là vraiment quantitative.

En 1898, M. Schmidt et Mme Curie trouvèrent, chacun de leur côté, que le thorium jouit de propriétés analogues à celles de l'uranium. Mme Curie donna le nom de substances *radioactives* aux corps tels que l'uranium et le thorium, et appela rayons de Becquerel les radiations qu'ils émettent spontanément. En outre, reprenant les études de ce savant à l'aide de la méthode électrique qu'elle avait rendue assez sensible pour décèler une radioactivité cent fois plus faible que celle de l'uranium métallique, désormais prise pour unité, elle vérifiait l'hypothèse émise par M. Becquerel, à savoir que la radioactivité des composés d'uranium et de thorium était une propriété *atomique* de ces éléments, qu'elle appartenait à tous leurs composés dans la mesure même où ils entraient dans leur formation.

Or, au cours de ses recherches, Mme Curie constata que certains composés naturels, tels la pechblende et la chalcopite, présentaient une radioactivité plus intense que celle de l'uranium ; ces faits, en désaccord avec le caractère atomique de la propriété en question, l'amènèrent à penser que l'excès d'activité était dû à la présence dans les minéraux d'un élément plus radioactif que l'uranium. Effectivement, en 1900, avec la collaboration de M. Curie, elle découvrait, dans la pechblende, deux corps très fortement radioactifs, l'un voisin du bismuth, le *polonium*, l'autre fort analogue au baryum, le *radium*.

Depuis cette époque, M. *Debierne* a montré l'existence d'une autre substance radioactive, l'*actinium*, appartenant au groupe des terres rares.

Le radium a été obtenu à l'état de sel pur ; il est parfaitement défini comme élément nouveau ; son pouvoir radioactif est le plus grand qui soit connu. C'est donc le plus intéressant à étudier, le seul dont nous nous occuperons ici.

Il existe, à l'état de traces, dans certains minéraux d'uranium, la pechblende, la carnotite... C'est de la pechblende de Joachimsthal (Bohème), qu'on l'a jusqu'ici retiré en Europe ; quoique cette pechblende soit deux à trois fois plus active que l'uranium métallique, elle ne permet d'obtenir à la tonne qu'une quantité minime de bromure de radium. Elle est d'une composition fort complexe : à l'oxyde d'uranium s'y trouvent associés un grand nombre de métaux, fer, aluminium, calcium, plomb, bismuth, cuivre, arsenic, antimoine, et les autres matières radioactives, polonium et actinium. Pour toutes ces raisons, l'extraction du radium est longue, coûteuse et pénible ; nous ne pouvons en suivre les multiples opérations. Nous nous contenterons de dire que les matières radioactives se retrouvent toutes dans les résidus de la fabrication de l'uranium. Un premier traitement de ces résidus, qui se fait à l'usine même, sépare et purifie les portions riches en radium, polonium et actinium. Chacune de ces portions est ensuite soumise, dans le laboratoire, à une série d'opérations pour obtenir la substance radioactive qu'elle contient.

On recueille ainsi, par tonne de résidus traités, huit à dix kilogrammes de bromure de baryum radioactif, dont l'activité est environ soixante fois plus grande que celle de l'uranium métallique. Ce pro-

duit est soumis à un fractionnement qui a pour but d'obtenir des bromures de plus en plus riches en radium : le fractionnement consiste en une série de cristallisations dans l'eau pure, puis dans l'eau additionnée d'acide bromhydrique : le bromure de radium, moins soluble que celui de baryum, se dépose le premier.

Ce laborieux traitement n'en donne guère, par tonne de résidus, que deux kilogrammes, dont la radioactivité est environ un million de fois plus grande que celle de l'uranium.

On a obtenu, indépendamment du bromure, d'autres sels de radium : chlorure, azotate, carbonate, sulfate. Ils ont tous le même aspect que les sels correspondants de baryum ; mais, blancs comme eux quand ils viennent d'être préparés, ils se colorent avec le temps en jaune, même en violet.

Il serait facile de séparer le radium ; on ne l'a pas encore fait, mais son individualité, comme nouvel élément chimique, n'en est pas moins certaine. Le regretté Demarcay en a observé le spectre bien défini. Mme Curie en a déterminé le poids atomique, dont la valeur, 225, le place au-dessous du baryum dans une case encore libre de la table de Mendéléeff. On sait que cette table est une classification méthodique des divers corps simples, basée sur les relations de leurs poids atomiques, dans laquelle se sont d'eux-mêmes rangés les corps déjà connus au moment de sa création, et sont venus, jusqu'ici fort exactement, prendre place les éléments postérieurement découverts.

Tous les sels de radium émettent une lumière, dont la teinte rappelle celle du ver luisant ; cette lumière, facilement visible dans l'obscurité, peut

quelquefois l'être en plein jour. Elle est particulièrement intense avec le chlorure et le bromure, au moment où ces produits viennent d'être chauffés, et diminue dès qu'ils reprennent de l'humidité : c'est pour cela qu'on les conserve dans un tuhe scellé.

Les sels de radium donnent aussi un dégagement spontané et continu de chaleur, en dissolution comme à l'état solide. La quantité de calorique, faible au moment où les corps viennent d'être préparés, grandit progressivement pendant un mois : au bout de ce temps, un gramme de bromure dégage 80 à 100 petites calories par heure, à peu près la quantité de chaleur suffisante pour fondre son poids de glace.

Nous arrivons maintenant à l'étude de la radioactivité, cette propriété, que les sels de radium ont jusqu'ici, même au bout de plusieurs années, présentée toujours égale à elle-même. Cette activité permanente n'est d'ailleurs atteinte qu'un mois après la préparation du produit, qui en est le siège.

Si l'on place un peu de sel de radium au fond d'une cavité creusée dans un bloc de plomb, le rayonnement s'en échappe sous forme de pinceau rectiligne, qui ne se laisse ni réfléchir, ni réfracter. L'apparente homogénéité de ce pinceau est immédiatement troublée par l'action d'un électro-aimant puissant ; il se résout en trois groupes de rayons :

1° Un groupe α très légèrement dévié à gauche par le champ magnétique ; il forme la partie la moins pénétrante du rayonnement, mais la plus importante, si on en juge par la conductibilité électrique communiquée à l'air ; ses rayons se comportent comme un ensemble de projectiles chargés d'électricité positive, et dont la vitesse a été évaluée au vingtième de celle de la lumière ;

2° Un groupe β très fortement dévié à droite de la même manière qu'un faisceau de rayons cathodiques. Ses rayons, inégalement déviés et inégalement pénétrants, sont probablement formés de projectiles électrisés négativement et dont la vitesse peut atteindre celle de la lumière ;

3° Un groupe γ qui ne subit aucune déviation. Ces rayons, tout à fait comparables à ceux de Röntgen, sont très pénétrants et ne possèdent aucune charge électrique. Ils ne constituent d'ailleurs qu'une très faible partie du rayonnement.

Les rayons de Becquerel rendent fluorescents un très grand nombre de corps : sels alcalins, alcalino-terreux, quartz, verre, matières organiques comme le coton, le papier, la peau humaine. Le platinocyanure de baryum donne une magnifique phosphorescence verte ; une certaine luminosité persiste, avec un sel suffisamment radioactif, quand les deux corps sont séparés par un écran absorbant, même par le corps humain. La phosphorescence du diamant permet de le distinguer de ses imitations (strass, verres lourds).

On a proposé de la luminosité des sels de radium cette explication, qu'ils deviendraient eux-mêmes phosphorescents sous l'action des rayons qu'ils émettent : ce serait de l'auto-suggestion au premier chef.

Les rayons de Becquerel provoquent diverses actions chimiques : ils transforment le phosphore blanc en phosphore rouge ; ils produisent de l'ozone ; ils colorent en jaune le papier et le rendent friable ; enfin et surtout ils impressionnent les plaques photographiques. Grâce à cette dernière propriété et à celle qu'ils ont de pénétrer plus ou moins les diverses substances, on peut, avec eux, obtenir des radio-

graphies, comme avec les rayons Röntgen. Ils donnent même lieu à une technique plus commode, parce qu'un simple tube de verre, contenant quelques centigrammes d'un sel de radium, remplace le tube de Crookes, la bobine d'induction et les autres appareils accessoires. Mais, pour obtenir des radiographies bien nettes, il faut supprimer, à l'aide d'un électro-aimant, les rayons β , qui, en traversant l'objet à radiographier, seraient inégalement diffusés; comme les rayons α , à cause de leur faible pénétration, sont à peu près inactifs, il ne reste que l'action des rayons γ , et cette action ne produit que lentement son effet utile.

Les effets physiologiques sont aussi très nets : la faculté germinative des grains est à la longue détruite ; les feuilles des végétaux jaunissent vite. Les rayons Becquerel ne font éprouver à la peau de l'homme aucune sensation particulière ; mais, plus ou moins longtemps après qu'a cessé le rayonnement, suivant qu'il a moins ou plus duré, apparaît une rougeur qui se transforme peu à peu en une plaie plus ou moins grave : après une exposition fort courte de huit minutes, on a vu la rougeur ne se manifester qu'au bout de deux mois.

Naturellement on cherche à utiliser cette action pour le traitement de certaines maladies de peau. M. le docteur Danlos a obtenu des résultats très encourageants sur le lupus : l'épiderme malade a paru être détruit par l'action du radium et se reformer à l'état sain. En ce moment, on étudie l'action des rayons Becquerel sur le cancer. Il semble qu'ils doivent se montrer plus efficaces que les rayons Röntgen, parce que plus pénétrants ; en tout cas leur emploi est plus simple, plus facile à localiser et à doser que celui de ces derniers.

M. Danysz a constaté qu'une application assez courte sur le système nerveux d'une souris, d'un cobaye, d'un lapin, détermine la paralysie, puis la mort de l'animal.

M. Bohn a soumis aux rayons Becquerel des larves de grenouilles et de crapauds, et a vu leur croissance s'arrêter, des cas de tératologie se manifester, la mort s'en suivre. Ces diverses actions, peu faites pour améliorer une race, présentent le même caractère, de ne pas se révéler immédiatement et de se manifester tout à coup, au moment où l'activité des tissus devrait augmenter.

M. Giesel a observé que si, dans l'obscurité, on approche de l'œil fermé un sel de radium, on a une impression de lumière. Si le sel est suffisamment actif, l'effet se produit à travers la boîte crânienne et même à travers un écran métallique. MM. Himstedt et Nagel ont montré que ce phénomène résultait de l'impression exercée sur la rétine par la phosphorescence des milieux de l'œil, sous l'action des rayons Becquerel. Et le docteur Javal y a trouvé le moyen de reconnaître la nature de certaines cécités : quand l'aveugle ne perçoit pas la lumière du radium, sa rétine est perdue.

Tous ces faits montrent quelles précautions on doit prendre dans le maniement du radium : il est prudent de placer les produits très actifs dans une enveloppe métallique suffisamment épaisse.

Si la cause de la production par le radium des rayons que nous venons d'étudier reste inconnue les phénomènes que nous venons de décrire avaient, pour la plupart, été obtenus au moyen des rayons Röntgen et des rayons cathodiques. Ceux auxquels nous arrivons maintenant sont absolument nouveaux.

Tout corps solide, liquide ou gazeux, placé pendant quelque temps dans le voisinage d'un sel de radium, à l'état de sel ou en dissolution, émet à son tour des rayons de Becquerel, devient temporairement radio-actif. M. et Mme Curie, qui ont les premiers constaté ce phénomène, l'ont appelé *radio-activité induite*, par analogie avec celui de l'électrisation des corps à distance, par induction.

Le meilleur moyen pour le produire est d'enfermer, dans une enceinte remplie d'air, une capsule contenant un peu de sel de radium et les diverses substances qu'on veut activer. L'activation ne se produit que peu à peu ; mais, après quelques heures, elle a atteint sa valeur - limite, qui est d'ailleurs la même pour tous les corps, et quelles que soient la nature et la pression du gaz de l'enceinte. Elle est d'autant plus forte que la quantité de sel de radium employé est plus grande, que l'espace libre en regard du corps est plus vaste dans l'enceinte. Une même substance acquiert une activité plus grande, si elle est électrisée négativement que si elle l'est positivement.

Un corps solide exposé, puis soustrait à l'action du radium, perd ses qualités radioactives suivant une loi d'abord complexe, mais ensuite fort simple : deux heures après qu'il a été éloigné du radium, son activité baisse de moitié pendant chaque période d'une demi-heure. Cependant certains solides, le cellulöid, le caoutchouc, la paraffine et les liquides ont une loi de désactivation plus lente ; nous en verrons plus loin la raison possible.

Quelle est la cause de ces phénomènes ? Assurément pas le rayonnement du radium : effectivement, dans notre enceinte, les corps que leur situation empêche

de recevoir les rayons en question sont 'activés aussi bien que les autres; en revanche, si, au lieu de mettre le sel dans une capsule ouverte, nous l'enfermons dans un tube scellé, aucune substance ne devient radioactive. Il n'y a induction que si les corps sont en relation, directement ou par l'intermédiaire d'un gaz, avec le sel de radium employé.

M. Rutherford admet, pour expliquer ces phénomènes, que le radium donne, d'une façon continue, naissance à un gaz matériel radioactif. Il a appelé ce gaz hypothétique l'*émanation* du radium. La radioactivité induite serait le résultat d'un transport d'énergie radioactive effectué par l'émanation.

De nombreux faits rendent assez plausible l'hypothèse.

Quel que soit le gaz qui remplit l'enceinte close dont nous avons parlé, il devient radioactif, comme s'il s'était chargé d'émanation. Tout ce qui est dans l'enceinte devient aussi radioactif, y compris l'enceinte elle-même, et comme si l'émanation avait activé le tout. Cette propriété de rendre les corps radioactifs, l'enceinte et son contenu la conservent pendant un mois, après que le radium a été retiré; mais elle disparaît immédiatement si l'on extrait le gaz qui la remplissait. Ce gaz, transporté dans une autre enceinte, conserve le pouvoir d'activer les corps solides qu'il baigne, mais ce pouvoir diminue de moitié tous les quatre jours.

C'est la seconde constante de temps que nous sommes amenés à enregistrer; la première était relative à la désactivation des corps solides. Ces deux constantes sont caractéristiques du radium; le thorium et l'actinium en ont d'autres tout aussi bien définies.

Si l'on place dans un tube scellé une solution de

sel de radium, au bout de quelque temps la portion du tube qui n'est pas en contact avec le liquide est, dans l'obscurité, plus lumineuse que l'autre ; tout se passe comme si, par suite du dégagement de l'émanation, la radioactivité de la solution s'était exlérriorisée.

Si l'on fait communiquer ce premier tube avec un autre, même par un conduit capillaire, l'émanation se diffuse du premier dans le second et se partage entre les deux tubes suivant le rapport des volumes, absolument comme un gaz ordinaire. On a pu calculer que le coefficient de diffusion de l'émanation dans l'air était voisin de celui de l'acide carbonique.

Il semble aussi que l'émanation puisse se dissoudre dans un liquide, car si l'on enferme ce liquide dans une ampoule scellée, le rayonnement qu'il émet diminue de moitié dans quatre jours. Nous retrouvons la constante de temps qui caractérise la désactivation de l'émanation, et peut-être entrevoyons-nous pourquoi les liquides, et certains solides que nous avons énumérés, celluloïd, caoutchouc, paraffine, ont une loi de désactivation plus lente que les solides ordinaires : c'est qu'ils ont dissous de l'émanation.

En tout cas, cette dernière semble bien se condenser sous l'influence du froid : MM. Rutherford et Soddy ont montré qu'un courant d'air chargé d'émanation perdait ses propriétés radioactives en traversant un serpentín plongé dans l'air liquide. L'émanation revient à son état primitif, si l'on ramène le serpentín à la température ordinaire.

La condensation de l'émanation par l'air liquide a été l'occasion d'une découverte, qui, si elle est bien prouvée, aura une importance fondamentale. En accu-

mulant par le froid l'émanation du radium, MM. Ramsay et Soddy ont pu y trouver, au bout de quelque temps, le spectre très nettement caractérisé de l'hélium, ce gaz qui doit son nom au fait d'avoir été découvert dans le soleil. Il est donc permis de supposer que l'hélium est l'un des produits de la destruction de l'émanation, que l'hélium est créé par l'émanation du radium.

Ce fait, que des expériences en cours semblent, paraît-il, confirmer, qui, en tout cas, s'accorde fort bien avec la présence de l'hélium dans les seuls minéraux contenant de l'uranium et du radium, serait le premier cas de transmutation des corps simples authentiquement observé.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable qu'on peut condenser la radioactivité induite ; on peut aussi la distiller : si on chauffe une lame de platine activée, et si on l'entoure d'une lame maintenue froide, la première cesse d'être active et la seconde le devient.

Mais à côté de ces faits, qui militent en faveur d'une assimilation de l'émanation à un gaz matériel, il en est d'autres qui sont bien difficiles à expliquer par cette hypothèse : on n'a pas observé de pression inhérente à ce gaz, de spectre nettement caractéristique de sa présence, de réaction chimique à laquelle il ait donné lieu.

Il semble donc, jusqu'à nouvel ordre, prudent d'imiter la réserve de M. Curie, qui, sans vouloir préciser autant que M. Rutherford les hypothèses, n'adopte le mot émanation que pour désigner la forme sous laquelle la nouvelle énergie est répandue dans le gaz environnant le radium.

Il y a bien, en effet, énergie nouvelle, et M. Debierne a pu donner de ses transformations le

tableau suivant : « Le radium produit d'une façon continue des centres particuliers d'énergie (émanation) ; ces centres se répandent autour de lui comme un gaz, et la radioactivité excitée sur tous les corps environnants , et caractérisée par l'émission de rayons de Becquerel, est produite aux dépens de l'énergie de ces centres activateurs. L'énergie activateur de l'émanation diminue donc peu à peu pour se transformer en énergie radiante (rayons de Becquerel) émise par les corps activés, et cette énergie radiante se dissipe en produisant les effets précédemment décrits (conductibilité électrique donnée aux gaz, impressions photographiques,...). Il y a ainsi, à partir du radium, une série de transformations d'énergie , depuis l'énergie , de nature inconnue, qui produit l'émanation, jusqu'à l'énergie lumineuse ou électrique, qui résulte du rayonnement Becquerel » (1).

Si l'on peut espérer établir assez vite le processus de ces transformations, leur cause première, le dégagement de l'énergie du radium restera longtemps mystérieuse, troublante même pour bien des idées reçues.

Certes on a proféré, touchant le radium, bien des affirmations outrées. On a pu lire, dans un de nos grands quotidiens, sous une signature autorisée, « que l'énergie d'un gramme de radium représentait soixante milliards de chevaux-vapeur ». Cette phrase, incorrecte au point de vue de la terminologie scientifique, encore plus inexacte au fond, est le résultat d'un véritable tripatouillage de l'article en question. En nous reportant au chiffre déjà emprunté à M. et

(1) *Revue Générale des Sciences*, 30 janvier 1904, p. 60.

Mme Curie, d'après lequel un gramme de radium rayonne environ 80 petites calories par heure, et en nous rappelant qu'une calorie correspond à 0.425 kilogrammètre, nous trouvons que la puissance rayonnée par un gramme de radium à l'heure n'est en réalité que de treize cents millièmes de cheval-vapeur. Et il ne s'agit ici, comme le remarque M. Hospitalier, que d'une puissance thermique obtenue sous un très faible écart de température, trois degrés centigrades environ. En admettant qu'on trouve le moyen d'utiliser d'aussi basses chutes de température, la transformation en travail mécanique ne se ferait qu'avec un rendement insignifiant ; en évaluant ce dernier à un pour cent, il faudrait, pour obtenir une puissance d'un cheval, et sans parler du poids de la machine utilisée, près d'une tonne de radium. Au poids sous lequel les moteurs à essence donnent le cheval-vapeur (3 à 4 kilos), au prix où est le radium, la spéculation serait mauvaise.

Si minime que soit le travail fourni par le radium, le fait de donner ce travail sans changement d'état connu, est en désaccord avec le principe fondamental de la conservation de l'énergie, qui est aussi celui de la non multiplication de l'énergie.

Pour ne pas renoncer au principe de Carnot, base de la thermo-dynamique, comme le principe de la conservation de la matière est celle de la chimie, on s'est évertué à légitimer l'émission continue de travail dont les corps radioactifs nous donnent le premier exemple. On a émis bien des hypothèses ; nous indiquerons les deux principales.

D'après la première, l'énergie du radium ne serait que la transformation incessante d'un rayonnement, qui traverserait l'espace et serait absorbé par ce

corps. Le phénomène serait analogue à celui par lequel le verre d'urane rend visibles les rayons ultra - violets, qui ne le sont ordinairement pas. Cette hypothèse semble battue en brèche par la constance qu'ont observée MM. Elster et Geitel dans la radioactivité d'un même corps, placé à la surface du sol ou au plus profond d'une mine ; cette constance peut pourtant s'expliquer par un très grand pouvoir pénétrant du rayonnement exciteur. Mais l'hypothèse de ce rayonnement n'est jusqu'à présent confirmée par aucun fait. Aussi la seconde hypothèse est-elle plus en faveur.

Elle suppose que le radium est un élément en voie d'évolution, dont les atomes se transforment d'une façon continue, mettant en jeu une énergie considérable, celle que nous percevons. Le dégagement permanent de chaleur que donne le radium, la production de l'hélium militent en faveur de cette hypothèse ; mais on n'a pas jusqu'ici constaté de perte de poids, et cette constance semble incompatible avec le système. Aucun fait, non plus, n'est encore venu appuyer directement la réalité d'une transformation atomique quelconque. Mais on peut dire que les agents physiques et chimiques employés jusqu'ici sont impuissants à opérer pareille transformation, sans que l'impossibilité de cette dernière en soit prouvée. Il est probable qu'une transmutation de la matière ne se révélera que par des phénomènes tout nouveaux et mettra en jeu une très grande quantité d'énergie. Peut-être faut-il voir, dans les phénomènes radioactifs et l'énergie qu'ils dégagent, les effets de la première transformation atomique, dont nous ayons été les témoins. Beaucoup de savants admettent, non seulement la possibilité, mais même la

nécessité de la transmutation, c'est-à-dire de l'unité de la matière.

Qui sait pourtant, si on ne fait pas fausse route, en s'efforçant de concilier les phénomènes radioactifs avec le principe de Carnot ? Et s'il ne faut pas voir dans ces derniers une invitation à restreindre la généralité de ce dernier ? Maxwell, Helmholtz, M. Gouy, ce dernier à propos du mouvement brownien, ont fait, à l'égard de cette universalité, de sérieuses réserves. Le moment n'est-il pas venu de les préciser ? N'oublions pas que nos principes les mieux assis ne sont, au fond, que des hypothèses jusqu'ici respectées par la réalité des faits. Mais, comme le dit très-bien M. Dastre, « on ne saurait exiger d'une hypothèse scientifique qu'elle représente d'ores et déjà la formule définitive et invariable de la vérité. Elle est seulement un moyen de la préparer. »

En terminant exprimons un vœu.

Toutes les jolies découvertes, tous les essais pleins de promesses que nous venons de rappeler ont été réalisés avec une quantité minime de matière : deux grammes de bromure de radium pur, une certaine quantité de bromure moins concentré ! C'est tout ce qu'on a pu préparer jusqu'ici ; et les résidus de traitement de la pechblende, dont on les a extraits, sont déjà presque introuvables ! Si simplement la guérison du lupus et du cancer se confirme, comment va-t-on se procurer la quantité de radium nécessaire pour faire face à ce seul besoin ? Il faut évidemment examiner au point de vue radioactif les résidus de toutes les usines qui traitent les minerais d'urane : pechblende, carnotite. Mais il est impossible qu'ils suffisent pour assurer une grande production. On a bien reconnu la présence de l'éma-

nation du radium dans les gaz extraits de certaines eaux minérales naturelles ; et il est possible que les actions curatives de ces eaux soient en rapport avec le principe radioactif qu'elles contiennent. D'après les travaux de MM. Elster et Geitel, l'air atmosphérique renferme, en très-petite proportion, une émanation analogue à celle du corps radioactif. Mais il est peu probable qu'on trouve là tout le radium dont on aura besoin.

Il faut donc, comme le demande M. Debierne, organiser une chasse méthodique aux minéraux radioactifs. Souhaitons qu'elle soit fructueuse (1).

GÉRARD-LAVERGNE.

(1) Un peu après avoir écrit cet article (février 1904), nous avons lu qu'en Amérique, à l'université de Princeton, M. A.-H. Philips avait réussi à extraire le radium de la carnotite, qui est un mélange d'oxyde de vanadium et d'oxyde d'uranium. Si cette nouvelle se confirme, comme il existe aux Etats-Unis des gisements importants de ce minéral, on peut espérer qu'on en tirera une quantité suffisante de radium.

UN ARTISTE INCONNU

MARCELIN LIABASTRE

Il y a une dizaine d'années, les circonstances me mirent en relation avec un homme aimable et distingué qui, dans une ville à laquelle me rattachent tous les souvenirs de ma jeunesse et tous les liens de mon origine comtadine, remplit les nobles fonctions de Conservateur de Bibliothèque, — d'une Bibliothèque qui compte parmi les plus notables du Midi. — Installé chez nous depuis peu, il avait conquis ses lettres de grande naturalisation (dans un pays qui n'est point prodigue de cette faveur), en publiant, à l'occasion du Centenaire de l'Annexion du Comtat-Venaissin à la France, une très intéressante histoire de l'ancienne capitale de ce pays. Désormais Carpentrasien, il allait devenir bientôt l'ami de tous ceux que des curiosités d'études ou d'art appelaient à fréquenter soit les galeries du Musée, soit les salles de la Bibliothèque confiées à son experte sollicitude.

C'est là que je le rencontrai et que naquit l'occasion que j'eus bientôt d'aller le voir chez lui. — Je le découvris dans un atelier de peinture, étroit et gai, au milieu de toiles, les unes parachevées jusqu'à la signature, les autres encore à l'état d'ébauches, — dans le plus inextricable et pittoresque fouillis que

l'on puisse imaginer de palettes et de pinceaux, de manuscrits et de livres, de gravures et de dessins montant impétueusement à l'assaut de toute tablette libre, de tout pan de mur non encore surchargé d'œuvres... un atelier dont le romantique désordre, — au milieu duquel d'ailleurs se retrouvait sans hésitation celui qui le hantait, — fit ma joie pendant de longs moments. Aux heures où il n'était pas fonctionnaire, classant les fiches d'un catalogue de quarante à cinquante mille ouvrages, mon ami trouvait le temps non seulement de préparer des travaux historiques de longue haleine, ou de rajeunir et de compléter le *Dictionnaire des Notabilités Vauclusiennes*, mais encore de dessiner et de peindre !

Il avait de qui tenir à ce dernier point de vue. Je l'appris ce jour où me fut révélé le très grand artiste dont mon ami était le fils.

*
**

L'œuvre de Marcellin Liabastres et son nom même ne sont pas connus du grand public. Le *Dictionnaire des Artistes de l'École Française*, de Bellier de La Chavignerie et Auvray, lui consacre cette courte mention :

« MARCELLIN LIABASTRES, peintre, né à Rodez.

« Salon de 1839 : *Vue de la Cathédrale et d'une partie de la Ville de Rodez*, mine de plomb.

« Salon de 1866 : *Vallée de Meyringen*, aquarelle (1).

« Le Musée de Rodez possède de cet artiste :
« *Chapelle des Perses, vue du côté du Chevet*, des-
« sin rehaussé de blanc ».

(1) Au Salon de 1866, cette aquarelle avait été, — témoignage précieux de sa valeur, — donnée comme pendant à une aquarelle de la Princesse Mathilde.

Marcellin Liabastres mérite infiniment mieux que cette notice succincte et incomplète. — Incomplète en ce sens que Liabastres fut, en même temps qu'un maître aquarelliste et qu'un maître dessinateur, un musicien de premier ordre : disons, dès l'abord, qu'on ne saurait trouver, pour le qualifier, une formule plus compréhensive et plus exacte que celle qu'on emploie quelquefois, — rarement, — pour caractériser un tempérament d'élite : Liabastres fut une *nature d'artiste*.

Il naquit à Rodez, le 1^{er} juin 1813. — Il fit ses études dans cette ville, sous la direction de son père, proviseur du Collège Royal, et se signala très jeune par ses dispositions peu ordinaires pour le dessin. — Ses goûts artistiques ne l'empêchèrent point d'adopter très sagement la carrière administrative, où il devait se faire une place des plus honorables : à la fin de ses classes, secrétaire et ami de B. Poirson, l'historien bien connu, alors proviseur du Lycée Saint-Louis, il fut ensuite attaché au cabinet de M. de Rémusat, et dans la période qui va de 1836 à 1840, fréquenta assidûment tous les milieux artistiques et littéraires de la capitale. Il fut en relations suivies avec Soulès, Jacque et Decamps ; il fut le camarade de Jeanron et de Fragonard, fils du célèbre peintre du XVIII^e siècle ; et l'ami de Gayrard, le statuaire, né comme lui à Rodez. — Marcellin Liabastres mourut en 1867, âgé de cinquante-quatre ans, directeur de l'importante Maison Centrale de Melun ; ses services administratifs lui avaient valu d'être nommé, en 1865, chevalier de la Légion d'honneur.

I

LIABASTRES PEINTRE.

SON ŒUVRE. — C'est au cours d'une carrière absorbante que Liabastres a produit une œuvre également remarquable par le mérite et par l'abondance de la production.

Elle se compose de peintures, de dessins et d'aquarelles.

Les peintures sont peu nombreuses. Il semble bien que Liabastres ait, de bonne heure, négligé cette branche de l'art. — Celui qui écrit ces lignes a la bonne fortune de posséder l'un de ses tableaux. C'est une étude, de dimensions restreintes, des côtes de l'Océan ou de la Manche, peinte dans la note voilée qui caractérise les paysages de cette région, — de facture très classique, de dessin très consciencieux et très ferme. — Très rares sont, à coup sûr, les privilégiés qui ont pu se procurer des peintures de Liabastres.

Par contre, les dessins abondent dans son œuvre, — dessins soit à la sépia, soit à la mine de plomb. — Lorsque quelques jours de loisirs lui étaient offerts, l'artiste, s'évadant du fonctionnaire, courait en toute hâte vers quelque pays qui l'attirait : vallée du Rhône, Suisse, côtes de l'Océan, Picardie, Oise, Ile-de-France, Aveyron, — le pays natal ! — et il notait dans des albums, qui constituent un véritable trésor, les visions que le hasard de la route parcourue mettait devant ses yeux. Un album entier est consacré à la Nièvre, au Berry et à Autun ; un autre aux superbes monuments gothiques si

nombreux de la Seine - et - Marne et du centre de la France. Quelle mine inépuisable ces pages exquises offriraient à l'éditeur inspiré qui s'aviserait d'emprunter à cette œuvre de véritable artiste les illustrations qui lui seraient nécessaires pour une revue ou pour un livre ! et quelle belle série de cartes-postales on pourrait en tirer, qui serait véritablement hors de pair et s'imposerait au goût de tous les amateurs, par préférence aux reproductions trop insipides de clichés photographiques dont le public est abreuvé !

Mais si notable que soit la part des dessins dans le bagage artistique de Marcellin Liabastres, l'élément capital de celui-ci est constitué par les *aquarelles*. — Non pas que celles-ci soient des plus nombreuses, mais elles sont, à coup sûr, de toutes ses œuvres, celles auxquelles le maître a mis tout son amour, tout son talent. Oui, c'est par ses aquarelles surtout que Liabastres se recommande à l'attention ; c'est dans ce genre qu'il triomphe et donne toute sa mesure ; c'est par quoi il mérite d'être connu comme un grand, — très grand artiste.

*
*
*

Par un sentiment de piété filiale trop naturel pour qu'on ait à y insister, le fils de Marcellin Liabastres n'a pas eu de plus constant souci que d'assurer la conservation de l'œuvre paternelle, et nous entrons dans ses vues certainement en indiquant ici qu'il n'est point dans les cartons de l'artiste, précieusement conservés, de dessin ou d'aquarelle qu'un amateur éclairé ne se puisse procurer à bon compte sous la garantie que le placement ainsi réalisé mettrait l'œuvre cédée en mesure d'être appréciée à sa valeur.

Nous avons dit précédemment que le Musée de Rodez possède la *Chapelle des Perses*, vue du côté du chevet ; le même Musée a acquis, en 1892, une *Vue du Jubé de la Cathédrale de Rodez*, sépia d'après un dessin fait en 1836. Elle a figuré à l'exposition de Rodez de cette même année (1).

Un lot important a été acquis en 1902 par le Musée de Rouen. — C'est une collection de 70 vues de monuments de Normandie, dessinés ou peints par Liabastres, entre 1840 et 1865. — Rouen, Saint-Vandrille, Jumièges, Harfleur, Caudebec, Caen, Évreux, Louviers, Vernon, Les Andelys, le Mont Saint-Michel ont fourni d'admirables modèles à son admirable talent. — La collection est conservée dans son intégrité absolue, en un portefeuille spécial, sous le nom de Marcellin Liabastres, comme collection particulière.

Plusieurs collections particulières se sont enrichies d'aquarelles de Liabastres. Citons notamment parmi les plus importantes : *Pêcheurs à Port-en-Bessin (Calvados)*, collection Ferrier ; — *l'Abbaye du Mont Saint-Michel*, collection Dragon ; et *Vue sur la Vallée de Meringen*, collection Léon Eymard, à Aix-en-Provence ; — *Étude à Sacy (Oise)*, collection Carapanos, à Athènes ; — *Église Saint-Leu (Oise)* et *Vue de Bozouls (Aveyron)*, collection Vincent, à Bollène ; — *Bords du Lac Majeur* et *Source de l'Aveyron*, collection Arraumy ; — *Le Saut du Diable (Suisse)*, collection Georges Maurin, à Nîmes ; — *Chapelle Saint-Hubert, à Amboise*, collection Correnson ; — *Église de Donnemarie (Seine-et-Oise)* et *Au-dessous*

(1) Le Musée de Rodez possède une reproduction d'un médaillon en bronze de Liabastres, œuvre du sculpteur Gayrard ; l'original de ce médaillon est la propriété du fils de l'artiste.

de Caudebec, collection Dauvergne ; — *Près de Saverne (Alsace)*, collection Morenas ; — *Plage de Granville (Manche)*, collection Marius Ferrier, à Avignon, etc., etc.

PROCÉDÉS ARTISTIQUES DE LIABASTRES. — *Aquarelles*. — L'artiste, après avoir très légèrement fixé au crayon les contours principaux de son esquisse, passait deux couches uniformes sur son papier, *outremer* ou *cobalt*, très légères, soigneusement dégradées jusqu'au tiers environ ; les dernières teintes de bleu venaient mourir dans un ton de *terre de Sienne brûlée* (mélange parfois de jaune), qui occupait généralement les deux tiers restants ; — très légère au début, cette teinte s'accroissait en vigueur jusqu'au bas du papier.

Grâce à ce procédé préliminaire, l'artiste a obtenu des colorations excessivement chaudes qu'on ne trouve pas toujours dans les aquarelles modernes.

Son papier était de pur fil ; ses couleurs, excessivement chères, étaient en général de provenance anglaise ; Liabastres a payé jusqu'à 20 francs un pain d'outremer. — Aussi ses aquarelles, faites souvent depuis cinquante ans, ont la fraîcheur du premier jour.

Liabastres s'interdisait, *d'une façon absolue*, l'emploi de la *gouache* pour ses aquarelles. Ses personnages ou autres accessoires, silhouettés sur un morceau de bristol, étaient découpés à la pointe du canif. Plaçant le bristol sur l'aquarelle, à l'endroit voulu, et lavant, avec un morceau d'éponge humecté d'eau, la place que devait occuper l'accessoire, l'artiste arrivait à obtenir un blanc formant la silhouette de l'objet. Une fois la place sèche, il n'avait plus qu'à colorer ; il procédait ainsi quand il voulait obtenir une vigueur sur un point donné de l'aquarelle.

Dessins. — L'artiste préférait le crayon au fusain ; comme il le maniait avec une sûreté de main et une délicatesse magistrales , il n'avait pas le souci du fixatif. — Tous ses dessins d'après nature sont la reproduction exacte de ce qu'il avait sous les yeux ; il était très scrupuleux à cet égard. — Beaucoup de ses paysages sont faits au lavis de sépia.

APPRÉCIATION CRITIQUE. — Nous pouvons maintenant donner de l'œuvre de Liabastres une appréciation raisonnée et d'ensemble.

D'autres l'ont fait avant nous et avec plus de compétence que nous ne saurions le faire :

« La première impression que produit l'ensemble des œuvres de Liabastres, — écrit un artiste en vue, M. H. Lazerges , — c'est la virtuosité des procédés et la sûreté admirable du coup de crayon, deux qualités précieuses qui ne s'acquièrent que par le travail et l'étude profonde de la nature.

« L'œuvre de Liabastres peut s'envisager sous deux aspects : le réalisme de l'impression et la maîtrise de l'exécution. Au point de vue du réalisme de l'impression , les admirateurs de l'impressionisme moderne n'y trouveront pas leur compte sans doute, habitués qu'ils sont à l'étrangeté des procédés nouveaux, mélange le plus souvent de précision photographique et d'ignorance classique. Il leur faut de l'art amusant avant tout, tandis que l'art du maître aquarelliste Liabastres n'est qu'harmonie et sincérité.

« Au point de vue de la nature et de l'exécution, c'est autre chose ; la science est toujours la science, le savoir est toujours le savoir ; aussi, l'œuvre de Liabastres triomphe sur toute la ligne où le faire le plus brillant et le plus spirituel éclate de toute part et défie toute critique ».

.....
« Cet artiste représente la forme et l'idéal d'une époque qui a eu pour représentants les éminents aquarellistes Hubert, Calame, Coignet, Watelet, Lapito, Bourgeois, toute une pléiade d'artistes qui ont fait du simple lavis une forme d'art véritable.

« En résumé, l'œuvre de Marcellin Liabastres est celle d'un amateur remarquable que l'amour de l'art a enflammé ; l'harmonie poétique de ses aquarelles révèle l'artiste obéissant plus à son idéal qu'à sa vision réelle (1), mais que le savoir a maintenu dans les limites où le réalisable doit céder le pas au rêve ; c'est ce qui distinguera toujours l'artiste du praticien ».

M. Charles Desprez, critique d'art autorisé, écrivait de son côté, en 1883, à l'occasion d'une exposition organisée par Mme veuve Liabastres au profit de la Société des Beaux-Arts d'Alger :

« Nous venons de faire en France une rapide mais délicieuse excursion...

« Et nous avons vu, par les plus beaux effets de lumière, — effets du matin et du soir, effets de printemps et d'automne, — quantité des plus riants et des plus fameux sites de France ;

« Montagnes, rochers, ravins d'un pittoresque achevé ; côtes normandes, falaises bretonnes ;

« Beauvais, élite des cathédrales ; Rouen, Chartres, Meaux, Évreux ; ruines fameuses de Provins, des remparts de Vitry, de l'abbaye du Lys, aux environs de Melun ; choix heureux et nombreux de monuments historiques : la tour Saint-Jacques de Paris,

(1) Nous ne saurions souscrire, pour notre part, à cette partie de l'appréciation de M. Lazerges. — S'il est très vrai, en effet, que Liabastres ait idéalisé remarquablement ses modèles, ça n'a, du moins, jamais été au détriment de l'exactitude la plus scrupuleuse !

le château d'Amboise, la fontaine d'Autun ; Saint-Pierre de Caen, le mont Saint-Michel ; puis, nombre de villes, de campagnes, de rivages du goût le plus décoratif : Quimper, Granville, les Andelys, Caudebec, Château - Chinon, Dinan, Étretat, Port - en - Bessin.

« Les sites dont nous venons de parler et vingt autres et cent autres, sont actuellement exposés dans le grand salon de la Société des Beaux-Arts.

« Ils y forment une galerie d'aquarelles, de sépias, de mines de plomb, non moins intéressante pour le peintre que pour le touriste.

« L'auteur, M. Liabastres, n'est ni de notre pays (1), ni même de notre époque. Sa manière, où rien ne fait pressentir encore les influences prochaines de l'orientalisme, de l'anglicanisme et de l'impressionisme, — pardon pour ces grands barbarismes, — remonte à la positive et solide école des Lapito, des Justin Ouvrié, des Soulès, des Hubert et des Ciceri.

« L'architecture, poétisée par des effets de couleur et de perspective les plus savants, les plus osés, y tient une large place.

« Puis, brochant sur l'architecture, les rochers, les bois, les marines, tout un monde de paysages, depuis le tableau léché, parachevé et signé, jusqu'au croquis rapide, jusqu'à la simple ébauche.

« Aussi, visiter la collection de M. Liabastres, ce n'est pas seulement faire l'aisée et curieuse excursion dont nous parlions en commençant, c'est encore vivre et s'assimiler, pour ainsi dire, en quelques instants, sans efforts ni étude, la laborieuse et fructueuse vie d'un artiste de talent ».

(1) L'article était publié dans un journal algérien, auquel nous empruntons ces lignes.

*
* *

Voudrait-on maintenant nous permettre à nous, profane, de faire connaître notre sentiment après les deux éminents critiques dont nous venons de reproduire l'opinion ? — Nous le donnerons en toute humilité, mais avec toute la franchise que peut inspirer une forte conviction.

Liabastres nous paraît remarquable d'abord par sa *science parfaite du dessin*. — Rien n'est indécis ni imprécis dans son œuvre : le trait, estompé lorsqu'il le faut, n'en est pas moins tracé toujours, et à la place où il doit être, de façon à donner, du monument ou du paysage reproduits, une vision très nette, très claire et très réelle. — Bien peu, parmi nos artistes modernes les plus réputés, possèdent la science du dessin qui distingue Liabastres.

Qu'on n'aille pas croire, cependant, que cette religion de l'exactitude du trait aboutisse à des précisions froides de clichés photographiques. — Rien n'est plus vivant qu'un dessin ou qu'une aquarelle de Liabastres ; — vivant comme le comporte le spectacle qu'il a sous les yeux : à l'Océan mugissant sous les falaises, il laissera sa teinte grise ; les marines des côtes bretonnes ne peuvent être lumineuses et vibrantes comme une marine méditerranéenne ; les cathédrales ou les ruines gothiques, auxquelles il paraît s'être particulièrement complu, ont des siècles d'existence : il les a vues couvertes de la mousse et de la patine du temps ; — ce qu'on peut hardiment affirmer, c'est qu'il est toujours « *dans la note* » ; — quel plus bel éloge peut-on faire d'un artiste ?

Ajoutons encore que Liabastres porte son amour

de la précision jusqu'à se rapprocher, à certains moments, du miniaturiste. La façon dont il peignait ses personnages dans les aquarelles le prouve, et aussi le fini souvent minutieux du détail dans ses dessins et ses lavis ; mais l'œuvre n'est pas moins *grandement* et *largement* traitée dans son ensemble. Il est, à notre sens, *réaliste* par la vision précise, exacte, détaillée qu'il a de son modèle, et par la façon vigoureuse dont il traduit sa vision sur le papier ; mais sa traduction est, en même temps, noblement *idéaliste*.

Cet idéalisme est, en même temps que le réalisme que nous venons d'essayer de préciser, une des caractéristiques essentielles du talent de Liabastres. L'âme de l'artiste et l'émotion qui l'animaient passaient dans tous les dessins sortis de sa main. J'ai conservé surtout l'impressionnant souvenir d'une grande aquarelle représentant, embrumées, sur les monts abrupts qui surplombent le fleuve, les ruines d'un bourg féodal des bords du Rhin : une page admirable, d'un romantisme sincère et contenu, admirable évocation des moyennageuses forteresses où Victor Hugo plaça ses *Burgraves*. L'œuvre du peintre n'était pas indigne de l'œuvre du poète ; elle l'eût même complétée, au besoin, en offrant aux yeux une image adéquate à celles que la lecture du drame évoque dans les esprits.

Et l'examen de vingt autres aquarelles du maître, sous des variétés d'aspects presque infinies, ne saurait que confirmer l'appréciation que nous venons de formuler.

II

LIABASTRES MUSICIEN

Aussi remarquablement doué pour la musique que pour le dessin, Liabastres jouait de plusieurs instruments. — Toutefois, il avait une prédilection pour l'harmonium, dont il jouait d'une façon supérieure. La pratique de cet instrument, une étude approfondie de la science de l'harmonie, son tempérament quelque peu mystique, devaient naturellement l'amener à composer de la musique sacrée.

Ses premiers essais dans ce genre datent de Clermont (Oise), où il avait créé une école de chant dans l'établissement pénitentiaire qu'il dirigeait. — Mais c'est surtout à Melun, pendant les dix dernières années de sa vie, alors que le dessin et l'aquarelle n'ont plus de secret pour lui, que son âme d'artiste, toujours avide d'apprendre et de produire, est poussée d'une façon irrésistible vers la composition de la musique sacrée.

Dans l'accomplissement de ses fonctions administratives, une des constantes préoccupations de l'esprit de Liabastres, largement ouvert aux conceptions philanthropiques et moralisatrices, fut de rendre à la société, sinon corrigés tout au moins améliorés, les malheureux dont la garde lui était confiée.

Comme le constatait un moraliste contemporain de Liabastres : « C'est à celui-ci que revient l'honneur d'être entré dans cette voie de tenter l'emploi de la « musique pour assouplir l'âme endurcie du prisonnier ». En 1860, il formait, avec les élèves détenus

de l'école de chant, un orphéon qui comptait bientôt près de 100 exécutants.

Cet orphéon chantait la messe en musique à la chapelle pénitentiaire, le premier dimanche de chaque mois et les jours de fête ; à titre de récréation, il exécutait de la musique profane. Une anecdote charmante mérite d'être relatée ici. En 1864, un concours musical avait lieu à Melun. Les orphéons qui y prirent part se distinguèrent plus par leur bonne volonté que par leur mérite, qui fut jugé très médiocre par le jury. Liabastres, qui était l'un des juges, ne put résister à la tentation d'offrir à ses collègues une audition de l'orphéon de la Maison Centrale, lequel, — est-il besoin de le dire ? — n'avait pas été inscrit au nombre des sociétés concurrentes. L'impression que tous éprouvèrent fut si profonde et si durable, qu'en 1901, Laurent de Rillé, appelé à présider un concours musical à Carpentras, rappelait, en termes charmants, dans une lettre au fils de Liabastres, l'émotion qu'il avait ressentie en entendant interpréter magistralement ses *Enfants de Paris* par l'orphéon de la Maison Centrale.

L'œuvre de musique sacrée la plus remarquable de Liabastres est sa *Messe solennelle à quatre voix*, restée en manuscrit comme toute sa musique d'ailleurs. On peut même la considérer comme entièrement inédite, car les satisfactions d'amour-propre du compositeur ne dépassèrent jamais les limites d'un cercle intime. Une fois, cependant, à l'occasion de la consécration solennelle de la nouvelle chapelle pénitentiaire de Melun par l'évêque de Meaux, Mgr Allou, en août 1866, le *Kyrie*, le *Gloria*, l'*O Salutaris* et le *Domine Salvum fac* de sa messe furent exécutés devant un public d'invités exceptionnellement admis dans cette enceinte. L'harmonium fut tenu, en cette

occasion, par le savant et habile organiste de Saint-Roch, M. Vervoitte, ami de Liabastres et admirateur de son talent.

Espérons qu'un jour une grande maîtrise de France recueillera l'œuvre musicale de Liabastres et lui assurera le juste renom dont elle mérite de jouir parmi les amateurs de noble et belle harmonie (1).

CONCLUSION.

Pour n'avoir pas été, de son vivant ou après sa mort, un des artistes adoptés par la faveur publique, classés et catalogués dans la liste des talents définitivement *consacrés*, Marcellin Liabastres n'est pas moins digne d'admiration, et ses œuvres ont leur place marquée dans toutes les collections privées et publiques qui s'honorent d'être les asiles du Beau, sans se préoccuper de savoir s'il y a un Beau « officiel » « arrivé » et un Beau moins intéressant parce que « hors cadre ».

J'ai rêvé souvent, au cours de méditations sur les idées de renaissance de la vie provinciale que beaucoup préconisent et que si peu s'efforcent de traduire dans les actes, — j'ai rêvé souvent d'une galerie qu'un provincial de goût pourrait constituer sans s'imposer, en définitive, de lourds sacrifices. J'en bannirais toute peinture « commerciale », quelle qu'en fût la valeur marchande ; toute toile peinte en vue de la « production » rémunératrice. Je n'oserais espérer y voir entrer jamais un Meissonier ou

(1) Moins important est le lot de musique profane de Liabastres. — Citons, dans ce genre, son *Orphéon du Prisonnier*, composé pour les élèves détenus de Melun (paroles et musique) ; et une *Sérénade*, pour violon, flûte et piano, qui fut exécutée en public par des membres de la Société des Beaux-Arts d'Alger, en 1885, avec un succès dont la presse algérienne se fit l'écho.

un Bonnat ; de Vayson, mon compatriote, je bornerais mon espoir à obtenir une étude ; et aussi de Montenard, le Varois si fidèle à son sol natal ; mais je serais fier d'y montrer des chemineaux de Laplanche, — le dessinateur et aquarelliste Comtadin qui, dans sa retraite de Sainte - Garde, sut si bien silhouetter les innombrables types de la « pauriho » rurale ; — des « Arlatenco » si fraîches de ton et si pures de dessin, de Bonaventure Laurens, dont le pinceau, même en sa quatre-vingtième année, sut rester jeune comme les sujets qu'il traitait : jeunes filles ou paysages de Vaucluse ; — des esquisses du talentueux, modeste et original Jules Laurens, dont l'atelier discret mérite de devenir le lieu d'un pèlerinage carpentrassien ; — des toiles des Lucien Gautier, des Joseph Milon, des Ducros, des Niollon, amateurs qui ont fait de l'école aixoise un vrai « repaire » d'artistes, selon une pittoresque expression. — A Benoni Auran, l'artiste « arrivé » à Paris, mais resté fidèle à son Montoux, je demanderais au moins une bluette ; à mon compatriote Joseph Eysséric, — un universel qui excelle en toutes choses : mathématicien, musicien, voyageur, littérateur, graveur, aquarelliste et peintre, — une de ses curieuses toiles où flamboie, dans ses détails les plus minutieux, un navire au repos, et cependant frémissant, dans un port méditerranéen. — Et à côté de toutes les œuvres de ces artistes provençaux, — mon horizon ne se bornant pas étroitement aux cimes et aux frontières aimées de l'art local, — je mettrais à une place d'honneur, comme on fait pour un hôte de grand mérite, les aquarelles et les dessins de Marcellin Liabastres.

LÉON EYMARD.

LA SAISON DU THÉÂTRE D'ORANGE

La réouverture annuelle du grand théâtre antique est devenue une solennité périodique de notre région méridionale. Dans des temps non lointains, les représentations étaient annuelles ; le programme, composé avec des drames antiques ou des tragédies classiques ; l'interprétation, confiée aux artistes de la Comédie Française. On se réunissait au pied du mur antique avec une sorte de respect religieux, et la foule immense communiait dans l'art le plus pur. Les choses et les municipalités ont changé... L'année dernière il y eut trois séries de représentations, trois cycles, comme on dit, sous trois directions différentes. Cette année il y en a eu deux seulement, la première sous la direction de Madame Caristie Martel, l'autre sous la direction de notre confrère et ami Antony Réal. D'aucuns pensent qu'il est des parfums dont on ne peut respirer l'odeur qu'avec des jalouses précautions et aussi des impressions d'art dont il sied d'espacer le charme aigu et d'emporter un rare souvenir. Ceux-là, et ils sont nombreux, ont trouvé qu'il y avait un cycle de trop. Le gros public fut de leur opinion qui déserta la première série et ne vint en masse qu'à la seconde.

Aucune question personnelle n'est en jeu. Madame Caristie Martel n'a-t-elle pas d'ailleurs par héritage

quelque droit sur le vieux théâtre ? N'est-elle pas la petite fille du grand architecte qui lui a redonné une seconde vie en le restaurant avec un goût si sûr et une intelligence créatrice ? N'a-t-elle pas elle-même, dans *l'Empereur d'Arles* de notre confrère Mouzin, obtenu un des plus vifs succès et fait une des plus belles créations de sa trop courte carrière artistique ? Mais il ne suffit pas de porter un nom illustre, d'avoir reçu de la nature et avec largesse ses dons les plus gracieux, d'avoir soi-même un sens très vif de l'art : encore faut-il savoir administrer. Madame Caristie Martel n'avait eu l'année dernière qu'un demi-succès ; l'euphémisme cette fois ne serait pas même à sa place. Lentement les trois soirées du premier cycle se sont déroulées dans ce grand cadre que la foule n'animait pas ; elles ont paru longues.

Madame Caristie Martel avait choisi trois pièces nouvelles, de trois jeunes auteurs. Elle avait sans doute ses raisons pour cela, des raisons de directrice.. En tous cas on doit lui être reconnaissant d'encourager ainsi les jeunes talents et de leur permettre d'aborder la rampe.. La prudence élémentaire commande toutefois d'appuyer ces nouveautés par un des chefs-d'œuvre classiques bien connus qui font la recette et suppléent aux incertitudes, aux échecs éventuels.

Les trois œuvres choisies, *Hippolyte couronné*, *Cynthia*, *Dyonisos* étaient toutes recommandables par quelque côté. M. Jules Bois a le sens dramatique très développé ; M. Meunier est expert dans la conduite et le développement d'une action pathétique ; M. Joachim Gasquet est un peu plus qu'un bon poète. Aucune de ces pièces n'a laissé aux spectateurs l'impression d'un drame fini, prêt pour la

représentation et tel qu'il recueillît les suffrages des délicats et les applaudissements d'un auditoire, facile pourtant à contenter. Euripide fut l'inspirateur de MM. Bois et Gasquet. C'est un protagoniste com-mode. On peut prendre avec lui des licences que les grands tragiques, Eschyle et Sophocle, ne supporteraient pas. Ceux-ci, on les traduit, on les respecte, on les admire ; celui-là on peut l'arranger et les choses n'en vont pas plus mal. Ainsi fit Racine et sa « *Phèdre* » pour être dans le goût du xvii^e siècle n'en est pas moins une admirable chose. L'auteur de *l'Hippolyte couronné* ne pouvant rivaliser avec les vers de Racine a pris le parti de très peu soigner les siens et de leur donner parfois une allure vraiment trop familière. On ne saurait s'étonner que l'auteur Mysogine de *l'Ève future* ait choisi pour héros le fier et virginal Hippolyte. Le premier acte d'Euripide est celui que Racine a serré de plus près. M. Jules Bois se trouvait donc ici en comparaison directe. Puisqu'il a pris avec Euripide de larges libertés, il aurait peut-être pu continuer et se soustraire au danger de trop étroites affinités. L'aimable simplicité avec laquelle sa *Phèdre* raconte à sa nourrice les transports de sa passion et l'ardeur de son désir détonnait dans ce cadre tandis que chantaient dans les mémoires les plus rebelles les harmonieux vers de Racine, les plus beaux peut-être parmi ceux qui aient jamais été écrits dans notre langue. On a beaucoup reproché à Racine la longueur de son récit de Thérémène. Qu'est-ce donc à côté de la lente mort d'Hippolyte à laquelle nous fait assister M. Bois. Euripide du moins expédie assez rapidement son héros chez les mânes. Celui de M. Bois a vraiment trop de forces et dit trop de choses pour un

homme qui a les reins cassés. Il interpelle tout le monde, les jeunes Thébaines, son père, son aïeul, Diane et finit par se couronner lui-même, ce qui est contraire au texte d'Euripide, aux usages grecs et... à la modestie. Ces réserves faites, il convient de louer chez M. Bois un sens très aigu de la scène et l'art de nouer les péripéties du drame. Le dialogue entre le père et le fils devant le cadavre de Phèdre est vraiment une belle chose.

La pièce de M. Meunier, *Cynthia*, est celle sur laquelle on comptait peut-être le moins et qui a obtenu le plus de succès auprès du gros public. Le drame n'y manque pas ; il y est même sombre, et fondé sur un point de départ que nos mœurs modernes rendent déplaisant. Cette aventure d'une jeune Marseillaise antique, trop passionnément aimée par son frère et qui par ainsi ne peut répondre à l'affection légitimement partagée d'un jeune navigateur grec, nous est exposée avec des péripéties aiguës, bien calculées, encore qu'un peu mélodramatiques. La langue est bonne ; le vers, sonore et soigneusement travaillé. Ce n'est pas évidemment l'œuvre ; mais c'est un début qui promet et classe honorablement son auteur. Coupons les ailes en passant à un canard qui commence à voleter dans le monde des lettres : *Cynthia* est bien de M. Meunier et n'a d'autre attache administrative que celle d'un haut patronage.

Faut-il dire de *Dyonisos* que ce drame nous a donné l'occasion d'entendre quelques-uns des plus beaux vers dont la scène française ait retenti dans ces derniers temps ? Il faut le dire. Que cette pièce, adaptation des *Bacchantes* d'Euripide, est l'œuvre d'un fin lettré et profile à l'horizon dramatique un pur spécimen de l'art grec ? Il faut le dire encore. Qu'elle

est bien construite, intéressante, claire et qu'elle tient le spectateur en haleine jusqu'au dénouement ? Non, il ne faut pas le dire.

Les interprètes ont vaillamment défendu ces œuvres naissantes. Tous et toutes méritent des éloges. Hors cadre, dans l'*Hippolyte Couronné*, nous avons eu la satisfaction d'entendre Mme Segond-Webert et Albert Lambert fils. Mme Weber créa sa « *Phèdre* » avec la puissante originalité qu'elle sait imprimer à toutes ses créations. M. Albert Lambert fils fut un Hippolyte hellénistique d'une sûreté et d'un goût parfaits. Je dis avec intention « hellénistique » et non hellénique. Euripide est un précurseur des Alexandrins ; ses personnages disertent et son drame est enguirlandé de jolieses et de surprises. Ses héros, si farouches soient-ils, sont des raffinés ; cette nuance, M. Albert Lambert fils l'a merveilleusement fait ressortir.

J'ai hâte d'arriver au second cycle. Celui-ci avait été organisé avec beaucoup de soin et avec une intelligence parfaite des convenances du théâtre antique d'Orange. C'est que notre confrère Antony Réal l'aime passionnément et le connaît à merveille, ce monument grandiose et unique, qui, jaloux de sa beauté propre, ne daigne en communiquer l'ambiance qu'aux œuvres vraiment dignes de lui. Les pièces que notre confrère avait choisies s'appelaient *Andromaque*, *Amphytrion*, enfin l'*Arlésienne*, avec la musique de Bizet. Ce programme était admirablement composé ; il était aussi très original et constituait une nouveauté. Les pièces de Racine et de Molière sont consacrées classiques ; mais jusqu'ici elles n'avaient pas été représentées en plein air. La *Phèdre* de Racine avait médiocrement réussi à Orange l'année

dernière. La tentative de jouer des œuvres comiques, les *Précieuses Ridicules*, notamment, avait complètement échoué. Fallait-il renoncer à jouer du Racine ? et devait-on proscrire Molière de la scène du théâtre antique ? Enfin, le théâtre moderne devait-il être écarté lui aussi ? Et n'y avait-il pas lieu de chercher et de provoquer une formule nouvelle en ces résurrections de l'art ancien ? *L'Arlésienne*, drame antique par l'inspiration, moderne par les costumes et l'état des personnages, semblait tout naturellement indiqué pour l'essai rêvé.

Le succès a couronné la tentative de notre confrère et justifié son audace. La foule, accourue avec empressement à ces représentations, en a remporté une de ces grandes impressions d'art qui datent. L'effet produit a été très vif dans l'ensemble, divers cependant suivant les pièces représentées. Il est intéressant de mesurer l'échelle des sensations du public et des applaudissements recueillis. C'est un document utile pour la formation de l'art du théâtre en plein air, avec lequel il faut désormais compter dans nos départements méridionaux.

Ecartons d'abord la part qui revient à l'orchestre Colonne. La musique, même médiocre, et à plus forte raison quand elle est bonne et supérieurement exécutée, sera toujours un élément important des représentations dramatiques du plein air. Elle en amplifiera toujours le succès, y suppléera dans certains cas. Le cycle Caristie Martel a très cruellement souffert de l'absence de musique de scène. Le cycle Antony Réal aurait réussi sans doute quand même, sans l'orchestre Colonne ; mais il n'aurait pas eu le même éclat.

Cependant la pièce qui a le plus porté a précisé-

ment été jouée sans musique de scène, je veux dire le vieil *Amphytrion*. Pour les lettrés, ce fut une surprise ; pour la foule, ce fut une emprise complète. Nous savions tous que Molière était un grand poète ; au pied de ce mur géant qui ne souffre pas la médiocrité, les vers libres du grand auteur français résonnaient harmonieux, souples, charmant l'oreille et prenant l'attention par leur clarté sonore. Seul, le mari-vaudage de Jupiter et d'Alcmène a quelque peu vieilli ; on en fut vite averti par je ne sais quelle vibration intime et communicative de la foule. Mais tout le reste, les monologues de Sosie, ses dialogues avec Mercure, les fureurs d'Amphytrion, presque tout en définitive, porta pleinement et intéressa jusqu'au bout un auditoire pourtant fatigué et pressé d'aller prendre le train. Cela prouve que Molière est le plus humain de nos grands poètes classiques, celui qui a le plus profondément atteint le tréfonds de la nature et remué des sentiments toujours les mêmes, sous toutes les latitudes et dans tous les temps. Nous nous en doutions bien quelque peu ; mais une preuve nouvelle n'est pas pour déplaire aux moliéristes passionnés. Faudrait-il aller plus loin et croire que les grandes pièces, telles que le *Misanthrope* et le *Tartuffe*, puissent obtenir le même succès. Je ne le crois pas ; le cadre impose ici le choix de la pièce. Mais dans l'œuvre de Molière, il reste encore de quoi butiner au profit du théâtre en plein air. Les grands comiques grecs et latins offrent une mine encore à exploiter. La tranchée est désormais ouverte ; il est facile de la pousser plus avant.

Andromaque semblait de prime abord mieux appropriée aux conditions scéniques du théâtre d'Orange ; pièce grecque, personnages aux chlamydes flottantes ;

unités d'action, de lieu et de temps ; pas d'autres décors nécessaires que le mur fameux ; une musique de scène signée Saint-Saëns. Le public a senti que c'était beau, très beau ; il applaudit convenablement : un point, ce fut tout. L'assemblée témoigna par cette attitude qu'elle avait des lettres, que Racine lui agréait ; mais ne l'enthousiasmait point. Il faut bien l'avouer, *Andromaque* a vieilli. D'abord ce n'est pas une des meilleures pièces de notre grand tragique, il y a vraiment trop d'ornements, genre xvii^e siècle, dans la bouche de ces personnages de la fable grecque, aux étranges costumes et aux mœurs barbares : Hermione transmutée en princesse ; Pyrrhus en gentilhomme de cour ; le fatal Oreste dissertant sur ses états d'âme. Toutes ces choses sont dites, je le veux bien, en vers superbes ; mais à la condition qu'on ne se serve pas de la trame d'Euripide pour y dérouler un aussi délicat tissu. On parle beaucoup de psychologie par le temps qui court ; Racine avait depuis longtemps pratiqué la chose avant le mot ; tous ses personnages sont merveilleusement étudiés ; ils sont d'une très vivante humanité, ils le sont trop pour le théâtre en plein air qui a besoin de plus grand que nature ; du Rodin et non du Clodion. Et il y avait bien aussi quelque peu de la faute des interprètes ; ils furent trop consciencieux, trop pénétrés de l'idée qu'ils jouaient un chef-d'œuvre classique. M. de Max oscillait entre le naturel de son puissant tempérament et la tension qu'il s'imposait pour réaliser l'idéal racinien ; M^{lle} Moreno, qui est une admirable diseuse, faisait un sort à chacun des vers d'*Andromaque* ; or, nous n'étions pas dans une classe de poésie ; M. Monteux donnait au personnage de Pyrrhus un très grand air et un style de haute correc-

tion ; jamais prince aussi distingué n'aurait pu commettre les atrocités de la prise de Troie. Seule, Mme Ventura avait pris carrément le parti de sauter par dessus Racine pour essayer d'atteindre le personnage de l'Hermione grecque. Elle a joué avec ses nerfs, se souciant peu d'être une princesse, se contentant d'être une femme.

L'*Arlésienne* de notre Daudet, avec musique de Bizet, était le clou du cycle Antony Réal ; c'était aussi, comme je l'ai dit, l'épreuve la plus redoutable dans l'essai tenté de modernisation. Toutes les précautions avaient été prises pour rehausser l'éclat de cette représentation. L'interprétation avait été confiée à des artistes de premier ordre : avec le grand Coquelin dans le rôle de Balthazar ; l'excellent M. Dorival, dans Federi ; Mesdames Cora Laparcerie et Moreno tenaient les rôles de la mère et de Vivette ; les rôles secondaires avaient été distribués de très remarquable façon : Jean Coquelin jouait le patron Marc ; M. Monteux, Mistifos ; M. Duparc, un des artistes qui connaissent le mieux le théâtre d'Orange, jouait le rôle de grand-père ; M. Colonne dirigeait avec amour l'exécution générale de la partition de Bizet. La pièce était très bien sue et mise au point admirablement. Le ciel lui-même s'était mis de la partie et s'était fait plus méridional encore pour envelopper d'une adéquate et convenable atmosphère cette pièce méridionale.

Le succès fut grand sans doute ; il n'atteignit pas cependant le degré d'enthousiasme auquel s'étaient élevées jadis certaines pièces grecques, telles *Antigone* et les *Phéniciennes*. Ceci ne veut pas dire que l'*Arlésienne* fut peu goûtée : au contraire, elle réussit et, je le répète, ce fut un succès, absolument

parlant ; mais par comparaison elle fut moins... comment dirai-je ? mettons qu'elle dérouta les spectateurs tout en leur plaisant et aussi un peu les interprètes tout en étant très bien étudiée par eux. Faut-il en conclure que le théâtre d'Orange doit être exclusivement ouvert aux œuvres antiques, et qu'il faut renoncer à chercher pour le plein air des formules d'art dramatique moderne ? Non, et je pense au contraire que la tentative de l'*Arlésienne* a ouvert une voie nouvelle. C'est le public dans l'occurrence qui me paraît avoir tort. La grande majorité des spectateurs se recrute dans un milieu intelligent, sensible à la beauté ; mais peu habitué au théâtre. Son éducation fut faite avec les pièces du théâtre antique, très simples, très extérieures ; il n'aime pas à réfléchir ; c'est en somme un primitif, qui se laisse prendre par l'appareil du spectacle et la sonorité redondante de la forme. Or, c'est le grand avantage du théâtre en plein air comme aussi son infériorité qu'il transforme en une foule ses auditeurs. Toutes les distinctions de culture s'effacent ; les individualités se fondent dans la masse. On est si nombreux, si pressé les uns contre les autres que les plus personnels subissent la communication électrique de la grande masse qui les entoure. Dans cette formation d'une psychologie de foule, c'est naturellement le plus grand nombre qui l'emporte et le détermine, et la majorité en littérature comme en bien d'autres choses n'est pas le juge le plus sûr.

S'il s'agissait de toute autre pièce, on pourrait se rappeler l'aventure de Molière et de sa servante Martine, et se demander en définitive si ce n'est pas le grand public qui a raison contre le petit nombre des lettrés. Mais l'*Arlésienne* a déjà subi l'épreuve du recul dans

le temps et en est sortie triomphante. Les autres pièces du théâtre d'Alphonse Daudet grisonnent un peu ; celle-ci s'affirme en France et à l'étranger comme chef-d'œuvre acclamé. Si donc le public d'Orange a quelquefois hésité, c'est lui qui avait tort.

Reste la question de savoir si la pièce était adéquate au cadre. Mais alors le répertoire de ce théâtre en plein air va se restreindre singulièrement. Or il arrivera bien un moment où le répertoire antique sera épuisé. Toujours des héros Grecs ou Romains ! Toujours les aventures de la famille d'Œdipe, ou des enfants d'Agamemnon. Non ! C'est vraiment abuser des héros et des demi-dieux ! Quel amour de fréquentations aristocratiques pour un peuple qui se dit démocrate !

Mais revenons à parler sérieux. Le théâtre en plein air, pour n'être possible que sous le climat méridional, n'en est pas moins une manifestation de l'art dramatique, ayant aujourd'hui pignon sur rue et droit de cité dans la république des lettres. Il importe d'étendre sa sphère d'action, de renouveler son répertoire et de préparer son avenir. C'est le grand mérite de notre confrère Antony Réal de l'avoir compris, et, s'il n'a pas choisi cette année de pièce nouvelle pour ses représentations, du moins a-t-il ouvert courageusement une trouée par où passeront les œuvres futures ; le succès appartient aux audacieux et aux épris d'art qui vont de l'avant sans se laisser arrêter aux préoccupations trop mesquines de l'ordre matériel : *Sémiramis* aux arènes de Nîmes ; *Amphytrion* et *l'Arlésienne* à Orange en ont été la preuve éclatante.

GEORGES MAURIN.

IMPRESSIONS D'ORAN ⁽¹⁾

CHAPITRE II

MŒURS ET COUTUMES

On a dit : « L'Algérie, c'est l'exagération du Midi. » Rien n'est plus faux que cette affirmation, et je revendique hautement pour mon pays, pour ce Midi si vivant, si actif, si probe, l'honneur d'être unique en son genre et de ne pas servir de terme de comparaison avec une nation composée en majeure partie de bandits, de fainéants et de goujats.

Il y a, parmi la masse de ces gens-là, quelques bons français restés probes. Mais ils sont fort rares et ce sont des hommes qui, certainement, ne s'occupent pas de leurs semblables, et n'ont avec eux aucune relation (2).

Le Français honnête est isolé, et s'il essaye de sortir d'un isolement qui finit par lui peser, malheur à lui : l'air ambiant, la contagion fatale l'étreindront ; les mauvais conseils ne lui feront pas défaut et ceux qu'il

(1) V. le numéro de Septembre 1903.

(2) Un de mes excellents amis qui a habité Oran et qui occupe à Nîmes une place enviée s'est ému de mon pessimisme et a trouvé que j'exagérais..... Mettons qu'il a l'âme trop noble et trop bonne pour avoir pu l'abaisser à examiner l'état d'esprit de ceux qu'il ont momentanément entouré.

P. T.

croit ses amis, se jouant de lui, parviendront peu à peu à en faire un être égal à eux, un être fourbe et menteur. Il lui sera difficile de se soustraire aux dangers que cachera l'amitié d'un juif ou d'un espagnol — surtout d'un juif.

Car celui-ci sait s'y prendre. Son caractère sait, au besoin, se plier à celui de l'homme dont il convoite la ruine. Il est doux, bienveillant, au début. « Oh ! le saint homme ! » est-on tenté de dire, dès qu'on a passé quelques instants avec lui..... Mais peu à peu son caractère change. S'il vous connaît depuis quelques mois, il deviendra insensiblement arrogant et irrespectueux ; il vantera sa civilisation ; il vous fera entendre qu'il est supérieur à vous et que, du moment où sa race, fort peu nombreuse au début, a si bien résisté, s'est conservée encore si vivace à travers tant de siècles, malgré les persécutions sans nombre dont elle a été l'objet, c'est qu'elle représente une catégorie d'hommes éminents, d'hommes énergiques que ne sont pas les chrétiens qui, à son dire, s'amollissent et se désorganisent tous les jours.

Et voilà pourquoi le juif prétend à la domination universelle.

En Algérie, rien ne contrarie son projet grandiose. Il est habitué à ce que tout plie devant lui. Il est à la tête du commerce. Seul, il fait des affaires. On trouve un certain nombre de commerçants catholiques — mettons, plutôt, antijuifs, — mais, comme je l'ai fait observer tout à l'heure, ils usent des procédés chers aux Israélites envers leurs concitoyens, quand leur commerce devient prospère. D'ailleurs, la plupart de ces commerçants chrétiens sont des marchands au détail ; or ils sont forcés, pour avoir le gros, de s'adresser à des courtiers ou à de grands

négociants qui sont juifs — juifs tous sans exception ou alliés à des juifs.

J'ai dit qu'il y avait dans le gros commerce quelques Espagnols. Ils sont peu nombreux. L'Espagnol n'est pas fait pour cette carrière. Il n'a pas d'ambition et est paresseux. Il a le pain et le gîte chez nous ; cela lui suffit. Il travaillera tout juste pour les avoir et ne pas en être dépossédé.

L'Espagnol est surtout agrarien. Il est employé dans les grandes fermes des environs d'Oran. Il sue sang et eau — parce qu'on le force à travailler — pour obtenir un salaire dérisoire. Mais ce salaire est énorme, comparativement à ce qu'il gagne en ville.

L'Espagnol qui ne quitte pas la ville se place chez les commerçants, comme employé. Il se contente d'un salaire très réduit ; aussi porte-t-il un préjudice très grand aux malheureux français qui n'ayant jamais été habitués à vivre aussi mesquinement que l'Espagnol, ne peuvent se contenter du même salaire. Avec un franc cinquante par jour, l'ouvrier espagnol se trouve heureux. Aussi, que mange-t-il ? — Il mange pour dix sous à peine ; il se vêtit très mal, ne prend pas la peine de changer de lingerie : s'il dépense six à sept francs par mois pour son habillement, c'est un luxueux personnage. Son loyer est minime : ils vivent deux, trois familles dans d'affreux taudis et chacun contribue à payer le loyer ; chacun débourse, à cet effet, quelques sous tous les mois. Il couche, mange, s'assied sur des nattes : les meubles n'existent pas pour lui. Tout le reste de son gain est économisé : il compte, avec ses économies, passer de tranquilles vieux jours en compagnie de sa gargoulette et de son anisette.

L'Espagnol est un être peu sociable : il se fait

difficilement aux relations. Il vit cependant en assez bonne intelligence avec l'Arabe qui a, à peu près, le même caractère.

Celui-ci est nonchalant et voleur.

Il est doux et timide, parce que fataliste. Nous lui avons enlevé ses immenses territoires ; nous le pressurons, nous l'accablons d'impôts. D'abord, il s'est rebiffé ; peu à peu, il comprit que le « roumi » fût plus fort que lui : il s'est soumis ; Allah l'a voulu sans doute. En somme, il s'accommode assez bien de notre domination. Il a cependant dû régler ses mœurs et se conformer au modèle venu de France. Il n'a plus le droit d'avoir plusieurs femmes, parce que le Français n'en a qu'une ; il doit déclarer ses maisons, ses propriétés pour payer les impôts ; il faut qu'il sache qu'il y a une institution qui s'appelle l'enregistrement et qu'une dime est due à celle-ci chaque fois qu'il accomplit une opération un peu importante. Ce sont des vexations : il les supporte maintenant, sans murmure.

Il n'a pas la haine du Français, comme le Juif ou l'Espagnol. Il est même bienveillant pour nous. L'Arabe riche de l'intérieur aime, d'ailleurs, à montrer ses richesses, son confortable. Il fera visiter son douar, montrera ses chevaux, ses serviteurs avec fierté, à qui lui fera le plaisir de prendre le moka ou le cousscouss chez lui. Il pratique largement l'hospitalité non point par fraternité, mais par désir d'éblouir, d'étaler ses richesses aux yeux de son hôte, de lui faire sentir qu'il est un homme d'importance, un grand seigneur. La modestie ne va pas toujours avec la douceur.

Au contraire, le Marocain est modeste. C'est un travailleur infatigable. C'est lui que l'on voit sur les

quais, portant les lourds ballots déchargés des steamers ; lui qui travaille à la maçonnerie des maisons ; lui, en un mot, que l'entrepreneur emploie, sûr de trouver un aide ardent au travail, endurant et habile.

Toutefois, comme il y a fagots et fagots, il y a Marocain et Marocain. Le bon Marocain, c'est le musulman né au Maroc de sang pur. Le faux Marocain, c'est celui qui a du sang de Juif dans les veines. Cette espèce se rencontre fréquemment. Il a perdu les qualités de ses ancêtres : il est devenu comme l'autre race ; il est paresseux et hautain, et comme il porte le même costume, a le même langage, le même teint que ses compagnons, les Marocains de sang non mêlé, il peut avoir sur eux un certain ascendant. Dans une corporation d'ouvriers marocains, il sème la discorde, il empêche les autres de travailler ; il est souverainement heureux quand il a pu les faire mettre en grève et, par contre-coup, les réduire à la misère ; car ces malheureux, d'intelligence peu développée, ne savent pas comprendre que, s'il y a une défection parmi eux, vingt miséreux demandent la place vacante, et que, parmi ces vingt, il y en aura toujours un qui l'obtiendra.

Nous venons de donner un coup d'œil général sur les mœurs des diverses populations d'Oran, et nous avons essayé, — *grosso modo*, — de différencier leurs caractères. Pénétrons plus avant, maintenant, et décrivons avec détail les habitudes propres à chacune de ces populations.

A tout seigneur, tout honneur. Commençons par le Juif, qui est le mattre là-bas.

Nous avons nommé, dans notre chapitre I^{er}, la « Rue des Juifs ». C'est ainsi qu'elle est désignée ailleurs que sur les plans et les Bottin. Par dérision,

semble-t-il, elle s'appelle officiellement « Rue de la Révolution ». Je dis « par dérision », parce que je pense que le Juif est un peuple très peu révolutionnaire : il est essentiellement conservateur ; cela se démontre *à priori* par un simple regard jeté sur les coutumes qui, aujourd'hui, sont exactement les mêmes qu'avant la mort de Jésus - Christ. Il n'est pas révolutionnaire pour lui, mais il l'est pour les autres. — Nous verrons ailleurs de quelle façon j'entends cette affirmation.

Revenons à cette race.

Ce qui la caractérise, c'est la sordidité. Allez dans les bourgades les plus infimes de France, celles réputées les plus sales, celles où les canards et les porcs circulent au même titre que les promeneurs, celles où le purin coule dans les ruisseaux, où les immondices des animaux stagnent au milieu de la voie, répandant une odeur nauséabonde, — vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce qu'est la rue des Juifs. Comment, dans une grande ville, peut-il exister un pareil foyer d'infection ?...

Vous voyez là les murs des maisons noirs et luisants jusqu'à hauteur d'homme : dans nos campagnes, il arrive parfois que les portes des étables ou des écuries sont enduites d'une matière noirâtre et visqueuse due à la sueur mêlée à la poussière qu'y apportent les animaux domestiques en passant le seuil. Le même enduit se retrouve tout le long des murs de la rue de la Révolution ; seulement, il n'est pas dû à des vaches, ni à des chevaux, il provient d'humains. A terre, des restes de choux, de légumes variés en décomposition se marient aux morceaux d'os putréfiés et aux charognes innombrables jetées des boucheries voisines. Une buée pestilentielle

monte de ces immenses pourritures et étreint à la gorge le malheureux chrétien qui s'aventure au milieu d'elles.

Les lecteurs de la « *Revue du Midi* » m'excuseront de leur donner ces détails répugnants ; ils forment tache au milieu des aperçus élevés et des idées nobles qui font la supériorité de cette publication de bon aloi ; mais il fallait parler de ces choses, car elles sont une des caractéristiques des mœurs juives.

Cependant, on voit souvent les femmes israélites accroupies sur le sol de leur demeure, lavant, brossant, rinçant à grande eau les dalles de brique rouge. Il semble que les soins de propreté « objective », — si je puis ainsi parler, — constituent une des principales occupations de ces femmes : parquet et lingerie sont presque constamment dans l'eau..., et cependant quand le parquet est sec il est tout de suite sale et les linges, une fois mis, sont jaunâtres et sentent mauvais !... Expliquera qui voudra ce phénomène : si paradoxal qu'il paraisse, il n'en est pas moins rigoureusement exact.

Dans les classes aisées, ces opérations au savon sont faites par de jeunes servantes dont le nombre des années n'empêche pas l'exploitation. Les femmes, dès l'âge le plus tendre, dès onze ans, essayent de gagner leur vie. Elles se placent, — tout comme en France se placent les filles de vingt ans — : elles sont domestiques, font la vaisselle, deviennent bonnes d'enfants, femmes de chambre, exécutrices de travaux pénibles qui sont bien au-dessus de leurs faibles forces. L'histoire lamentable d'une petite fille que j'ai rencontrée à l'hôpital d'Oran en est un exemple frappant.

Ses grands yeux noirs bordés de cils immenses

contrastaient avec la lividité et la maigreur de sa face. Ses cheveux, peu abondants, étaient réunis sur la tête par un bout de ficelle et formaient une grande boucle toute mince qui donnait à sa physionomie un aspect misérable.

La pauvre enfant était bien malade. De temps à autre, des quintes de toux survenaient, secouaient tout son pauvre corps et se terminaient par un hoquet qui amenait un peu de sang. L'enfant faisait peine à voir, parce qu'elle avait l'air de beaucoup souffrir.

Pris de compassion, doucement, j'ai interrogé Miralis, — e'était le nom qui s'étalait dans un cadre, à la tête de son lit, — j'ai obtenu d'elle ses confidences qui m'ont rempli d'indignation.

« J'ai onze ans », m'a-t-elle raconté ; « je viens de chez un juif où je servais comme domestique. Au bout d'un mois de travail, j'ai été obligée de cesser mon service : la maladie que j'avais déjà s'était aggravée. Ma mère m'a fait conduire à l'hôpital. Depuis tantôt un mois que j'y suis, mes patrons ne sont pas venus me voir... Ils ont peur, sans doute, que je leur réclame le paiement de mes trente jours de service... Car, le croiriez-vous, Monsieur, ces méchantes gens, qui me faisaient travailler plus que ce que mes forces permettaient, qui m'obligeaient à laver le parquet, à cirer, frotter, épousseter leurs meubles, qui m'envoyaient à des commissions pour le service de leur magasin, ces méchantes gens ne m'ont pas payée quand je suis sortie de chez eux... »

La fillette me racontait tout cela d'un air résigné ; ses beaux yeux se levaient de temps à autre vers les miens qui devenaient humides, et elle, ne s'apercevait pas de ma tristesse, souriait, l'innocente !...

Elle souriait, ayant l'air de pardonner aux misérables qui l'avaient si odieusement exploitée.

Et elle était là, sur ce grabat d'hôpital, se plaignant peu : sur ce lit usé elle se trouvait infiniment mieux que chez ses patrons...

Sa maladie fut longue et pénible. Elle guérit au bout de cinq mois. Enchaîné par l'obligation du métier, je ne pouvais rien dire, ni à elle, ni à personne... Et, qui sait ? peut-être est-elle retournée chez ses odieux mattres pour réclamer ses gages et peut-être, sur de fallacieuses promesses, a-t-elle repris là même son pénible état...

Les mères de famille qui me lisent seront indignées, courroucées. Mais votre indignation, votre colère sont vaines, ô lectrices ! Vous ne pourrez rien contre l'exploitation de l'enfance ; les Algériens se moquent des lois de la France.

Cette exploitation est chose très commune en Algérie et les Israélites la pratiquent sur une grande échelle.

(A suivre).

P. TÉRAUBE.

A M LE DOCTEUR MÉNARD, A LAMALOU-LES-BAINS

DEVANT LA STATUE DU DOCTEUR PRIVAT
1810-1897

INITIATEUR DE LA SPÉCIALISATION DES EAUX DE LAMALOU DANS
LE TRAITEMENT DES MALADIES DU SYSTÈME NERVEUX

SONNET

Des thermes bienfaisants tu sondas le mystère.
Tes révélations émurent les savants ;
Aux principes tombés de leur illustre chaire
Tes cures apportaient des exemples vivants.

Combal, Charcot, Rayer, Trousseau, Cardinal, Cère,
A des titres divers, se firent tes suivants :
Tandis que celui-ci capte l'eau salulaire,
Ceux-là vers Lamalou dirigent les souffrants.

Là de mille douleurs c'est la fin ou la trêve ;
Où régnait le désert une cité s'élève,
Et par toi cet hospice où l'on prie est fondé,

Tu meurs, l'œuvre grandit..... Le marbre enfin proclame
Que de ce sol tu fus et seras toujours l'âme :
Ton génie et ton cœur, Privat, l'ont fécondé !

J. MAGNEN.

11 Juillet 1904.

LES LIVRES

Dialogues de Bêtes, par Colette Willy (*Mercure de France*, 1904).

Un petit chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre vraiment. Toby-Chien et Kiki-la-Doucette méritent de passer à la plus lointaine postérité. Décidément les bêtes sont les amies des littérateurs. Qui connaîtrait Pilpay et Ésope s'ils avaient fait dialoguer des « deux-pattes » au lieu de leurs héros à poils et à plumes ? Et sans parler de La Fontaine (c'est un grand homme, n'en parlons plus) ! est-ce qu'Anderson et Rudyard-Kipling auraient le quart de leurs réputations s'ils n'avaient pas écrit, l'un ses *Contes*, l'autre ses *Livres de la Jungle*. Merveilleuse inspiration qu'eut donc un jour Colette d'écouter les conversations de ses deux favoris ! Certaines ont bien un cachet de littérature qui tient assurément à la mauvaise compagnie où se plut trop longtemps Willy. — Ainsi, « Le premier Feu » dut être psalmodié par Toby et Kiki un jour que des symbolistes ivres de Flaubert vinrent s'incruster dans les fauteuils courcélliens. — Mais, d'autre part, quels exquis échanges de vues que « Le dîner est en retard » et « Sentimentalités », et quelle charmante épopée que « Le Voyage » ! En vérité, personne n'explique mieux que Toby-Chien son amour pour sa maîtresse, si ce n'est Kiki-la-Doucette sa cajolerie pour son maître : « Il parle rarement, gratte le papier avec un bruit de souris. C'est à lui que j'ai donné mon cœur avare, mon précieux cœur de chat... A lui, quand nous sommes seuls, les oreilles diaboliques pointées en avant qui présagent le bond sur son papier à gratter ! A lui, le tap-tap-tap des pattes tambourinantes à plat au travers des

plumes et des lettres éparses... » ! Voilà un chat exquis, il est moins métaphysicien que celui du *Voyage aux Pyrénées*, mais il est plus amusant. Et les hommes n'ont, comme les gouvernements, que les chats qu'ils méritent. Il aurait fait beau voir, pour l'harmonie des choses terrestres, que le chat de Colette Willy eût la tournure d'esprit du chat de Taine !

*
* *

Les Littératures de l'Inde (sanskrit, pâli, pracrit), par Victor Henry (Hachette).

J'ai déjà rendu compte ici de divers livres de M. Victor Henry relatifs aux choses de l'Inde. On ne s'étonnera donc pas du sujet de celui-ci. Personne n'était mieux qualifié que son auteur pour l'écrire. Mais personne, par contre, n'est moins qualifié que moi pour en parler. Sur le style védique et le style brahmanique que pourrais-je dire, sinon répéter modestement l'auteur, et dans ce cas ne vaut-il pas mieux que le lecteur aille directement entendre M. Victor Henry ? En vérité qu'il y aille, son livre est accessible à tous, de dimensions favorables, de style limpide, de goût parfait. Au retour, il sera ferré à glace sur le Ramayana et le Mahabharata, et il aura goûté, chemin faisant, de fortes ou d'exquises saveurs. Voici, par exemple, un petit tableau qui ne déparerait pas une anthologie alexandrine : « Le voyageur lève les yeux sur elle et boit en écartant les doigts ; et elle, la pui-seuse, va rétrécissant de plus en plus le filet d'eau qu'elle lui verse dans la main ». Qu'on médite là-dessus, chaque mot a son sens, et la discrétion de la forme ajoute à la délicatesse du fond. M. Victor Henry n'est d'ailleurs pas, comme trop de spécialistes, d'un enthousiasme agressif ; il reconnaît de bonne grâce que le postiche et le cliché règnent d'un bout à l'autre des littératures hindoues, et que les paraboles bouddhiques sont d'un rabâchage décourageant. Mais il prêche les circonstances atténuantes.

« L'Inde, dit-il, a tout tiré de son sein, et ce n'est pas à nous à rire d'elle, nous qui avons tout tiré du sein des autres : Notre religion est sémitique, notre philosophie grecque, nos institutions romaines, notre poésie celto-germanique, (et il y aurait peut-être à dire sur chacun de ces points.) alors que dans l'Inde tout est autochtone » ! Ah si M. Henry n'était pas un indianiste, comme nous discuterions la chose !

*
* *

La Fonction de la Mémoire et le Souvenir affectif, par
Fr. Paulhan (Alcan).

Il suffit de signaler un nouveau livre de notre savant compatriote pour faire dresser l'oreille à tous les psychologues. M. Paulhan, en effet, est au premier rang des nombreuses et consciencieuses personnes qui se réclament de M. Théodule Ribot. On a certainement lu de lui ses ouvrages sur les *Caractères*, les *Esprits logiques et Esprits faux*, les *Analystes et Synthétiques*. Personne n'avait jeté plus de clarté dans cet empire fuligineux du tempérament psychophysiologique. Son nouveau livre revient à l'analyse, — une sorte d'analyse qui rappelle vite la synthèse, — et dans le riche milieu vital si touffu et si changeant, démêle le rôle de l'élément *mémoire* à qui nous devons, pour une si grande part, notre propre personnalité. Il semble d'ailleurs que M. Paulhan ait voulu étudier moins l'action conservatrice de la mémoire que son influence inhibitrice dans certains cas anormaux. « La mémoire, dit-il, est en opposition avec la systématisation et l'habitude; elle est un des cas nombreux où la vie indépendante des éléments psychiques entre en lutte avec la vie de l'ensemble ». Il est vrai que l'auteur ajoute tout de suite : « bien qu'elle puisse conduire à une systématisation nouvelle et qu'elle doive être utilisée pour et par cette même vie de l'ensemble à laquelle elle s'oppose ». Et tout ceci est parfaitement juste (d'ail-

leurs en philosophie, tout est toujours juste). La vie est un tremblant équilibre, et ceux qui se vouent à l'observation de ce recommencement perpétuel méritent l'estime de tous. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce nouveau livre de M. Paulhan abonde, comme tous ses aînés, en très fines et très profondes notations psychologiques. Encore une fois, les psychologues dignes de ce nom l'ont déjà lu ou s'apprêtent à le lire.

*
* *

Lo Got occitan, par Antonin Perbosc, Toloza (Biblioteca occitana de Montsegur), 1903.

Qui donc annonçait la fin de la poésie d'oc ? Peut-être quelque effervescent disciple de notre ministre Combes, implacable ennemi des dialectes bretons. Voici qui lui clora son bec, à ce béjaune ! Un volume de nobles vers écrits en langue savante et d'une sonorité merveilleuse :

Aici l'ufanoza copa,
La copa ont gauchozament,
Dins l'Olimp, sus terra, glopa
Lo vin d'embelinament !
Al retiple de ta popa
O Divesa de Paphos
De tota belor ondrada,
Pel Dionizenc l'a faurada
Arredondida e scolprada
L'orfaure ranc de Lemnos.

C'est une langue différente de la nôtre, et que Bigot aurait déclarée savantasse, mais c'est une belle langue où sonne déjà la rude musique d'Espagne. Est-il besoin d'en transcrire la traduction ? Peut-être, tant de Nimois, hélas ! ignorent la langue de leurs pères ! « Voici la triomphale coupe, la coupe où joyeusement dans l'Olympe et sur la terre, tombe le vin d'enchantement ! A l'image de ton sein,

ô Déesse de Paphos, ornée de toute beauté, pour Dionysos l'a févrée, arrondie et sculptée l'orfèvre boiteux de Lemnos ».

Ces quelques vers qui ouvrent le volume suffisent à sacrer l'auteur. M. Antonin Perbosc est de la race des vrais poètes. Je ne sais même pas si depuis la génération des grands félibres, il nous est né beaucoup de « *trobadors* » s'exprimant dans une langue plus forte. Sa couleur éclate à travers la traduction : « Voici les sarmenteuses qui se hâtent en caquetant le long des rayons de vigne, tordant les rameaux que les tailleurs ont tranchés de leurs sécateurs cliquetants. — Malgré ses annelures et ses aspérités, le sarment, activement manié, se tord, s'aligne et se ploie dextrement. — Javeuses, dans les sillons, vous recevez de rudes frôlements sur la nuque et sur les lèvres ; mais les javelles s'étalent en rang par ribambelles sur le tertre. — Les javelles bien séchées avec de belles flambées nous feront cuire, en hiver, les marrons pendant que souffleront les âpres bises. — Elles feront rire la poêle, frottée avec une couenne, d'où s'élanceront bondissantes, les mirifiques crêpes, odorantes et savoureuses. — Javelez, ô javeuses ! Répandant dans l'air ses bonnes fragrances, Mars joyeux élabore le vin des verres que feront vider les crêpes qui donnent soif aux buveurs ».

J'ai tenu à citer une pièce entière ; c'est le seul moyen de montrer ce que vaut un poète, mais ici ce n'est qu'une traduction. Pour en goûter toute l'âpre saveur, il faudrait recourir au texte et lire dans leur langue sonore tous ces chants de la Coupe, cette glorification de la vigne, symbole du Midi. A peine ai-je besoin d'ajouter que M. Perbosc n'est pas un simple poète bachique, et que dans ses vers passe une autre ivresse que celle des bons buveurs de purée septembrale. Il ne serait pas de Toulouse si de temps en temps ne tonnait pas dans ses vers quelque malédiction contre Simon de Montfort. Hélas ! « les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla », comme dit Montaigne, et les vastes moulinets de la hache d'armes du terrible baron ont fait moins de mal à la belle langue d'Oc que le sournois grignotement de ces trois rats de nos jours : le juge de paix, le capitaine instructeur et l'instituteur primaire.

ANTONIN LÉPIEUX.

UN ARTISTE DU VERS

LOUIS MERCIER

Ce jeune poète s'est révélé, il y a quelques années, par un volume : « *L'Enchantée* », où, près de mélodies, de visions, de sonnets d'un dessin exquis, se trouvent plusieurs poèmes dont l'ampleur impressionne. Déjà, dans ces derniers, surtout dans le *Retour* et *Songe d'Hiver*, véritables symphonies, les richesses de son orchestration poétique se déployaient remarquablement. Et l'on pouvait reconnaître que des qualités très diverses s'harmonisaient en ce musicien du vers.

« *L'Enchantée* » promettait une suite d'œuvres quietes ; mais, depuis l'apparition de ce volume, une évolution s'est produite en M. Louis Mercier. Son œuvre récente, les « *Voix de la Terre et du Temps* » (1), le montre atteint d'un pessimisme qui l'a fait appeler le Vigny moderne (2).

(1) 4 vol., Paris, Calmann - Lévy. — Ouvrage couronné par l'Académie Française. (Prix Archon-Despérouses).

(2) Par M. Gabriel Aubray, *Mois littéraire et pitt.*, juin 1903. Mais sa remarquable étude contient une inexactitude dans sa partie biographique ; M. Mercier n'a jamais eu de crise sentimentale causée par un faux amour. Pour compléter les renseignements que donne M. Aubray, notons ici que l'*Érmitage* est la première revue parisienne qui ait publié des vers de M. Mercier. Le *Tueur de Sirènes* parut dans le numéro d'août 1895 ; M. Henri Mazel dirigeait alors cette revue et le choix des poèmes à publier incombait à M. Stuart Merrill.

« Mère de l'ombre, délivre-moi du soleil !
 « Conduis-moi vers le fleuve où l'on boit le sommeil,
 « O mort ! Et mets tes mains fraîches sur mes paupières,
 « Que mes yeux ne voient plus le Ciel, ni la Beauté.....

.....
 J'ai dit ces mots. Ainsi qu'un trésor qu'on dérobe,
 La douce Mort m'a pris dans les plis de sa robe,
 Mais, sachant que la tombe est sonore parfois,
 Et que, sous l'épaisseur de la terre profonde,
 Les damnés de l'amour peuvent ouïr la voix
 Et les pas des vivants qui marchent sur le monde :

Elle m'a fait un grand sépulcre dans la Mer...
 Puis, pour que rien n'attente à son secret amer,
 Elle a roulé des flots et des flots sur ma tête ;
 Elle a sur mon cadavre amoncelé des eaux
 Si vastes que le soc strident de la tempête
 Ne profanera pas le lit de mon repos.

Et j'ai dormi plus mort que les morts de la terre,
 Car mieux que leurs tombeaux l'Océan sait se taire,
 Car plus riche d'oubli que l'haleine des bois,
 La fraîcheur de la mer se glissant dans mes veines,
 Voici que j'ai senti les peines d'autrefois
 Se faire, tel un chant lointain, douces et vaines.

.....
 Mais, hélas ! Celle à qui l'Homme doit de connaître
 Toutes les voluptés et toute l'horreur d'être,
 Près des flots, au coucher du soleil, vint s'asseoir.

.....
 Alors l'immensité des ondes a frémi ;
 Et du lit ténébreux où j'étais endormi,
 Je me suis éveillé, sentant, sous sa poitrine,
 Battre profondément le vieux cœur de la Mer,
 Et le gouffre énié dilater sa narine
 Pour humer ton parfum terrible, ô Fleur de Chair !

Et les lèvres de mes désirs se sont rouvertes.
 Et vers Toi, secouant le poids des eaux inertes,
 Je tends les bras du fond des abîmes, et pour
 Atteindre la toison noire dont tu te voiles
 Et revivre dans ta haine et dans ton amour,
 Je m'en vais soulevant les flots vers les étoiles !

(*Vox de abyssis*, p. 98 et suiv.).

Le poète des *Destinées* eût-il mieux dit ? Pessimiste aussi, et plus puissant encore, ce poème inspiré par le premier enfantement d'Eve.

Du fond de sa détresse et de son agonie,
 Et de toute son âme, et de toute sa vie,
 Dans l'effort qui brisait sa chair, et dans l'horreur
 Du sang qui débordait de son flanc créateur,
 Elle cria d'un cri lamentable et farouche,
 D'un cri tel que jamais d'ici-bas nulle bouche
 N'en ferait plus monter vers l'obscur firmament,
 Car dans sa voix passait comme un pressentiment
 Des innombrables maux que les temps innombrables
 Iraient accumulant sur la Race coupable,
 Et la haine, et l'amour, et la peur, et la faim,
 Tout ce qui fait haïr la lumière aux humains,
 Tout ce qui fait crier la face de la terre,
 Criait dans la clameur de la Mère des mères !

.....
 Mais dans la nuit, quelqu'un à pas lents s'approcha,
 Qui sur le couple humain longuement se pencha.
 Et lorsque, l'enfant né, vers la voûte éternelle,
 Joyeux, comme on élève une gerbe nouvelle,
 L'Homme éleva son fils, nu, débile, sanglant,
 Voici qu'il le laissa retomber en tremblant :
 Car il venait de voir dans l'ombre un être étrange,
 Et qui, debout, plus grand que le plus grand des anges,
 Le regardait de l'air inexorable et fort

D'un moissonneur au bord d'un champ.

C'était la Mort.

(*Le Cri de la Femme*, p. 25 et suiv.).

Combien de maitres ont atteint à ce grandiose farouche ? Mais notre nouveau Vigny ne s'absorbe pas dans ces sombres tableaux, car, humain au sens profond du mot et autant que peut l'être un poète philosopant, il est merveilleusement complexe. Ce méditatif que tourmente le problème de la vie, ce barde très xx^e siècle qui cherche à lire dans les éléments comme le psychologue dans l'âme de la créature, cet intuitif investigateur qui s'efforce de découvrir les secrets de notre globe, se distingue de ses frères par un sentiment du paysage intense et affiné. En général, les poètes doués pour l'interprétation symboliste regardent sans les voir les décors naturels. Mercier qui, mieux qu'aucun autre poète contemporain peut-être, anime les symboles qu'il perçoit dans la nature, s'affirme délicatement sensible aux harmonies des sites, à leurs nuances, à leurs valeurs. Pour être largement ouvert au mystère, son esprit n'en scrute pas moins bien les réalités sensibles. Sa vision à la subtilité de celle de Corot et l'acuité de celle de Théodore Rousseau.

Et la ville apparaît. Ceinte de clairs coteaux,
Elle dort, blanche et rose, au milieu des prairies
Où coule une rivière molle dont les eaux
Passent par des moulins et baignent des scieries.

Des bêtes, tout autour, paissent l'herbage épais ;
Ses maisons ont des fleurs devant la porte et plaisent
Par une expression de bien-être et de paix ;
L'air même est succulent de saveur charolaise.

La plaine où sont les prés moutonne d'arbres drus,
 Et les hauteurs qu'on voit au fond du paysage
 Donnent un vin qui mêle au bouquet de son cru
 Le parfum délicat de la fraise sauvage.

.....
 Et, pleines de détours et d'impasses, ses rues
 Portent des noms fanés, inusités et vieux,
 Qui, pour mieux nous parler des choses disparues,
 Empruntent son accent au patois des aieux.

(*La Ville paysanne*, p. 29 et suiv.).

Ce *tableau*, si justement observé, n'est-il pas
 évocateur autant que précis ? Le penseur, on le
 voit bien, n'a point tué le Sylvain en Mercier, loin
 de là, et il l'a stylisé, ennobli.

Le soleil est couché ; par la plaine indécise
 Des meules, dans le soir, ébauchent les contours
 De leurs cônes pareils aux toits des vieilles tours.
 Là-bas, le profil fin d'un peuplier s'aiguise.

.....
 Et dans la nuit
 Semblable aux cornes d'or d'un grand taureau céleste,
 Au-dessus des guérets la lune s'arque et luit.

(P. 144).

Cet effet, dont le dessin, ferme et fin, fait voir
 au-delà des formes, offre un bel exemple d'interpré-
 tation expressivement synthétique. D'autres encore
 pourraient être cités, mais il faut se borner. Conten-
 tons-nous de deux motifs qui, rapprochés, forment
 un charmant diptyque.

Septembre. La journée est transparente et pure,
 L'automne semble un beau souvenir de l'été,
 Et ne menace pas encore les feuilles mûres.

.....

Les vignobles heureux dans le fleuve se mirent.
 Sous l'eau calme, chargés du don des pampres lourds,
 Les coteaux inclinés se regardent sourire.

(*Chez Nous*, p. 145-146).

Touffus encore, les bois qui dorment à mi-côte
 Ourlent déjà d'un or léger leur masse haute,
 Et les fils de la Vierge argentent les labours.

Par les terres l'on voit, en blancheurs indécises,
 Cheminer sous le joug des couples de bœufs lourds,
 Et fumer doucement le toit des maisons grises.

L'air n'est ému d'aucun souffle. Le vent attend.....
 Et tel est le silence où l'heure se recueille
 Qu'à travers la campagne anxieuse on entend,
 Parfois, le bruit que fait la chute d'une feuille.

(*En Octobre*, p. 152).

C'est sobre, large, paré de tonalités discrètes,
 enveloppé d'atmosphère. Et quelle exquise sérénité ! Les qualités du bon peintre, Louis Mercier les possède toutes ; elles s'affirment dans ses moindres choses, dans l'*Étable*, par exemple, dont il révèle en quelques vers caractéristiques la paix profonde.

.....
Les bonnes vaches que l'on trait,
 Immobiles, les yeux béants, devant leur crèche,
 S'abiment dans un rêve indolent d'herbe fraîche,
 Au bruit moelleux du lait qui tombe dans du lait.

(p. 40).

Mais, par bonheur, jamais le peintre ne cherche à prévaloir en Mercier ; ses évocations les plus plastiques, ses harmonies les plus chargées de colorations

se recommandent avant tout par des images de poète.
S'il commence en paysagiste son *Après la nuit*, il ne tarde pas à s'exprimer avec la sensibilité d'un voyant.

.....Les champs rafraîchis se mettent à sourire.
Les fleurs essuient les pleurs embaumés de leurs yeux,
Et les arbres mouillés redeviennent joyeux
Au ramage des nids que l'orage fait taire.

(p. 136).

Il dira de la même manière la grâce allanguie d'un après-midi de dégel.

Les arbres ont de l'azur dans leurs branches :
On voit tomber sur leur front alourdi
Les fleurs d'argent que le givre y pendit,
Et se dissoudre en eau leurs barbes blanches.

(p. 163).

Grâce à son sens du mystère, si bien servi par son esprit d'observation, il a créé d'impressionnants nocturnes. Celui-ci d'une fougue dramatique :

Et le grand vent d'hiver, redoublant de huées
Et déchaînant toutes ses meutes dans le soir,
Semble pousser la horde aveugle des nuées
Vers quelque inévitable et béant abattoir.....

(Le troupeau, p. 72).

Et cet autre, où tout est pour causer une inquiétude étrange :

Mais, sitôt le soleil couché, le crépuscule
A travers les champs gris se hérissé, pullule
Et court comme une bande innombrable de loups.

Puis, brusque, la nuit vient. Ses ondes grossissantes
Débordent les ravins, escaladent les pentes
Et s'infiltrèrent jusqu'aux profondeurs des bois roux.

En nappes lourdes, sur la mousse elles s'épanchent :
Les arbres ont déjà de l'ombre jusqu'aux branches,
Et leurs cimes ondoient, confuses, dans le soir.

Alors un grand frisson saisit leur multitude,
Les rameaux prennent de tragiques attitudes
Et semblent ébaucher, au loin, des gestes noirs.

Qu'est-ce que la Nuit louche et muette complotte ?
Une sourde rumeur dans le silence flotte,
Et c'est comme le bruit que ferait un marcheur

Dont les pieds sur le sol ne poseraient qu'à peine,
Mais que l'on entendrait venir à son haleine.....
Qui donc dans l'ombre approche ainsi ?

Les bois ont peur.....

(p. 74-75).

Mais c'est surtout dans l'admirable poème du *Vent*,
si humainement symbolique, si artistement musical,
que la vision intérieure de Mercier se manifeste dans
toute sa force et que son art déploie ses prestigieuses
ressources.

Peut-être que le Vent est frère de la Mort !
Des confins de l'espace et du plus loin des âges,
Unis tous deux dans un indissoluble accord,
Le Vent avec la Mort font le même voyage.

Invisibles tous deux, sans une halte, ils vont,
Acharnés à courir les routes de la vie ;
On ne les connaît pas ; mais les œuvres qu'ils font
Dénoncent durement leur présence ennemie.

L'infatigable Vent n'est-il pas le héraut
Qui précède la Mort et clame sa venue ?
On dirait par moments qu'il manie une faux
Et qu'il tue en passant des choses inconnues.

Le Vent, comme la Mort, aime d'amour la nuit :
 C'est dans l'ombre surtout que grondent ses rafales ;
 Et n'est-ce pas la Mort qui chevauche avec lui
 Lorsqu'il emplit le soir d'un galop de cavales ?

Et le Vent n'est-il pas complice de la Mort,
 Le Vent qui s'insinue et siffle dans les portes,
 Et qui, comme un voleur, pendant que l'homme dort,
 Sans l'éveiller lui prend sa pauvre âme et l'emporte ?

Peut-être que le Vent est frère de la Mort. . . .

.....
 Les œuvres du Vent sont fragiles et brèves,
 Les œuvres du Vent ressemblent à nos rêves.

Lorsqu'au souvenir des plus rares contours
 Qu'ici bas son vol a connus tour à tour,
 Et de tout ce qui fait la beauté des jours.

Il peuple le ciel de figures divines,
 Et sculpte la nue en vallons, en collines,
 En profils fuyants de formes féminines ;

Et si, dans l'espoir fou d'habiter aux cieux,
 Le Vent se construit des palais fabuleux
 Ciselés dans l'or, dans la neige et le feu :

Le nuage croule. Et jamais ne s'achève
 Sous les doigts du Vent l'œuvre fragile et brève
 Que le Vent maudit recommence sans trêve.
 Les œuvres du Vent ressemblent à nos rêves.

.....
 — Le Vent survivra seul. Et lorsqu'inhabité,
 Ténébreux et confus, mais toujours emporté
 Dans l'aveugle trajet des courbes éternelles,
 Comme un vaisseau dont l'équipage est mort en mer,
 Le globe errant ira promenant dans l'éther

Un augure funeste aux étoiles nouvelles,
Quand le pressentiment sinistre du néant
Aura rendu l'aspect des êtres effrayant ;
Quand la mer cessera d'élever vers les astres
Sa respiration sauvage ; quand les monts,
Enroulés, porteront au granit de leur front
Le convulsif effroi des suprêmes désastres,

Seul, effroyablement seul, et comme aujourd'hui
Chargé du désespoir qu'il emporte avec lui,
Trébuchant à travers les ruines de la terre,
S'acheurant aux débris des sépulcres, blessé
Par les entassements tragiques du Passé,
Le Vent continuera son morne itinéraire.

Rien ne remuera plus que le Vent. Et le Vent,
De tous les bruits épars dans l'univers mouvant,
Fera le dernier bruit dans le dernier silence,
Et vers les profondeurs du monde dévasté,
Le Vent fuira toujours, toujours épouvanté
De s'entendre marcher seul dans le vide immense....

(p. 105 et s.)

« Le fond d'un grand poète, déclare M. Faguet, est d'apporter une nouvelle manière, et puissante, de sentir. Mais on comprend aussi que ce qui le complète c'est d'avoir, au service d'une profonde sensibilité, la force de pensée qui la féconde et la force d'imagination qui l'illustre » (1). Ces deux forces, on a pu le constater dans les extraits précités, Louis Mercier les possède et excelle à s'en servir. Par d'émouvants chefs d'œuvre comme le *Vent*, le *Cri de la femme*, *Vox de Abyssis* et cette

(1) *Dix-neuvième siècle. Études littéraires*, p. 267.

Prophétie de la Mer, curieuse autant que grandiose, dont je n'ai rien cité parce qu'il serait dangereux d'extraire des fragments d'un ensemble aussi harmonieusement construit ; par les meilleures de ses évocations naturistes, il s'affirme un des plus grands poètes de ce temps, un de nos artistes du vers les plus originaux.

ALPHONSE GERMAIN.

CARNET DE ROUTE D'UN CONVENTIONNEL

EN MISSION A AVIGNON ET EN PROVENCE

(1793)

(Suite) (1).

PREMIÈRE MISSION DANS LE MIDY

POUR UNE LEVÉE EXTRAORDINAIRE DE CHEVAUX ⁽²⁾

Jeudi 10 octobre 1793 (3). — **Première journée de mon voyage aux Alpes** (4). — Je ne pus avoir de chevaux le 9 (5). Je ne partis que le lendemain à 10 heures du matin, par le plus beau temps du monde.

Rien de remarquable le long de la route. A Fon-

(1) Voir la *Revue* de septembre 1904.

(2) C'est le titre inscrit de la main de Goupilleau sur la première page du dossier, où sont enliassés les feuillets du *Carnet de Route*, avec des minutes de lettres du 18 vendémiaire au 6 nivôse an II (9 octobre, — 26 décembre 1793). (N° 78, Papiers de Goupilleau).

(3) Le conventionnel emploie pour son usage le calendrier grégorien, aboli depuis cinq jours seulement (V. Introduction). Sa correspondance officielle est, au contraire, rigoureusement datée suivant le décret du 5 octobre 1793 prescrivant le calendrier républicain.

(4) La 9^{me} division pour la levée des chevaux allait jusqu'aux Alpes-Maritimes, et Arles, son chef-lieu, touche aux Alpines.

(5) Le décret de la Convention qui envoyait Goupilleau en mission était de la veille, 8 octobre (17 vendémiaire an II).

tainebleau, je vis 400 Prussiens et Autrichiens prisonniers de guerre.

J'arrivai le soir à 6 heures 1/2 à Nemours, où je trouvai mon collègue Beauchamp (1) à l'auberge où je descendis. Il voyageait avec sa femme. Nous soupâmes ensemble.

Couché à Nemours.

2^{me} Journée. — Vendredi 11 octobre 1793. — Je partis de Nemours à 4 heures 1/2 du matin, en voyageant avec Beauchamp et sa femme. Je rencontrai à Fontenay le chef d'escadre Latouche (2), que deux gendarmes conduisaient à Paris.

A Briare, un courrier venant de Toulon m'apprit la réduction de Lyon (3).

Il fit très beau temps jusqu'à Neuvy, mais en chemin de Cosnie, il tomba une forte pluie, mêlée de grêle et d'orage.

Le soir, à 10 heures, j'arrivai à La Charité-sur-Loire, où je soupai et je couchai.

3^{me} Journée. — Samedi 12 octobre 1793. — Parti de La Charité à 4 heures du matin, à 7 heures 1/2 j'arrivai à Nevers, grande ville mal bâtie et dont les rues sont détestables. J'y vis 1.000 ou 1.200 prisonniers de guerre. A Saint-Pierre-du-Moutier à 10 heures. Petite bourgade où il y a un grand étang

(1) Joseph Beauchamp, député de l'Allier, plus tard membre du Conseil des *Cinq-Cents*, puis du Corps législatif.

(2) L'amiral Latouche - Tréville, qui venait d'être destitué le 15 septembre. Il resta incarcéré jusqu'au 9 thermidor. Il avait glorieusement servi pendant la guerre d'Amérique et se signala encore sous le Consulat.

(3) Lyon, qui avait pris parti pour les Girondins et qui luttait contre la Convention depuis le 31 mai, dut ouvrir ses portes le 9 octobre, après un siège terrible.

d'un bourbeux qui y rend l'air malsain. J'y vis les préparatifs d'une fête civique pour le lendemain, des tables en rond, dans un pré près le bourg.

Arrivé à 2 heures à Moulins, où je dînai. Jolie et grande ville bâtie en briques symétrisées.

Je laissai Beauchamp à Moulins.

Deux membres du Comité de Salut public et le procureur général syndic du département vinrent me voir.

Les postes sont très mal servies. J'arrivai à 8 heures à Varennes-sur-l'Allier, où, faute de chevaux, je fus obligé de coucher.

4^{me} Journée. — Dimanche 13 octobre 1793. — Parti de Varennes à 5 heures; avant d'arriver à La Palisse, je commençai à découvrir les montagnes d'Auvergne, que je laissai sur ma droite, et je voyageai jusqu'à Roanne dans des chemins montueux.

J'arrivai à Roanne à 2 heures; ville grande et assez bien bâtie, quoique les maisons soient de terre. J'y dînai. Je remarquai que depuis Nevers jusqu'à Roanne, les femmes portaient toutes des chapeaux de paille.

5^{me} Journée. — Lundi 14 octobre 1793. — Je partis de Roanne à 3 heures 1/2. J'arrivai à Tarare à 10 heures. Il faisait le plus beau temps possible, un beau clair de lune. La route est très difficile et lente à cause des montagnes. Elle était couverte d'Auvergnats qui revenaient gaiement de Lyon, où ils ont fait des prodiges de valeur (1).

(1) C'étaient des paysans auvergnats que Couthon, député du Puy-de-Dôme, un des commissaires de la Convention au siège de Lyon, était allé lever dans son département pour les joindre aux troupes qui assiégeaient la ville insurgée.

On me fit remarquer, près Les Arnas (1), les montagnes de Saint-Romain-de-Popey, où les révoltés de Lyon, qui s'étaient échappés lors de la prise de cette ville (2), s'étaient réfugiés et où on leur fit mettre bas les armes.

J'observai que depuis Roanne jusqu'à Lyon, les femmes portaient toutes des chapeaux, mais d'une manière différente de celles avant Roanne, elles les portaient noirs et de paille, mais étendus dans toute leur largeur, au lieu que ceux de Roanne sont relevés.

J'observai encore que les montagnes, quoique fort élevées, ne sont point arides comme celles des Salm (3), mais très fertiles et bien cultivées en bons prés, terres labourables et vignes. Les terres y paraissent bonnes. Les montagnes rendent la marche pénible, mais les superbes perspectives (4) dont on jouit délassent de la fatigue.

J'arrivai à Lyon à midi, où je logeai place des Terreaux, hôtel de Milan (5).

Je trouvai des ouvriers occupés à combler les tranchées faites par les rebelles à l'entrée de la ville. J'y arrivai par le quartier de Bourgneuf, près

(1) Relai de poste entre Tarare et Lyon, à environ 33 kilomètres de cette dernière ville.

(2) Dans la matinée du 9 octobre, le général de Précy, qui avait dirigé les forces lyonnaises, avait traversé les lignes des assiégés avec 1.500 hommes, dont la plupart furent massacrés ou faits prisonniers. De Précy parvint cependant à se réfugier en Suisse avec une partie des survivants de sa colonne.

(3) Goupilleau avait, quelques mois auparavant, été envoyé en mission pour rattacher à la France la principauté de Salm (V. Introduction).

(4) Les montagnes du Mont-d'Or, la vallée de la Saône, les Alpes, dans les lointains de la plaine du Rhône.

(5) Cet hôtel existe encore sur la place des Terreaux actuelle, non loin du bel Hôtel de Ville de Lyon, dont la principale façade est sur cette place.

de la Pyramide. En entrant, je vis beaucoup de maisons incendiées et criblées par les boulets. Mais dans toute la rue de Bourgneuf, il n'y avait point de dommages.

En général, le mal me parut grand, les quais du Rhône surtout sont abîmés, même les maisons dans l'intérieur de la ville ; mais il fallait donner cette leçon aux rebelles entêtés.

Je fus voir mes collègues Couthon, Maignet, Chateaufort-Randon et Laporte (1). Je dînai avec eux. Dubois - Crancé et Gauthier étaient partis de la veille (2). Le général Doppet (3) y était aussi.

Je n'eus pas le temps de me promener, mais ce que je vis ne répondit pas à l'idée que je m'étais faite de Lyon. C'est une ville immense, mais la plupart des rues sont étroites, mal pavées et toujours pleines de boue ; les quais et les maisons n'y sont ni si agréables, ni si bien bâtis qu'à Nantes. Au reste, il faudrait y rester plus longtemps pour mieux la juger.

(1) C'est un des groupes les plus formidables de la Révolution. Dirigée par ces terribles révolutionnaires, la répression de l'insurrection lyonnaise fut implacable.

On sait que Couthon fut un des principaux soutiens de Robespierre dans la lutte qui se termina par le supplice de Danton.

Maignet, député du Puy-de-Dôme, comme Couthon, trois mois après les scènes sanglantes de Lyon, fut envoyé en mission dans les Bouches-du-Rhône et Vaucluse qu'il terrorisa (V. notre introduction). Goupilleau lui succéda à la fin de thermidor an II.

Chateaufort-Randon, député de la Lozère, devint préfet après le 18 brumaire.

Laporte, député du Haut-Rhin, fut adjoint à Barras, au 13 vendémiaire.

Collet-d'Herbois et Fouché, qui remplacèrent ces représentants fin octobre 1793, furent plus terribles encore.

(2) Rappelés par la Convention parce qu'ils s'opposaient aux mesures impitoyables jugées nécessaires par leurs collègues.

(3) Organisa la légion des Allobroges, en Savoie. Envoyé par la Convention aux sièges de Lyon et Toulon. Mort vers 1800 ; a laissé des Mémoires.

Le soir, comme j'étais occupé à écrire à mon frère et à mes amis, j'entendis le tambour. Je me mis à la fenêtre et je vis sur la place des Terreaux deux chefs des rebelles qu'on y menait fusiller. On ne peut pas mourir avec plus de sang-froid et de fanatisme. Je les vis l'un après l'autre, arrivés au lieu du supplice, jeter l'un son chapeau, l'autre son bonnet de police, se bander eux-mêmes les yeux avec leurs mouchoirs, en parlant au peuple, et s'avancer vers les soldats en croisant les mains derrière le dos.

Les prisons étaient pleines de ces scélérats (1), mais un tribunal militaire en fait prompt justice.

Je fus invité à souper avec mes collègues. Mais, voulant écrire et ayant besoin de repos, je soupai à l'auberge. Je m'y couchai de bonne heure pour partir le lendemain de bon matin.

6^{me} Journée. — Mardi 15 octobre 1793. — Je ne pus partir de Lyon qu'à 7 heures du matin. Il faisait beaucoup de brouillard sur le Rhône, ce qui m'empêcha d'en voir les environs. Le faubourg de la Guillotière, que je traversai, me parut avoir été considérablement endommagé par le feu.

Jusqu'à Saint-Fons, on traverse une plaine fertile et couverte de mûriers; jusqu'à Vienne on voit beaucoup de ces arbres qui semblent y venir naturellement, mais de Saint-Fons à Vienne, ce ne sont que des montagnes qui empêchent d'aller vite et qui furent cause que je n'y arrivai qu'à midi. J'y descendis à la Mule Blanche, où je dinai. C'est de là que j'admirai la position vraiment pittoresque de Vienne, située sur le Rhône, dans un fond, entourée de mon-

(1) C'est le langage de l'époque.

tagnes couvertes de vignes et très fertiles. Il me semblait être au mois d'août, tant il faisait de chaud.

Je partis de Vienne à 2 heures et j'arrivai à 8 heures à Saint-Vallier, où je couchai et soupai ; c'est une petite ville sur le bord du Rhône. Depuis Auberive (1) jusqu'à Saint-Vallier, le chemin est uni. On trouve en sortant d'Auberive une lande aride d'une lieue, ensuite, depuis le Péage de Roussillon jusqu'à Saint-Vallier, une plaine unie, qui ne paraît pas fort fertile, mais qui est cependant toute couverte de mûriers.

7^{me} Journée. — Mercredi 16 octobre 1793. — Je partis de Saint-Vallier à 5 heures du matin, côtoyant toujours le Rhône et de tous côtés des montagnes dont on ne s'aperçoit cependant pas, la route étant belle et unie jusqu'à Montélimar, où j'arrivai à 3 heures. A Tain, où j'arrivai à 6 heures 1/2, je vis la fameuse côte où se cueille le bon vin de l'Hermitage, sur des montagnes en amphithéâtre et dans la plus belle situation du monde.

Tain est un village assez bien bâti ; de l'autre côté du Rhône, on voit Tournon au pied de la montagne avec un vieux château, ci-devant Viennois, aujourd'hui département de l'Ardèche.

A moitié chemin de Valence, on passe l'Isère dans un bac. Cette rivière est rapide, quoique basse. On voit sur la route toujours des mûriers et des amandiers (2), et des cochons de grande taille noirs comme des sangliers.

J'arrivai à Valence à 9 heures 1/2. On n'y entre

(1) Relai entre Vienne et le Péage de Roussillon. La plupart des relais indiqués par Goupilleau se retrouvent encore sur la *Carte des Routes de Poste de la France*, dressée en 1846.

(2) Les amandiers ne s'y voient guère plus aujourd'hui.

point, on fait presque le tour de ses vieilles murailles et fortifications.

Entre La Paillasse et Loriol, on passe sur le beau pont de la Drôme, bâti en pierre grise, dure et approchant du marbre.

Je dînai à Montélimar, et à peine me mettais-je à table que je reçus la visite de mon collègue Boisset (1), envoyé pour le recrutement. Je partis à 4 heures 1/2.

Montélimar me parut une ville grande et assez bien bâtie. Boisset m'assura que l'esprit public y est excellent.

J'arrivai à La Palud à 8 heures 1/2, où je soupai et couchai. J'y rencontrai De Delay-d'Agier, de l'Assemblée Constituante (2), avec lequel je causai assez longtemps. Je n'ai plus vu de montagnes le long de ma route ; le chemin est uni et beau, il fait de la poussière et chaud comme en été. Pierrelatte et La Palud ont conservé leurs anciennes murailles.

8^{me} Journée. — Jeudi 17 octobre 1793. — Je partis de La Palud à 5 heures 1/2 par un très beau temps, mais grand vent. A moitié chemin de La Palud à Mornas, on passe près de Mondragon, situé au pied d'une montagne, sur laquelle on voit une ancienne forteresse (3). On trouve toujours des mûriers, mais on commence à apercevoir des figuiers et des oliviers.

Mornas est comme Mondragon entouré de vieilles murailles, au pied d'un rocher dont l'aspect est effroyable, et sur lequel on voit les ruines d'un châ-

(1) Député de la Drôme, né à Montélimar, en mission dans la Drôme.

(2) Député de la Noblesse du Dauphiné.

(3) L'ancien château des barons de Dragonet, feudataires des comtes de Toulouse.

teau (1). On y voit l'arbre de la liberté planté sur les ruines de l'antique féodalité et au-dessus d'une porte on a écrit :

Du despotisme ultramontain

Nous avons passé au gouvernement républicain.

Les oliviers s'y voient en plus grandes quantités, mais il me parut qu'ils avaient été, il y a deux ans, très maltraités par la gelée.

J'arrivai à Orange à 8 heures 1/2. On voit en y entrant un arc de triomphe antique, sur lequel je distinguai en passant le trident de Neptune. Les rues m'en parurent vilaines, étroites, et les maisons mal bâties. En sortant, on voit aussi des ruines fort anciennes (2).

D'Orange à Courthézon est un très mauvais terrain. C'est une petite bourgade entourée de vieilles et fortes murailles.

A moitié chemin d'Avignon, on passe la rivière de Sorgues sur le pont de Sorgues, au pont du château du même nom (3), flanqué de cinq tours carrées et crénelées, de hautes et fortes murailles. C'est une véritable bastille. La rivière de Sorgues prend sa source à la fontaine de Vaucluse.

(1) Le château de Mornas fut inféodé à Raymond V, comte de Toulouse, au ^{xiii}e siècle. Il fut un des sept que le Pape se fit livrer en 1209. Des massacres l'ensanglantèrent pendant les guerres de religion. On faisait sauter les vaincus du haut de l'effroyable rocher dont parle Goupilleau.

Mornas faisait partie de l'enclave pontificale, et c'est ce qui explique l'inscription : « du despotisme ultramontain... ».

(2) Sur la colline les ruines du château des princes d'Orange détruit sous Louis XIV ; et au pied, les ruines du théâtre romain.

(3) Le château du pont de Sorgues, possession des comtes de Toulouse, puis des Papes, est cité par Courtet, *Dictionnaire des Communes de Vaucluse*, comme démoli en 1789. Le récit de Goupilleau prouve qu'il existait encore en 1793. Il a, depuis, été rasé. Cette destruction est une grande perte pour le patrimoine monumental du Comtat.

J'arrivai à midi à Avignon. J'envoyai à la poste. Point de lettres pour moi. Le frère de Rovère, évêque d'Avignon (1), apprit que j'étais arrivé ; il vint me voir pendant que je dînai. Je fus voir son frère à 3 heures. Poultier (2), notre collègue, était absent. J'y vis Jourdan (3), qui me parut aussi doux qu'on me l'avait dépeint cruel. Je fus avec lui et l'abbé Rovère voir le palais du vice-légat (4) ; c'est une forteresse antique et d'une grandeur énorme, où l'on voit de magnifiques appartements. J'y voulus voir la fameuse Glacière (5). De là je fus à l'hôpital militaire, très bel établissement de l'ancienne maison des Jésuites (6).

(1) Sur le conventionnel Rovère, voir notre introduction. Son frère cadet, né à Bonnieux, en 1756, vicaire-général à Apt, avait embrassé avec ardeur la cause de la Révolution, et ayant prêté le serment constitutionnel, était devenu vicaire épiscopal du Gard. Après la création du département de Vaucluse, il avait été, le 29 août 1793, élu évêque constitutionnel à Avignon.

Il abdiqua le 14 février 1794 (26 pluviôse an II), « pour vivre en citoyen uniquement occupé de concourir aux progrès de la raison », dit son acte d'abdication.

(2) Député du Nord, en mission avec Rovère pour l'organisation du département de Vaucluse. Ainsi que Rovère, il voulait mettre un terme aux excès révolutionnaires. Exilé comme régicide en 1816, il mourut en Belgique, en 1826.

(3) Ancien général de l'armée révolutionnaire d'Avignon en 1791 ; capitaine de gendarmerie à Avignon en 1792 ; promu chef d'escadron de la gendarmerie de Vaucluse en 1793, après la création du département. Devenu le principal soutien de la politique de Rovère et de Poultier, il fut dénoncé comme entaché de modérantisme par Maignet, qui succéda à ces représentants dans le Vaucluse. Condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, il fut exécuté au début de prairial an II (mai 1794), peu de temps après les Hébertistes et les Dantonistes.

(4) C'est le Palais des Papes, où, depuis le retour de la papauté à Rome, habitèrent les vice-légats, chefs du gouvernement de l'enclave pontificale d'Avignon. Occupé aujourd'hui par une caserne et par les archives départementales.

(5) Fameuse par les horribles représailles qui suivirent le massacre du patriote Lescuyer, assassiné dans l'église des Cordeliers, le 16 octobre 1791 ; 61 victimes furent jetées dans la Glacière, au cours de la nuit du 16 au 17 octobre.

(6) Aujourd'hui le Lycée. L'ancienne chapelle des Jésuites a sa façade sur la rue de la République allant de la gare d'Avignon à la place de l'Horloge, ouverte sous le second Empire.

Le soir, je fus au département, où je fis enregistrer mon décret, en en demandant l'exécution. J'y fus reçu avec beaucoup de cordialité, ainsi qu'à la Société populaire, où je me rendis avec Rovère et quelques bons citoyens; en considération de quelques services que j'avais rendus à des compatriotes d'Avignon persécutés (1), on me donna une carte d'affiliation.

Je me rendis coucher à 9 heures.

Quoique je n'aie guère vu Avignon, je puis dire que c'est une belle ville, dans une situation magnifique et dans une plaine fertile; elle est entourée de fortes et superbes murailles crénelées, dont il faut faire presque le tour, sur un quai planté d'arbres sur le bord du Rhône.

9^{me} Journée. — Vendredi 18 octobre 1793. — Je m'occupai le matin à écrire au Comité de la Guerre, à Gossuin (2), à Maignen (3) et à mon frère, dont je reçus une lettre; je donnai commission à Jourdan de parcourir la département pour la levée de tous les chevaux. Je fus au département, où je recommandai la plus prompte diligence. Ensuite je me promenai avec Jourdan et l'évêque. Jourdan avait avec lui son chien, dogue fameux dans les troubles d'Avignon (4). Il me fit remarquer la position avan-

(1) Goupilleau s'était intéressé aux révolutionnaires avignonnais poursuivis à l'occasion des massacres d'octobre 1791 à Avignon et amnistiés le 19 mars 1792 (Voir notamment *Réimpression du Moniteur*, tome XI, p. 741). (Séance du 27 mars 1792).

Goupilleau s'était de même intéressé aux Suisses du régiment de Châteauneuf, pour lesquels Bouillé avait été impitoyable, dont les survivants furent amnistiés et célébrés à la Fête de la Liberté du 15 avril 1792 par une cantate de Joseph Chénier. (Papiers de Goupilleau, n° 63).

(2) Député du Nord.

(3) Député de la Vendée, intimement lié avec Goupilleau.

(4) Comme le chien de Couthon.

tageuse de cette ville et de la Roche (1), d'où l'on voit Villeneuve de l'autre côté du Rhône, et les quatre arcades qui restent de l'ancien pont (2). Il me fit voir l'endroit d'où il tirait le canon sur l'abbé Mulot et le général Ferrière (3) qu'il obligea de prendre la fuite lorsqu'ils s'avançaient sur Avignon.

Avignon est une très belle ville ; on y voit partout de belles et solides maisons ; les rues sont larges et pavées de petits cailloux de différentes couleurs et si singulièrement symétrisés qu'ils approchent de la mosaïque, surtout l'entrée des maisons ; dans la cour même du palais, on voit les armes d'un cardinal parfaitement blasonnées avec ces cailloux.

Je fis promettre à Jourdan de m'écrire journellement. Je dinaï avec Rovère et Poultier, je leur dis adieu et l'évêque vint me conduire à mon auberge, d'où je partis à 4 heures... Les aubergistes d'Avignon

(1) Le *Rocher des Doms*, aujourd'hui magnifique promenade d'Avignon d'où l'on jouit d'une vue superbe sur Villeneuve, le Rhône et la plaine du Comtat jusqu'au Ventoux.

(2) Le fameux pont d'Avignon, dont une des arches porte encore la chapelle de Saint-Bénézet, son constructeur. Lenthéric, *Le Rhône*, tome II, p. 316.

(3) L'abbé Mulot, commissaire du roi en Octobre 1791 pour négocier la paix entre les révolutionnaires d'Avignon et les Comtadins fidèles au Pape.

Le général Ferrier, et non Ferrière, commandait à Sorgues les troupes mises par le roi à la disposition du médiateur Mulot. Celui-ci s'était rendu suspect aux révolutionnaires avignonnais. Aussi Duprat, plus tard général de l'Empire, et Jourdan avaient-ils fait braquer des canons sur la Roche des Doms pour battre la route de Sorgues. Mais les historiens de la Révolution d'Avignon ne mentionnent pas qu'on ait eu à se servir, à ce moment, de cette artillerie. On reproche, en revanche, à Mulot et à Ferrier de n'être pas entrés à Avignon soit en négociant avec les avignonnais, soit en bravant leurs canons. La présence des troupes royales à Avignon, au début d'octobre 1791, aurait sans doute empêché les horreurs de la guerre civile.

Ce sont les fédéralistes marseillais qui tirèrent le canon du haut de la Roche des Doms, le 25 juillet 1793, contre l'armée républicaine de Cartaux. (Voir *Chuquet, La Jeunesse de Napoléon*, tome II, Toulon, p. 156, 157.

sont les plus grands fripons que je connaisse ; ils vous font mille caresses lorsque vous arrivez et vous écorchent quand vous partez. Ce sont des italiens dans l'étendue du terme. On fait à Avignon très bonne chère et on y boit de bon vin.

A une lieue d'Avignon, après avoir passé d'assez mauvais chemins, on arrive à la Durance, qu'on passe en bac (1). On traverse deux lieues de plaine plantée d'oliviers chargés de fruits, et un terrain très fertile.

A 7 heures, j'arrivai à Tarascon. Il faisait beau clair de lune. On y fait comme à Avignon le tour de la ville sans y entrer. Cette ville est entourée de murailles, mais pas si fortes que celles d'Avignon ; son enceinte paraît être grande.

Je soupai et couchai à Tarascon.

10^{me} Journée. — 19 octobre 1793. — Je partis de Tarascon à 5 heures du matin. Je ne la vis qu'au clair de la lune. Son enceinte, dont je fis presque le tour, me parut grande ; les murailles sont bonnes, mais pas si fortes qu'à Avignon.

J'arrivai à Arles à 7 heures du matin par une chaussée de terre élevée et étroite, tellement incommodé par les cousins (2), qui m'avaient empêché de dormir toute la nuit, que je fus obligé de lever les glaces de ma voiture.

La municipalité d'Arles me logea chez l'abbé Royer (3), ci devant conseiller au Parlement de

(1) Aux environs du pont de Rognonas actuel, non loin du confluent de la Durance avec le Rhône.

(2) On dit plutôt aujourd'hui « des moustiques ».

(3) Honoré - Joseph de Royer, né à Arles en 1739, député du clergé d'Arles aux Etats - Généraux, arrêté comme suspect en juin 1794, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 7 juillet 1794, et exécuté le lendemain.

Sa maison d'Arles, autrefois hôtel de Viguier, est située rue Balze et appartient actuellement à Mlle Amé. (Note de M. le conseiller Fassin).

Paris. On ne peut pas être mieux reçu que je le fus. Je vis le district et la commune. Je donnai des commissions aux citoyens Martin (1) et (2). Je fis un réquisitoire à la municipalité pour une levée de chevaux. Tout me parut bien disposé. Je me promenai par la ville avec de bons citoyens qui avaient dîné avec moi, et le soir je fus à la Société populaire, où je fus reçu avec bien de la cordialité. Je parlai et j'animai l'ardeur de ces bons citoyens, qui cependant n'en avaient pas besoin.

Arles est presque désert depuis que les aristocrates ont fui du côté de Nîmes (3). Je parlerai de cette ville plus amplement quand j'y reviendrai.

11^{me} Journée. — 20 octobre 1793. — Je partis d'Arles à 6 heures 1/2, avec un grand mal de tête. Je pris des chevaux de réquisition, car il n'y a pas de chevaux de poste à Aix. Le chemin est mauvais pendant deux lieues, et la plaine toujours fertile jusqu'au pont sur lequel on passe une branche de la Durance (4), qui fertilise la belle campagne d'Arles. Depuis le pont jusqu'à Saint - Rémy, la plaine est couverte d'oliviers et la route est superbe.

(1) D'après une note de M. le conseiller Fassin, pourrait être Jacques Martin, surnommé *Martin des chevaux*, sans doute à cause de cette délégation à la levée des chevaux ; propriétaire, ancien gendarme, ancien garde du roi ; condamné à mort comme fédéraliste par la commission militaire de Marseille, le 7 pluviôse an II. (26 janvier 1794).

(2) En blanc dans le manuscrit.

(3) Après la défaite de l'armée fédéraliste des Bouches-du-Rhône et des sections de Marseille en août 1793, par Cartaux et Doppet.

(4) Il s'agit non d'une branche naturelle de la Durance, mais d'un canal d'irrigation venu de cette rivière : canal de Craonne ou canal des Alpes.

Saint - Rémy, la patrie de *Nostradamus* (1), est une petite ville entourée de vieilles murailles, dans laquelle on n'entre point. De Saint-Rémy à Orgon, il n'y a point d'oliviers, seulement des mûriers et des amandiers ; dans les endroits incultes et les plus arides croissent de la petite sauge et une plante qu'au pays on appelle *férigoulo* (2), qui ont très bonne odeur.

Orgon, où j'arrivai à midi, est une vilaine bourgade aussi entourée de vieilles murailles, située dans des gorges de montagnes arides et hérissées de rochers. On y voit de vieilles ruines sur les hauteurs (3).

Pont - Royal n'est qu'une maison où on relaye. Depuis Orgon jusque-là, le terrain est riche et fertile ; on n'y voit ni amandiers, ni oliviers, qui viennent mieux dans des terres arides et sèches, mais la terre est plate et unie, mille canaux qu'on y a pratiqués y conduisent l'eau de la Durance, dont on est maître par des écluses ; on inonde le terrain quand on veut, et c'est ce qui le fertilise. Mûriers, vignes, terres labourables, prés, tout y est mélangé, et les prés dans cette saison, où l'hiver se fait sentir dans mon pays, sont aussi verts qu'au printemps.

Les terres sont bonnes jusqu'à Saint-Cannat ; la route toujours belle, un peu montueuse avant Aix, où j'arrivai à 7 heures.

J'appris que mon collègue Nioche (4) y était. Je fus

(1) Astrologue, 1503-1566. — En faveur auprès de Catherine de Médicis et de Charles IX. On voit son buste dans une rue de Saint-Rémy.

(2) *Ferigoulo*, nom provençal du thym.

(3) Anciennes fortifications romaines et château dit de Guise démoli sous Louis XIII

(4) Député d'Indre-et-Loire, en mission à l'armée des Alpes, avait accompagné Cartaux dans sa campagne contre les fédéralistes marseillais, terminée en août 1793.

sur le champ le trouver ; nous fûmes ensemble à la municipalité, qui avait reçu mon décret dans le jour, et qui avait déjà envoyé des commissaires pour son exécution. Nous fûmes après à la Société populaire, qui était fort nombreuse, et où nous fûmes bien accueillis. Il me parut fort drôle d'endendre le président faire un discours en patois au peuple pour lui annoncer notre présence.

Je montai à la tribune, où j'exposai le sujet de ma mission, et je priai les membres de la Société de m'y aider, ce qu'ils me promirent en applaudissant.

Nioche monta après moi à la tribune ; c'était la première fois qu'ils venait à la Société, quoiqu'il fût à Aix depuis longtemps. Il me parut par son discours qu'on l'avait inculpé mal à propos (1), et que la Société le reconnut. Il fut fort applaudi.

Quoique je ne vis Aix, en entrant, qu'au clair de la lune, elle me parut être une fort belle ville, de belle vue et bien bâtie. Partout de belles fontaines. En entrant surtout, on voit une rue magnifique et spacieuse (2). Il est dommage que de gros arbres anciens en ôtent le coup d'œil.

12^{me} Journée. — 21 octobre 1793. — Je partis le matin à 8 heures d'Aix. Les environs m'en parurent agréables, la terre bonne et très couverte d'oliviers. Par delà le Pin, on se trouve pendant une demi-heure dans des gorges de rochers à perte de vue et affreux, mais en sortant de là, on se trouve dans une campagne riche et riante et qui le devient de plus en plus à mesure qu'on approche de Marseille.

(1) Nioche avait été plusieurs fois considéré comme suspect de modérantisme.

(2) Aujourd'hui *Cours Mirabeau*, orné de deux fontaines et de la statue du roi René.

C'est surtout quand on est arrivé sur une hauteur, à une lieue de cette ville, qu'on jouit du plus beau coup d'œil possible. D'un côté on voit la Méditerranée, le Château d'If ; de l'autre, la ville et toute la campagne, qui a elle-même l'air d'une ville, tant elle est couverte de maisons. Cette campagne toute immense a cependant l'air d'un jardin, tant elle est bien cultivée. Vignes, oliviers, figuiers, terres labourables et prés, tout cela est mêlé ; on ne se lasse point de les regarder.

L'entrée de Marseille est riante, elle s'annonce bien ; les rues sont vastes et propres, les maisons bien bâties. C'est une ville aussi belle que Nantes, mais dans un autre genre. Les rues en sont plus larges et mieux alignées ; le cours au milieu fait la plus belle rue. La salle de spectacle ne vaut pas celle de Nantes, mais elle est très belle ; le port n'est autre chose qu'un grand bassin tout couvert de bâtiments désarmés. Il n'y a qu'une frégate qui l'est aussi. Les quais autour sont admirables, pavés en briques debout. Le seul défaut qui s'y trouve, c'est d'être trop étroits ; les bâtiments touchent pour ainsi dire aux maisons.

Mes collègues étaient absents : je fus, en attendant leur arrivée, voir le fort Saint-Jean. J'y fus reçu avec beaucoup d'honneur par le corps des volontaires qui y étaient de garde. Je demandai à parler à Courvoisier (1), il n'y était pas. L'on me fit voir les batteries du bas et du haut. J'admirai la belle

(1) D'après une note de M. Jules Viguier, ce Courvoisier pourrait être le fournisseur ou employé qui fut au service de la famille *Egalité* pendant son séjour au fort Saint-Jean. Louis-Philippe, duc d'Orléans, député à la Convention, surnommé *Egalité*, décrété d'arrestation avec toute sa famille, en avril 1793, avait été transféré de Paris à Marseille. Ramené à Paris au début de novembre, il y fut guillotiné.

position de ce fort, qui, bien défendu avec celui de Saint - Nicolas qui lui est opposé, rendent l'entrée impossible. Le fort de Notre-Dame-de-la-Garde est démoli.

De là je fus au département, où je trouvai les administrateurs, qui me parurent bons citoyens ; de là à la Société populaire, où j'exposai le sujet de ma mission et où je fus bien reçu. Elle était présidée par le citoyen Boutin, ex - capucin (1), et elle était très nombreuse.

Je fus pour voir Barras (2) et Fréron (3), mes collègues, mais ils n'y étaient pas. Je trouvai Barras dans la rue ; je fus avec lui à la comédie, où je vis Fréron, Escudier (4) et Pomme (5). Je ne fus qu'un instant avec eux.

Je retournai à mon auberge, hôtel de Beauveau, où Courvoisier vint me voir.

13^{me} Journée. — 22 octobre 1793. — Le matin, Courvoisier vint me voir. Je lui donnai commission de m'acheter pour mon retour de l'huile, du thon, des olives et des anchois.

Je donnai commission à ce j. f. Ducros Aubert (6),

(1) Jean - Baptiste - Antoine Boutin, né à Brignoles. (Note de M. Jules Viguier).

(2) Député du Var, un des personnages les plus importants de la Révolution, alors en mission dans le Midi. Il exerça une violente répression après la prise de Toulon. Fut avec Tallien un des principaux auteurs de la chute de Robespierre au 9 thermidor.

(3) Député de Paris, en mission dans le Midi, désigné spécialement pour Toulon, avec Barras, le 29 octobre 1793.

(4) Député du Var, né près de Toulon, en mission, conseilla la modération dans la répression du fédéralisme marseillais.

(5) Député de la Guyane, un des signataires du fameux arrêté de brumaire an II sur les filles publiques à Marseille (Lourde, *Histoire de la Révolution en Provence*, tome III, p. 343).

(6) Fréron, dans ses *Mémoires*, cite cet officier comme ayant une attitude politique équivoque ; on le retrouve chef d'état-major du général baron Radet, inspecteur de la gendarmerie en 1815. (*Mémoires de Radet*, p. 627).

chef d'escadron de gendarmerie à Marseille , de prévenir le département pour la levée de chevaux. Pareille commission à Jacques Bergier (1), aussi de Marseille, pour les districts de Saint - Maximin, le Beausset et Brignolles.

MICHEL JOUVE.

(à suivre)

MARCEL GIRAUD-MANGIN.

(1) Arrêté transcrit à Draguignan — Archives du Var, L. 1.342.
(Note de M. E. Poupé, professeur au Collège de Draguignan).

LE SONGE D'ORANGE

Vous me croirez si vous voulez, mais j'affirme qu'un homme du Midi n'est jamais plus méridional que lorsqu'il habite les pays du Nord. Là-bas, aux jours de son enfance ou de sa jeunesse, il n'a jamais rien vu, ni rien remarqué. C'est avec la plus profonde indifférence qu'il a passé des milliers de fois à côté de ces monuments antiques, devant lesquels des étrangers sont si souvent en extase. De ce soleil et de cet azur resplendissant qui ont fait rêver tant de poètes, de cette atmosphère si bienfaisante et si lumineuse aux heures les plus dures de l'hiver, il ne comprit jamais les enivrantes caresses. Comme il vivait dans un bain de lumière, il n'en soupçonnait pas la douce chaleur.

Et cela a duré ainsi jusqu'au jour où la destinée a immobilisé ces méridionaux dans des régions où soufflent les bises glacées, et où, pendant les trois quarts de l'année, un plafond sinistre d'épaisses nuées s'interpose entre le ciel et la terre et leur inflige une nuit boréale de quelques mois. Y a-t-il alors seulement là-haut ce qu'on est convenu d'appeler le soleil ? Ils n'en savent rien ; mais, pauvres exilés, ils voudraient bien le savoir. Et alors, ils se souviennent du pays lointain où s'écoulèrent leurs premières années, des « cagnards » où l'on se

réchauffait, le long des murs, à la manière des beaux lézards verts qu'ils mettaient en cage, des « demoiselles » diaprées s'envolant de branche en branche, des hannetons aux couleurs changeantes qu'on attachait cruellement par les pattes, des « cri-cris » saluant la nuit tombante de leurs petits bruissements, et des cigales zézayant leur étourdissante et monotone cantilène sur les cyprès et les oliviers. Ils revoient par la pensée ces fleurettes roses et blanches des amandiers qui, même en février, s'étalent en bouquets odorants au pied des collines endormies.

Et le remords les prend de n'avoir nullement apprécié jadis d'aussi étonnantes merveilles. Ils ont froid dans ce Paris, où la seule chaleur des brasseries et des théâtres surchauffés donne à leur sang une vigueur toute factice, et ils décrètent qu'il existe une terre natale qui valait mieux que toutes les Sibéries où ils sont contraints de vivre et de frissonner.

C'est alors que pour trouver un peu de véritable chaleur qui réconfortera le corps et l'âme, les méridionaux de Paris chercheront à se rapprocher et constitueront une petite patrie dans la grande. La création des sociétés si connues des « Félibres » et de « La Cigale » n'a pas eu d'autre origine.

A « La Cigale », surtout, on faisait autre chose que d'y réciter des vers et d'y chanter. On s'y sentait les coudes, on y était, pendant les heures d'un repas modeste, qui, par ordre, sentait l'ail, à Marseille, à Avignon, à Arles, à Nîmes, à Orange. On y parlait du Château des Papes, de la Barthelasse, des Alys-camps, des Arènes. On faisait plus que d'en parler. Il semblait qu'on en découvrit seulement alors toutes

les beautés, jusque - là entrevues ou dédaignées. Maurice Faure déclamaient la « Vénus d'Arles », Clovis Hugues, secouant sa crinière léonine, disait ses vers d'une superbe envolée et prononçait des harangues enflées par une brise venue du large. Paul Arène racontait de piquantes et poétiques aventures, et le bon Henri de Bornier, qui représentait Lunel, nous apportait de là-bas un panier littéraire où il y avait tout autre chose que la lune. Mistral, quand il avait quitté Maillane pour Paris, ce qui était rare, y venait chanter la « Coupo Santo ».

Dans le Midi, à ce moment-là, nous étions vraiment. Je parle du vrai, du Provençal midi. Il y avait bien parmi nous d'autres midis que le nôtre, mais nous n'en entendions pas le langage. Quand on s'avisaient de nous dire des poésies de Jasmin, nées sur le terroir d'Agen, nous les applaudissions de confiance, mais il y avait déjà quelques brumes dans l'air pur que nous respirions, et ce qu'il nous fallait, c'était notre cher Midi, perdu pour nous comme un paradis légendaire d'où la destinée nous avait brutalement expulsés.

.*

Jusqu'à ce moment-là, j'étais de ceux qui n'avaient connu Orange et son théâtre antique que pour en avoir entendu parler. Je dois cette confession à mes bons compatriotes. C'est à Paris seulement que je formai le projet de libérer ma conscience de cette honte, et de réparer ce que je considérais comme un crime de lèse midi.

C'était quelques mois après la glorieuse consécration du théâtre romain par notre Mounet-Sully dans

l' « Œdipe Roi », de Sophocle, qu'a ressuscité son génie. Sur la vieille scène en ruines avait retenti le Verbe antique, et la foule l'avait acclamé. Elle s'y promettait d'autres pèlerinages du même genre, d'ailleurs renouvelés depuis. Je n'y insisterai pas.

Je résolus donc de voir Orange et j'arrivai devant cette muraille, œuvre de Titans. J'en demeurai tout écrasé. On a beau être un familier du Pont-du-Gard et des Arènes de Nîmes, l'impression produite par ce formidable rideau de pierres est toute autre. Il y a là une majesté, une puissance, une force, une énergie romaine qui vous étreint et vous épouvante comme les lames enflées de l'Océan, montagnes mouvantes qui se précipitent sur les plages menaçant de tout engloutir. Cette muraille a une voix, celle du passé, et devant elle on se sent prêt à se courber, tant on redoute un écroulement subit. Je ne conseille pas aux femmes nerveuses de s'y rendre sans préparation préalable. J'en ai connu que ce spectacle avait fortement troublées et qui en conservèrent pendant quelques heures une sorte d'énervement.

Je pénétrai dans le théâtre par une petite porte basse. Ça et là, des fûts de colonnes brisées, et ce figuier sauvage qui a poussé parmi les pierres comme celui de Delphes devenu assez vigoureux pour disjoindre les blocs énormes du palais exhumé des Atrides. Vis-à-vis la scène, et en haut, une statue de la Vierge dominant les assises de pierre. Des ouvriers travaillaient à cette heure même à réparer les plus décrépites et à en établir de nouvelles.

Certes, il m'eût été facile de contempler le théâtre d'Orange un jour de fête artistique, au milieu de la foule grouillante des spectateurs, au bruit des orches-

tres et des voix sonores, parmi les costumes rutilants sous les lampes électriques, et je ne doutais nullement de la grandeur d'un pareil spectacle. Mais j'ai toujours pensé que l'antiquité se révèle plus complètement à nous dans la solitude. Il faut un religieux silence à l'adoration du passé. Être ainsi seul à seul avec les siècles, n'écouter que les échos lointains de cette antiquité qui ne parle que pour vous-même le langage de son génie, contempler ces tas de pierres sacrées, ces outrages que leur infligèrent les barbares des invasions, et surtout peut-être des chrétiens inconscients et fanatiques, entendre mugir le mistral à travers les brèches, ne pas avoir à subir autour de soi des réflexions importunes, n'est-ce pas là la vraie manière de vivre les époques disparues ?

*
**

Lorsque, quittant cette petite cité d'Orange qui jadis dut être si grande et si peuplée, je pris le train et me retrouvai au sein de la vie moderne et contemporaine, je conservai comme un trésor précieux au fond de mon être, l'impression qu'avait faite sur moi la contemplation du théâtre d'Orange, et me trouvai encore mille fois plus coupable de l'avoir si longtemps ignoré. Je recherchai une fois de plus la solitude, et bercé par les roulements sourds du train, je m'endormis. Oh ! l'agréable et doux sommeil ! Il fut si bon, si bon, qu'il se garda d'interrompre brutalement le cours de mes pensées, et qu'il me laissa une vue distincte du spectacle que je venais d'avoir sous les yeux.

Les songes sont presque toujours d'une déses-

pérante incohérence, mais ils sont parfois si précis, qu'on en retient tous les détails dès que le réveil est venu. Celui que j'eus pendant une heure de repos était de ceux-là. Il me fut donc possible de le reconstituer en entier, et son souvenir m'en est si bien resté, que je vais essayer de le transcrire ici.

Il me sembla que j'étais pendant la nuit dans le théâtre d'Orange et assis en bas, sur un des premiers gradins. Nul spectateur autour de moi dans l'enceinte, aucune lumière n'éclairait la scène, mais peu à peu, j'entrevis distinctement une table immense sur laquelle deux flambeaux à sept branches projetaient une vague et vacillante clarté. Autour de la table, dix-sept personnages étaient assis. En avant, et d'un côté, une créature superbe, aux voiles pendants, ayant aux oreilles des anneaux d'or, et de l'autre un cavalier vêtu comme l'étaient ceux du Moyen Age. Au fond et en face, un vieillard à la face ascétique et pâle et à la barbe argentée, présidait le repas. Je crus reconnaître en lui un artiste célèbre que j'avais bien souvent entendu dans ma jeunesse, le ténor Renard. Comment et pourquoi se trouvait-il là ? Mystère des songes, mais c'était bien lui ressemblant, à s'y méprendre, à ce Christ devant Pilate que le peintre Munkacsy a immortalisé.

Tout à coup, dans le silence de cette nuit, il entonna l'air de la Pâques de « la Juive », de cette voix douce et forte, où il y avait tant de puissance et tant de charme :

O Dieu de nos pères
Parmi nous descends,
Cache nos mystères
A l'œil des méchants
Toi qui nous éclaires, etc., etc.

Et le chœur des dix-sept personnages reprenait lentement et avec solennité, après chaque vers, cette harmonieuse et sublime invocation qui est la gloire de Léon Halévy. Ceux qui ont l'oreille musicale, et qui, de plus, ont le don de « penser » la musique et d'en entendre mentalement les ensembles et toutes les parties chorales, seront peut-être les seuls à se rendre compte de mon émotion. L'hymne s'élevait dans la nuit et semblait s'envoler vers les cieux, où scintillaient les étoiles de l'infini. Le songe était grandiose et troublant...

Alors, me retournant, je vis une chose étrange. La statue de la Vierge qui couronne les gradins me parut se mettre en mouvement, comme si des voix célestes lui eussent communiqué la vie. Lentement, elle descendit ces gradins l'un après l'autre ; on eût dit qu'elle souhaitât d'entendre de plus près. Un violent coup de mistral emporta soudain je ne sais où cette mise en scène d'un rêve fantastique et vraiment enchanté. Je ne vis plus rien. Une obscurité profonde envahit le théâtre, et la voix sonore d'un être invisible déclama distinctement les vers qui suivent :

« Dans le beau pays de Provence
Où j'ai revu les jours anciens,
J'ai recherché de préférence
Les débris des temples païens.

Ceux qu'un ardent soleil colore
Et que le mistral a rongés,
Dont les pierres parlent encore,
Que les siècles ont protégés.

J'ai passé, sans y prendre garde,
Devant de modernes palais,
Vieilles coquettes que l'on farde,
Qu'on rajeunit, mais qui sont laids.

J'allais vers ces murailles sombres
Où l'antiquité rayonnait,
Sur lesquelles passaient des ombres
Aussitôt que le soir venait.

O Forums, Arènes superbes,
Titans bâtis par des Titans,
Noms fameux cachés sous les herbes,
Qui revivez tous les printemps.

Sous ces fleurs, éternel hommage
A votre gloire d'autrefois
Vieux théâtre au figuier sauvage,
Où, la nuit, l'on entend des voix.

Où Plaute rit avec Molière,
Où Sophocle clame ses vers
Debout sur les gradins de pierre,
Où l'on voit comme des éclairs

Passer ces strophes immortelles
Que jadis Rome applaudissait,
Quand l'aigle secouait ses ailes
Sur la Gaule qui frémissait...

A nos jours mornes et stériles,
Sans grandeur et sans horizons,
D'où l'on proscriit comme inutiles
Les poètes et leurs chansons ;

A ce siècle, où gît dans la honte
Job nouveau sur un fumier d'or,
Quand à ses pieds la haine monte,
Le mauvais riche et son trésor ;

A ce désert qui perd la trace
Des vaillants qui l'ont traversé,
Je préfère une grande race
Et le vieux mur qu'elle a laissé ! »

Qui donc composa ces strophes ? Est-ce moi ? La chose est fort possible. Toujours est-il que bien d'autres, orateurs, musiciens ou poètes, ont eu en songe certaines inspirations qui sont devenues vivantes à l'heure du réveil.

Ces vers, je les écrivis aussitôt sur mon carnet de voyage. Ils sont ce qu'ils sont et ils valent ce qu'ils valent, mais ils consacrent un souvenir, et peut-être serviront-ils à m'absoudre d'avoir ignoré pendant tant d'années les splendeurs de l'antique théâtre d'Orange.

LÉONCE LARNAC.

LA VILLE D'UZÈS ET LE POÈTE RACINE

On a beaucoup écrit sur Racine à Uzès, mais très peu sur Uzès pendant que ce poète y séjournait.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de combler cette lacune en mêlant au récit du séjour de Racine à Uzès l'indication des rues, des places, des monuments, des institutions et aussi des principaux personnages que notre grand poète a du voir.

Jean Racine né à la Ferté Milon le 22 décembre 1639 fut dès l'âge de 4 ans orphelin de père et de mère. Il avait été destiné par sa grand'mère Marie des Moulins à l'état ecclésiastique.

Ses études terminées il se retira avec le titre d'abbé(1) chez son cousin Vitart, intendant du duc de Luynes, mais entraîné par les séductions de la capitale il mena une vie désordonnée en compagnie de quelques viveurs comme la Fontaine et le capitaine de dragons Poignant dans les cabarets d'*Art libre et fol*, du *Mouton blanc* et de la *Pomme de pin*.

Aussi ému de ses incartades, son oncle maternel le père Sconin, vicaire général et official du diocèse d'Uzès et prieur de Saint-Maximin, l'attira non sans peine auprès de lui pour lui apprendre la théologie et lui faire obtenir un bénéfice.

(1) Voir la reliure d'un Quintilien qui lui avait appartenu et fut vendu à la vente Herbeleck (catalogue de 1656 p. 116).

Le vicaire général Sconin était fils de Pierre Sconin, procureur à la maîtrise des eaux et forêts de Villers Cotteret, président à grenier à sel et de Marguerite Chéron.

La sœur du vicaire général Jeanne Sconin, baptisée le 16 septembre 1638, avait épousé Jean Racine, conseiller du roi au grenier à sel, père de notre grand poète.

Celui-ci part pour Uzès à la fin d'Octobre 1661 à l'âge de 22 ans, en gaie et nombreuse compagnie. Il fait un heureux voyage jusqu'à Lyon, puis il s'embarque sur le Rhône avec deux mousquetaires de Pont-Saint-Esprit qui avaient obtenu un congé de quelques mois. Le fleuve était très bas et la navigation fort lente. Dans une auberge de Valence où il couche, Racine ne connaissant pas le patois du Midi demande à une servante un vase ; il s'aperçoit dès le matin qu'on lui a apporté un réchaud et on peut imaginer l'ennui qu'il en éprouva.

Enfin il arrive à Uzès, le 8 novembre 1661, dans la maison de son oncle, située à l'extrémité de la rue Saint-Julien (1).

La ville était bien moins agréable que de nos jours. Resserrée entre ses remparts, elle manquait d'air et de lumière. Nos beaux boulevards n'existaient pas. Ils ont été créés plus tard par le comblement des fossés des remparts démolis avec leurs portes au nombre de quatre : la porte Saint-Julien, celle de la Condamine, celle de Saint-Étienne et celle de la Barrière.

La vaste promenade des marronniers où se trou-

(1) Elle a été démolie et sur son emplacement la famille d'Amoureux a fait construire une maison plus vaste en utilisant le rempart pour en faire une terrasse au 1^{er} étage.

vent la statue de l'amiral de Brueys et une jolie fontaine, don de M. Pascal, maire d'Uzès, faisait partie du parc de l'évêché et n'était pas ouverte au public. Il n'y avait que trois places, celle de l'Officialat devant la Cathédrale, celle de Saint-Étienne au couchant de cette église et la grande place appelée place du Costel, place Royale, place aux Herbes et aujourd'hui place de la République. La place d'Austerlitz ne fut créée que plus tard par la démolition d'un pâté de maisons qu'on appelait l'île des Irondes (hirondelles). On y remarquait la maison d'un perruquier qui au-dessus de sa boutique avait mis une enseigne représentant Absalon pendu par les cheveux avec cette légende : *Une perruque lui aurait sauvé la vie.*

Les rues étaient étroites, tortueuses et surmontées de nombreux arceaux ; la plus régulière, la plus longue et la mieux habitée était la rue de la Monnaie, ainsi appelée à cause d'un hôtel de la Monnaie qui y avait été construit par les évêques.

Je ne mentionne ici que quelques rues qui ont disparu ou dont le nom a été modifié :

Rue de l'Abreuvoir, derrière la rue de la Barrière et de la rue de la Monnaie, près de la maison appelée mal à propos ancien palais épiscopal. Elle n'est plus qu'un cul de sac.

Rue de la Capellanie, de Saint-Nicolas, allant de la rue de la Monnaie au plan de l'Officialat aujourd'hui rue de Rafin.

Rue du Marché aux cercles, place Dampmartin.

Faubourg Saint-Pierre, Grande Bourgade.

Rue Masbourguet, Rue Sigalon.

Parmi les monuments de cette époque mentionnons le Château ducal, la Cathédrale avec son élégant

clocher du moyen âge, la tour de l'évêque, celle des prisons et le pavillon appelé appelé aujourd'hui le pavillon Racine.

La crypte des premiers chrétiens d'Uzès du deuxième siècle classée aujourd'hui au nombre de nos monuments historiques n'était pas encore découverte.

L'Hôtel de Ville se trouvait rue de la Monnaie sur l'emplacement de la maison appartenant aujourd'hui à M^{me} Pène. C'était primitivement la demeure d'un des seigneurs d'Uzès, qui en fit don à la ville à la condition d'en payer la *directe* (l'impôt) au chapitre d'Uzès. Un an après le départ de Racine cet Hôtel de Ville fut détruit par l'incendie du 13 septembre 1763. La foudre tomba sur une tourelle contenant des escaliers au bas desquels on avait placé des barils de poudre qui firent explosion.

L'hôpital appelé Saint-Sauveur datant du XIII^{me} siècle était beaucoup plus petit que l'hôpital actuel construit par l'évêque Mgr Bauyn sur le même emplacement.

Le couvent des religieuses de la Visitation a été transformé en écurie et remise pour le camionage du chemin de fer. C'était primitivement une hôtellerie des plus renommées et on voyait encore du temps de Racine les attributs de Bacchus sur la grande cheminée avec des assiettes et des couteaux entrelacés en forme de trophées et de guirlandes.

L'église Saint-Étienne fort ancienne puisqu'elle est mentionnée dans un diplôme accordé en 1165 par Louis le Jeune à Raymond, évêque d'Uzès avait été détruite durant les guerres de religion. Sur son emplacement, on a bâti l'église actuelle.

L'église Saint-Julien venait d'être terminée. Elle remplaçait celle qui fut démolie en 1561 par les pro-

testants. Elle formait une des deux paroisses de la ville. On en a fait une écurie.

L'église des Cordeliers construite en 1616 sur l'emplacement d'autres églises détruites en 1313, par les routiers et plus tard durant les guerres de religion est devenue le temple des protestants.

L'église des capucins édifiée en 1635 sur l'emplacement du château appelé le *Castel naou* et communiquant avec le duché par un souterrain est transformé en écurie.

Racine a pu lire sur les murs du corridor plusieurs strophes en vers dont voici la dernière la seule qu'on ait pu conserver :

Que mes vers, cher lecteur, n'arrêtent pas tes yeux
Tes yeux ont assez lu, n'est-il pas temps qu'ils pleurent ?
Va, lecteur, et choisis ou la terre ou les cieux
Ou les biens qui s'en vont, ou les biens qui demeurent.

Peu après son arrivée ayant besoin de clous pour ajuster sa chambre, Racine demande au domestique de son oncle deux à trois cents broquettes. Quelques instants écoulés le domestique lui apporte le plus gravement du monde, trois bottes d'allumettes.

Il reçoit beaucoup de visites à cause de son oncle. Or, il ne comprend pas le français du pays et on n'entend pas le sien. Aussi écrit-il à son cousin Vitart : « Je tire le pied fort humblement et je dis quand tout est fini : *Adioussias*. Cependant voici ce qu'il écrit quand il est un peu habitué au langage du pays : « Les gens y causent des mieux, et pour moi, j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié plus qu'en aucun lieu du monde. »

Il plaisante sur les « villageois qui pieds nus ou ensabottés font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie. »

Par exemple, les jeunes filles trouvent grâce devant lui. « Il n'y a pas une villageoise, dit-il dans une lettre, qui ne disputât de beauté avec les filles d'honneur de la reine. »

Lui-même était d'un physique agréable. Sa taille était au-dessus de la moyenne. Son front était découvert et haut, ses yeux animés, sa bouche indiquait la douceur et la bonté.

Au-dessus de l'œil gauche il portait une cicatrice qu'il avait reçue durant la guerre civile de Paris, alors que les écoliers s'en mêlaient et se battaient entr'eux.

D'après les archives de l'ancien évêché sa chevelure brune retombait « sur un collet de baptiste tout uni et n'ayant point de glands à ses deux bouts, un vrai collier d'ecclésiastique, sa toilette était à l'avenant, c'est-à-dire d'une simplicité qui sentait la gêne.

L'habit était de drap noir rapé, le manteau mourait de vieillesse, les bas étaient de grosse laine, les souliers très forts. Il aimait beaucoup la marche et s'en allait à travers champs pensant sans doute à autre chose qu'à la médiocrité de sa bourse. Un jour, Sconin trouva l'habit de son neveu trop rapé et se décida à lui en faire un de drap d'Espagne qui lui coûta 23 livres. Et Racine ajoute : « J'ai maintenant la mine d'un des meilleurs bourgeois de la ville ».

Racine faillit devenir amoureux d'une jeune fille d'Uzès fort sage et fort bien faite. Son teint lui paraissait vif et éclatant, ses yeux grands et d'un beau noir. Toutefois, il voulut la voir de près, et un jour, au sortir de l'église, il s'approcha d'elle et lui parla,

« sans autre dessein, dit - il, que de voir quelle réponse elle lui ferait ».

La jeune fille répondit d'un ton fort modeste, mais il s'aperçut, en l'approchant de plus près, qu'elle avait sur son visage des taches de rousseur, et cela seul le guérit radicalement de son inclination naissante.

Il chercha à se rattraper sur sa cousine, Mlle Vitart, qui lui avait inspiré, avant son départ de Paris, des sentiments fort tendres. Il lui écrivit deux lettres sans réponse. Il lui adressa alors les vers suivants :

Que votre colère est charmante,
Belle et généreuse amante,
Qu'il vous sied bien d'être en courroux.
Si les grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous ?

La belle cousine n'en fut nullement touchée. Aussi il lui adressa ces autres vers :

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verts et les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude.
Je chercherai la solitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

Racine est émerveillé de rencontrer au milieu du mois de janvier des journées d'hiver plus belles que celles du printemps dans le Nord, et dans une lettre à son cousin Vitart du 17 janvier 1662, il insère les vers suivants :

Lorsque la nuit a déployé ses ailes,
La lune, au visage changeant,
Paraît sur son trône d'argent
Et tient cercle avec les étoiles,
Le ciel est toujours clair tant que dure son cours,
Et nous avons des nuits plus belles que nos jours.

Le 20 mai il annonce à son cousin Vitart qu'il se prépare, avec son oncle, à recevoir l'évêque d'Uzès. Rien ne manquera. Le père Sconin fait venir toutes sortes de provisions d'Avignon.

Racine se glorifie à ce sujet de son progrès dans l'art culinaire, ressemblant sous ce rapport un peu à Horace et dans ces derniers temps à Alexandre Dumas père.

Il déclare être fort habile dans l'ordonnance d'un dîner, cherchant en cela à se rendre digne de son oncle, voulant traiter son évêque dans un grand appareil.

Le repas eut lieu au château de Saint-Maximin, près Uzès, que le père Sconin venait de faire construire (1) sur l'emplacement de l'ancien château.

A cette occasion, son oncle, qui a de bons desseins sur lui, vient de le faire habiller de noir des pieds jusqu'à la tête. Il espère obtenir quelque chose, « ce sera alors », écrit Racine, que je tâcherai de payer mes dettes ».

L'été de 1662 surprend beaucoup Racine, ainsi que

(1) Le père Sconin avait acquis cette seigneurie de noble Olivier François de Castillon, marquis de Saint-Victor, par acte du 8 août 1714.

Plus tard, cette seigneurie devint la propriété d'Alexis la Place, du Pont-Saint-Esprit, qui l'acquit de M. Sconin d'Argent-Villers, par acte du 28 août 1776, reçu Louis Granet, notaire à Uzès.

Ce château est devenu la propriété de la famille Goirand de Labaume. A une époque plus reculée il appartenait aux Templiers.

la manière dont on fait la moisson dans le midi. Voici ce qu'il écrit à M. Vitart, le 13 juin 1662 : « La moisson est déjà fort avancée et elle se fait plaisamment ici auprès de la coutume de France, car on lie les gerbes à mesure qu'on les coupe, on ne laisse point sécher le blé sur terre, car il n'est déjà que trop sec, et dès le même jour on le porte à l'aire où on le bat. Ainsi le blé est aussitôt coupé, lié et battu.

« Vous verriez un tas de moissonneurs rôtis de soleil qui travaillent comme des démons, et quand ils sont hors d'haleine ils se jettent à terre au soleil même, dorment un *miserere* et se relèvent aussitôt.

« Pour moi, je ne vois cela que de ma fenêtre (celle du château de Saint-Maximin), je ne pourrais être un moment dehors sans mourir. L'air est aussi chaud que dans un four allumé, et cette chaleur continue autant la nuit que le jour.

« Enfin, il faudrait se résoudre à fondre comme du beurre n'était un petit vent frais qui a la charité de souffler de temps en temps, et pour m'achever je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde.

« Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais comme il faisait : « Chantez, ma sœur la Cigale », mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à Paris ou à La Ferté - Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie ».

Les diverses juridictions établies à Uzès à cette époque durent donner à Racine l'idée de sa comédie des *Plaideurs*.

Il y avait en effet la *justice royale*.

Elle avait seule le droit des condamnations à mort.

Le condamné était pendu à un gibet qui existe encore à 2 kilomètres d'Uzès, au bord d'un chemin allant à Nîmes.

Dans des cas moins graves, l'exécution de la sentence avait lieu sur la place publique. Ainsi les blasphémateurs y étaient mis au pilori toute la matinée pour la première fois, la deuxième fois on leur fendait la lèvre supérieure, et s'ils étaient incorrigibles on leur coupait la langue.

En matière de bigamie, les hommes étaient exposés au pilori un jour de marché avec deux quenouilles, et les femmes avec deux chapeaux et un écriteau portant leur condamnation.

La justice ducale.

Elle se composait d'un sénéchal, d'un juge dit juge mage, d'un lieutenant de juge et d'un greffier.

Le sénéchal était situé entre la rue du Sénéchal et la rue Jacques-d'Uzès.

La justice épiscopale.

Elle tenait ses séances dans la grosse tour appartenant aujourd'hui à la ville, qui a établi une horloge à son sommet.

La cour ecclésiastique se composait d'un official qui devait être prêtre et docteur, ou au moins licencié en droit, d'un procureur fiscal remplissant les fonctions du ministère public, d'un vicaire ou inquisiteur qui instruisait les causes, d'un notaire apostolique qui tenait le greffe et enfin d'un juge civil licencié en droit, dont le maintien variait suivant les affaires.

Le peuple préférait cette justice, parce que la partie qui refusait de remplir ses engagements était passible d'excommunication.

La justice canoniale.

Les chanoines avaient entr'autres choses la haute, moyenne et basse justice sur le sol de la cathédrale.

Enfin, *la justice consulaire*.

Les consuls avaient le droit de faire la police du marché, de veiller à la sécurité et à la salubrité publiques. La prison des consuls était dans la tour *Barrebioou*, qui a été démolie lors de la construction de l'église Saint-Étienne, en 1766. Elle se trouvait sur l'emplacement même de la chapelle de la Sainte-Vierge.

Toutes ces diverses juridictions donnaient souvent naissance à des questions de compétence fort préjudiciables aux plaideurs.

Uzès comptait à cette époque beaucoup de corporations. Elles célébraient chaque année leur fête qui commençait toujours par une messe.

Les principales corporations étaient celles des marchands, des fabricants de bas et des maçons. Les membres de ces corporations avaient un uniforme. Celui des marchands était : habit, culottes rouges, veste de soie biche et chapeau bordé d'or ; celui des fabricants de bas : habit gris, revers et parements rouges, bonnet d'étoffe et de soie rouge et bleu (couleurs de la maison d'Uzès), tout brodé et galonné d'or.

Chaque corps de métier avait son drapeau portant ses attributs (1) et sa symphonie particulière. On n'a conservé que la symphonie des maçons que l'on joue encore le jour de leur fête, le jeudi, jour de l'Ascension. Elle est très populaire. On l'appelle la *Fadaise*.

On raconte que lorsqu'à Paris un individu se disant habitant de notre ville allait demander quel-

(1) On voit encore au duché le drapeau des fabricants de bas en soie blanche brodée d'or. Au centre, on a dessiné deux bas en croix et une paire de gants.

que secours au duc , celui - ci , pour s'assurer qu'il était bien Uzétien , lui demandait de chanter la *Fadaise*.

Non seulement Racine devait assister à la messe de ces diverses corporations, mais il il dut voir aussi la fête votive qui avait lieu en septembre.

Les jeunes gens se réunissaient quelques jours auparavant pour nommer leur chef qui prenait le nom de roi ou d'abbé.

C'est à cause de ce souvenir qu'on donne encore aujourd'hui le nom de *vote* aux fêtes votives.

On se livrait au plaisir de la danse et à divers jeux. La fête se terminait par un feu d'artifice, dont Racine profitait, ainsi qu'il le dit lui-même, pour mieux voir la figure des jeunes filles.

La recette pour payer les frais de la fête consistait en la levée d'une amende qui était payée : 1° Par chaque veuf ou veuve qui *rallumait le flambeau* de l'hyménée ; 2° Par toutes les filles du pays qui se mariaient à l'étranger. Faute par les redevables de s'exécuter, on employait pour les veufs ou veuves de formidables *charivaris*, et pour les filles on dressait des barricades dans toutes les rues adjacentes à leur maison.

Racine orphelin de père et de mère assista à l'émancipation d'un fils de famille.

Celui-ci se mettait à genoux les mains jointes au-dessus de sa tête. Le père restant assis les prenait et les séparait en signe d'émancipation.

Voici les personnes que Racine a dû fréquenter. Je vais les énumérer par ordre alphabétique :

Alméras (d').

Jacques d'Alméras, seigneur de Pradier, fils d'An-

toine, épousa, en octobre 1675, demoiselle Catherine de Saint-Martin, de la ville de Nîmes, fille de Simon de Saint-Martin, docteur en médecine, et de Jacqueline Jouffret.

En 1718, Guillaume d'Almèras était conseiller du roi en la Cour des Comptes, aides et finances de Montpellier (*Armorial du Languedoc*, p. 407).

Armes : d'azur au lion d'or langué et onglé de gueules au chef d'or chargé de deux palmes de sinople.

Anoul (d').

Jean d'Anoul, conseiller du roi, docteur en droit et juge à la cour royale d'Uzès, épousa demoiselle Marie de Fonfrède, dont il eut un enfant, Antoine, né le 7 octobre 1644.

Arnaud (d').

Noble Henri d'Arnaud épousa dame de Bevet, dont il eut un fils, Jean, le 17 septembre 1662. Il acquit la seigneurie de Valabris. La dernière descendante de cette famille, Eulalie d'Arnaud de Valabris, épousa, en novembre 1817, le comte de la Rochette du Puy, chevalier de Saint-Louis, chef d'escadron à l'armée de Condé, dans le régiment de Rohan cavalerie, grand-père de la vicomtesse de la Rochette d'Auger.

Cette famille avait été maintenue dans son ancienne noblesse par un arrêt de la Cour des Comptes de Montpellier, en date du 26 juin 1756.

Baragnon.

Pierre Baragnon, natif d'Aix, en Gascogne, vint habiter Uzès en 1641. Il se maria avec Suzanne Roussel, d'Uzès, le 25 avril 1653.

Le sénateur Numa Baragnon, récemment décédé, descendait de cette famille.

Bargeton (de).

Denys de Bargeton, seigneur de Cabrières, docteur ès-droits, avait épousé, le 5 janvier 1633, Marguerite Puget.

Son petit-fils, Jacques de Bargeton, fut maintenu dans sa noblesse par jugement de M. de Lamoignon, du 16 octobre 1677.

Armes de cette famille : d'azur à un chevron d'or accompagné d'une rose d'argent posée à la pointe de l'écu au chef d'argent chargé de trois noisettes de gueule.

Bastide (de).

Jean de Bastide, conseiller du roi et viguier d'Uzès, époux de Claude de Roche.

Boileau de Castelnau (de).

La famille de Boileau de Castelnau descend de l'un des fils d'Étienne Boileau, grand prévôt de Paris en 1250, choisi par saint Louis pour rétablir la justice.

En 1494, cette famille vint se fixer à Nîmes et en 1551, Jean de Boileau de Castelnau était trésorier de la sénéchaussée de Nîmes et Beaucaire. Il avait épousé, le 6 février 1578, Anne de Montcalm.

Son fils Jean épousa, le 15 octobre 1575, Rose de Calvière Saint-Cosme, dont il eut un fils, Jacques, auteur de la branche des Boileau d'Uzès, dont les descendants étaient fixés à Dunkerque et à Saint-Domingue en 1771.

Ses armes : d'azur au château d'or à trois tourillons de même maçonnés de sable, au croissant d'or en pointe.

Devise : de tout mon cœur.

Brueys (de).

Jacques de Brueys, d'une très ancienne famille

d'Uzès, avait épousé, le 27 septembre 1640, Marthe le Chantre. Il était petit-fils de Guy de Brueys, seigneur de Flaux, et de Catherine d'Entraigue. Il fut maintenu dans sa noblesse par jugement souverain du 24 décembre 1668.

C'est de cette famille que descend l'amiral de ce nom tué glorieusement à Aboukir, dont la statue décore notre promenade des Marronniers.

Armes : d'or au lion de gueules orné et lampassé de même à la bande d'azur.

Cabot de Callorgue puis de Dampmartin (de).

Lambert de Cabot, conseiller du roi, receveur des tailles au diocèse d'Uzès, époux, en 1654, de Marie Conil, était fils de Jean de Cabot, qui se fit catholique le 2 avril 1635.

Son petit-fils, Jean de Cabot, seigneur de Collorgue, épousa, le 7 février 1750, Jeanne-Julie Sconin, de Saint-Maximin, et son arrière-petit-fils fut substitué aux biens, nom et armes de Jean de Dampmartin, conseiller à la Cour des Aides à Montpellier.

Le dernier des Dampmartin avait épousé, le 24 avril 1854, Marie de Bezenval, dont la fille unique est devenue la princesse François de Broglie.

Les armes des Cabot de Dampmartin étaient : d'azur à trois chabots d'or.

Devise : *Semper cor caput Cabot.*

Carmes de Labruguière (de).

Christophe de Carmes, écuyer, avait épousé, le 4 décembre 1657, Suzanne de Clausel. Son petit-fils Christophe obtint la seigneurie de la Bruguère.

Cette famille fut maintenue dans sa noblesse par arrêt de la Cour des Aides de Montpellier, du 25 février 1769.

Ses armes sont : d'azur à la tour d'argent sommée

d'une colombe de même tenant en son bec un rameau d'olivier de sinople.

Le nom de cette famille n'est plus porté que par Mme de Vanel de Lysleroy dont le mari est juge au tribunal de Largentière.

Entraigue (d').

Jean d'Entraigue, seigneur du Pin, avait épousé, le 14 avril 1644, Louise de Guérin, dont le fils Gabriel, époux de Bernardine de Brueys, fut maintenu dans sa noblesse par jugement de M. de Lamignon-Basville, du 1^{er} février 1699.

Le général de division d'Entraigue, époux de Mlle de Trinquelague, descend de cette famille, dont les armes sont : d'azur au chevron d'argent accompagné de deux étoiles en chef et d'un croissant de même en pointe.

Espérandieu (d').

Jean-Louis d'Espérandieu, seigneur d'Aigaliers, né en 1624, fils de Jean II d'Espérandieu, juge-mage d'Uzès au xvi^e siècle et époux de Philippe de Lubières.

Ses armoiries : écartelé au premier et troisième d'argent au lion de gueule, au deuxième et quatrième d'azur à la bande d'or.

Folcher de Montaren.

David Folcher, co-seigneur de Montaren et de Fontainebleau, épousa, le 16 octobre 1639, contrat reçu M^e Josné Chabert, notaire à Uzès, Jeanne de Pierre, qui lui apporta en dot le fief de Sauzet. Elle était fille de noble André de Pierre et de Louise de Bastide. Leur fils épousa, en 1675, noble Rose de Boileau, fille de Jean et de Catherine de Boyer.

L'unique héritière de cette famille épousa, à Uzès, le 2 février 1761, Antoine d'Albiousse, avocat en

Parlement, capitaine châtelain, grand-père du colonel des zouaves pontificaux, qui a été promu comte romain héréditaire par S. S. le Pape Léon XIII.

Froment de Castille.

Originaire du diocèse d'Uzès, cette famille a pour auteur noble Vincent Froment, co - seigneur de Montaren, qui reçut une reconnaissance féodale le 11 mars 1535.

Gabriel Froment, seigneur d'Argillers, viguier et juge de la prévôté d'Uzès, fut maintenu dans sa noblesse par lettres patentes du 9 décembre 1709.

Cette famille, alliée ces temps derniers aux Rohan-Guemené, est éteinte.

Ses armes étaient : d'azur à trois épis d'or posés deux et un.

Gondin (de).

François de Gondin, seigneur de Saint-Quentin (Gard, fils d'Henri et d'Éléonore Renaud de la Barthe, épousa, le 16 juin 1658. Charlotte de Brueys.

Armoiries : d'argent à un chevron de sable accompagné de trots gantelets de même, deux en chef, un en pointe.

Jassaud (de).

E. de Jassaud, né à Uzès le 29 mars 1580, mort le 15 juillet 1665, a fait une traduction assez estimée de Thucydide, imprimée à Leyde en 1660.

Lac (du).

Joseph du Lac, lieutenant principal en la cour du sénéchal d'Uzès, avait épousé Marie Boyer, dont il eut un fils Jean, né à Uzès, le 26 avril 1674.

Laudun (de).

Noble Robert de Laudun, co-seigneur d'Uzès, avait épousé Isabeau de Bimard, dont il eut une fille en 1660.

Armes : d'azur au sautoir d'or, avec un lambel de gueule en chef.

Cette famille a été maintenue dans sa noblesse par jugement souverain du 26 novembre 1668.

Mondagout (de).

Pierre de Mondagout, marié à Anne de Pagès, le 28 avril 1650, fut maintenu dans sa noblesse le 30 octobre 1668. Sa fille épousa Jean d'Albignac, baron d'Aire.

Olive (de l').

François de l'Olive, époux d'Anne-Marie de Croy, décédé à Uzès, le 29 décembre 1687, à l'âge de 80 ans.

Armoiries : de gueule à deux rameaux d'olivier d'or et au pied deux colombes d'argent.

Perrotat (de).

David de Perrotat, co-seigneur de Saint-Quentin (Gard) et de Saint-Victor, capitaine au régiment de Montpezat, obtint des lettres d'anoblissement le 21 mars 1670, en considération de ses services et de ceux de sa famille.

Armoiries : d'azur à trois griffons d'or posés deux et un.

Pierre (de).

Noble André des ou de Pierre, qui avait épousé Louise de Bastide, décédée le 31 mai 1672.

Le comte de Bernis, ancien député, descend de cette famille.

Roche (de).

Michel de Roche, seigneur de Blausac et de Montaren, fils de Daniel, juge-mage au sénéchal ducal d'Uzès, fut maintenu dans sa noblesse par jugement du 18 septembre 1669.

Armoiries : d'azur à la bande d'or chargé d'un lion de sable armé et lampassé de gueule et accompagné de deux rochers d'argent, l'un en chef, l'autre en pointe.

Rossel (de).

François de Rossel, seigneur d'Aubarne, capitaine d'une compagnie de 100 hommes de pied, fils de Jean et de Marie du Puech, nièce de Jean de Bernard de Montalet, avait épousé, le 1^{er} mai 1635, Claude de Laudun d'Aigaliers. Il eut un fils Jacob, qui obtint le titre de baron de Fontarèche par lettres patentes du mois de mai 1664.

Le dernier descendant de cette famille a laissé son château de Fontarèche au général de division d'Entraigue.

Armoiries : d'argent à la bande de gueule accompagnée de deux quintefeuilles de même.

Toulouse Foissac (de).

François de Toulouse Foissac, fils de Jean et de Suzanne de Bargeton, épousa, le 21 janvier 1633, Philippe Bonhomme.

Leurs fils Louis et Charles obtinrent un jugement de maintenue de noblesse du 30 septembre 1668.

Armoiries : de gueule au lion d'or, écartelé de gueule au lion d'argent.

Tour du Pin Gouvernet (de la).

Pierre de la Tour du Pin Gouvernet avait épousé, le 8 septembre 1634, sa cousine Françoise de Mirabel.

Il eut de ce mariage entr'autres enfants Philippine, surnommée l'héroïne du Dauphiné, qui s'opposa, à la tête des vassaux de son père, à l'entrée du duc de Savoie en Dauphiné.

Son épée, ses pistolets, son portrait et son écusson

furent placés, par ordre de Louis XIV, au trésor de Saint-Denys. Son portrait est aujourd'hui à la Galerie de Versailles.

Cette famille tire son origine de la baronnie de la Tour du Pin en Dauphiné.

Armoiries : écartelé au premier et quatrième d'azur crénelée à cinq pièces, maçonnée, ouverte et ajourée de sable, surmontée de trois casques, lacs de profil d'argent ; ou deux et trois d'or au dauphin vif d'azur.

Valette (de).

Louis de Valette et Catherine d'Alard sa femme. Cette famille a été maintenue dans sa noblesse par jugement du 11 décembre 1669.

On voit, par cette nomenclature, qu'Uzès, à cette époque, était une ville très aristocratique. Pouvait-il en être autrement quand elle avait à sa tête un évêque et un duc, premier duc et pair de France ?

Racine ne parle pas dans ses lettres du duc d'Uzès, qui ne dut pas venir dans notre ville. C'était le duc François, né à Uzès le 24 avril 1604, qui succéda à son père en 1653 et qui avait épousé en 1636, Marguerite d'Apcier.

Au mois de novembre, Racine veut goûter aux fruits de l'olivier. « Il en met dans sa bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir, mais, hélas, il en sent une telle amertume, qu'il en a la bouche toute perdue pendant quatre heures ».

On lui apprend depuis après combien de lessives on les rend douces et bonnes.

« Je savais, écrivait-il, que l'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendais bien ce changement, mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces et sans mentir il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre

de France. Mais c'est assez vous parler d'huile et vous pourriez me reprocher plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile ».

Dans une autre lettre du 24 novembre 1661, il écrit à son cousin Vitart « de vous dire qu'on doit cette semaine créer des consuls ou conses, comme on dit, cela vous touche fort peu.

Cependant c'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier Gaillard avec la robe rouge comme un président donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. Vous ne voyez pas cela à Paris. »

Voici comment on procédait aux élections consulaires. Pour éviter les abus et sauvegarder tous les intérêts on avait divisé les habitants en quatre échelles ou catégories, suivant les diverses positions sociales.

Chaque échelle nommait son consul et dans ce but on convoquait à l'Hôtel de Ville dans chaque échelle, dix personnes devant lesquelles on apportait dix petites boules dont cinq contenaient bien caché un signet en fer blanc formant la lettre N.

Après une prière à Dieu on tirait au sort et ceux qui avaient la boule avec le signet N, restaient électeurs.

Ils avaient pour mission de choisir dans chaque échelle, trois personnes que l'on appelait à l'Hôtel de Ville et à qui on remettait trois petites boules tirées au sort dont une avait le signet C.

Les boules étaient ouvertes avec un couteau et celui qui avait le signet C était consul.

Les quatre consuls ainsi nommés étaient installés et recevaient des mains de l'évêque, les clés de la

ville et des consuls anciens, les robes rouges et chaperons que le roi Henri IV leur avait accordé le droit de porter.

Ces quatre robes étaient exactement semblables de couleur et de forme. Elles étaient coupées dans la même pièce et cousues par le même tailleur. Si l'une couvrait une blouse d'ouvrier, l'autre cachait les jabots et les dentelles du bourgeois, tandis que pour le noble, elle dissimulait les habits de soie et l'épée qu'il ne pouvait porter.

Tel était à cette époque de castes et de privilèges, l'ingénieuse mise en pratique du principe d'égalité si en vogue de nos jours.

La dernière lettre de Racine qui porte date certaine est celle du 15 juillet à M. Vitart. Il était question de faire de l'Évêque d'Uzès, Mgr Jacques Adhémar de Monteil de Grignan un archevêque de Paris.

Le bénéfice qui était promis à Racine ne lui fut pas accordé. Il n'y tenait peut-être pas beaucoup lui-même, car il se sentait vivement porté vers la poésie.

N'avait-il pas produit des 1660, une ode intitulée la *Nymphe de la Seine*, publiée par lui à l'occasion du mariage du roi, ode qui lui valut les félicitations de Colbert et de Chapelain ?

Racine quitta Uzès vers la fin de 1662 et comme la ville était renommée par sa bonne chère et peu par ses goûts littéraires, il écrivit ces deux vers :

Adieu, ville d'Uzès, ville de bonne chère
Où vivaient vingt traiteurs, où gémit un libraire.

LIONEL D'ALBIOUSSE.

LES LIVRES

En lisant Nietzsche, par Émile Faguet (Lerène-Oudin).

Tous les livres de M. Faguet sont à lire, mais combien celui-ci ! Nietzsche est le meneur de loups d'aujourd'hui. C'est aux sons de sa flûte ensorceleuse que s'achemine, — vers où ? — la longue file des jeunes hommes. Il aura eu sur nous une autre influence que Ruskin, Ibsen et Tolstoï. L'action de Tolstoï et d'Ibsen est surtout faite de malentendus ; on les a pris pour des anarchistes, l'un parce qu'il parlait contre la guerre, l'autre parce qu'il fonçait sur la société. Au fond ce sont des moralistes, de simples moralistes ! Tolstoï l'est si intensément que personne chez nous ne l'a suivi ou ne le suivra : l'abstinence, la passivité, la mutilation morale, voilà qui n'est pas dans le tempérament gaulois. Ibsen, la frénésie scandinave, seul contre tous, *pereat mundus dum fiat justitia*, c'est plus dans nos cordes, il est si facile de baptiser *justitia* ce qui vous plaît, et de traduire : moi d'abord et plus rien ensuite ! Ruskin, lui, a presque complètement glissé sur nous ; c'est, en dépit de son enthousiasme d'art, le vrai prêchi-prêcha ordinaire, manchesterien, clergymaneux, alors que les autres sont du moins des moralistes truculants et imprévus. Les Français sont peu moraux. C'est pourquoi ils n'ont suivi que par saccades l'Anglais, le Norvégien et le Russe. Mais quand l'Allemand est arrivé criant : Je suis l'Immoral ! alors des cris d'enthousiasme se sont élevés jusqu'au ciel. On avait trouvé le buffle, le buffle des buffles, celui près de qui tous n'étaient que des bœufs ! Or, voilà l'effroyable ironie des choses, ce tueur de la morale était lui aussi, au fond, un moraliste ; ce Zarathoustra, qui passait au milieu

des hommes en se stupéfiant : Ils n'ont donc pas entendu dire que Dieu était mort ? était, au fond, un théiste ; et c'est ce qu'explique, avec son habituelle lucidité narquoise, M. Faguet. Nietzsche ne détruit pas les valeurs morales, il les transpose. « Par delà le bien et le mal », il érige un autre bien et un autre mal. Son énorme mouvement de destruction, qui a pu faire croire, en effet, que les anciens Olympes s'écroulaient, se borne à avoir dit : Plus de restriction, plus d'abstention, plus de rétrécissement, plus de fuite ; et tout cela peut s'ouïr sans horreur ; c'était déjà dans tels petits livres qui parurent il y a quelque dix-huit cents ans. Ce que Nietzsche a en abomination, c'est le Dieu des bonnes gens, bon surveillant et bon grand-papa. Mais s'il admet le « Tout-puissant », beaucoup de déistes s'entendront avec lui. C'est un évêque qui disait : « Je prie d'abord, mais puis j'agis comme si Dieu n'existait pas ». Et un plus grand encore a dit : « Ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ». On peut donc lire Nietzsche sans crainte ; l'effet révoltant qu'il produit est salutaire. Nous avons abusé de la mansuétude, et de la résignation, et de l'humilité, et du racorni ; quelques pilules de nietzschine ne peuvent pas nous faire de mal.

*
* *

Huit jours chez M. Renan, par Maurice Barrès (Sansot).

Hérault de Séchelles, qui devait si mal finir, avait commencé très finement. Il était un jour allé voir Buffon et avec une délicieuse malice avait noté les petits côtés du grand homme. Son *Voyage à Montbard* reste aujourd'hui un des plus amusants désabilhages qui soient. M. Maurice Barrès n'a même pas eu la peine de se déranger pour traiter Renan comme le jeune Hérault avait traité Buffon : il a « imaginé » son hôte, et le portrait qu'il en trace est probablement aussi exact, et assurément aussi amusant, que s'il l'avait anthropométré comme le docteur Toulouse fit de

Zola. Mais pour apprécier ces petits livres-là, il faut les lire, et pour cela doit-on remercier l'éditeur qui nous en donne une édition portative et bon marché. Un seul reproche : pourquoi n'a-t-il pas joint au livret, comme il y a pensé, dit-il, la délicieuse conversation de Renan et de Chincholle qui ouvre le *Jardin de Bérénice*, ce roman qui devrait nous être cher à nous Nimois, puisque une des plus jolies scènes du livre se passe dans un de nos tramways ? Il y a là, dans ce fictif interview du temps boulangiste, d'admirables mots de Renan : « Hegel pensait comme vous, Chincholle... ».

Dans la même collection Sansot, je signale un autre petit livre de Barrès, les *Lézardes de la Maison*, différemment savoureux, mais non moins judicieux.

*
* *

Œuvres galantes des conteurs italiens du XV^e et du XVI^e siècle (2^e édition), éditées par Ad. Van Bever et Sansot-Orland. (*Mercure de France*).

Pas n'est besoin de dire que le livre n'est pas à l'usage des jeunes filles. Mais les autres personnes le liront avec curiosité et intérêt. On trouvera dans ce second volume (les éditeurs en ont déjà publié un qui a été très remarqué), des contes célèbres, l'histoire de Bianca Capello, l'aventure du More de Venise, dont Shakespeare tira son drame, et bien d'autres récits que nos conteurs, La Fontaine en tête, empruntèrent plus tard à ces italiens cinquecentistes, et que ceux-ci, d'ailleurs, avaient souvent empruntés tout d'abord à nos fabliaux du moyen âge. L'édition de MM. Van Bever et Sansot-Orland a mieux que l'utilité d'une anthologie, elle a la valeur d'un véritable travail d'érudition. Chaque conteur a sa notice bibliographique d'une richesse et d'une précision singulières. L'ouvrage, qui représente une quantité énorme de recherches, mérite de rester dans la mémoire des savants comme dans celle des amateurs de fine joie et de haulte graisse.

*
* *

La Prairie en Fleurs, par Édouard Ducoté (*Mercur de France*).

Il convient de signaler ce volume qui, sous un titre charmant, reproduit les divers petits recueils poétiques que M. Ducoté a publiés : *Aux Écoutes*, le *Chemin des Ombres heureuses*, le *Songe d'une Nuit de doute*, et bien d'autres. J'en ai parlé ici, en leur temps, je me borne donc à les rappeler, en louant l'œuvre d'ensemble du poète, un des plus remarquables de l'école symboliste, et qui continue à faire de la revue *l'Ermitage* un des foyers intellectuels du moment.

*
* *

Yang - Hun - Tsy (Le Diable étranger), par Wenceslas Sieroszewski (Dujarric, Paris, 1904).

Ce roman de mœurs chinoises mérite d'être loué. Peu de livres donnent l'impression plus vivante du Céleste Empire. Je ne sais si l'auteur a vécu l'histoire de son héros, s'il a traversé comme lui le désert mandchou, s'il a co-habité des mois entiers avec un vieux professeur chinois, et s'il a assisté au début de la révolte des Boxers, toujours est-il qu'il donne l'impression du vu et du senti. A travers son livre, ces pauvres diables de Chinois apparaissent comme de bonnes gens; les paysans sont très cordiaux, les boys très affectueux, les mandarins très aimables, tous mille fois plus polis que leurs correspondants occidentaux; pourquoi faut-il que, dans la réalité, au sortir de tant de sourires de mousmés et de « tchin-tchin » d'hospitaliers magots, on se réveille parfois en train de savourer les délices des cent petits couteaux ou autres jeux semblables.

*
* *

Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs, par Gomès Carrillo (Paris, Sansot, 1904).

Ce mignon livre est traduit de l'espagnol et en vérité on ne le dirait pas. Ou le traducteur est merveilleux, ou l'auteur pense en français. Et ceci est possible, puisque M. Carrillo habite déjà Paris depuis une dizaine d'années comme consul du Guatemala. Ses silhouettes de femmes sont charmantes, petites danseuses japonaises, sémillantes promeneuses andalouses, trottins de Paris, girls de Londres, étoiles de planches de partout, le défilé est affriolant. Parfois, le voilé des illusions avive la curiosité : la danseuse grecque, est-ce Odette Valéry ? Nella, est-ce la Cavaliéri ? Et l'exquise Mabel Love, où est-elle ? Si elle n'y est pas, quel affreux oubli !

*
* *

La Dépopulation des Campagnes, par le Docteur Plicque (*Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale*).

Il ne s'agit pas ici de considérations pompeuses et vaines, mais de l'étude serrée d'un canton, celui de Donnemarie-en-Montois (Seine-et-Marne). J'y cueille quelques détails caractéristiques : Il y a seulement 1 cultivateur autochtone par 24 hectares, et l'on est obligé de recourir aux ouvriers étrangers lors des moissons. Tel propriétaire, pour une ferme de 60 hectares, cultive 1.200 parcelles disséminées. L'impôt pour des terres aussi morcelées devient égal ou supérieur au revenu. Aussi profite-t-on de plus en plus de la bienfaisante loi du 3 novembre 1884, qui favorise les échanges de parcelles. Provins, près du canton, qui a

8.794 habitants, en avait 80.000 en 1223. Le canton même, qui a aujourd'hui 7.683 habitants, pouvait mettre sur pied, au xvi^e siècle, 3.500 hommes bien armés. Quatre villages, qui gardent de belles et anciennes églises, n'ont même plus de desservant. La mortalité infantile est énorme, et les maires du pays avouent leurs hésitations à faire appliquer les lois hygiéniques qui sont très louables, mais un peu vexatoires ; ils voudraient qu'on en confiât l'exécution à des personnes dépendant moins du public, comme les juges de paix. Il y a de gros abus dans l'assistance ; on a cité une commune où maire et conseillers s'étaient inscrits en tête de la liste d'assistés. L'alcoolisme est en progrès. Chaque habitant du canton dépense 71 francs en eau-de-vie et apéritifs ; pour toute la France, cela donnerait proportionnellement 2 milliards 700 millions, presque autant que l'impôt ! Il y a pourtant peu de tuberculeux. Certains instituteurs luttent contre l'émigration à la ville en développant l'enseignement agricole. Ceux qui quittent le canton y reviennent rarement ; s'ils ont fait fortune, ils préfèrent vivre à la ville : si, ce qui est plus fréquent, ils n'ont pas réussi, ils semblent avoir honte de revenir au pays. — Tous ces détails, à première vue, peuvent paraître sans grande importance. Ils sont au contraire très suggestifs, et beaucoup de médecins ou de propriétaires résidents devraient suivre l'exemple du docteur Plicque. Mal connu est à moitié guéri, dit un proverbe.

*
* *

Croquis et songes, par Charles Boudon, Alais imp. Brabo, 1904.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs ce charmant recueil de poésies, que vient de publier un de nos collaborateurs. Ce n'est pas tout à fait un début, mais il en a cependant la fraîcheur et le charme. Beaucoup de délicatesse dans la pensée, une grande correction dans la forme ; ce sont là des qualités point banales dans un temps

où les jeunes poètes croient devoir imiter les modèles des plus étranges et s'exprimer en vers savants et laborieux. M. Ch. Boudon se contente d'être lui-même, de boire dans sa coupe et de chanter sur sa lyre ; il est aimable et naturel.

*
* *

L'Eglise et la Cosmologie moderne, par M. l'Abbé Couder, Curé-doyen d'Alzon.

Il y a plaisir et profit à lire ce substantiel et précis opuscule dû à la plume de notre collaborateur. « *Sobriè et justè* » porte l'épigraphe. C'est la devise que le savant auteur a empruntée à saint Paul et dont il donne un bel exemple. Les faits sont exposés avec clarté ; les arguments condensés avec une logique serrée. Ce mémoire d'une cinquantaine de pages est un bel exemple de dialectique vigoureuse, servi par un style d'une impeccable correction. Voici comme exemple le début de la réfutation de la morale panthéistique :

« Le Panthéisme se pourrait définir : la *mobilisation* de la « Vérité ! Voudrait-il aussi *mobiliser* la Morale ? Sans doute, « car il s'en suit qu'elle n'aura plus rien de fixe ni dans son « objet, ni dans ses préceptes, ni dans sa sanction si l'essence « divine ne tient en soi qu'un inconsistent devenir. La « métaphysique et la morale sont unies par trop de liens « pour que l'une ne partage par les variations de l'autre ; « or, une morale variable est aussi corruptible ; elle s'effrite « au moins et se pulvérise à l'infini comme en un feu d'artifice éphémère. Et cela tourne, cela tourne, comme un soleil « de comédie. Cet éblouissement d'une heure, ne pouvant « nous fournir une orientation sérieuse, nous laisse bien vite, « après un moment de vertige, absolument désarmés au « sein de fluctuations incessantes, dans un ballotement « éternel. »

Toute la brochure est écrite de ce style alerte qui pare le raisonnement et lui donne une rare portée,

*
* *

Le Même Problème (roman), par Jacques Doéz. Un beau volume in-12, prix : 3 fr. 50 — Charles Amat, Éditeur, 11, rue Cassette. Paris-6°.

Le même problème, un livre étrangement neuf, original et hardi. Un roman des plus capiteux, et avec cela une étude piquante d'humorisme, mais documentée et vivante, des questions ouvrières et sociales à l'ordre du jour.

L'œuvre qui se déroule à travers des scènes d'une psychologie aiguë, au milieu de tableaux du réalisme le plus émouvant, est à coup sûr d'un jeune et d'un audacieux.

ANTONIN LEPIEUX.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
PAR LE

Sirof Henry Mure

Succès assuré par 15 années
d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.
POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTERIE, VERTIGES	CRISES NERVEUSES
HYSTÉRO-ÉPILEPSIE	MIGRAINES
DANSE DE SAINT-GUY	INSOMNIE
DIABÈTE SUCRE	ÉBOULISSEMENTS
MALADIES DU CERVEAU	CONGESTIONS CÉRÉBRALES
et de la Moelle Epinière	SPERMATORRHEE
CONVULSIONS	

Notice très importante envoyée gratis
sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Espirit (France).

CHEMINS DE FER DU MIDI

Les voyageurs peuvent effectuer des voyages sur le réseau du Midi (notamment dans les Pyrénées et aux Gorges du Tarn) au moyen d'une des combinaisons suivantes comportant de notables réductions sur les prix ordinaires des places :

1° Billets d'aller et retour individuels et de famille, de toutes classes, à destination des Stations thermales et balnéaires situées sur le réseau du Midi. Durée (1) 33 jours, non compris le jour du départ et d'arrivée.

2° Billets de voyages circulaires Paris, Centre de la France, Pyrénées, Provence et Gorges du Tarn de 1^{re} et 2^{me} classe

Durée (1) 20 jours pour les voyages intérieurs Midi (G. V. 5) et 30 jours pour les voyages communs avec l'Orléans et le P.-L.-M. (G. V. 105). — En outre, il est délivré, sur les réseaux du Midi et d'Orléans, des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits pour permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaires : les Eaux Bonnes, les Eaux-Chaudes, Carcassonne etc.

3° Billets d'aller et retour de famille pour les vacances

Durée (1) 33 jours non compris le jour de départ.

4° Cartes d'excursions de Paris dans le Centre de la France et les Pyrénées.

Ces cartes sont délivrées du 15 juin au 15 septembre. — Durée (1) un mois. Il existe cinq zones d'excursions sur lesquelles le voyageur a droit à la libre circulation (2).

(1) Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 0/0.

(2) Consulter pour les détails le tarif G. V. n° 106

Les prix totaux de la carte (y compris le trajet aller et retour de Paris à la zone choisie) sont ainsi fixés :

	1 ^{re} Classe	2 ^{me} Classe	3 ^{me} Classe
Zone A.	150 fr.	105 fr.	70 fr.
— B ou C. . .	190 «	140 «	95 «
— D ou E. . .	230 «	170 «	115 «

Sur ces prix, il est accordé pour les familles une réduction qui va de 10 0/0 pour la deuxième personne, jusqu'à 50 0/0 pour la sixième et les suivantes.

5° Billets spéciaux d'aller et retour, de toutes classes pour Lourdes, délivrés au départ de toutes les gares des réseaux de l'État, du Nord, de l'Ouest, de l'Est, du P.-L.-M., d'Orléans et dans toutes les gares du Midi situées à plus de 150 kilomètres de Lourdes.— Durée de validité variable suivant la longueur du parcours : 4 à 12 jours non compris le jour de départ.

AVIS. — Un **livret** indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions, de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (ix^e arrondissement), le montant de l'affranchissement du livret, soit 0 fr. 25.

Vente de documents par la Compagnie du Midi :

a. — Au Bureau commercial, à Paris. — *b.* — Dans toutes les bibliothèques des gares du réseau du Midi.

PYRÉNÉES	I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau.	0 fr. 50
	II. Du Gave d'Ossau à la Garonne	0 50
	III. De la Garonne à l'Ariège.....	0 50
	IV. De l'Ariège à la Méditerranée...	0 50

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VILLES D'EAUX DESSERVIES PAR LE RÉSEAU P.-L.-M.

1^o Billets d'Aller et Retour collectifs (de famille)

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares de son réseau sous condition d'effectuer un parcours simple minimum de 150 kilomètres, aux familles d'au moins 3 personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re} 2^e et 3^e classe, pour les stations thermales suivantes : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, (Aix-les-Bains, Marlioz), Baume-les-Dames (Guillon), Besançon, Bourbon-Lancy, Carpentras (Montbrun), Cette (Balarnc), Chambéry (Challes), Charbonnières-les-Bains, Clermont-Ferrand (Royat), Coudes-Saint-Nectaire, Digne, Die (Le Martouret, Sallières-les-Bains), Divonne-les-Bains, Euzet-les-Bains, Evian-les-Bains Amphion), Genève (Chapel), Grenoble (Uriage), Groisy-le-Flot-la-Caille, La Bastide-Saint-Laurent-les-Bains, Le Fayet-Saint-Gervais, le Luc et le Cannet (Pioule), Lépin-Lac-d'Aiguebelette (La Bauche), Lons-le-Saunier, Manosque (Greoulx), Menthon (Lac d'Annecy), Montélimar (Bondonneau), Montpellier (Palavas), Montrond (Montrond-Geyser), Moulins (Bourbon l'Archimbault), Moutiers-Salins (Salins-Brides), Pontcharra-sur-Breda (Allevard), Pouques-les-Eaux, Rémilly (Saint-Honoré-les-Bains), Riom (Châtelguyon, Châteauneuf), Roanne (Saint-Alban), Sail-sous-Couzan, Saint-Georges-de-Commiers (La Motte-les-Bains), Saint-Julien-de-Cassagnas (Les Fumades), Saint-Martin-Sail-les-Bains, Salins (Jura), Santenay, Sarriars-Montmirail, Sauve (Fonsange-les-Bains), Thonon-les-Bains, Vals-les-Bains la Bégude, Vaudenese-Saint-Honoré-les-Bains, Vichy (Vichy-Cusset), Villefort (Bagnols).

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes) le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Validité : 33 jours ; faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

2^o BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

La Compagnie délivre, du 15 Mai au 30 Septembre, dans toutes les gares de son réseau, des billets d'aller et retour de 1^{re} 2^e et 3^e classes comportant une réduction de 25 % en 1^{re} classe, et de 20 % en 2^e et 3^e classes, pour les stations thermales dénommées ci-dessus.

Validité : 10 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée). — Faculté de prolongation.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ

NOTA : Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet collectif de stations thermales et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément (sans arrêt) à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre la gare de départ et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

Les rapports de l'Eglise et de l'Etat en notre pays sont réglés depuis 1802 par un traité, appelé *Concordat*, passé entre le pape Pie VII, au nom de l'Eglise, et Napoléon Bonaparte, premier consul, au nom de la République française. Ce traité étant un contrat synallagmatique, c'est-à-dire liant à la fois les deux parties qui l'ont signé : le chef de l'Eglise d'une part, le gouvernement français de l'autre, ce sont ces deux parties seules qui ont qualité pour le rompre.

Quelles que soient donc nos opinions personnelles touchant l'opportunité de conserver, de modifier ou de rejeter ce traité qui délimite les positions respectives de l'Eglise et de l'Etat dans notre société, nous devons, pour obéir aux prescriptions de Léon XIII dans son *Encyclique aux Français*, nous efforcer de « ne pas provoquer de scission sur un sujet dont il appartient au Saint-Père de s'occuper ». Mais puisqu'il est évident, selon la juste remarque d'un écrivain, « que la séparation de l'Eglise et de l'Etat constitue un article — le plus important peut-être — du terrible programme que nous voyons réalisé méthodiquement par les hommes du bloc ; puisque le développement de l'idée révolutionnaire

implique la séparation de l'Eglise et de l'Etat (1) » il ne peut être défendu aux laïques de s'occuper de cette grave question, pourvu qu'ils aient soin de rester dans un ordre de choses purement spéculatif.

C'est un axiome courant que ni l'Etat ne doit être sous la dépendance absolue de l'Eglise, ni l'Eglise sous la dépendance de l'Etat. Il ne reste donc pour ces deux puissances que deux manières de se comporter vis-à-vis l'une de l'autre : l'*union* librement concertée et consentie ou la *séparation* définitive.

Le système de la séparation a été condamné en la personne des rédacteurs de l'*Avenir* par Grégoire XVI (Bulle *Mirari vos*), et cette condamnation a été renouvelée par Pie IX (allocution *Acerbissimum* et *Syllabus*) et Léon XIII (Encyclique *Immortale Dei*). La séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est pas conforme, d'après les vues pontificales, à l'idéal, qui est l'union des deux pouvoirs. Ce système ne doit jamais être approuvé en soi. Néanmoins les circonstances peuvent faire qu'il soit parfois toléré comme expédient.

Reste donc le système de l'union librement concertée et consentie. Ce système est celui de la papauté d'abord, ensuite de tous les hommes réfléchis, de jugement droit et de conscience juste. Puisque les deux sociétés, la société civile et la société religieuse, sont dans le même domaine, se composent des mêmes membres avec un but différent et sont toutes deux légitimes, il va de soi que toutes deux ont le droit de vivre et d'agir vers leur fin. Qui ne voit que cet état de choses demande que le

(1) Abbé Delfour. — Le Concordat, article de l'*Université catholique*.

domaine de chacune de ces sociétés soit limité et que ni l'une ni l'autre ne sorte de son domaine ! Pour qu'elles agissent ainsi, il faut qu'elles comptent l'une avec l'autre et s'accordent réciproquement leurs droits respectifs. Il faut qu'il y ait entente entre les deux pour écarter les empiétements et c'est cette entente qui constitue l'*union*. La raison et le bon sens s'accordent sur ce point. Le système de l'*union* a, de plus, pour lui la tradition, l'expérience des siècles. Ce principe : qu'il faut une union quelconque entre l'Eglise et l'Etat, fait le fond et le point de départ des législations chrétiennes de Constantin, de Théodose, de Clovis, de Justinien, de Charlemagne. En France, pendant quinze siècles — du IV^e au XVIII^e — la tradition sanctionne ce principe et l'expérience tant antérieure que postérieure à la Révolution est là pour dire que cette union est le vrai état de l'Eglise, sa sauvegarde et la sauvegarde des constitutions civiles.

C'est pour se conformer à ce principe, recommandé par la raison et confirmé par l'expérience, que le pape Pie VII n'hésita pas à entamer des négociations avec le premier Consul, dès que celui-ci lui eut fait des ouvertures à ce sujet. On sait combien ces négociations furent lentes, difficiles et fertiles en incidents, combien fut pénible l'élaboration des 17 articles qui forment le Concordat.

Cependant tout aurait été parfait et ni l'une ni l'autre des deux sociétés civile et religieuse n'aurait été en proie à ces tiraillements qui, depuis un siècle, les agitent, si Napoléon Bonaparte n'avait eu la fâcheuse idée d'ajouter à ce Concordat, seul reconnu et approuvé par le Pape, les *articles organiques*.

Pie VII n'a jamais ratifié l'addition au Concordat des articles organiques et en ressentit une vive amertume. « Cette amertume, disait le saint pontife, nous ne l'avons pas cachée à l'Eglise, et nous adressant à nos frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, dans le consistoire du 24 mai 1802, nous leur avons annoncé qu'on avait ajouté, lors de la promulgation de la convention arrêtée, des articles qui nous éte inconnus et que nous avons en même temps *désapprouvés*. En effet, aux termes de ces articles, on anéantit de fait pour l'exercice de la religion catholique, dans les points les plus graves et les plus importants, la *liberté* qui, dans le commencement des stipulations du Concordat, avait été spécifiée, convenue, promise comme base et fondement, mais encore on publie quelques autres articles qui attaquent la doctrine de l'Evangile....., et bien loin que les effets salutaires que nous nous étions promis de ces conventions fussent obtenus, nous eûmes à nous plaindre de voir les malheurs et les désastres de l'Eglise s'accroître et s'accumuler chaque jour.... » .

Cette protestation du Pape fut renouvelée de différentes façons et en maintes circonstances. Il n'en est pas moins vrai que les gouvernements qui se sont succédés en notre pays depuis le Consulat, ont attribué force de loi, avec des tempéraments divers sans doute, à ces articles illégalement ajoutés au Concordat.

Ces articles, imbus du vieux levain gallican, sont en somme la racine du mal dont nous souffrons actuellement, dont ont souffert les générations qui ont précédé la nôtre. Bien qu'ils ne soient au fond que des règlements de police destinés à être appli-

qués seulement lorsque la tranquillité publique le nécessiterait, on voit vite combien large place est laissée au vexatoire et à l'arbitraire. Il suffit qu'un gouvernement soit mal disposé envers l'Eglise, pour qu'aussitôt, par le moyen des articles organiques, l'indispensable accord entre l'Eglise et l'Etat soit troublé. Choix des évêques, communications de l'Eglise de France avec son chef, le Souverain Pontife, publication de ses actes, réunion de ses assemblées, acquisition et administration de ses biens, détermination même de ses doctrines, tout est dans la main de l'Etat, qui peut à son gré tout gérer et tout interdire. Cela c'est vu sous la Restauration et l'on n'a pas encore oublié les violentes diatribes que Lamennais et ses collaborateurs de l'*Avenir* lancèrent contre ce gouvernement persécuteur, diatribes qui ont trouvé leur formule adéquate en cette phrase de Lamennais lui-même dans les *Affaires de Rome* : Par le Concordat (y compris, bien entendu, les articles organiques) Napoléon n'avait donné à l'Eglise qu'une chose qui ne lui manquera jamais, du pain, au lieu de la seule chose qui lui fut nécessaire, la liberté..... »

Et, de fait, si le Concordat seul constituait le système d'*union*, l'addition des articles organiques au Concordat fait de celui-ci le système de la *dépendance* de l'Eglise relativement à l'Etat : ce que nous avons, dès le commencement de ce travail, reconnu totalement inadmissible.

Aujourd'hui, comme au temps de la Restauration, le Concordat est regardé comme l'accessoire, les articles organiques tendent à devenir l'essentiel. Rien n'est plus symptomatique à cet égard que la *Déclaration* des cardinaux français du 16 janvier 1892,

dans laquelle il est dit, entr'autres choses, que le Concordat est « devenu instrument d'oppression ». Plus près de nous, pour se convaincre davantage de cette vérité, il suffit de relire les mélancoliques paroles de l'évêque de la Rochelle : « Le gouvernement de nos diocèses en devient fort difficile et infructueux. S'agit-il de nommer nos curés inamovibles, nos chanoines mêmes qui ne sont pas rétribués par l'Etat, nos vicaires généraux, les candidats que nous mettons en première ligne sont invariablement rejetés, à moins qu'ils n'aient vécu inactifs et inconnus. Encore faut-il que maire, instituteur, institutrice, percepteur soient sans griefs, réels ou imaginaires, contre eux. Malheur à eux s'ils ont créé une école libre, un patronage, une œuvre quelconque ou s'ils sont liés, par quelque parenté que ce soit, avec un personnage politique adversaire ou prétendu adversaire du gouvernement ! Jugez par là de la sélection qui se fait quand il s'agit de candidats à l'épiscopat.... »

Il n'est malheureusement que trop avéré que, de nos jours, entre les mains du gouvernement, le Concordat, au lieu d'assurer le libre exercice du culte et fournir au clergé l'indépendance dont il a besoin pour remplir les attributs de son ministère, entrave, par les interprétations erronées dont il est l'objet, l'exercice de ce culte et réduit le prêtre à n'être plus qu'un *fonctionnaire*.

Faut-il conclure de ce funeste état de choses à la séparation de l'Eglise de l'Etat ?

Les uns le pensent et apportent quelques raisons à l'appui de leurs idées. D'autres soutiennent, et avec des raisons non moins nombreuses et non moins péremptoires, qu'à cette mesure radicale de

la séparation il faut préférer le *statu quo* ou trouver une autre combinaison qui fasse l'union des deux pouvoirs.

Une des raisons qui militent en faveur de l'union des deux pouvoirs, est celle qui concerne le budget des cultes.

C'est un fait historique, qu'il n'est au pouvoir de personne d'infirmer, qu'au début de la grande Révolution, le clergé, alors en légitime possession d'une fortune considérable, fit le sacrifice spontané de 80 millions pour combler le déficit budgétaire de l'Etat. Ce geste, assez beau, ce nous semble, ne satisfait point l'Assemblée Constituante qui confisqua purement et simplement, sans indemnité aucune, tous les biens ecclésiastiques. Quand le Concordat fut signé, il fut clairement spécifié, dans un article particulier, que le gouvernement assurerait un traitement convenable aux évêques et aux curés. C'était réparer en quelque sorte et dans la mesure du possible l'injustice flagrante dont avait été victime le clergé de la part de l'Assemblée Constituante. Ce traitement n'était donc point le gage accordé au fonctionnaire qui s'est acquitté de sa tâche, c'était la compensation bien faible, due au clergé, pour la spoliation dont s'était rendu coupable l'Etat en un des plus mauvais jours de son histoire. Prétendre, en se basant sur le traitement donné aux évêques et aux curés, que le clergé est un simple fonctionnaire de l'Etat, c'est entretenir une légende qui doit disparaître comme toutes les légendes suscitées par une haineuse ignorance.

En réalité cependant le gouvernement agit avec le clergé comme si ce dernier était son fonctionnaire et le clergé lui-même, par une aberration que l'on com-

prend à peine, semblé en majeure partie être « entré dans la peau » du rôle qu'on veut lui faire jouer. « Ce qu'il y a de plus triste, dit, entr'autres, un sociologue, c'est que ce rôle, le clergé l'accepte ; légalement le prêtre n'est pas un fonctionnaire ; il n'y a que les politiciens hostiles à assimiler le budget des cultes au budget de l'intérieur ou de la justice. Le budget des cultes n'est qu'une indemnité partielle, très partielle, des biens de l'Eglise « mis à la disposition de la nation » par la Constituante ; la cinquantaine de millions que l'Etat a l'air de distribuer généreusement aux ministres du Culte est la rente très réduite des trois ou quatre milliards qui représentaient les propriétés ecclésiastiques, et l'Etat, en droit, ne pourrait pas plus en suspendre l'allocation qu'il ne pourrait se dispenser de payer le 3 o/o ; dans un cas comme dans l'autre, il y aurait banqueroute. Mais le clergé n'a jamais su dire ni montrer qu'il n'était pas fonctionnaire. Même sous les régimes les plus favorables, en 1816, en 1828, en 1852, en 1873, aucune voix ne s'est élevée de son sein pour dénoncer le Concordat, demander l'inscription sur le Grand Livre du budget des cultes..... » (1). Il faut voir avec quel dédain les ennemis du catholicisme parlent « de cette portion de l'Eglise catholique qui s'appelle à Rome le clergé séculier et que l'Etat *salarie* (2) ». Aujourd'hui la religion n'est aux yeux du gouvernement « qu'un moyen de la politique, et le prêtre un homme qui administre, pour un *salaire convenu*, au profit du pouvoir, la conscience des peuples (3) ».

(1) Henri Mazel, *La Synergie Sociale*, livre II, eh. IV,

(2) J. Oudiganne et Ch. Bigot. — *Le Clerge français devant la loi*.

(3) Lamennais. — *Journal l'Avenir*, 6 janvier 1831.

Les socialistes et consorts qui réclament à grands cris la dénonciation du Concordat, n'ont pas l'air de se douter qu'au jour de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, celui-ci devra en toute justice à celle-là la totalité des biens qui lui sont dûs, qu'il sera du devoir de l'Etat d'acquitter des dettes reconnues par les engagements les plus sacrés et sur la foi du serment, que ne pas accomplir ce devoir, ce serait élever le vol à la hauteur d'un principe et saper dans leurs bases les lois de la propriété.

Il est à prévoir que l'Etat ne se libérerait pas de cette dette. Même ce danger pécuniaire pour le pouvoir civil esquivé, il n'en reste pas moins d'autres raisons qui donnent à réfléchir à ceux-là qui sont le plus adverses à la religion, mais veulent toutefois ne pas compromettre à la légère la sécurité morale et matérielle du pays.

Ce sont les enfants terribles de l'Internationale et de l'Anticléricalisme qui s'imaginent que la perte de son budget, la nécessité de se suffire et la dépendance des pasteurs à l'égard des fidèles apporteraient du trouble. Mais comme il est impossible d'abandonner l'Eglise catholique à elle-même et de prendre le grand parti d'ignorer légalement son existence sans lui laisser une liberté raisonnable dans la recherche et l'emploi des ressources qui lui deviendraient aussitôt nécessaires, la conséquence indispensable de cette séparation serait pour l'Eglise le droit de posséder, d'hériter, d'acquérir, de réunir dans la main des chefs de l'association toutes les ressources dont elle disposerait. La reconnaissance de ces droits si légitimes ne serait pas même une concession. Refuser de les reconnaître serait une persécution véritable. L'Eglise catholique de France,

jouissant de la liberté de s'organiser en une association indépendante, capable de posséder, d'hériter et d'acquérir, s'arrangerait pour ne pas faire dépendre l'existence de chaque pasteur de la bonne volonté de son propre troupeau et former en quelque sorte une caisse commune qui serait administrée et employée par ses chefs, comme l'est aujourd'hui son budget par l'administration des cultes.

Les adversaires de la séparation de l'Église et de l'État, et ils sont nombreux, nous l'avons dit, dans le clan anticatholique, voient bien tout le parti que l'Église tirerait de cette séparation : amélioration de sa situation pécuniaire, indépendance absolue vis-à-vis de l'État par suite du retrait de la solde dérisoire qui, jusqu'à ce jour, avait figuré chaque année sur un budget outrageant. « Croyez-vous qu'un Gouvernement, monarchique ou républicain, n'importe, disait Thiers à la tribune, souffrira que 35 millions de catholiques nomment eux-mêmes leurs prélats et leurs curés ou les reçoivent d'un prêtre étranger ? Croyez-vous qu'il suffira qu'on forme dans l'État un budget de 60 à 70 millions sans examiner ce que pourraient devenir certaines parties de ce budget ? Croyez-vous qu'il suffira que, chaque dimanche, dans 38.000 églises, on puisse lire tout ce qu'on voudra ? Non ! Non ! Un Gouvernement, si libéral qu'il soit, en Europe, et en France surtout, ne supportera jamais l'existence d'une pareille organisation en dehors de son contrôle... Le système qui consisterait à rendre l'État absolument étranger à l'Église n'est donc qu'une *chimère*... » (1).

Là ne sont encore que les avantages matériels que

(1) Thiers. — Discours prononcé à la Chambre des Députés, le 13 avril 1865.

l'Église retirerait de la séparation. Les avantages moraux seraient aussi considérables. L'Église recouvrerait aussitôt, dans leur plénitude, les libertés de réunion, d'association, de prédication et d'enseignement. Elle jouirait du droit de prêcher, d'imprimer et d'écrire, *avec les seules conditions imposées par la loi commune*. Mettre des restrictions à cette liberté, ce serait blesser la justice et donner au clergé un sujet légitime de plainte. Ce serait porter un trouble profond dans la société catholique et la violence dont on userait à l'égard de l'Église, soulevant aussitôt tous les cœurs, ébranlerait immanquablement le Gouvernement qui se servirait de pareils procédés. L'Église retirerait donc de sa nouvelle situation une indépendance morale dont tout Gouvernement, sans parti pris confessionnel, doit se préoccuper. Cette conséquence n'a pas échappé à un de nos récents ministres : « Vous vous plaignez de la propagande du clergé ! Vous verrez ce que sera cette propagande, une fois le Concordat déchiré. Vous aurez amené le prêtre sur le forum : vous entendrez de quel ton, avec quelle âpreté, avec quelle force il opposera la conscience et la loi. Aujourd'hui, direz-vous, ils font de même. Non, pas de même et pas tous, ni avec l'ardeur que seule l'*indépendance* peut donner. N'ayant plus à attendre leur salaire de l'État ou de la Commune, obligés de compter sur les fidèles avérés et déclarés, ils devront aussi compter avec eux pour retenir leurs partisans groupés... » (1).

Aux témoignages de Thiers et M. Charles Dupuy, ajoutons celui de M. Combes, lui-même, peu suspect de favoriser le catholicisme : « Quand vous

(1) Ch. Dupuy. — La Séparation de l'Église et de l'État, *Nouvelle Revue*, 1903.

aurez supprimé par un vote le budget des cultes, vous aurez jeté le pays dans un grand embarras, embarras qui tournera non seulement contre vous les consciences troublées, mais encore contre la République, que vous aurez mise dans le plus grand péril. Un peuple n'a pas été nourri en vain, pendant une longue série de siècles, d'idées religieuses, pour qu'on puisse se flatter d'y substituer en un jour, par un vote de majorité, d'autres idées répondant à celles-là.

« Vous n'effacerez pas d'un trait de plume les quatorze siècles écoulés, et avant même de les avoir remplacés, il est de votre devoir de connaître d'avance par quoi vous les remplacerez » (1).

Ceux qui sont partisans de la séparation de l'Église et de l'État, dans le secret espoir d'anéantir ainsi l'Église, feraient bien de se rappeler et de méditer les paroles de Platon (*De Legibus*, Lib. X) : « *Veri Dei ignoratio est summa omnium rerum publicarum pestis... Itaque omnis humanæ societatis fundamentum convellit, qui religionem convellit* ». La confusion se retournerait contre eux et contre l'État.

« J'incline pour ma part, dit Léon Daudet, en son vigoureux langage, à supposer que ces énergumènes hésiteront encore longtemps devant ce redoutable inconnu que serait un clergé libre de ses actes comme de ses paroles, guidé par des évêques rendus à l'indépendance, soutenu par une masse de fidèles conscients de leurs droits et sortis de leur apathie. Cette dénonciation du Concordat est pareille à la botte de Pandore. Nul ne connaît les secrets, les maux et les périls qu'elle renferme, et les sectaires

(1) M. Combes, président du Conseil, Chambre des Députés, 26 janvier 1903.

répètent trop haut qu'ils sont sûrs de la victoire pour n'avoir pas peur d'une surprise, d'un coup de main imprévu qui les ferait tous sauter ».

Les catholiques ne doivent pas redouter outre mesure la dénonciation du Concordat ; ils ne doivent pas non plus désirer la séparation, qui n'est pas l'état normal. Si Lamennais et les collaborateurs de *l'Avenir* ont été frappés, ce n'est pas tant pour avoir demandé l'abolition du Concordat que pour avoir désiré àprement cette séparation. La séparation serait funeste, mais le mode d'union pourrait changer. Les rapports qui actuellement unissent ou plutôt enchaînent ensemble l'Église et l'État dans notre France, sont très malheureux, parce qu'ils appartiennent à un provisoire qu'on fait durer trop longtemps. « La France, dit encore Léon Daudet, subit actuellement ce paradoxe d'une nation avantagée par l'Église et qui outrage et moleste cette Église et son chef, sans oser, néanmoins, couper les ponts..... situation intolérable et qui, en se prolongeant, aboutira à faire des catholiques, dans leur propre pays, des outlaws ».

Entre l'Église et l'État une autre union est possible, fondée sur d'autres rapports, plus conforme aux droits de l'Église vis-à-vis de l'État et aux besoins de tous les deux. C'est cette union que nous réclamons. Elle rendra à l'Église sa liberté et sa force, à l'État sa puissance et sa prospérité.

« Dans quelque condition que se tente cette épreuve, puisse-t-elle être abordée avec un esprit de douceur et de charité, non seulement par des hommes habiles, mais surtout par d'honnêtes gens, amis de la religion autant que de la liberté, ayant la ferme volonté de rendre à chacun ce qui lui est

dû, et courageux en face de cette tâche redoutable, non point parce que la passion les anime, mais simplement parce qu'ils aiment leur pays et qu'ils ont foi dans la justice » (1).

PAUL THOULOZE.

(1) Prévost-Paradol. — *La France Nouvelle*, Livre II, Ch. IX.

CARNET DE ROUTE D'UN CONVENTIONNEL

EN MISSION A AVIGNON ET EN PROVENCE

(1793)

(Suite)

Je fus voir mes collègues Fréron, Barras, Servièrre (1), Pomme et Charbonnier (2) ; ils prirent sur ma réquisition un arrêté pour faire payer provisoirement 100.000 livres au département de Vaucluse (3) pour les chevaux de levée.

Je me promenai par Marseille, et je fus enchanté de cette ville, qui est assurément très belle ; j'admirai le pavé des quais qui est en briques debout, également que les trottoirs des rues. On trouve à toutes les places publiques des ateliers où l'on forge et prépare des armes. Le langage des Marseillais est fort gai ; ils sont noirs, c'est l'effet du soleil ; et les femmes le seraient également, si elles n'avaient pas toujours un large chapeau sur la tête.

J'écrivis à mon frère, à Maignen, au Comité de Salut public, et je partis de Marseille, non sans être

(1) Député de la Lozère.

(2) Député du Var.

(3) Les caisses publiques du Vaucluse, récemment créés, étaient vides.

rançonné de Mme Simon, de l'hôtel de Beauvau (1), que j'ai bien promis de ne plus venir voir.

Je partis de Marseille à 3 heures. Il faisait une forte poussière. Je ne sais si les arbres se dépouillent de leurs feuilles, mais ils étaient verts comme au printemps. Les cousins vous incommode fort ; c'est au point qu'à Marseille, on est dans l'usage de mettre autour du lit un rideau de mousseline fermé hermétiquement, qu'on appelle *cousinière*.

En sortant de Marseille, la campagne est toujours belle, couverte de maisons qu'on appelle *bastides*, mais elle devient moins intéressante à mesure qu'on s'en éloigne. Jusqu'à Aubagne le chemin est beau et uni, on voyage dans un vallon très bon, très riche, mais il n'a qu'un quart de lieue de largeur ; des deux côtés, ce sont des montagnes de rochers arides, sur quelques uns desquels il croit des sapins de l'espèce de ceux du Mans et qui n'approchent pas de ceux de Salm.

J'arrivai à Aubagne à 6 heures. Je fus à la municipalité requérir des chevaux pour le lendemain, et de là je fus au Club que je trouvai très nombreux ; on ne parle pas français, mais on l'entend. J'y exposai le sujet de mon voyage, et j'y fus reçu avec bien de l'amitié.

14^{me} Journée. — 23 Octobre 1793. — Je partis d'Aubagne à 6 heures du matin. Malgré que j'eus grand soin de dire à mon postillon de me mener par la route la plus courte à Tourves, il me conduisit par un mauvais chemin et dans une gorge de mon-

(1) Cet hôtel existe encore avec une façade sur le port, au couchant, non loin du théâtre.

tagnes de rochers à Cujes (1), où l'on me dit qu'il était impossible de me conduire de là à Tourves. Cela me fit faire du mauvais sang ; il fallut retourner sur mes pas trois quarts de lieue dans des chemins affreux et en montant, pour aller prendre le chemin de Roquevaire.

Il n'y a dans tout le pays que je parcourus que les vallées et les gorges de montagnes de bonnes ; le reste est aride, escarpé et sans culture. La vallée où se trouve la maison de *Gemenos* (2), entre Cujes et Roquevaire, est délicieuse. Cette maison est charmante par ses alentours, par ses eaux vives, par ses belles avenues de muriers et d'oliviers, qui sont les plus beaux que j'aie vus. Le terrain y est très fertile.

A Roquevaire, j'e requis deux chevaux de la municipalité. A une lieue, je trouvai au milieu des rochers et des montagnes Auriol ; à une lieue plus loin St-Zacharie, petite bourgade que je suis étonné de voir habiter, tant le pays est sauvage et entouré de rochers épouvantables. Partout on y vendangeait dans les gorges, et les vignes étaient belles.

Ce fut encore tout autre chose en sortant de St-Zacharie ; il me fallut gravir une montagne entourée de précipices dans les bois de St-Bao (1), et pendant une heure je vis l'heure que j'y aurais couché, les chevaux refusant le service.

(1) C'était la direction de Toulon. Or c'était celle de Tourves et Brignoles que devait suivre Goupilleau, Toulon étant assiégé.

(2) Le château et le parc de Gemenos ont été chantés par Delille, en des vers que Goupilleau avait lus sans doute.

(1) Ce sont les bois de la Sainte Baume que traversait Goupilleau. Son postillon ne parlait pas plus le français que les citoyens du club d'Aubagne, et il le comprenait encore moins, puisqu'il conduisit à Cujes le malheureux représentant qui lui désignait Tourves. Dans la bouche de ce cocher provençal, la Sainte Baume devenait *santo baumo* et facilement pour Goupilleau *Baomo* ou *Bao*.

Jusqu'à Tourves, c'est le plus mauvais terrain que j'aie vu. J'eus occasion de voir en descendant de voiture pour soulager les chevaux que les sapins, les chênes verts, l'houx à petites feuilles, le thym, la lavande, la sauge, le romarin, sont les arbres, les arbustes et les plantes les plus communs de ces montagnes.

En arrivant à Tourves, le terrain devient meilleur ; on passe près la maison du ci-devant comte de Valbelle (1) qui paraît fort belle, avec un beau parc, orné de statues et beaucoup d'eaux vives.

De Tourves à Brignoles, le terrain est meilleur. Les oliviers y sont en plus grande quantité et de haute taille, chargés de fruits.

J'arrivai à Brignoles à 6 heures du soir. En descendant de voiture, je fus au district, où je vis d'excellents citoyens qui me conduisirent à la commune et au comité de Salut Public. De là, je fus avec eux à la Société populaire qui avait été assemblée provisoirement. On ne peut être mieux reçu que je le fus partout ; si on le juge par les magistrats, le peuple de Brignoles est excellent. Une députation du club vint, malgré moi, me conduire à mon auberge ; on m'offrit une garde que je refusai. J'y trouvai un très bon citoyen commissaire du gouvernement, le citoyen Mougin (2), de Grassè, avec lequel je soupai.

(1) Le membre le plus connu de la famille marseillaise des Valbelle, est le chef d'escadre Jean Baptiste de Valbelle, qui s'illustra pendant les guerres maritimes de Louis XIV, et commanda la marine à Toulon en 1682. Le château était célèbre par sa colonnade.

(2) Nommé commissaire des guerres provisoire par arrêté de Barras et Fréron daté de Dragnignan, 23 septembre 1793. Archives du Var, L. 113. (Note de M. E. Poupé).

15^e journée. — 24 Octobre 1793. — Le matin, je nommai deux commissaires (1) pour m'aider dans le district de Barjols, Hyères et Draguignan. La municipalité, en corps, le tribunal, le district, une députation de la Société populaire vinrent me rendre visite, ainsi que les commandants du 15^e régiment.

J'ai grandement à me louer de ces excellents citoyens de Brignoles ; on ne peut rien voir de plus honnête ni de plus affable, et on ne peut porter plus de respect à la représentation nationale.

Je ne pus partir qu'à midi de Brignoles ; on ne peut voir de plus mauvais terrain que celui de Brignoles à Flassans, village au pied d'une montagne sur la cime de laquelle on voit un autre village et les ruines d'un château (2). Il faut que la féodalité ait bien affligé la Provence, car partout on trouve de ces ruines sur le sommet des montagnes.

Le terrain ne vaut pas mieux jusqu'à une demie lieue du Luc ; c'est là qu'on commence à voyager dans de mauvais chemins, il est vrai, mais au milieu d'une forêt d'oliviers de la plus belle taille et chargés de fruits. Le Luc est un petit bourg bien bâti, mais qui a de vilaines rues.

On trouve toujours des oliviers jusqu'à Vidauban ; c'est un bon et beau pays. En sortant de Vidauban, le terrain est plus mauvais, ce n'est qu'en arrivant au Muy qu'on retrouve des oliviers et un bon terrain ; le chemin est moins mauvais.

J'arrivai au Muy à 6 h. 1/2. Le mauvais chemin,

(1) François Bonnaud et Armand aîné marchand de chevaux à Brignoles p. 6, n° 78, papiers Goupilleau.

(2) Le château de Forcalqueiret ayant appartenu à Hubert de Vins, généralissime de la Ligue en Provence. (Note de M. Mireur, archiviste du Var).

la nuit obscure, la grande quantité de déserteurs piémontais qu'on rencontre, ne rendent pas cette route très sûre ; je me trouvais en outre mal à la gorge. Je me décidai à coucher au Muy dans une assez mauvaise auberge.

16^e journée. — 25 Octobre 1793. — Je partis de Muy à 6 heures. Le chemin n'est pas mauvais. A Fréjus à 8 heures, je fus au district et j'y nommai un commissaire (1). Je retournai déjeuner à mon auberge. Le consul de Naples qui s'est réfugié en France avec sa famille vint me tenir compagnie. Il se louait grandement des bons traitements qu'il avait reçus des représentants du peuple à Nice. La municipalité, le district, le frère de l'abbé Sieyès (2) vinrent me voir et me comblèrent d'honnêtetés. Je conversai avec eux jusqu'à midi que je partis, leur promettant de les voir plus amplement à mon retour.

Fréjus est une ville antique sur une hauteur. On y voit le *forum Julii*, des aqueducs et une si grande quantité de ruines romaines qu'il fallait que ce fût autrefois un endroit considérable. Là, j'appris la confirmation de la nouvelle que les piémontais avaient été deux fois battus en voulant passer le Var et en couper le pont (3). 1800 prisonniers faits, etc. Et on me dit aussi qu'on venait d'apprendre que les Anglais et les Espagnols s'étaient battus entr'eux à Toulon. Dieu le veuille !

(1) Barthélemy Lombard, marchand de chevaux, commissaire pour la levée des chevaux, p. 6. n° 78.

(2) Le fameux Sieyès, plus tard consul avec Bonaparte, était né à Fréjus en 1748.

(3) Aux combats de Gillette et d'Utelle, les 19 et 21 octobre, où le général Dugommier défait l'armée piémontaise.

En sortant de Fréjus, il faut franchir les plus hautes montagnes que j'aie encore vues (1). Il n'est rien de si affreux dans la nature, de plus aride, de plus inhabité. De toutes parts, ce sont des précipices effroyables qu'il faut braver en passant par un chemin fort étroit. J'y rencontrai deux voitures renversées. Ces montagnes sont couvertes de mauvais sapins ; il y croit une espèce de lauriers qui a à la fin des fleurs et des fruits ; les fruits sont comme de petites oranges (2). Pendant 8 lieues de terrain, c'est le passage inévitable, tantôt en montant, tantôt en descendant, jusqu'à La Napoule (3), où l'on change de chevaux. On ne passe pas loin de la Ste-Baume (4) dans les rochers et les montagnes, monument de bêtise, de superstition et de charlatanisme sacerdotal (5).

(1) Il s'agit du massif de l'Estérel, qui, pour le vendéen Goupilleau, habitué aux plaines de la Loire, représente de hautes montagnes, alors que le point culminant n'est, cependant, qu'à 616 mètres d'altitude.

(2) Probablement des arbousiers.

(3) Sur le golfe de la Napoule, à l'embouchure de la Siagne.

(4) Il y a là une confusion, produite vraisemblablement par la difficulté avec laquelle Goupilleau doit comprendre ses postillons parlant provençal. C'est le 23 octobre, entre Saint-Zacharie et Tourves, que le représentant a passé près du merveilleux site de la Sainte Baume. Le massif de l'Estérel est au nord-est vers Cannes, bien distinct du massif de la Sainte Baume au sud-ouest, au nord de Toulon.

Goupilleau est d'ailleurs, fort excusable de confondre, étant à sa seizième journée de voyage depuis Paris, sans être resté un seul jour dans la même ville et ne s'étant reposé que pendant les quelques heures consacrées au sommeil, en des gîtes chaque nuit nouveaux.

(5) C'est le même état d'esprit qui faisait dire à Paul Louis Courier, à propos des admirables châteaux des bords de la Loire « qu'il n'était pas besoin de conserver pieusement ces témoins de « honteuses débauches, d'infâmes trahisons, d'assassinats, de « massacres, de supplices, de tortures, d'exécrables forfaits.... » *Revue de la Révolution* 1904, p. 231, à propos de l'acquisition par souscription, du château de Chambord, par Desternes et Galland.

Le chemin est plus uni et plus fertile depuis La Napoule jusqu'à Cannes ; on côtoie la mer.

Cannes est une jolie petite ville ayant un quai superbe sur la Méditerranée, en face des îles Sainte-Marguerite où fut enfermé ce fou de D'Eprémèsnil (1), à une lieue de Cannes. Ne trouvant point de place dans l'auberge, je fus à la commune où l'on me fit mille honnêtetés ; on me procura un logement. Le commandant de la place, vieux militaire parent ou oncle d'Isnard (2) me tint fidèle compagnie. Je soupai avec lui.

17^e journée. — 26 Octobre 1793. — Je partis à 8 heures du matin pour aller à Grasse. On m'avait fait tant de peur des montagnes que j'y fus à cheval accompagné de deux bons citoyens de Cannes. En sortant, le terrain est montueux et très mauvais ; j'y vis de très belles allées et quelques beaux pieds de palmiers. A mesure qu'on avance, le terrain vaut mieux et les oliviers se multiplient. C'est surtout en approchant de Grasse qu'on en voit une grande quantité et de très beaux, mais ils n'ont pas tant de fruits qu'ailleurs.

J'arrivai à Grasse à 10 h. 12. Je fus au département qui y est transféré depuis la trahison de

(1) Jean-Jacques Duval d'Eprémèsnil, conseiller au Parlement de Paris, avait été l'un des plus ardents champions de la lutte des Parlements contre la puissance royale. C'est à la suite d'une protestation violente contre un projet enlevant aux Parlements une partie de leurs fonctions judiciaires, qu'il fut emprisonné en 1788, 5 mois, à l'île Ste-Marguerite. Pendant la Révolution il fut le défenseur des idées monarchiques. Guillotiné en 1794.

(2) Isnard, né à Grasse, en 1751, un des plus célèbres conventionnels girondins, député du Var. Mis hors la loi depuis le 31 mai 1793, Isnard était alors en fuite. Il rentra à la Convention après le 9 thermidor.

Toulon (1) J'y fus, comme ailleurs, reçu très honorablement. Les administrateurs me conduisirent au district et à la municipalité où je reçus le même accueil. Le peuple vint me voir et je le pérorai. Je nommai un commissaire, le citoyen Sicard (2), et je me rendis à mon auberge avec une grande escorte de citoyens. J'y vis le commandant de la place qui me dit qu'il était de Saumur et qu'il s'appelait Sanglier.

Je me disposais à dîner, lorsqu'une députation du département vint m'inviter à dîner avec les corps administratifs réunis. J'y fus ; j'y vis beaucoup d'amitié et d'union, et une gaité qui est propre à la Provence. Les présidents du tribunal et du club y étaient aussi.

Il fallut bien me déterminer à quitter ces bons citoyens. Quoique, dans le vrai, je fus fatigué de tant d'honneurs et de courses, ils me conduisirent et me firent voir la belle fontaine qui arrose leur ville (3). Au pied d'une montagne, elle domine la ville, et en divise l'eau de manière qu'il ne s'en perd pas une goutte. Après avoir servi à cent manufactures, aux moulins, aux tanneurs et aux lavoirs de la ville, elle arrose et fertilise des prés qui sont dans un vallon unique pour sa beauté et sa richesse.

Grasse est située au pied d'une haute montagne (4). Quoiqu'il faille monter pour y arriver, son aspect

(1) Les fédéralistes de Toulon, le 27 août 1793, au lendemain du triomphe de Cartaux sur les sections de Marseille, avaient livré la ville aux Anglais pour continuer la lutte contre la Convention. L'escadre anglaise avait pris possession de la place.

(2) Délégué pour la levée des chevaux, Jean-Joseph Sicard, maréchal, de Grasse. Archives du Var, L. 137 (note de M. E. Poupé).

(3) L'abondante source de La Foux.

(4) La montagne du Roquevignon.

est riant, ses maisons bien bâties, mais ses rues vilaines et étroites. C'est là, la source des parfums. Les jardins sont pleins de rosiers, de jasmins fleuris, d'orangers et de toutes sortes de plantes odoriférantes. Les montagnes en sont couvertes et on les distille.

Grasse est située au milieu d'une forêt d'oliviers. On y voit le plus beau bassin du monde ; mais ce qui étonne le voyageur, c'est de voir tout autour de ce bassin et en amphithéâtre, plus de 400 maisons de campagne, toutes jolies, toutes riches. Il est difficile de trouver un plus beau pays.

Je partis à 4 heures. A 6 heures, je fus rendu à Cannes, où je fus à la Société populaire. Le bon vieux commandant ne m'abandonna pas ; mais fatigué, je fus me coucher de bonne heure.

Reçu des lettres de Jourdan (1), bonnes.

18^e Journée. — 27 Octobre 1793. — Ce matin, avant de partir de Cannes, je donnai au citoyen Arnoux (2), de Draguignan, pouvoir de s'associer à Lombard que j'avais nommé commissaire (3). Je partis à 8 h. 1/2 de Cannes, ma voiture attelée de mulets. Le chemin est raboteux ; on côtoie la mer jusqu'à Antibes. Le pays n'est pas bon.

On passe près d'une redouté sur la mer, où il y a deux forts canons.

J'arrivai à Antibes à 10 heures. Point de chevaux à la poste. J'en requis à la municipalité. La ville me

(1) Le chef d'escadron de gendarmerie, son délégué général à Avignon. Ces lettres curieuses existent aux papiers de Goupilleau, et on se propose de les publier dans une étude sur la levée des chevaux du Vaucluse.

(2) César Arnoux, négociant, p. 6, n° 78.

(3) Voir 16^{me} journée

parut fortifiée ; elle est entourée de larges fossés secs, mais palissadés ; des canons sur les remparts, les murs bons. On voit à un quart de lieue de là le Fort Carré. Les rues et les maisons d'Antibes ne sont pas belles. On a donné à toutes les rues des noms nouveaux ; on entre par la porte de la *Convention*, ensuite on voit les rues du *10 Août*, du *31 Mai*, du *14 juillet*, de *Brutus*, de *Ca va*, etc. Tout y annonce le patriotisme.

Bientôt on sut que j'étais à l'auberge. Aussitôt la municipalité, le club, le général, tous les états-majors des corps militaires vinrent me voir ; le peuple les accompagnait et je lui parlai conformément aux circonstances.

Je partis d'Antibes à 1 heure ; je vis mieux en sortant le Fort-Carré. C'est une presqu'île qui me parut très fortifiée. Le chemin est un peu raboteux ; le terrain devient très fertile à mesure qu'on approche du Var. Je trouvai deux redoutes sur la mer, avec chacune deux canons.

Le Var près de son embouchure dans la mer séparait autrefois la France de l'Italie. Le lit en est très large, mais presque à sec ; on le traverse sur un pont de bois très bien fait ; j'y mis huit minutes. De l'autre côté, on passe dans une redoute défendue par six pièces de canons et quelques volontaires.

Alors, on entre dans le territoire de Nice, pays riche et charmant. Depuis la mer jusqu'aux montagnes, c'est une plage composée de prés, de terres labourables, de vignes qui montent dans des figuiers et des saules ; et les montagnes sont couvertes d'oliviers. La route est unie et belle jusqu'à Nice, où j'arrivai à 4 heures et demie.

Les premières maisons même des faubourgs sont

très belles et peintes. J'y trouvai un nombreux bataillon d'enfants de 10 et 15 ans occupés à s'exercer (1).

Je descendis à la maison de mon collègue Robespierre le jeune (2), qui m'y donna un logement. J'y rencontrai Briche, de l'Assemblée législative, et Arnoux (3). Avec eux, je fus au club qui était très bien tenu, très nombreux; des enfants armés y faisaient la police. J'y montai à la tribune, et j'y exposai le motif de ma mission. On m'indiqua deux commissaires, et il fut arrêté que le président me donnerait l'accolade fraternelle.

J'y fis la motion qu'à l'exemple d'Antibes, on effaçât les noms des saints qui sont à toutes les rues et qu'on y substituât des noms chers à la patrie. Berlier, commissaire du pouvoir exécutif, que j'avais vu dans la Vendée, vint me parler, et je fus fort aise de le revoir.

Le soir, en rentrant, j'appris l'heureux résultat de la bataille de Maubeuge, envoyé par Carteaux (4) et je me couchai, enveloppé dans une bonne cousinière dont on a très grand besoin à Nice.

19^e Journée. — 28 Octobre 1793. — Le matin, je reçus la visite d'Arnoux et de Roux, chef du bataillon des pionniers, à qui je donnai, ainsi qu'à un autre

(1) Ces gardes nationales d'enfants existaient à cette époque dans plusieurs villes.

(2) Frère de Maximilien, et député de Paris, en mission aux armées de Toulon et d'Italie.

(3) Sans doute son délégué de Draguignan.

(4) Le général Carteaux, qui commandait l'armée envoyée contre Toulon.

La bataille de Maubeuge, dont parle Goupilleau, est plus connue sous le nom de bataille de Wattignies. Elle fut gagnée par le général Jourdan plus tard maréchal de l'Empire, et par Carnot.

citoyen (1) indiqué par le club, commission de lever des chevaux dans le département des Alpes-Maritimes.

La pluie, qui avait commencé la veille au soir, durait encore; il y eut un fort orage de deux heures, mais la mer Méditerranée est bien plus paisible et elle ne fait pas tant de bruit que l'Océan. Mes fenêtres donnaient sur la mer et le coup d'œil en était magnifique. Brival (2), qui me prenait pour mon frère qu'il a connu dans la Vendée, vint me voir.

Je fus à la municipalité où je vis déjà plusieurs chevaux arrêtés par mes commissaires, et au département on prit un état des cantons envahis par l'ennemi. Le temps n'était pas beau, la mer fut grosse tout le jour. J'écrivis à mon frère, à Maignen et à plusieurs citoyens.

20^e Journée. — 29 Octobre 1793. — Le temps était très mauvais, la mer grosse, les chemins peu sûrs, par la grande quantité de *barbets* (3) qui assassinent les passants sur les routes de Menton et de Monaco. Je renonçai à y aller et j'y envoyai des agents pour faire des levées de chevaux.

Je me promenai sur le quai de Nice qui donne sur

Elle débloqua Maubeuge et couvrit pour longtemps les frontières du Nord.

Le même jour, 16 octobre 1793, (25 Vendémiaire, An II) la reine Marie Antoinette était guillotinée.

La nouvelle avait mis 11 jours pour arriver jusqu'à Nice.

(1) Le citoyen Rusca, dont la probité parut plus tard suspecte à Goupilleau, d'après sa lettre d'Arles, 4 Frimaire An II, à Robespierre, à Nice, p. 24, n° 78, papiers de Goupilleau.

(2) Député de la Corrèze.

(3) On appelait ainsi les bandits qui infestaient la frontière autour de l'armée d'Italie. On institua plus tard une commission militaire pour les juger sommairement.

la mer. Je vis le port qui n'est pas considérable, mais défendu ainsi que toute la jetée par de bonnes batteries. Ce quai est pavé de petits cailloux, mais couvert de ciment, ce qui rend impénétrables à l'eau les maisons qui sont au-dessous et sur lesquelles on marche.

Je dînai chez Brival avec le commandant de la place. Le soir, je montai voir le château, bâti sur les ruines de celui qui avait été démoli par Catinat ; le château est très fort, très élevé, en très belle position. Sur la montagne opposée est le fort Montalban qui domine Villefranche et qui est dominé lui-même par le mont... (1), où nous avons de nombreuses redoutes, ce qui rend toutes les montagnes avec leurs gorges, inaccessibles à l'ennemi. De ce château, on jouit du plus beau coup d'œil possible ; on découvre toute la ville, les côteaux, les jardins qui l'environnent, remplis d'oliviers et d'orangers, et tous les environs couverts de jolies maisons de campagne.

Tout ce qui est au dehors de Nice est charmant, ainsi que les rues nouvelles, mais l'intérieur est très vilain ; les maisons élevées, bien bâties, mais les rues étroites et sombres. La place de la République est très jolie, elle est entourée de porches comme la place Royale, mais dans un plus joli goût.

Je reçus le soir plusieurs lettres de mon frère et de ma femme ; ils m'apprenaient que mon petit Samuel était dans la petite vérole.

A Nice, on parle assez français ; le peuple y a un patois qui approche de l'italien ; les hommes et les

(1) En blanc dans le manuscrit.

femmes y sont noirs ; les femmes n'y portent pas de chapeaux comme en Provence ; elles n'ont sur la tête qu'une gaze ou une mousseline blanche fort légère.

21^e Journée. — 30 Octobre 1793. — Je partis de Nice à 9 heures du matin, par un très beau temps. Arnoux m'accompagnait. J'arrivai à 1 heure à Antibes. J'y fus bientôt assailli de presque toute la ville. Rien de plus honnête, mais rien de plus fatigant que les habitants de ces contrées ; on ne peut faire un pas sans en être entouré.

Un bataillon du Var était sous les armes ; je fus le voir et je le pérorai. Avec le commandant, je fus voir le port et la municipalité. Le port est petit, mais très joli et très commode. Le Fort Carré d'un côté, de fortes batteries de l'autre en défendent l'entrée.

Le nommé Gabriel, caporal du 9^e bataillon du Var, qui avait resté malgré lui à Toulon avec les traîtres, et qui avait été fait sergent par eux, me fut amené. Je lui fis ôter ses galons de sergent. Un officier municipal de Grasse qui était venu au département, de Nice à Antibes, et deux commandants de bataillon, m'escortèrent jusqu'à Cannes, où j'arrivai à 6 heures et demie, et je fus aussi bien vite enveloppé de la municipalité. J'avais beaucoup à écrire, je désirais me reposer ; il ne me fut pas possible. Je les invitai à souper, et il était plus de dix heures quand je me retirai.

Je fis venir des chevaux de réquisition de Grasse, pour m'en servir pour la route et surtout à la montagne de l'Estérel. Je me proposai aussi d'aller le lendemain voir près la Napoule une felouque na-

politaine qui sortait de Toulon et que le gros temps y avait jeté. Elle avait été prise avec son équipage par une redoute qui avait tiré dessus. Des dépêches fort importantes dont elle était chargée avaient été portées à Nice à Robespierre.

22^e Journée. — 31 Octobre 1793. — Je partis de Cannes à 7 heures, en voiture. Plusieurs citoyens à cheval m'accompagnèrent. A la Napoule, je montai à cheval et je fus voir la batterie des Thuiles à une lieue de là, par des chemins les plus affreux où j'aie été. Il faisait beau soleil, mais un vent très froid. Je voyais derrière moi les montagnes de Gilette couvertes de neige.

Je vis l'équipage de cette felouque. J'en ai rendu compte au Comité de Salut public. (Voir la lettre)(1).

Je suivis ma voiture, à cheval, depuis la Napoule jusqu'à Fréjus, où je ne m'arrêtai que pour parler à la municipalité. Arnoux m'emmena coucher chez son oncle, au Puget, où j'arrivai à 8 heures.

23^e Journée. — 1^{er} Novembre 1793. — Je partis du Puget à 7 h. 1½ par un temps beau, mais très froid. Je ne vis rien de remarquable jusqu'à Brignoles où j'arrivai à 5 heures du soir. Bientôt j'y eus compagnie ; à peine eus-je le temps de manger un morceau. On vint me chercher pour aller au club ; je m'y rendis et j'y parlai.

Je partis à 7 heures et je me rendis coucher à 8 heures 1½ à Tourves où je trouvai en mon auberge

(1) Cette lettre est analysée et reproduite en partie dans le *Recueil des Actes du Comité de Salut Public*, publié par Aulard, t. VIII, p. 142.

une troupe de comédiens qui allaient de Marseille à Nice et avec lesquels il me fallut boire et chanter. Je remarquai mieux en arrivant à Brignoles que cette ville est située dans un pays riche et agréable, orné de jolies maisons de campagne.

24^e Journée. — 2 Novembre 1793. — Qu'on ne dise pas qu'il ne fait jamais froid en Provence. Je n'ai pas senti de vent aussi froid que celui qui soufflait depuis que je suis sorti de Nice. Je partis de Tourves à six heures et demie. Le terrain est bon et beau jusqu'à la Grande Pugère (1). On passe près de St-Maximin (2), petite ville entourée de vieilles murailles et de tours carrées. En sortant de St-Maximin, il faut passer une rude montagne. Le terrain n'est pas si bon depuis la Grande Pugère jusqu'à Aix. On y arrive par un chemin creusé dans le roc et fort dur.

Je dînai à Aix où je rencontrai le général La Poype (3). J'arrivai à Marseille à six heures. J'écrivis à Courvoisier de venir me trouver et je fus un instant voir mon collègue Barras. En rentrant à mon auberge, l'Hôtel de Malte, je trouvai un domestique de mes autres collègues qui me faisaient inviter d'aller souper et coucher avec eux. La fatigue et un peu de mal au genou m'empêchèrent d'accepter cette invitation.

Ce fut à Marseille que j'appris que la défaite des

(1) La Grande Pugère, relai entre Tourves et Aix.

(2) La magnifique église de Saint-Maximin, des XIII^e, XV^e siècles avec des sarcophages chrétiens dans sa vieille crypte est très connue des archéologues.

(3) La Poype et Carteaux furent remplacés par Dugommier au siège de Toulon.

rebelles de la Vendée était complète (1) et que les armes de la République étaient victorieuses dans le Nord (2).

Courvoisier vint me voir.

25^e Journée. — 3 Novembre 1793. — Courvoisier vint me voir sur les 7 heures. Nous déjeunâmes ensemble. Il me donna des olives, des anchois, du thon mariné. Je partis à 9 heures, toujours souffrant du genou. Je ne m'arrêtai point jusqu'au Pont Royal où j'arrivai à 5 heures et où je soupai et couchai.

Je ne vis rien de remarquable en route, que des bataillons qui défilaient vers Toulon, de grosse artillerie, des mortiers, des bombes et une grande quantité de voitures chargées de blé.

Près Lambesc, je rencontrai un courrier dépêché par le Comité de Salut Public pour porter une lettre à Albitte (3), avec ordre de le chercher partout où il serait.

26^e Journée. — 4 Novembre 1793. — Parti de Pont-Royal à 6 heures, je ne vis rien de remarquable le long de la route. Le temps était plus doux que les jours précédents. Le mauvais chemin de St-Remy à Arles me força de passer par Tarascon. J'arrivai à Arles à 2 heures.

(1) Le 23 octobre (2 Vendémiaire An II) Barère avait dit à la Convention : « La Vendée n'est plus ! » Les républicains avaient été victorieux du 6 au 16 octobre ; mais les vendéens reprirent l'offensive et triomphaient au moment où on apprenait à Marseille leurs défaites récentes.

(2) 23 Octobre, prise de Menin ; 25 octobre, prise de Marchienne. C'étaient les suites de la victoire de Wattignies.

30 Octobre supplice des Girondins.

(3) Député de la Seine-Inférieure.

Un arrêté du Comité de Salut public, du 18 octobre, avait confirmé sa mission à Lyon et Toulon. *Revue de la Révolution*, t. 33, p. 59.

Je trouvai déjà un assez bon nombre de chevaux(2) de rendus. Mon genou me faisant toujours mal, je ne pus sortir. Plusieurs citoyens vinrent me voir.

(à suivre) MICHEL JOUVE.
, MARCEL GIRAUD-MANGIN.

(2) Chevaux de la levée envoyés par ses délégués pendant son absence.

UNE CAMPAGNE DE L'AMIRAL DE GUICHEN

Le manuscrit inédit que nous avons la bonne fortune de publier est intitulé : « *Relation de la campagne de M. le Comte Guichen*, lieutenant général des armées navales en 1870, par le marquis de Montazet, colonel du régiment d'Anghien, témoin oculaire. » Il provient directement du riche fonds d'archives et de documents laissé à sa famille par le lieutenant général Marquis de Valfons, vicomte de Sebourg, dont les mémoires militaires sur les campagnes du XVIII^e siècle sont bien connus et ont été fréquemment cités par le duc de Broglie.

M. de Sebourg avait suivi presque toute sa carrière militaire dans l'État-Major et avait servi successivement auprès du Maréchal de Saxe, demeuré son ami et son protecteur, du Maréchal de Broglie et du prince de Clermont. Il avait pris part à toutes les campagnes du règne de Louis XV et fut toute sa vie un grand curieux des documents militaires, dont il avait réuni une collection assez considérable. Trop âgé au moment de la guerre d'Amérique pour y prendre part active (il devait mourir en 1786) il en suivit les péripéties avec un intérêt passionné.

Le récit de Montazé s'applique à la glorieuse campagne conduite en 1780 par le Comte de Guichen

contre la flotte anglaise. C'est une lettre sans prétention aucune et qui par cela même présente un caractère d'authenticité indiscutable. Elle ne ménage pas plus nos alliés espagnols que l'administration royale des colonies. Citons pour exemple que dans une rade aussi importante que celle de Fort-de-France, anciennement Fort-Royal, il n'existait pas d'aiguade, de telle sorte qu'il fallait quinze jours pour ravitailler une escadre d'une vingtaine de vaisseaux.

En regard de ces négligences dont de tout temps notre pays fut coutumier, on lira avec intérêt et admiration le récit très clair et d'autant plus accessible à tous, qu'il écrit par un profane des savantes manœuvres de l'amiral de Guichen. La France avait à ce moment une superbe marine et des chefs dignes de la commander. Si de Guichen ne fut pas toujours heureux et n'égalait pas son illustre collègue, le bailli de Suffren, du moins dans cette campagne de 1780, eût-il constamment l'avantage avec des ressources médiocres. La lettre de M. de Montazet est d'une lecture réconfortante à une heure où nous ne savons pas si l'avenir prochain ne nous réserve pas de douloureuses et menaçantes éventualités.

Nous n'avons pas cru devoir charger de notes ce document. Ceux qu'il intéresse sauront bien trouver toutes les références utiles. La guerre de l'indépendance Américaine est assez mal connue chez nous et les glorieux faits d'armes dont elle est pleine ont été rejetés dans la pénombre par les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire. C'est une modeste contribution que nous apportons à l'historien futur qui étudiera plus particulièrement cette période.

G. M

Je n'entrerais point dans le détail des deux premières campagnes et ne rendrai compte que de ce qui s'est passé sous mes yeux.

Le C^t d'Estaing en enlevant des colonies toutes les forces de terre et des vivres qu'il y avait trouvées les avaient exposées à toutes les entreprises des ennemis. Le général anglais qui était entré dans ces parages n'était heureusement pas entreprenant, c'était Biron, et Parker qui le remplaça, ne l'était pas davantage ; malgré le grand nombre de vaisseaux qu'ils avaient ils se sont tenus dans leurs ports sans inquiéter nos îles et même notre commerce.

Le C^t d'Estaing, après la malheureuse affaire de Savanach, avait renvoyé à la Martinique tous les vaisseaux qu'il avait tirés de cette colonie ; leur mauvaise situation, la disette totale de vivres et d'eau, les coups de vent qu'ils ont essuyé qui les ont dispersés ne leur ont permis d'arriver à la Martinique que les uns après les autres et c'est un très grand hasard qu'aucun n'ait été pris.

Le grand nombre de malades qu'ils avaient à leur bord ne leur aurait pas permis de faire honneur au pavillon dans leurs défaites. Enfin onze de nos vaisseaux ont passé avec le même bonheur. Pendant ce temps-là notre ministre qui ne pouvait compter sur une aussi grande tranquillité de la part des ennemis, avait ordonné l'armement de sept vaisseaux de ligne commandés par M. le comte de Guichen pour courir au secours de nos colonies.

Il avait avec lui un convoi d'environ soixante voiles, beaucoup de provisions de guerre et de bouche et un corps de troupe assez considérable. Ce général qui connaissait parfaitement l'importance de sa

commission partageait les inquiétudes du ministère sur nos colonies ; il connaissait au moins dix-huit vaisseaux de guerre anglais à Sainte-Lucie. Ils pouvaient être renforcés de ceux des nôtres qu'ils auraient pu prendre, il pouvait craindre aussi que Rodney ne fut arrivé avant lui, ce qui devait être, l'anglais étant parti un mois devant lui, M. de Guichen jugea à propos de détacher une frégate, un lougre et un coute à quatre cents lieues de la Martinique pour qu'on lui envoya quelque frégate ou bâtiment léger de la Martinique pour l'instruire des ennemis.

Cette précaution, pleine de sagesse, n'a servi qu'à lui nuire ; nous atterrons sur la désirade, nous y trouvons quatre vaisseaux de guerre qui viennent à nous au point du jour avec la plus grande confiance ; dans l'instant, signal de chasse : nous les gagnons au point d'être sûr de les avoir pris avant la nuit, mais M. de Guichen venait de recevoir une frégate de la Martinique, venue au devant de lui, qui lui annonçait que vingt - trois vaisseaux anglais, sortis de Sainte - Lucie, croisaient sur le Fort-Royal, et son important convoi courrait des risques en l'abandonnant. Ordre de lever la chasse, une gloire sûre nous échappe ; voilà le premier contre-temps de la campagne.

Le lendemain, nous arrivons sur la Martinique, nous trouvons dans le canal de la Dominique M. de Grasse et sa division de sept vaisseaux, venant au devant de nous. M. de Bouillé était embarqué à bord de ce général.

Aussitôt notre réunion, ce général propose d'aller attaquer l'escadre anglaise mouillée au gros flot de Sainte-Lucie et de s'emparer de cette île.

M. de Guichen accepte, voulant auparavant dépo-

ser ses malades, dont plusieurs vaisseaux étaient embarrassés. — Que six heures fussent, nous mouillons au Fort-Royal. Sur les deux heures du matin, ordre est donné de débarquer les malades et de se tenir prêt à partir le soir.

A dix heures, ordre de mettre sous voiles. Le *Souverain*, qui était un des premiers vaisseaux, ne put venir à bout de lever son ancre; il reçoit l'ordre de couper son câble, mais le même vaisseau avait été forcé de laisser deux de ses ancres en partant de Brest, il fallut lui donner du temps pour sa manœuvre, et on ne put être sous voile qu'au jour. Tous les vaisseaux défilent à sept heures du matin, le *Caton* aborde la *Couronne* et lui enlève trois mantelets de sabord. Toutes les petites causes produisent de grands effets; il faut remettre les mantelets; pendant ce temps, la flotte dérive et ce n'est qu'après-midi qu'elle peut commencer à faire route; plusieurs vaisseaux arrivent très près du mouillage des Anglais, mais c'est dans la nuit. Obligés de louvoyer dans un canal où les courants sont forts, presque tous sont emportés sous le vent. Au jour, il faut courir des bordées pour se lever sous le vent. Au soleil on voit une flotte.

Le *Robuste* et le *Citoyen*, qui sont les seuls vaisseaux en mesure, la poursuivent.

L'amiral Parker commandait l'escadre anglaise au Gros Ilot, voyant fort bien qu'il ne peut avoir à faire qu'à deux vaisseaux très au vent de tous les autres, il sort avec quatorze vaisseaux, oblige M. de Grasse et de Mireul de se retirer au gros de leurs escadres et fait entrer son convoi. Cette manœuvre est belle mais bien inférieure à celle de M. de Lamothe-Piquet, qui avec trois vaisseaux seulement, sauva

un convoi que poursuivait le même Parker, avec treize vaisseaux. Ce convoi portait 3 à 4.000 hommes réglés à Sainte-Lucie.

MM. de Guichen et de Bouillé, en étant instruits, prirent le parti de rentrer au Fort-Royal pour ravitailler ceux des vaisseaux qui en avaient besoin ; après leur traversée de France à la Martinique, il ne restait rien à entreprendre sur Sainte-Lucie.

Le lendemain de notre arrivée , arriva Rodney avec six vaisseaux de ligne, il se trouva alors avoir vingt-trois vaisseaux de guerre sous ses ordres, ce qui prouve la fausseté du rapport fait à M. de Guichen à notre atterrage.

Deux jours après son arrivée, l'amiral Rodney vint se présenter en bataille devant le Fort-Royal on se presse de faire de l'eau. Mais croira-t-on que l'on se soit occupé, pendant plusieurs années, à construire un fort et qu'on n'ait point songé à faire un aygnade, dont la dépense n'aurait pas passé 30.000 francs. Il en a résulté et en résultera toujours que chaque vaisseau ne pouvant faire de l'eau qu'avec ses chaloupes, qui ne peut faire qu'un voyage par jour à cause des brises, il ne pourra se compléter qu'avec beaucoup de temps. Quinze jours de mouillage suffisent à l'escade française ; elle sort après avoir embarqué 3.000 hommes de troupes de débarquement. Le général lui-même et tous les chefs de corps avaient le projet d'attaquer la Barbade ; je crois qu'on ne pouvait mieux faire ; mais pour la place , je crois qu'il n'eût pas réussi ; espérait-on pouvoir faire une descente vis-à-vis un ennemi égal en force dans une île où tout le monde assure qu'il y a 15.000 hommes de bonnes milices bien armées.

Étant sous voile, on cherche à doubler au vent de

la Martinique par le canal de la Dominique. Mais il arrive ce qu'il arrivera toujours avec une escadre nombreuse, elle aura de la peine à en venir à bout.

Il y avait trois jours que M. de Guichen le tentait, quand on aperçut l'escadre anglaise. Ordre sur le champ de se former en ligne et d'aller attaquer ; le calme qui survint renvoya la partie au lendemain. Toute la matinée est employée à se tâter de part et d'autre ; les Anglais avaient le vent ; ils cherchent à tomber sur nous avec le plus d'avantage possible ; les manœuvres faites à propos ne leur en fournissaient pas l'occasion. A une heure de l'après-midi, les Anglais se déterminèrent à attaquer ; le combat fut vif dans quelques partis de la ligne ; le vaisseau de l'amiral anglais fut désarmé tout à fait, l'amiral Rodney obligé de l'abandonner et de passer sur un autre ; s'il n'eût pas été aussi bon voilier, il aurait pu tomber en notre pouvoir, mais il échappa au bout de deux heures.

Les Anglais abandonnèrent la partie et tinrent tellement le vent, qu'il nous fut impossible de les suivre. Nous avions plusieurs vaisseaux désarmés, particulièrement les petits, sur lesquels l'ennemi avait paru s'attacher pour les désarmer plus sûrement ; on se sépara dans la nuit de part et d'autre ; le lendemain et surlendemain, nous ne vîmes plus les Anglais. Mais le troisième jour nous nous trouvâmes encore en présence, nous cherchâmes ce jour-là et le suivant à rengager l'affaire ; ce fut en vain ; on tint un conseil de guerre des officiers généraux ; j'ai su depuis qu'il y avait été décidé qu'il fallait chercher à débarquer au vent de la Guadeloupe et de la Martinique, se présenter devant le canal de Sainte-Lucie, et que, si l'on ne trouvait pas les enne-

mis, il fallait tout de suite aller à la Barbade. On fait route en conséquence, mais l'escadre met vingt jours à faire le débarquement. En arrivant à Sainte-Lucie, nous avons connaissance des Anglais ; ils se présentent ; vingt-un jours se passent sans pouvoir engager l'affaire ; l'amiral Rodney trouvant tous les jours moyen à l'éluider.

Au moment que nous croyons pouvoir commencer, sa manœuvre était de faire larguer la tête de sa ligne assez pour se trouver en bataille à l'autre bord en revirant tout à la fois, il en résultait que, pour attaquer ainsi, il fallait arriver comme eux, et que, nous précédant dans la manœuvre, ils se seraient trouvé en bataille contre nous qui n'aurions été qu'en échiquier ; tous les jours se passaient donc en marches et contre marches très savantes de part et d'autre, lorsqu'ils prirent le parti de nous couper le vent, un soir, dans un revirement en échiquier que nous fîmes ; les vents les ayant abandonnés, ils crurent en avoir trouvé l'occasion, mais à six heures du soir, M. de Guichen ordonne un revirement, tous ensemble, et le signal d'ordre de bataille sans observer de poste. Le *Citoyen*, commandé par le marquis de Nieul, conserva le sien et était vaisseau de tête ; il força de voiles et serra tellement le vaisseau de tête anglais qu'il contraignit de passer sous le vent pour ne pas aborder, ce que le marquis de Nieul était résolu de faire plutôt que de céder.

Comme les ennemis venaient à bord opposé, il y eut une canonade de toute la ligne qui les rejeta assez sous le vent ; plusieurs jours de manœuvres pareilles aux précédentes suivirent encore sans pouvoir trouver le moment d'engager l'affaire décisive ; elle était cependant nécessaire : nous étions au moment de

n'avoir que pour trois ou quatre jours d'eau et pour guère plus longtemps de vivres; il fallut se faire jour au travers des ennemis et leur passer sur le centre parcequ'ils étaient sous le vent à nous et que nous n'avions que ce moyen pour entrer dans la baie de Fort-Royal. Ils étaient instruits de notre situation et cherchaient à en profiter; la position était embarrassante; on trouve enfin jour à les attaquer comme on avait fait la nuit, par un revirement imprévu; la canonnade fut vive de part et d'autre, surtout pour les Anglais, mais une fois finie, il était trop tard pour recommencer. Nous restons en présence au même bord qu'eux toute la nuit; ils paraissaient incommodés; nous les voyons se laisser acculer lentement; nous étions à plus de 30 lieues de terre; M. de Guichen cherche à s'en rapprocher; personne ne s'oppose plus à son passage; il continue sa route et fait mouiller son armée au Fort-Royal après 48 jours de croisière.

L'avantage de l'escadre française avait été complet dans ce dernier combat; un de leurs vaisseaux, l'*Albion*, a coulé bas; quatre autres, le *Conquérant*, la *Renommée*, la *Vengeance* et le *Cornualis* ont coulé ou se sont échoué sur le sable de Carénage de Sainte-Julie; nous avons appris de la manière la plus positive que le nombre de leurs blessés dans les trois combats avait été très considérable et qu'ils avaient perdu environ le double de nous. S'il y eut eu au Fort-Royal une aiguade ordinaire, l'escadre française ne se serait pas trouvée à trois ou quatre jours d'eau, M. de Guichen aurait pu tenir la mer, et voyant l'avantage bien décidé que le dernier combat lui avait donné, il lui aurait été aisé de le rendre complet et de faire la campagne la plus glorieuse pour lui et la plus utile au bien de la chose.

Dès que l'escadre est mouillée, M. de Guichen ordonne que chaque vaisseau se répare au plus vite ; je ne sais quels pouvaient être ses projets. L'approche de l'hivernage ne lui permettait aucune tentative ; d'ailleurs, son escadre était sans vivres, il fallait en faire dans la colonie, et, par une suite de mauvaise administration et de monopole, aisée à prévoir, il ne s'y en trouvait qu'une petite quantité et surtout de mauvaise qualité ; le général forma le projet d'en envoyer chercher à Saint-Eustache.

Sur ces entrefaites arrive une frégate détachée par M. de Solano, commandant une escadre de douze vaisseaux de transport. Elle apprend, à M. de Guichen qu'il l'attend sur la Dominique et qu'il demande main forte pour arriver en sûreté à la Martinique, que son escadre et la flotte était pleine de malades et hors d'état d'aucune défense, que cependant l'une et l'autre étaient très importantes puisque outre des richesses immenses que la flotte portait, elle avait 10.500 hommes de troupes destinés à agir dans cette partie du monde contre les colonies anglaises.

Nos vaisseaux n'étaient pas encore réparés, il n'y avait pas dix jours qu'ils étaient rentrés. M. de Guichen envoie dire au général espagnol qu'il se rend à la Martinique, qu'il dépose sa flotte à Saint-Pierre et qu'il revienne avec son escadre au Fort-Royal, qu'il n'a rien à craindre des ennemis, qu'ils sont à Sainte-Lucie, trop maltraités pour pouvoir sortir aussitôt, que d'ailleurs ils ne pourraient le faire sans qu'il en fut averti, que nous pourrions même, en cas qu'ils l'osassent, couper leur retraite et leur faire des maux irréparables. Rien ne put persuader le général espagnol ; enfin, après plusieurs allées et venues de nos frégates, M. de Guichen fut obligé d'appareiller,

n'ayant resté que quinze jours dans la rade. Il fit voile directement sur la Dominique où il trouva l'escadre Espagnole et la plus grande partie de la flotte. M. de Solano demanda de déposer ses malades aux différents hôpitaux de cette île et dit que la flotte serait aussi bien moullée au Roseau qu'à Saint-Pierre. Cinq à six jours se passent à les y rassembler et à la faire mouiller, mais à peine le dernier l'était-il que le général change d'avis et dit que les vaisseaux n'étaient pas en sûreté, qu'il a ouï parler de la rade de la Basse-Terre, de la Guadeloupe, comme infiniment meilleure, que son convoi était trop important pour rien négliger pour sa sûreté, il demande que nous l'y escortions et rend le général français responsable de tous les événements. M. de Guichen a la complaisance de consentir, on fait appareiller le convoi de l'anse du Roseau et on fait route sur la Basse-Terre. On a, à la vérité, essuyé de bien mauvais temps, mais il est impossible de trouver d'aussi mauvais navigateurs que ceux de cette nation ; c'est tellement vrai, que quoique put faire M. de Solano en avertissant un gros vaisseau de registre qu'il courait sur des dangers en doublant la pointe du cap Rozo, le vaisseau continua sa route et s'y perdit.

Avant d'attérir sur Saint-Domingue, M. de Guichen détacha M. de Monteil avec six vaisseaux qui devaient rester dans les colonies avec ordre de faire le tour de Saint-Domingue par le sud et de ramasser tous les bâtiments de commerce qui seraient chargés pour la France et de les conduire avec toute la diligence possible au Cap. Pendant ce temps-là nos vaisseaux se préparaient dans cette rade avec la plus grande hâte. Le général pensant que

M. de Monteil ne tarderait pas à paraître, après le 10 Août, donna ordre de se tenir prêt pour ce jour-là ; quelques efforts que nous eussions faits il nous eut été impossible d'être prêts plus tôt, parce que par la même raison qu'au Fort-Royal la dernière chose dont on se soit occupés et dont on s'occupe tous les jours, c'est de tout ce qui touche à la marine. Il est encore plus difficile de faire de l'eau au Cap qu'au Fort-Royal, les chaloupes ne pouvant entrer dans la seule rivière où on puisse la faire, il est donc nécessaire d'emprunter de nouveau des bateaux plats qu'on appelle hacons, ils portent tout au plus douze tonneaux d'eau, ils ne peuvent faire qu'un voyage dans vingt-quatre heures ; pendant ce temps-là on en consomme au moins trois, il n'en reste que neuf dans la cale ; le moins que puisse avoir un vaisseau de ligne, c'est 150 ou 200 tonneaux, il faut donc quinze à vingt jours pour faire de l'eau ; on enlève au commerce des bâtiments qui leur sont précieux pour leur chargement et déchargement et cela au moment où ils en ont le plus de besoin. Est-il possible qu'on ait pu négliger une chose aussi importante qu'une Aiguade. Je dois ajouter que chacun de ces hacons coute au roi 75 francs par jour ; le tonneau d'eau revient donc à plus de sept francs.

Nous attendions la flotte escortée par M. de Monteil quand il manda le 11 août à M. de Guichen qu'il avait paru sur le Cap Liberon, une flotte de cinquante à soixante voiles escortée par quatorze vaisseaux de ligne, qu'il n'osait pas exposer son convoi et remonter au Cap et qu'il demandait à y être renforcé ; sur le champ ordre à dix vaisseaux de mettre dehors le lendemain et de filer jusqu'au mole. On y trouve

M. de Monteil qui y était arrivé sans opposition prétendant que la flotte et l'escadre qu'on avait vues était celles de l'amiral Rodney qui vraisemblablement inquiet pour la Jamaïque venait à son secours; je voudrais être bien sûr de ce fait, il me tranquilliserait sur le compte de nos îles du Vent.....

Aussitôt que M. de Monteil eut été joint par nos dix vaisseaux, il remonta du côté du Cap avec sa flotte et se trouva le troisième jour très heureusement à portée de M. de Guichen, c'est de ce point que je vous écris, les vaisseaux destinés à rester au Cap vont y retourner. Nous faisons voile pour le débarquement des caïques et les vents nous annoncent qu'il sera heureux.

A bord de la Ménagère à deux lieues Nord de l'île de la Tortue.

Le 16 Août 1780.

« ANALYSTES ET ESPRITS SYNTHÉTIQUES »

Sous ce titre, M. François Paulhan (Paris, Félix Alcan, 1903) a publié un beau livre, de lecture plus aisée et plus attrayante qu'une œuvre de psychologie pure. Ses travaux de psychologie pure, comme *Les Phénomènes affectifs*, *L'Activité mentale et les Éléments de l'Esprit*, *La Volonté*, sont, en effet, des expositions abstraites de la vie de l'esprit. Quoiqu'il n'ait pas manqué d'illustrer ses théories par des exemples concrets, elles n'en sont pas moins de nature un peu ardue et inaccessible au commun des lecteurs.

Dans une autre suite d'ouvrages, M. Paulhan a eu la pensée d'établir des séries de types intellectuels en fonction des diverses proportions et valeurs des éléments psychiques dans l'esprit. Tels ses *Caractères*, ses *Types intellectuels : Esprits logiques et Esprits faux*, *Joseph de Maistre*, tel le présent livre. En montrant, dans des échantillons humains concrets, le jeu des lois mentales, et en se servant de ces lois pour aboutir à des types variés, il introduit, dans l'étude si délicate et si complexe de la psychologie, un élément qui parle à notre esprit sans effort, l'homme que nous connaissons personnellement ou de réputation. Par là, il se met davantage à la portée du lecteur. Mais celui-ci ne devra jamais

perdre de vue que les sériations psychologiques, les applications de M. Paulhan, dépendent étroitement de ses théories pures, exposées dans les premiers ouvrages mentionnés plus haut.

Comment se comportent les divers esprits dans les grands procédés de l'analyse et de la synthèse ? Voilà tout le livre.

Devant un paysage inconnu, nous n'éprouvons guère qu'une impression d'ensemble. Devant un paysage familier, nous aimons à regarder les détails. La perception du paysage nouveau est relativement indifférenciée, l'analyse n'y existe qu'en germe. Dans la perception du paysage familier, l'analyse s'opère trop facilement pour que nous la remarquions.

L'analyse consiste à donner une existence propre à des éléments qui se confondaient, auparavant, dans un ensemble plus ou moins bien ordonné. L'analyse concrète et l'analyse abstraite peuvent prendre des formes très variées.

Un second caractère de l'analyse, c'est qu'elle est forcément suivie d'une synthèse, et même ne peut être opérée que par une synthèse. Si un élément d'une sensation est extrait de cette sensation, ce n'est que par son entrée dans un système d'idées, d'images et d'impressions qui se l'assimile.

L'analyse est partout dans la vie de l'esprit. Les images sont le produit d'une analyse, car l'image ne reproduit généralement qu'un fragment de la perception. La formation des idées implique aussi la désagrégation des images. Quant au sentiment, l'analyse ne lui est pas moins nécessaire qu'à la pensée.

Dès lors, on peut essayer de rattacher intimement l'analyse à ce que la vie de l'esprit a de plus général. Voyons la conscience. Pour les mêmes raisons que

l'attention et que les phénomènes affectifs, qui en sont la forme la plus intense, la conscience implique toujours la dissociation des phénomènes et la mise en évidence de quelques-uns d'entre eux aux dépens des autres.

Mais la conscience n'est pas un caractère absolument général de la vie mentale, et, si l'analyse est un fait essentiel, on peut aller plus loin et la rattacher aux grandes lois de l'esprit.

A ce point de vue, l'analyse n'est qu'une forme particulière de cette inhibition qui accompagne constamment l'association systématique, et qui en est, en quelque sorte, l'envers.

L'analyse mentale a pour facteurs essentiels l'organisation acquise, les systèmes psychiques déjà formés et qui décomposent les nouveaux phénomènes avec lesquels ils entrent en rapport.

L'observation, l'habitude de remarquer les détails repose essentiellement sur l'analyse, ainsi que la faculté de comprendre la pensée des autres, la mémoire, la critique, la finesse, la délicatesse, l'hésitation, l'esprit de scepticisme ou de minutie.

Quelle est la nature de la synthèse qui accompagne toute décomposition mentale, de la synthèse analytique ? Elle ne se produit qu'avec des matériaux empruntés par elle à d'autres synthèses, mais le système qu'elle crée n'a rien de définitif. Il doit, au contraire, rester souple, permettre surtout à l'élément isolé de garder sa vie indépendante, jusqu'à ce qu'un autre système, assez important et assez bien organisé, soit prêt pour le recevoir. La synthèse analytique n'est donc qu'une synthèse d'attente, un abri provisoire pour un élément isolé.

Cet état, essentiellement transitoire au point de

vue de la psychologie générale, peut être permanent chez certains esprits, dont il devient une marque distinctive. Il correspond à des états d'âme de primitifs ou de décadents. Comme exemple du second état, on peut citer les analyses des éléments de la religion opérées par des esprits jadis religieux, détournés à présent de leurs croyances, et la survivance en eux d'idées et d'impressions qui s'ordonnaient jadis en un système puissant et dominateur, idées et impressions maintenant isolées et sans force. Ceci évoque Renan.

On retrouve l'analyse, comme la décomposition, dans les phénomènes affectifs, car nos sentiments sont, comme nos idées, des systèmes analyseurs qui décomposent les phénomènes pour prendre leurs éléments.

Dans la vie sociale, les analogies avec la vie psychique sont plus complexes et plus nettes que dans les phénomènes biologiques et chimiques.

En dehors des esprits indifférenciés, M. Paulhan établit une série de types déterminés par la prédominance de l'analyse. C'est une partie du livre fort agréable à lire. Il silhouette successivement les observateurs, les critiques, Taine, Sainte-Beuve, Renan, pour l'intelligence analytique; Jules Lemaitre (sans le nommer) ou tel autre nationaliste de marque, pour le dilettantisme, ainsi qu'Armand de Pontmartin; les sceptiques, les critiques à esprit scientifique, où reparait Sainte-Beuve; la critique scientifique, érudite, philosophique ou historique, avec Clermont-Ganneau, Arsène Darmesteter, Gaston Paris, Littré. La synthèse et l'analyse peuvent se trouver réunies chez l'érudit ou le savant philosophe. On a alors Fustel de Coulanges. Chez les

analystes-synthétiques, les équilibrés qui, à l'instar de Franz Vœpke, sacrifient volontairement la synthèse comme prématurée, l'esprit de synthèse est généralement remplacé par l'esprit de méthode, qui en est une sorte de succédané.

En étudiant l'analyse chez les créateurs en littérature, en peinture, dans les arts en général, M. Paulhan évoque Taine, Stendhal, Paul Bourget, Benjamin Constant, Fromentin, Anatole France, Balzac, Zola, Delacroix, Ingres, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Steen, Gérard Dow, Claude Monet, Wagner.

Il montre dans Magendie l'exagération de l'esprit d'analyse scientifique, dans Hume et Stuart Mill, l'analyse philosophique. Kant, Condillac, Jouffroy, sont aussi des analystes philosophes. Hegel, Auguste Comte, montrent, au contraire, une puissante faculté synthétique. Cousin, analyste peu rigoureux, n'a que des synthèses superficielles et souvent verbales. Spinoza prête à la discussion. Il semble pourtant que chez lui la synthèse l'emporte.

Ce qui constitue le type de l'analyste, ce n'est pas tant l'existence de la faculté d'analyse que sa domination.

En terminant ce chapitre, M. Paulhan établit que la généralisation est une des formes principales de la synthèse analytique chez les philosophes.

Il passe ensuite aux qualités et aux défauts de l'analyste, puis aborde les esprits synthétiques.

Si l'analyse est nécessaire à la vie mentale, la synthèse la constitue et lui est plus essentielle encore. En tant qu'opération mentale, la synthèse est l'association systématique elle-même.

Dans un esprit où domine la synthèse psychique, l'analyse méthodique est très rare. Les idées pré-

conçues, les systèmes déjà dominants, les habitudes impérieuses agissent avec rapidité et surtout avec décision. Des synthèses imaginatives viennent encadrer les données de l'expérience, témoin les fortes visions de Victor-Hugo. L'abus de la synthèse conduit à une foule d'erreurs.

Le synthétique ne comprend bien que ses propres idées, assez mal les idées des autres, parfois pas du tout. Dans la discussion, il s'impatiente, s'indigne, et peut en arriver aux injures. Quand il lui arrive de comprendre les idées des autres, c'est par une sorte de divination. Il les réalise immédiatement en lui en les reconstruisant sur un ou deux détails qui l'ont frappé. L'esprit purement synthétique juge plus qu'il ne comprend. Les artistes, les créateurs, quoiqu'il s'en trouve d'équilibrés, sont en général assez peu aptes à l'analyse. Ils voient trop souvent les œuvres des autres à travers les leurs. Théophile Gautier ne trouvait dans Racine qu'un beau vers. Auguste Vaquerie traitait Racine de « pieu » à côté de Shakespeare comparé à un chêne. Victor Hugo invente tout quand il veut expliquer les œuvres des autres.

La prédominance de l'esprit de synthèse dans la critique peut prendre une forme plus philosophique. L'ouvrage étudié apparaît surtout, en ce cas, comme l'élément possible d'un système qu'on a déjà construit ou qu'on se prépare à construire. C'est ainsi que Taine a inauguré la tendance à considérer une œuvre d'art comme un produit, et par suite comme une sorte de symbole d'un état social donné.

Michelet est un exemple de l'excès de l'esprit synthétique dans l'histoire, Zola en est un autre pour les théories des créateurs. C'est ainsi qu'il s'est

mépris sur le sens de son naturalisme, qui est plutôt chez lui la curiosité ou même l'amour passionné des forces sociales, considérées dans leur expansion fatale de forces naturelles, que le goût réel de l'observation et de l'expérience.

Dans l'œuvre artistique ou littéraire, la synthèse excessive fait penser à Rembrandt, à Delacroix, à Rodin pour son Balzac si discuté.

Après avoir esquissé les divers types de synthétiques, M. Paulhan expose les qualités et les défauts de l'esprit que suppose la prédominance de la synthèse.

Il termine son livre en étudiant les excès de la synthèse et de l'analyse chez les équilibrés.

Je terminerai moi-même ce modeste compte-rendu par cette phrase de la conclusion : « Les équilibrés seuls forment un type complet, et qui, virtuellement, se suffit à lui-même ; les autres, les analystes et les synthétiques bien caractérisés, sont des spécialisés dont le travail n'est utile et ne peut, en tout cas, prendre toute sa valeur qu'en se complétant par le travail accompli par le type opposé. »

ED. BONDURAND

LA VIE — LE RÊVE

(FRAGMENT)

PERSONNAGES : *Un aventurier. — Un poète.*

LA FIN D'UNE JOURNÉE D'AUTOMNE

Un enfant, vêtu de noir, rêve assis sur le bord du chemin — un aventurier passe à cheval ; c'est un mâle au visage tanné, il est coiffé d'un large feutre et couvert d'une cape dont les plis flottent et claquent dans le vent, sa longue épée, à chaque pas, tinte sur l'étrier.

La nuit tombe.

L'AVENTURIER.

Hé ! l'ami, quel chemin pour aller à la ville ?

LE POÈTE.

Je ne sais pas, monsieur !

L'AVENTURIER (l'imitant).

Je ne sais pas, monsieur ? peste soit du petit nigaud avec sa tête de chérubin gothique et ses cheveux en saule pleureur.

Je gage que tu faisais des vers, de pâles madrigaux pour des dames très mûres ?

(Le Poète dit non tristement, de la tête).

L'AVENTURIER.

Ennui de vivre alors, peine de cœur, maîtresses infidèles...

(Même geste du Poète).

Aurais-tu laissé au jeu le fond de ton escarcelle ? non ! mais alors, je te prie, pourquoi cette mine à porter son cœur en terre et ces habits de deuil, et...

LE POÈTE.

Je suis triste de la tristesse des choses, l'hiver est dans mon cœur, mon âme est un nid désert, je pleure les beaux jours de joie et de lumière et porte le deuil des fleurs mortes.

L'AVENTURIER.

Par le Diable, mon cher, quelles sornettes me contes-tu là ? à ton âge, se lamenter pour de pareilles sottises.

Il reviendra le printemps et les rosiers refleuriront — veux-tu que je te dise, tu t'ennuies là, tout seul, en tête-à-tête avec tes seize ans ; viens avec moi, monte en croupe, je t'amène, tu seras mon page, et morbleu ! je te promets joyeuse vie.

LE POÈTE.

Grand merci ! Allez où bon vous semble et que Dieu vous garde ! Mais rien de tout cela ne saurait me tenter.

L'AVENTURIER.

Et d'abord, nous verrons du pays ; nous irons loin, très loin, à travers les vastes mers, sur l'aile des vents et des tempêtes. Oh ! les longues journées paresseuses balancées au gré des autans et des flots, la chanson du mousse saluant l'aurore, le vol des goélands dans l'embrasement du couchant et les nuits frissonnantes où l'on s'endort bercé par la voix grave de l'abîme.

LE POÈTE.

Pourquoi partir ? Les oiseaux voyageurs, les nuages errants me racontent des merveilles ; ils me disent les mers bleues reflétant des villes de marbre, les capitales tumultueuses où s'agite la foule bariolée qu'enfièvre le lucre et la soif de l'or, et les cathédrales et les mosquées exhalant au ciel leur foi, leur encens et leurs cantiques.

L'AVENTURIER.

Puis, un soir : « Terre ! » crie le timonier ; et l'on revoit les bons visages amis, on retrouve les rudes étreintes. Quelle joie dans le brouhaha du port, l'odeur, la griserie du voyage, de se conter des aventures, bien à l'abri, les coudes sur la table et de boire dans de larges coupes et de chanter jusqu'à l'aube avec des hommes vaillants...

LE POÈTE.

Ils me disent, au retour, les forêts profondes où les grands fauves rugissent et se mêlent en liberté, les sommets neigeux, bras humains, tendus sup-

pliants vers la puissance suprême, les pôles mystérieux, inaccessibles ; ils me disent les rives vermeilles, les îles d'or, où, dans les roses vont les amants enlacés et les déserts où, dans la poussière du passé, languissent de grandes ruines, sous l'œil fixe du sphinx, gardien des solitudes.

L'AVENTURIER.

Nous trafiquerons aussi, nous deviendrons riches, riches follement, nous aurons des palais de porphyre et d'or, nous serons vêtus magnifiquement, constellés, comme des satrapes, de perles et de pierres.

LE POÈTE.

Aurez-vous plus d'or que la forêt à l'automne ?
Levez les yeux ; voyez le clair argent de la lune et les diamants et les rubis étincelants des étoiles ;
où trouverez-vous un plus riche écrin ?

L'AVENTURIER.

Nous aurons pour nous servir mille esclaves ; pour notre garde, cent chiens, après comme des chacals, et pour satisfaire nos caprices, des femmes de toutes couleurs. C'est plaisir, à la lueur des torches, dans la vapeur des cassolettes, de les voir danser au son des flûtes, des théorbes et des luths ; elles tournent lascives, les yeux noyés d'extase, comme pâmées dans leurs longs voiles de gaze ; les disques symétriquement disposés dans leur chevelure, les colliers de sequins, les bracelets, les amulettes dont elles sont parées, leurs pids nus battant le sol, font une musique légère et leurs lèvres entr'ouvertes, et leurs bras alanguis...

LE POÈTE.

J'aime mieux dans les bois, les voix des torrents,
des sources et des brises.

Chants de la terre énamourée, plainte infinie des
siècles défunts, chansons de fées dansant, au clair
de lune, dans les bruyères, ballades du temps jadis,
vous êtes la musique qui berce mon rêve.

Aux mortelles étreintes des filles de l'homme, je
préfère les déités qu'évoquent mes songes : je
dénouai, à Troie, les cheveux d'or d'Hélène, et
reçus à Actium le dernier baiser de Cléopâtre.

L'AVENTURIER.

Bataille alors ! Quelle ivresse de se ruer dans la
sanglante mêlée, d'aller devant soi, les yeux fous,
l'arme haute, le cœur battant, dans le fracas des
canons et des tambours de guerre, sous les étendards
déployés, au son des trompettes clamant la
victoire et la mort.

Tu verras crouler les bastions rougis aux feux des
incendies et les bastilles éventrées chanceler comme
des hommes ivres. A quoi penses-tu ? rêveur ?

LE POÈTE.

A la pâleur des vierges blotties, tremblantes, dans
la nuit des donjons, sous le rire obscène des sou-
dards, à leurs petites mains jointes qui demandent
grâce, à leur corps frêle qui se débat et saigne sous
ces étreintes de fer.....

Nos douleurs à nous sont moins tragiques, j'en

conviens, mais en sont-elles moins cruelles : serments trahis, désespérances d'amour, espoirs déçus, illusions effeuillées, l'implacable réalité de la vie brusquant le réveil de nos songes, bridant nos chimères, enlisant nos élans, tenant pantelant sous sa griffe notre essor vers l'idéal, voilà nos blessures ; elles sont discrètes, muettes, et ne saignent pas, mais on en meurt aussi.

L'AVENTURIER.

Adieu, donc, reste dans ton rêve, pleure les fleurs défuntes, chante le *De Profundis* de tes phtisiques papillons, le *dies iræ* de l'automne mourant, sonne le glas de ta tristesse ; moi, je vais à l'aventure, vers la vie qui m'appelle et que j'aime.

LE POÈTE.

Adieu !

L'aventurier s'éloigne au galop dans la nuit ;
demeuré seul, le poète retourne à son rêve.

L. MONTÉGUT

LE VIEUX MIDI FRANÇAIS

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LE ROUSSILLON EN 1842

3^{me} article

« Trois autres niches, placées sur une même ligne au-dessus de celle du saint, renfermant les statues de Notre-Dame et des saintes Eulalie et Julie, antiques patronnes du diocèse d'Elne (Perpignan). D'autres tableaux en haut-relief, encadrés de marbre gris, décorent les autres parties de cette riche composition, œuvre qui dénote chez l'artiste un vrai talent. Le touriste connaisseur ne verra pas sans intérêt les différentes parties de ce travail, terminé, dans le bas, par de belles arabesques dans le style du temps. Aux jours d'exposition solennelle du Saint-Sacrement, la statue de Saint-Jean se dissimule, par le simple jeu d'une manivelle, dans les profondeurs du côté droit de la vaste niche, tandis que, par le côté opposé, arrive un grandiose ostensor, de vermeil, jadis de bois doré, aujourd'hui qui vient occuper sur le devant de la niche la place de la statue. L'antique ostensor était une magnifique et précieuse pièce d'orfèvrerie, d'un superbe travail, haut de deux mètres, enrichi de pierreries et de statuette de valeur, le tout exécuté en six ans (1407-1412), par un orfèvre perpignanais du nom d'Aladrigues, et du

poids de plus de 400 marcs d'argent, don généreux de la corporation des fabricants de draps, autrefois très nombreux dans la ville. Huit robustes ecclésiastiques suffisaient à peine pour porter cet ostensor aux processions de la Eête-Dieu.

« Entrepris à la fin de 1618, le rétable ne fut monté qu'en 1620. : le 1^{er} septembre de cette année eut lieu la pose solennelle de la première pierre, c'est-à-dire du tableau plein relief représentant Aaron l'encensoir à la main. La Révolution n'infligea aucun outrage à ces belles sculptures : l'église Saint-Jean avait été convertie en magasin d'approvisionnements militaires, ce qui sauva les décorations des chapelles, qui sont ainsi arrivées jusqu'à nous en bon état.

« L'archéologue remarquera, dans la chapelle des fonts baptismaux, la cuve en marbre blanc, travail de l'époque des Wisigoths, transportée de l'église de *Villa Godorum* dans celle de Perpignan. A cette cuve monolithe, le sculpteur a donné la forme d'un ouvrage en douves serrées au milieu par un câble qui les brise et les enfonce sur deux de ces douves se voit, aux côtés opposés, une tête grossièrement sculptée de face, s'élevant au-dessus d'une espèce de gaine du bas de laquelle sortent des pieds de profil. Autour du vase on lit ce vers léonin : *Unda sacri fontis ne cat anguis sibilis sontis*.

« A la suite de la chapelle des fonts baptismaux s'ouvre celle de Saint-Gaudéric ou Gualdrich, dont toute la décoration appartenait jadis à l'église monastique de Saint-Martin-du-Canigou, sécularisée avant la Révolution. Saint Gualdrich, très peu connu dans le nord de la France, est spécialement vénéré en Roussillon, où l'on implore son intercession pour

obtenir la pluie en temps de sécheresse, ou la sérénité en temps d'inondation.

« Le chœur de l'église Saint-Jean possédait autrefois deux grandes lampes d'argent, monuments pénitentiaires de Pierre IV, roi d'Aragon. Ce prince avait assez montré, dans ses démêlés avec le roi de Majorque et les grands seigneurs de ses états, tout ce que son caractère avait de fermeté et de persévérance autant que de fougue et d'indomptabilité. Dans ces démêlés avec Rome, il marcha toujours à ses fins en dépit des excommunications, sauf à se faire absoudre ensuite par de pieuses libéralités. L'une des deux lampes (1252), était une réparation des mauvais traitements infligés à un nonce apostolique; l'autre (1262), devait expier la cruauté du monarque envers quelques malheureux ecclésiastiques.

« L'orgue de la cathédrale de Perpignan est remarquable par les détails gothiques et les arabesques à jour de sa boiserie, travail de bon goût et d'habile exécution. Le cul-de-lampe terminant le buffet, portait jadis à son extrémité un masque grotesque, dont le menton, la lèvre inférieure et les yeux, se mouvaient sur l'action des pédales, à certains jours solennels. Un double volet en toile peinte tendue sur châssis, destiné à préserver de la poussière l'instrument en dehors des offices, montre dans l'un de ses tableaux Salomé apportant à sa mère assise à table, la tête de Saint-Jean-Baptiste à peinture grossièrement exécutée, mais curieuse par la fidélité des costumes de l'époque où travaillait l'artiste.

« Dans le transept, à gauche, la chapelle du fond est dédiée aux saintes Eulalie et Julie, anciennes

patronnes du diocèse. Leurs reliques, gardées dans la cathédrale d'Elne, furent transportées à Perpignan lors du transfert en cette ville du siège épiscopal. Le 13 juin 1602, une procession magnifique, où brillaient 47 croix paroissiales du diocèse suivies du clergé respectif, se présenta devant la porte de la ville, où elle trouva la procession de tout le clergé séculier et régulier de Perpignan qui l'attendait. Deux cents jeunes filles en blanc, pieds nus et tête voilée, précédaient le clergé perpignanaise, à la suite duquel marchait l'évêque d'Elne, don Onuphre de Réast. L'entrée en ville des reliques portées par les jeunes filles fut saluée par l'artillerie du château royal.

« Le rétable de l'autel des saintes, exécuté par un artiste de Carcassonne, est décoré de deux belles statues des apôtres Pierre et Paul et de deux tableaux, dont l'un représente les deux saintes, l'autre sainte Pétronille, jadis titulaire de cette chapelle.

« Dans cette même partie du transept, à la droite de la chapelle des saintes, est la chapelle de Saint-Pierre, sur le devant de laquelle s'élève le tombeau de Louis Habert de Montmor, premier évêque français nommé au siège d'Elne après la réunion du Roussillon. La figure en bas-relief du pontife, couché sur son lit funèbre gardé par quatre lions étendus aux angles, est un beau morceau qui a malheureusement éprouvé quelques dégâts facilement réparables.

« Dans l'autre partie du transept, en face de la chapelle des saintes, se trouve l'autel du Saint-Sacrement, et au fond, correspondant à la chapelle de Saint-Pierre, on voit celle de la Vierge dite *de la*

Miugrana (de la grenade), construite aux frais de la reine de Naples, don Sancéa, sœur du premier roi de Majorque.

« Un médiocre tableau, représentant la ville de Perpignan délivrée de la peste par l'intercession de Saint François de Paul, rappelle ce fléau qui a visité Perpignan en 1348, 1451, 1530, 1662-1663, 1588, 1592, 1629 et 1631. Suivant une antique tradition, l'apparition d'un ange armé d'un glaive, à l'extrémité de la rue dénommée depuis *rue de l'Ange*, commença l'épuisement du courroux céleste. En 1562 eut lieu une procession expiatoire, le 5 juillet, à neuf heures du soir. Elle stationnait sur les places, pour la récitation des prières, à la suite desquelles les assistants s'écriaient : *Senyor, ver Deu, misericordia!* (Seigneur, vrai Dieu, pitié pour nous! tandis que vingt-cinq gitanes, loués à cet effet, se flagellaient à tour de bras,

« Le chœur de l'église Saint-Jean a été parfois le théâtre de scènes tant soit peu scandaleuses. Le 20 octobre 1558, pendant l'office, le prêtre chargé d'encenser le clergé remplissait cette fonction sans ôter son bonnet. Le diacre qui l'assistait s'étant permis de lui faire à ce sujet une observation, il en résulta quelques propos plutôt vifs, et le prêtre thuriféraire lança l'encensoir à la tête du diacre, lui faisant une blessure qui saigna abondamment. Il fallut purifier l'église déclarée souillée, cérémonie accomplie par l'évêque de Gérone.

« Au *Te Deum* chanté le 30 octobre 1756, pour la naissance du comte d'Artois Charles X, l'évêque de Perpignan ayant fait disposer dans le chœur, à côté de son siège, un prie-Dieu placé de telle sorte qu'en s'y agenouillant le prélat tournait le dos aux mem-

bres de la Cour, le premier président fit enlever ce meuble par ses huissiers. Ce que voyant, l'évêque s'abstint de monter à son siège et resta devant les degrés de l'autel durant toute la cérémonie.

« A l'un des angles de la façade de l'église Saint-Jean, s'élève la tour de l'horloge de la ville, dont le timbre est suspendu dans une cage en fer s'élevant en flèche de très bon goût, fabriquée en 1742.

« La nouvelle église — l'église actuelle — de Saint-Jean de Perpignan avait remplacé une église plus ancienne, devenue insuffisante après l'accroissement de population qui suivit l'institution du royaume de Majorque. Cette antique église, qui s'élevait à la gauche de la nouvelle, présente un grand intérêt archéologique par le fait de ses différentes constructions. Certains l'attribuent à Charlemagne, ce qui indiquerait qu'il en aurait déjà existé une avant cette époque; mais il serait peu prudent de se fier à des mémoires fourmillant d'anachronismes.

« Quelques grandes sépultures s'étaient probablement faites dans l'ancienne église de Saint-Jean du *vieux Saint-Jean*, selon l'expression locale; mais deux seulement sont certaines, celles de don Sanche, deuxième roi de Majorque, et de son frère aîné, qui, méprisant les grandeurs humaines, était entré dans les ordres et fut trésorier du chapitre de Saint-Martin de Tours.

« C'est dans ce vieux Saint-Jean que, le 27 mai 1495, furent reçus avec grande solennité les inquisiteurs de la nouvelle institution de Fernand II. Il y eut sermon, et après la lecture des lettres-royaux faisant connaître les immenses et redoutables pouvoirs des inquisiteurs, les « autorités » de la ville

jurèrent solennellement, entre leurs mains, de leur prêter conseil, faveur et assistance en tout ce qui dépendrait de leurs fonctions.

« En sortant de l'église Saint-Jean par la porte latérale, on trouve une chapelle bâtie au xvi^e siècle pour recevoir un crucifix sculpté en 1520, et qui, très vénéré, était placé dans une des chapelles du vieux Saint-Jean, devenue trop petite pour la nombreuse congrégation à laquelle cette sainte image avait donné naissance. Ce crucifix, morceau remarquable de la statuaire religieuse antérieure à la renaissance, montre le Sauveur des hommes comme on le représentait alors, non en figure académique aux formes mâles, pleines et bien musclées; mais dans toute la vérité historique, sous l'aspect réel, nullement atténué, de l'homme de pénitence et de douleur. L'homme-Dieu a expiré, la mort a terminé les horreurs d'un supplice effroyable et les mortifications d'une vie austère, témoignée par l'extrême amaigrissement du corps. Tout est bien senti dans l'exécution de cette sainte image, et l'on comprend bien qu'aux époques de foi vive et fervente une intime et poignante émotion devait saisir le chrétien contemplant une si implacablement fidèle expression de la souffrance à son paroxysme. Aussi la vénération pour le « dévot crucifix » ne s'était-elle pas concentrée dans la ville de Perpignan; elle s'étendait au loin, passant même la frontière. Le 13 mai 1609, une procession française entra en Roussillon et vint faire ses dévotions dans la chapelle du Christ. Elle se composait de 200 personnes, parmi lesquelles se trouvaient une cinquantaine de flagellants ».

Pour Copie conforme et adaptation :
ALPHONSE HENRY.

FIDÈLES DANS LA VIE, FIDÈLES DANS LA MORT

(TRADUIT DE L'ALLEMAND)

Ce matin, la cabane est vide, abandonnée ;
Dans leur petite chambre aucun bruit, plus de pas ;
Et dans le frais jardin, à cette place aimée
Où tous deux s'asseyaient... ils ne reviendront pas !

Leurs fronts avaient blanchi. Courbés sous le même âge,
Ensemble ils portaient tout, la joie et la douleur ,
Hier encore, assis à l'ombre du feuillage,
Ils se tenaient la main et se parlaient du cœur.

Quand la mort apparut, riante messagère
D'un lointain pays d'or, elle vint doucement,
A pas léger, sans rompre une trame si chère,
Sans briser de leurs mains le chaste enlacement !

Ils reposent unis, bercés par le silence
Dans une double tombe ; et deux rosiers en fleurs,
L'un rouge, l'autre blanc, pour fêter leur constance,
Naquirent enlacés, mariant leurs couleurs ;

Deux, et ne formant qu'un. — Sur leurs touffes mêlées,
Deux beaux oiseaux chantaient, comme en lune de miel ;
Et puis, tout lumineux, les ailes étalées,
Ils volèrent là-haut, loin, bien loin dans le ciel,

EVER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Bazaine fut-il un traître ? étude sur la campagne de Lorraine en 1870, par M. Élie Peyron. Paris ; P. V. Stock, éditeur, 1904.

La gravité du sujet et la manière dont il est traité donnent à cette œuvre une importance particulière : M. E. Peyron a une méthode de travail qui commande le respect et impose l'attention. Il accumule les documents avec abondance, les recherche avec une curiosité minutieuse, les étudie et en tire les conclusions avec probité et un minutieux scrupule de la vérité. Avec conscience, il interroge les témoins qu'il évoque et avec la solennité d'un juge prononce sa décision. Qu'on lise les lignes émues qui terminent son étude : « Quant à nous, nous n'avons » pas la prétention d'avoir traité à fond la question qui » nous a occupé : nous n'en avons donné qu'une vue à » vol d'oiseau. Notre but sera atteint, si nous avons attiré » l'attention du public sur un grave problème, incomplètement ou mal résolu. Notre conscience ne nous reproche rien ; elle nous a au contraire soutenu dans notre » tâche. Il n'est pas indifférent à l'honneur de notre pays, » et, j'ajoute, à la considération dont l'entourent les » puissances étrangères, qu'un maréchal de France ait ou » n'ait pas trahi sa patrie ; il n'est pas indifférent à la conscience universelle qu'un tribunal, fut-il présidé par un » fils de roi ait ou n'ait pas condamné un innocent... et si » la conclusion dernière de ces probes investigations, » que nous appelons de nos vœux était, comme nous le » pensons, que M. le maréchal Bazaine a été la victime » d'une effroyable erreur judiciaire, notre généreuse nation

» éprouvera une joie profonde, à la pensée qu'un de ses
» meilleurs soldats ne fut pas un traître. »

Ce sont là de généreuses paroles, et auxquelles tout homme de cœur ne peut que souscrire. De tout temps et sous toutes les latitudes, les nations, effroyablement vaincues, comme le fut la notre en 1870; ont tendance à chercher un bouc émissaire et à rejeter tout le poids de leurs défaites sur une tête unique. L'esprit et la sensibilité humaines sont simplistes; la paresse aidant, il leur répugne d'étudier successivement les séries de faits dont la concentration aboutit à un événement considérable. La plupart du temps, nous écrivons l'histoire avec une collection d'anecdotes cousues bout à bout. Et comme la plupart du temps aussi ces anecdotes ne sont ni complètement vraies, ni complètement fausses, il faut une génération de critiques pour dégager les erreurs de leurs devanciers.

Au lendemain des événements de 1870, nous étions trop nerveux et trop affectés pour raisonner sur nos défaites et nous les raconter à nous-mêmes et aux autres; on se lamentait, on s'indignait, chacun, suivant ses opinions, ne voyant qu'un côté de la lamentable aventure. Sommes-nous plus avancés aujourd'hui? Pouvons-nous de sang-froid étudier cette histoire, dans le sens élevé du mot, sans aucun parti-pris et en savants curieux seulement de piquer les faits à leur place, comme un naturaliste pique un échantillon dans ses collections. Franchement je ne le pense pas. Trop de survivances d'hommes ayant pris part à la guerre pèsent dans l'actualité du jugement. Il y faut des générations vierges de tout contact, ayant connu de nouveaux et alternatifs succès ou malheurs, tisserands d'autres mentalités. Nous sommes cependant dans une période d'entre-deux, où nous pouvons prévoir la possibilité de ces études sereines.

Félicitons M. E. Peyron d'avoir été l'un des pionniers qui se lancent résolument dans cette mêlée avec une ferme volonté d'impartialité. Il fit preuve d'un courage méritoire en s'attaquant aux problèmes les plus aigus et les plus anxieux de cette fatale période et en y apportant le tranchant aigu d'une conclusion péremptoire. Cette décision d'esprit est assurément louable; elle le serait tout à

fait si les travaux de M. E. Peyron ne prenaient pas la forme d'un plaidoyer tels : « *Un patriote : Rossel* » quelquefois d'un réquisitoire : *M. Thiers en 1871.* »

La cause de Rossel était gagnée d'avance ; nul, autre victime de cette épouvantable période, ne fut plus regrettée par ses amis et ne le mérita davantage ; M. Thiers fut et sera longtemps très diversement apprécié. Mais le nouveau livre de M. Peyron s'attaque à un sujet beaucoup plus difficile et d'une nature toute différente. Que le procès de l'ex-maréchal Bazaine ait soulevé des passions politiques, cela n'est pas douteux. Mais il ne fut pas exclusivement politique, comme le pense M. E. Peyron. Bazaine a été condamné non pour avoir trahi, dans le sens propre du mot : mais pour n'avoir pas fait son devoir de chef d'armée, tel que le lui dictaient les règlements militaires. Il faut donc que l'historien se décide à entrer dans des détails techniques et à étudier de très près la série de manœuvres et de marches faites par l'armée du Rhin, sous le commandement effectif de Bazaine. Rendons cette justice à l'auteur qu'il s'efforça d'entrer dans ces détails et sut être clair dans l'exposé qu'il en fit. Mais il me paraît ne pas avoir séparé avec assez d'énergie la question politique de la question militaire. Il a subi lui-même, sans s'en apercevoir, la même influence qu'il reproche aux accusateurs de Bazaine et n'a pas tenu assez compte du rôle de l'opinion publique dans les poursuites contre l'ex-maréchal. Elle était au lendemain de la guerre d'une hostilité furieuse contre l'ex-commandant de l'armée du Rhin. On constatait surtout cette exaspération dans la foule des officiers inférieurs, qui avaient senti l'absence du commandement pendant de longs jours et se révoltaient d'avoir été les instruments inconscients d'une volonté qui se dérobaît sous le poids d'une responsabilité trop lourde. Il est injuste de ne pas tenir compte de cette pression de l'opinion. Sans doute il est de belle probité historique que de reprocher à une nation de s'être trompée dans son affolement et dans son opiniâtreté à rejeter sur une seule tête tout le poids des fautes commises. Mais ce serait à son tour commettre la même erreur que de reprocher à deux ou trois personnes d'être les seuls auteurs

responsables de ces poursuites. M. E. Peyron est sévère pour le maréchal de Mac-Mahon et le duc d'Aumale. Or ce n'est pas un grand mystère que de la répugnance du maréchal-président à initier le procès de Trianon. Quant au duc d'Aumale, son attitude et la manière dont il l'a présidé répondent pour lui. Le duc d'Aumale tout jeune avait eu la responsabilité du commandement en chef et s'était montré à la hauteur, comme on dit. Il n'avait pas seulement commandé le brillant coup de main de la prise de la Smalah ; mais il avait continué l'œuvre de Bugeaud et l'avait même agrandie avec beaucoup de décision. Jamais, même sous Bugeaud, l'armée d'Afrique n'avait été plus compacte, plus manœuvrière, mieux en performance que sous sa direction. Il est possible que s'il avait eu un commandement en 1870, il n'aurait pas mieux fait que les autres. En tout cas, c'était un soldat de grande expérience, très patriote, très épris de son métier.

La psychologie des acteurs du procès de Bazaine est donc à creuser plus profondément ; elle demeurera incomplète tant que l'on négligera la grande anonyme, l'opinion publique. M. E. Peyron nous annonce que sa brochure est la première d'une série : il pourra donc reprendre tout à loisir cette partie de son œuvre ; trop de survivants de cette époque sont encore parmi nous pour qu'il n'ait pas grand profit à les interroger.

En ce qui concerne la discussion technique des mouvements de l'armée du Rhin, j'avoue mon incompetence. Il me semble bien que l'auteur a pris beaucoup de soin et s'est donné beaucoup de peine pour l'éclaircir. Mais son récit aurait besoin d'être appuyé par une bonne carte et par la transcription des ordres de marche.

Toutes ces réserves faites, il reste une œuvre sérieuse, bien écrite, inspirée d'un souffle de générosité, auquel on ne saurait rester insensible. C'est en somme l'introduction devant l'opinion publique d'une demande en révision de la décision du Conseil de guerre de Trianon. Quelle que soit la conclusion de l'histoire, on doit féliciter et remercier M. E. Peyron de son initiative.

G. M.

LES LIVRES

Le Cœur solitaire, par Charles Guérin (*Mercure de France* 1904).

Je me demande si Charles Guérin n'est pas le plus remarquable des jeunes poètes, j'entends ceux qui sont nés depuis l'Année terrible. C'en est du moins le plus ému et le plus émouvant. Après la génération fastueuse des symbolistes, un peu fatigante de par l'éclat de ses simarres et de ses fanfares, ce fut un délice d'ouïr la chanson douce des nouveaux venus.

O mon ami, mon vieil ami, mon seul ami,
Rappelle-toi nos soirs de tristesse parmi
L'ombre tiède et l'odeur de roses du Musée ..

Mais plutôt que de redire au hasard les beaux vers isolés qui vous reviennent à tire d'aile à l'esprit, je voudrais, pour montrer d'un coup ce que vaut ce poète, donner une pièce entière, un sonnet par exemple, bien que Charles Guérin soit plus à son aise dans la longue « laisse ».

Ce cœur, mon Dieu, qu'avec des pleurs de sang je t'offre,
Et dont j'ai dans mes yeux le sinistre reflet,
Ce cœur qui pèse au fond de ma poitrine, il est
Sourd, barbare et bardé de lames comme un coffre.

Occulte gouffre, au bas de ses cercles d'enfer,
La Luxure se mord les ailes et blasphème.
Pitié, Seigneur, pitié ! je te l'offre quand même,
Ce cœur, coffre de haine et sépulcre de fer.

Attise, pour dissoudre à la flamme ses tares,
 La forge où tu refonds les sceptres et les tiares :
 Il faut, car le métal est adultère et dur,

Le rompre, le remettre au feu, le battre encore.
 Oh ce cœur qui t'appelle en vain et qui t'adore !
 Tout le sel de la mer ne le rendrait pas pur.

C'est une réédition que Charles Guérin vient de publier au *Mercur* (Le *Cœur solitaire* parut d'abord en 1898) et c'est même une réfection : beaucoup de vers ont été retouchés. Je n'ose trop approuver ce genre de refonte ; tout poème devrait être laissé dans son état premier « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ». On voit bien sans doute à quelle préoccupation a obéi le poète ; dans ses premiers vers, il sacrifiait à la forme symboliste, il se plaisait aux métaphores hardies et un peu obscures, aux associations imprévues d'idées ou d'images ; tout cela a disparu de l'édition nouvelle, et assurément le livre semble moins « Henri de Regnier » et plus « Charles Guérin ». Toutefois, je suis de ceux qui regrettent l'ancien de col qui situait si curieusement le poète entre deux temps. Certains vers nous sembleraient « dater » aujourd'hui. Qu'importe ? Dans une ou deux générations tout se serait fondu. Henri de Regnier, je le sais, avait donné l'exemple, ici. Tant pis. Il me plaisait fort lire en ses premières éditions des tournures même trop alambiquées comme :

Les sables qu'être roux sont leurs seules automnes.

Charles Guérin qui n'était pas allé jusqu'à de telles hardiesses aurait pu conserver tous ses premiers jets :

L'épi, pâle ciboire, est courbé sous l'hostie,
 La grappe se remplit du sang de la Victime,
 Le fruit se fait pesant à la branche brisée. .
 La rose, vierge en pleurs, faiblit sous la rosée...

J'aime tout autant cela que la rédaction nouvelle :

Le grain de blé qu'on va moudre contient l'hostie,
 Le vin se change au sang divin de la victime.

Le fruit tire son suc de la branche brisée.
La rose, vierge en pleurs, fléchit sous la rosée...

Je compare, au fil des pages, les deux éditions :

... La nuit pudique sous ses voiles
Foulait à pas plus lents le gravier des étoiles...

Supprimé dans la nouvelle.

Le jour en soupirant défaille aux bras du soir.

Remplacé (en mieux ?) par :

Le jour las s'abandonne entre les bras du soir.

Comparez encore. D'un côté :

Qu'on ouvre la fenêtre au large. Qu'on la laisse
Large ouverte aux confins du jour évanoui.
La rosée automnale ondoiera ma tristesse
Comme elle ourle d'argent la margelle du puits,
La vie en riche habit de métal agonise.

De l'autre. Plus de symbolisme, rien que de la tendresse
(et c'est mieux en effet) :

Qu'on ouvre la fenêtre au large. Qu'on la laisse
Large ouverte à l'air bleu qui vient avant la nuit !
Je voudrais, ah ! marchez autour de moi sans bruit.
Entendre ce que dit l'automne à ma tristesse,
Car voici la saison où la sève s'épuise.

Voici encore l'ancienne phrase :

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
Où ma faim attablée à des cènes mauvaises
Suçait tenacement de ses vrilles de pieuvre
Le ciboire charnel des blanches sacrilèges.

Et la nouvelle, moins torturée, et peut-être moins incor-
recte :

Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses
 Où ma soif accordée à des tables mauvaises
 Se versait les boissons de flamme dont s'abreuvent
 Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.

Peut-être le lecteur aura-t-il pris goût à ces rapprochements ; nous avons tous en nous un professeur de littérature qui sommeille. Et peut-être, surtout, ces citations diverses lui auront-elles montré combien Charles Guérin était un mélodieux et tendre poète. Peu d'âmes sont plus profondément religieuses que la sienne :

... Afin que j'offre au vent de ta Volonté sainte
 Le docile et profond émoi d'un champ de blé...

Et peu aussi sont aussi amoureusement plaintives :

Mon enfant, mon enfant d'autrefois, mon enfant !
 D'où reviens-tu vers notre lit, ma bien-aimée ?
 Sèche à ma bouche en feu tes paupières mouillées
 Et referme tes bras sur mon corps doucement.
 O ma maîtresse, enfin, te voilà revenue
 Tendre comme aux beaux jours de notre amour, et nue.
 Mêles sans me parler mes larmes à tes larmes
 Et que leur chaude pluie entre en nous jusqu'à l'âme.
 Que faisais-tu si loin du tien ? As-tu souffert,
 Prié, passé les mers, hélas peut-être aimé ?
 Mais qu'importe. au bon pain il faut le sel amer.
 Ton cœur bat sur mon cœur et tes bras sont fermés
 Et ton émoi me fait revivre ma jeunesse :
 Mon enfant, mon enfant, ô maîtresse, maîtresse !...

Allons, je vous ai fait admirer, qui sait ! connaître un grand poète. Je n'ai pas perdu ma journée, ni vous la vôtre.

*
 * *

Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles,
 par Léon Chainé (Paris, Storck).

C'est une réédition aussi. M. Chainé avait publié un volume pour expliquer aux catholiques que toutes leurs

mésaventures venaient de ce qu'ils n'avaient pas confessé l'Immaculée-Conviction de M. Dreyfus. D'où bombardement d'articles pour, contre, à côté, dans toute la presse des cinq mondes, le cas dudit M. Dreyfus ayant affolé toutes les latitudes, du Cancer au Capricorne. Aussi, joie, pleurs de joie (on dirait l'*Amulette* de Pascal) du bon M. Chainé, et reconnaissance envers l'*Argus de la Presse* qui lui avait fidèlement transmis toute cette mitraille de papier, et flamboiement d'une seconde édition, enrichie de toute la pétarade des cinq cents articles ! — Mais qui diable a pu en lire la centième partie ? Chacun, sans doute, a lu celui qu'il avait pu consacrer au jeune volume. Et j'ai fait comme « chacun ». Hélas, j'ai trouvé mon article mutilé, une plaie au flanc, plusieurs points tenant lieu de ce que l'avisé M. Chainé ne voulait pas répéter aux cinq mondes, alors qu'il reproduisait en minaudant l'avant et l'après plus à son goût. Soyez donc puni, ô machiavélique avoué (M. Chainé « occupe » à Lyon), et relisez ici cette phrase « que vous ne sauriez voir » : « Le cas de ce modeste officier ministériel, envahi si lamentablement par une idée fixe, servira à éclairer d'autres obsessions plus illustres ». Ce n'est pas méchant, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi diantre le bon M. Chainé, — si peu l'homme de son nom, — a-t-il fait sauter un anneau de ma chaîne à moi ? Ah ! ces convaincus ! il leur faut de triples salves ou de quadruples sifflets, pas de milieu ! Les sourires discrets, c'est l'ennemi, on les étrangle.

* *

Hommes et choses du temps présent, par Guy de Charnacé, Paris, Emile Paul 1904.

Effets de la perspective en critique d'art. Ce qui nous semblerait *pian-piano* si nous le trouvions dans une revue de 1850 ou 1860 nous écrase comme l'Himalaya quand nous le voyons imprimé en 1904. Voici ce que M. Guy de Charnacé pense de Wagner : « S'il est un auteur dramatique et un musicien auxquels le génie ait manqué, assurément c'est Richard Wagner. Il n'en eut aucun. Qui dit génie dit créa-

teur. Or il n'eut pas d'imagination et ne créa rien. Ses pièces de théâtre ne sont point originales, le sujet ne lui appartient pas. Ses opéras dénotent la plus misérable pauvreté mélodique. etc. » Je sais bien que M. de Charnacé est du temps d'Auber, de Cham et de Scholl, et cela ôte un peu à la beauté du cas. Mais tout de même, il faut une vraie crânerie pour imprimer aujourd'hui ce qu'on vient de lire. Soulevons donc notre chapeau. M. de Charnacé vaut probablement mieux que certains qu'il scandalise.

*
* *

Lettres d'hommes, par Paul André (Bruxelles. Duchesne 1904).

Toute la vie en quelques enveloppes. Des querelles et des caresses, des brouilles et des raccommodages, des coups de tête et des coups de revolver. Le tout écrit simplement et d'autant plus émouvant. Raschilde dans le *Mercury* disait son goût pour la lettre de rupture du cabotin à la grande dame. Je ne sais si je n'en préférerais pas quelqu'autre, la lettre de l'ex-flancé à son empressé successeur, ou celle de l'abbé directeur d'hospice à son confrère...

*
* *

Epilogues (deuxième série), par Rémy de Gourmont, *Mercury de France*.

Cette deuxième série 1899-1901 ne le cède en rien à la première que je signalai naguère ici. Assez d'intéressants incidents caractérisèrent ces trois ans. L'Affaire, d'abord, qui continua. Et puis les Boers qui, hélas, finirent. Aussi les Boxeurs qui commencèrent. Et que de faits divers re-celeurs de réflexions pour ceux qui savent réfléchir, la séquestrée de Poitiers, l'incendie de la Comédie-française, l'Exposition universelle, le Tzar à Châlons, la mort de Ruskin, la mort de Nietzsche..... Rémy de Gourmont est, à ce propos, beaucoup plus nietzschiste que ruskinien,

c'est un littérateur plus qu'un artiste, un intellectuel plus qu'un sentimental de l'attendrissement naïf ; il a même de la répulsion pour tout le domaine qui va au sublime tonitruant ; ses bêtes noires c'est Murger en littérature, Séailles en philosophie, Jaurès en politique (j'élague, j'élague). Et parfois on trouve ses sévérités un peu excessives : Alphonse Daudet n'est pas tout à fait Murger, Kant est un peu différent de Séailles, et Luther a une autre allure que Jaurès. Mais quand il tombe sur quelque figure qu'on n'aime pas, quel plaisir on éprouve à la voir bafouée et barbouillée par l'épilogue ! Je sais bien que Gourmont a horreur de tout ce qui rappelle la morale, pourtant il y a de ses pages qu'on ne peut que qualifier de vengeresses ! Il est vrai qu'elles ne changeront rien aux choses, et ici l'*Immoral* reprend ses droits. Il n'y a pas de justice dans les choses humaines, et l'esprit d'un Rivarol ou le génie d'un André Chénier pèsent peu quand ils ont affaire à la réalité que vous savez.

ANTONIN LEPIEUX.

BIBLIOGRAPHIE

Ancienne Maison Ch. DOUNIOL P. TÉQUI, Libraire-Éditeur
29, RUE DE TOURNON. PARIS (16^e)

Mgr Dupanloup. (Œuvre posthume). *La Vie de Mgr Borderies*, évêque de Versailles. 1 fort vol. in-12 de 450 p. Prix : 4 fr.

Le nom de Mgr Dupanloup reste immortel : on dira à tout jamais l'évêque d'Orléans, comme nous disons de Bossuet l'évêque de Meaux ; et ses œuvres, empruntant un cachet spécial aux circonstances qui les ont inspirées resteront tout aussi historiques.

Mais celles que nous possédons ne forment pas la totalité de ses écrits ; et des mains pieuses et fidèles viennent de retrouver, sans lacunes, dans la grande quantité de ses papiers remis par Mgr Lagrange au grand séminaire d'Orléans, la *Vie de Mgr Borderies*, évêque de Versailles, qui avait été son maître, son protecteur et son ami.

Les admirateurs de l'illustre évêque d'Orléans se réjouiront de la publication de ce nouveau volume, œuvre des premières années de son épiscopat, écrite avec cette fraîcheur de style et cette affectueuse gratitude qui caractérisaient tout spécialement Mgr Dupanloup, avant que les grands problèmes religieux, politique et sociaux ne vinssent prendre le meilleur de son temps et de son génie dans la lutte journalière où, comme Louis Veuillot, mais d'une autre manière, il combattit si vaillamment pour l'Église et la patrie.

Or, dans la *Vie de Mgr Borderies*, ce n'est pas seulement

la plume et le cœur de Félix Dupanloup, ni même la simple biographie du vicaire catéchiste de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, devenant d'emblée vicaire général de Paris, ensuite évêque de Versailles, qui seront pour le lecteur un sujet digne d'admiration et d'étude.

Il y a plus ici, car cette *Vie* est pleine d'enseignements sur une longue époque qui reste historique. Né sous Louis XV, élève et professeur à Sainte-Barbe, échappant à l'échafaud de la Révolution, s'exilant en Belgique et ensuite en Allemagne, rentrant en France avec le Concordat, vicaire à Saint-Thomas-d'Aquin où il institua les catéchismes de première communion et de persévérance, prédicateur à la cour, mêlé de près aux conséquences du Concordat de 1817, vicaire général de Paris et directeur d'œuvres cléricales et sociales, confesseur très apprécié, nommé évêque malgré lui, et mourant à soixante-huit ans, en 1832, après avoir vu tant de régimes politiques, et participé de gré ou de force à des événements de toute nature, Étienne Borderies a donc vécu une période historique qu'on ne saurait trop étudier.

C'est donc avec une vraie joie que nous recommandons cette œuvre posthume de Mgr Dupanloup, à tous les points de vue : les prêtres catéchistes, les directeurs d'âmes, les prédicateurs, les administrateurs de paroisse ou de diocèse, les historiens de l'Église de France y trouveront des enseignements de premier ordre dans la *Vie* d'un homme extraordinaire, sous la plume d'un homme de génie. Il nous semble difficile de demander mieux.

Ph.-G. L. B.,

Membre tit. de Soc. hist. et arch.

Au temps de la Pucelle. Récits et tableaux. Le Péril national, par Marius Sepet. Un vol. in-12 de vii-408 p. Prix : 3 fr. 50.

L'histoire pittoresque semble destinée à recueillir en partie l'héritage du roman, surtout du roman historique, auquel elle est supérieure en exactitude et peut n'être pas inférieure en intérêt. C'est à ce genre, appelé, ce semble, à un assez

bel avenir, qu'appartient le nouvel ouvrage de M. Marius Sepet, bien connu par ses écrits sur le moyen âge et sur la Révolution française, et, en particulier, par son livre sur Jeanne-d'Arc, depuis longtemps populaire. L'auteur dans le présent volume, a voulu peindre le milieu où parut cette grande figure, la détresse à laquelle elle apporta remède Il s'est attaché à ressusciter sous nos yeux, dans sa vérité vivante, la France de Charles VI et des premières années de Charles VII ; il lui a rendu, pour ainsi dire, jusqu'à la parole, à l'aide de nombreuses citations des textes contemporains. La curieuse physionomie de cette époque, riche d'événements et de caractères originaux, se reflète ici, comme dans un miroir, avec tout son piquant et toute sa couleur locale.

On aura une juste idée de l'intérêt de cet ouvrage par la reproduction des titres suivants de ses dix chapitres : L'enfance de Charles VII. — Armagnacs et Bourguignons, II. Les trois Francs. III. Jean sans Peur et le Dauphin. — Le meurtre de Montereau. IV. Exhérédation dynastique et déchéance nationale. V. Conquêtes et funérailles. VI. L'enfant d'Angleterre et le roi de Bourges. — Coups d'État, coups de main et intrigues de cour. VII. Paris sous la domination anglaise. VIII. Mœurs, coutumes et costumes. — Episodes et anecdotes. IX. Le théâtre. — Les Confrères de la Passion. — Représentations diverses. X. La France en détresse. — Le péril et le remède.

MALADIES NERVEUSES
Guérison Certaine
 PAR LE

Sirop Henry Mure

Succès assuré par 15 années
 d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris.

POUR LA GUÉRISON DE :

ÉPILEPSIE, HYSTÉRIE	VERTIGES
HYSTÉRO-ÉPILEPSIE	CRISES NERVEUSES
DANSE de SAINT-GUY	MIGRAINES
DIABÈTE SUCRE	INSOMNIE
MALADIES du CERVEAU	ÉBLOUISSEMENTS
et de la Moëlle Epinière	CONGESTIONS Cérébrales
CONVULSIONS	SPERMATORRHEE

notice très importante envoyée gratis
 sur demande.

HENRY MURE, à Pont-Saint-Espirit (France).

CHEMIN DE FER DU MIDI

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, avec réduction de 25 p. 100 en 1^{re} classe et 20 p. 100 en 2^e et 3^e classes, dans les gares du réseau du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans et dans les gares du Midi situées à 50 kilomètres au moins de la destination.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres :

Pour une famille de 2 personnes, 20 p. 100 ; de 4, 30 p. 100 ; de 5, 35 p. 100 ; de 6 ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100

Ces billets doivent être demandés, 4 jours à l'avance, à la gare de départ.

Avis. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions ci-dessus est envoyé franco à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au Service commercial de la Compagnie, **boulevard Haussmann, 54, à Paris (IX^e arr.)**.

Vente de livrets illustrés pour les voyages : 1^o au Bureau commercial ; 2^o dans les bibliothèques des gares du réseau du Midi ; Le Tarn et les causses, 25 centimes ; Pyrénées : I. De la Bidassoa au Gave d'Ossau, 50 centimes ; II. Du Gave d'Ossau à la Garonne, 50 centimes.

BEUCAIRE SOUS SAINT LOUIS.

Beucaire avait bien mérité des comtes de Toulouse. Sa fidélité à ces seigneurs et sa vaillance pendant le fameux siège de 1216 classèrent ses habitants parmi les défenseurs les plus intrépides de l'indépendance méridionale. Raimond VI et Raimond VII resserrèrent, par l'octroi de privilèges étendus, les liens qui les unissaient à des sujets aussi dévoués. Ceux-ci s'attachèrent plus étroitement encore à la Maison de Saint-Gilles. Pour faire triompher sa cause, ils se confédérèrent avec Marseille, Tarascon, Saint-Gilles et Avignon : ils en vinrent jusqu'à braver les foudres spirituelles du cardinal Bertrand, légat du Saint Siège. Leur constance ne se démentit pas jusqu'à la croisade de Louis VIII. Mais lorsque ce prince, à la tête de 80.000 hommes, parut dans les plaines du Comtat et mit le siège devant Avignon, le Midi redouta une invasion nouvelle et fut comme fasciné par le prestige de la royauté, suzeraine jusqu'alors lointaine et effacée, mais toujours incontestable, des provinces occitaniennes. Nîmes, Castres, Carcassonne, Albi, Saint-Gilles, Marseille, Narbonne, Arles, Tarascon, Orange s'empressèrent d'adresser au roi leur soumission. Beaucaire imita cet exemple et Louis VIII envoya un corps de troupes pour en prendre possession (été de 1226). Depuis lors cette

ville n'a cessé d'appartenir à la couronne; le traité de Paris (1229) la réunit définitivement au domaine royal avec la partie du Languedoc comprise entre le Rhône et les limites orientales du diocèse de Toulouse.

Quel fut le sort de Beaucaire pendant le règne de saint Louis, pendant ce demi-siècle qui suivit sa soumission à la royauté capétienne ? La réponse à cette question et le récit de quelques faits d'inégale importance nous permettront d'ajouter un chapitre aux excellents ouvrages des historiens de cette ville, de Forton, Eyssette, M. le chanoine Goiffon (1). Notre tâche sera facilitée par la publication récente de grandes collections. Tout particulièrement l'*Histoire générale de Languedoc*, si merveilleusement éditée par la Maison Privat, de Toulouse, et le *Gallia christiana novissima*, de l'abbé Albanès, ont mis à pied d'œuvre une foule de documents précieux que nous chercherons à utiliser.

I

LES OFFICIERS ROYAUX.

Désormais maître de Beaucaire, Louis VIII fait acte de souveraineté en disposant de ses revenus et en y établissant un représentant de l'autorité royale.

(1) Monsieur***(de Forton), *Nouvelles recherches pour servir à l'histoire de la ville de Beaucaire*, Avignon, Seguin, aîné, 1836, 1 vol. in-8°.

Eyssette, *Histoire administrative de Beaucaire*, Beaucaire, Élisée Aubanel, 1889, 2 vol. in-8°.

Abbé Goiffon, *Monographie religieuse de la ville de Beaucaire*, deuxième édition, Nîmes, Ducros, cousins, 1901, 1 vol. in-8°.

Idem, *Monographies paroissiales, archiprêtré de Beaucaire*, deuxième édition, Nîmes, Ducros, cousins, 1903, 1 vol. in-8°.

Par des lettres datées d'Avignon (septembre 1226), il octroie au monastère de Saint-André 40 livres tournois, à prendre annuellement sur le port et les autres produits fiscaux de Beaucaire (1). Vers le même temps, il destitue le sénéchal du comte de Toulouse et nomme à sa place un chevalier français, Pèlerin Latinier. Ce sénéchal, comme ses successeurs, eut juridiction non seulement sur la ville de Beaucaire, mais sur les diocèses de Maguelonne, Nîmes, Uzès, Mende, Viviers, Le Puy, et sur les parties des diocèses d'Arles et d'Avignon situées sur la rive droite du Rhône. Il ouvre la série de ces agents royaux dont le gouvernement despotique allait, pendant vingt ans, faire sentir au pays son poids oppresseur. Pèlerin Latinier inaugure le nouveau régime par la démolition des murs de la ville, la confiscation des libertés municipales, la violation des divers privilèges accordés par les comtes de Toulouse.

Au commencement du XIII^e siècle, Beaucaire possédait le consulat, cette forme la plus élevée des franchises communales. Six consuls, nommés par le peuple, géraient les affaires de la communauté ; un conseil délibérait avec eux et les assistait de ses lumières. En 1217, le comte Raimond VI confirme les droits et étend les franchises de sa ville si fidèle, il octroie pouvoir et juridiction aux consuls en matière civile et en matière pénale ; ils devront seulement s'abstenir de connaître des crimes publics les plus énormes (2). Pèlerin Latinier va faire table

(1) *Layettes du Trésor des Chartes*, II, 92.

(2) Archives municipales de Beaucaire, cote R. — Eyssette, II, p. 152 ; — *Hist. gén. de Languedoc*, nova tom. VII. *Enquêteurs royaux*, D, c. 110, 111.

rase de la plupart de ces concessions et des anciens usages, pour centraliser les pouvoirs entre les mains des officiers royaux. Il commence par abroger le consulat. Dès lors ce sont quatre syndics qui administrent la communauté : deux appartiennent à la noblesse, les deux autres à la bourgeoisie et au peuple ; ils sont nommés par les habitants, mais dans le château, en présence d'un représentant du roi qui approuve le vote, en proclame le résultat et reçoit le serment des élus. C'est seulement en 1464, sous le règne de Louis XI, que le consulat sera rétabli.

Les officiers royaux ne respectèrent pas mieux les autres droits et privilèges de Beaucaire. Au temps des comtes de Toulouse, les plaideurs ne donnaient des gages qu'à la fin du procès. Pèlerin en exigea dès l'ouverture de la cause et les gens de sa cour réclamèrent des épices doubles de celles d'autrefois. Les anciens seigneurs avaient reconnu et consacré la liberté individuelle des habitants de Beaucaire : le viguier ne pouvait agir contre eux avant que le juge eût prononcé la sentence ; il ne pouvait retenir en prison préventive l'accusé qui donnait caution ou qui jurait de se présenter sur l'ordre de la cour, sauf le cas de crime puni de mort ou de mutilation. A partir du sénéchal Pierre d'Athies, surnommé le Fèvre, les viguiers ne tinrent aucun compte de ce privilège(1).

Le juge et le viguier devaient être annuels : ils étaient tenus, ainsi que leurs officiers, de jurer de respecter toujours les us et coutumes de la ville et de ne recevoir de leurs subordonnés que le boire et le manger. Cet usage cessa d'être observé.

(1) Nous traçons cette esquisse de l'administration des officiers du roi d'après les registres des *Enquêteurs royaux*, *Hist. de Lang.*, tom. VII. D.

Une autre coutume très ancienne fut abolie, vers 1246. Les contestations relatives aux bâtiments, conduites d'eau, mitoyenneté, étaient jugées, sans frais judiciaires, par deux maîtres jurés, moyennant un simple dédommagement de leur travail. Les officiers du roi voulurent connaître de ces affaires comme de toutes les autres.

Par sa charte du 28 mars 1217, le comte Raimond avait donné aux habitants de Beaucaire le droit de pacage. Pèlerin et les autres sénéchaux violèrent ce droit et exigèrent une brebis sur trente, de tout possesseur de bétail. Les habitants de la ville jouissaient, à l'exclusion des étrangers, du privilège de faire paître leurs troupeaux dans les pâtis communs. Or Pèlerin, Pierre d'Athies et d'autres sénéchaux ouvrirent les pâturages de la communauté au bétail d'Arles et de Tarascon. En augmentant ainsi leurs propres revenus par la redevance qu'ils exigeaient, ils portaient un grave préjudice à une population essentiellement agricole et pastorale.

Raimond VI avait octroyé au consulat de Beaucaire à perpétuité tous les revenus des fossés de la ville (28 mars 1217). Les sénéchaux le dépouillèrent de ce droit ; Pèlerin le priva des fossés situés entre la ville intérieure et la Condamine ; Pierre d'Athies, de ceux qui entouraient la ville et où s'écoulaient les eaux pluviales.

Une seconde charte du comte Raimond (2 mai 1217) fut violée comme la précédente et les Beaucairois se virent enlever le setier du marché ou droit de mesure qu'elle leur concédait, comme aussi un autre privilège des plus précieux et très ancien (1).

(1) *H. L.* = *Histoire générale de Languedoc*, tom. VII, *Enquêtes royales*, c. c : 411, 412.

Depuis très longtemps, l'exportation du blé et du vin hors du territoire de Beaucaire ne pouvait être prohibée ou autorisée, sans l'assentiment formel des habitants et, dans cette affaire, l'on devait prendre uniquement en considération l'intérêt du pays et celui du prince. A partir de 1243, l'arbitraire présida seul à cette interdiction et à cette permission. En général, les officiers du roi défendirent toute exportation : ils se réservèrent le droit d'accorder des licences spéciales à des particuliers moyennant finance.

Les immunités de Beaucaire sont outrageusement méconnues dans les affaires fiscales aussi bien qu'en matière commerciale, civile ou judiciaire. Par sa première charte de 1217, Raimond VI avait accordé aux consuls et à la communauté de Beaucaire *«franchise et exemption de toute tolte et queste violente.»* En dépit de cette concession, le sénéchal Pierre d'Athies voulut, au nom du roi, exiger des habitants de la ville la somme de trois mille livres tournois ; il fit lever cet impôt qui rapporta quatre mille livres. Le sénéchal, le viguier, le juge et les autres officiers de sa cour se partagèrent un millier de livres tournois, somme dont la valeur intrinsèque serait aujourd'hui d'environ 18.000 francs et la valeur extrinsèque d'environ 90.000. Pour réaliser de tels profits en toute sécurité, les agents royaux avaient intérêt à se soustraire à tout contrôle. Jadis les collecteurs des tailles prélevées pour l'utilité de la ville devaient rendre compte aux prud'hommes de la communauté ou à des personnes nommées par eux. Pierre d'Athies supprima cet usage. S'ils imposaient les autres et se partageaient leurs dépouilles, les officiers du roi, au contraire des officiers des anciens

comtes, se dispensaient de contribuer de leurs propres deniers aux dépenses de la ville. Le viguier et le juge étaient seuls autrefois à jouir de cette exemption.

La perception des impôts était l'occasion de fréquentes et criminelles exactions. Sous l'ancien ordre de choses, la communauté nommait d'ordinaire les collecteurs chargés de lever la taille et de répartir préalablement les sommes exigibles, selon les règles de l'équité et proportionnellement aux facultés de chaque contribuable. Sous le gouvernement du roi, ce fut le juge du sénéchal qui choisit les collecteurs. En paiement des taxes, ceux-ci se firent remettre maintes fois par des habitants des objets mobiliers d'une valeur supérieure à leur cote individuelle.

Un fait entre cent autres nous fera apprécier les procédés des agents royaux. C'est en 1243, à l'occasion d'une taille levée par la communauté. Guillaume de Codol, juge du sénéchal, nomme Gausius Ferrulus officier et le charge de recevoir les gages des collecteurs de l'impôt. Ceux-ci apportent des oreillers et des couvertures en soie, des pourpoints, des marmites de cuivre, des chaussures en fer, des cuirasses, une couverture en soie avec bandes jaunes et rouges, une chape verte ornée de peaux de lapins, divers autres objets, le tout d'une valeur de 440 sols. La taille est perçue, mais Gausius Ferrulus a bien soin de ne rien restituer. Les syndics se plaignent; Gausius rejette alors toute responsabilité sur le sénéchal et le viguier; lui n'aurait agi que par ordre du sénéchal; en son absence et à son insu, les sergents du viguier auraient emporté les effets consignés. En réalité, le viguier détenait les gages de deux collecteurs, mais les autres étaient restés entre les mains de Gausius.

La répartition de la taille était parfois très injuste. Ainsi, du temps de Pierre d'Athies, un habitant de Beaucaire, Guillaume Sabran, se voyait forcé de payer deux fois et à Nîmes et à Beaucaire, pour des biens qu'il possédait à Redessan.

Parfois les agents royaux se rendent coupables de véritables extorsions. Le sénéchal Pierre de Nonnecourt se fait prêter par les habitants de Beaucaire la somme de 20.000 sous raimondins ; puis il séduit quelques uns d'entre eux qui, sans l'aveu de leurs concitoyens, lui donnent quittance de cette somme. De même, le viguier Michel de Chatre emprunte vingt livres viennoises à la communauté, mais il se garde bien de les rendre jamais. Le sénéchal Pierre d'Athies, avec sa famille et ses officiers, arrache aux gens de Beaucaire plus de 10.000 sous raimondins dans une circonstance, 600 livres tournois, dans une autre.

L'ost et la chevauchée sont aussi la source de concussions nouvelles ou de dures vexations. Un certain nombre d'hommes sont envoyés à Montréal, pour le service du roi ; les habitants de Beaucaire doivent s'imposer une somme pour l'entretien de cette troupe. Le juge Pierre de Rabastens et sa femme s'attribueront le reliquat de cette contribution ; de même, ils profiteront de la députation de deux habitants auprès du roi pour s'approprier cent sous raimondins.

Sur l'ordre du sénéchal Pierre de Nonnecourt, des habitants vont servir dix jours à Gajan, pendant la guerre de Rostaing de Montpezat. Le sénéchal leur promet une solde de deux sous raimondins par jour. A leur retour, il leur refuse absolument toute paye.

Ici encore nous trouvons Pierre d'Athies. Aussi

capricieux que rapace, sans aucun motif, il fait prendre les armes aux hommes de Beaucaire et les envoie à Alais. C'est un dommage que l'on évalue à 20.000 sous.

Un des moyens les plus fréquemment employés par les agents du roi pour se procurer de l'argent, c'est l'action judiciaire. Le sénéchal Pierre d'Athies si souvent nommé, extorque 5.000 sous raimondins de la manière suivante: il accuse Bernard Gondolen de divers crimes et fait ouvrir une instruction contre lui; puis, sans observer les formes juridiques, assisté de deux juges, il le condamne à cinquante marcs d'argent. Les assesseurs déclarèrent plus tard que le sénéchal avait prononcé cette condamnation sans leur avis et contre tout droit. Le sénéchal finit par restituer 2.000 sous raimondins, mais il en retint 3.000.

Les agents du roi sont plus appliqués à augmenter leurs émoluments qu'à promouvoir le bien du pays. Afin de grossir le chiffre de leurs revenus, ils cherchent à multiplier les peines pécuniaires et, à cette fin, à surprendre, au besoin, à inventer un grand nombre de délits et de crimes et à les tarifer au taux maximum. Parmi les crimes les plus sévèrement réprimés par les coutumes méridionales et soumis aux plus fortes amendes, on comptait l'adultère. Nos farouches défenseurs de la morale avaient donc intérêt à intenter de nombreuses poursuites pour ce crime. A défaut de preuves, ils profiteront de la plus légère imprudence ou du plus futile prétexte. Un habitant de Beaucaire, Boniorn, entre dans une échoppe, tenue par une femme non mariée, pour s'y faire nettoyer la tête. C'est en plein jour, en présence de plusieurs témoins. Au moment où il est sur le seuil de la porte pour sortir, surviennent

deux sergents du viguier, Michel de Chatre, qui se saisissent de sa personne et le jettent en prison. On l'accuse d'adultère. Il a beau protester de son innocence ; il restera incarcéré sans autre forme de procès. Pour obtenir sa liberté, il devra payer cent sous raimondins au viguier et seize sous aux sergents.

Dans ces affaires et une foule d'autres semblables, absence complète de procédure régulière, méconnaissance de tout principe de droit et de justice. Seuls le caprice et la violence règlent tout ; la rapacité des fonctionnaires royaux ne connaît pas de frein. Elle devient contagieuse et gagne bientôt les parents des officiers. Qu'on en juge par l'exemple suivant :

Plusieurs habitants de Beaucaire se rendaient au sanctuaire de Notre-Dame de Vauvert, menant avec eux une juive qui avait souvent demandé le baptême. Nos pèlerins arrivent à Saint-Gilles. Là, Guillaume Ricard, lieutenant du viguier de Beaucaire, les fait arrêter, les reconduit dans leur pays et les garde en prison pendant plus de quinze jours. Ils ne seront libérés qu'à la condition de verser vingt sous raimondins entre les mains de leur geôlier. Mais, pendant leur incarcération, la femme du viguier a fait dépouiller Bertrande, femme d'un pèlerin, de ses vêtements les plus précieux, les a mis en gage à Tarascon pour quarante sous raimondins et s'est approprié cette somme. Quel prétexte invoque-t-elle ? C'est, dit-elle, pour se défrayer de toutes les dépenses de Bertrande, pendant son emprisonnement. Or la mère de Bertrande déclare qu'elle a, durant tout ce temps, fourni à sa fille tout ce qui lui était nécessaire.

Citons un exploit du viguier Radulfe Chalecin,

digne neveu du sénéchal Pierre d'Athies. Notre viguier apprend qu'un de ses administrés, Raimond Elie, habitant de Beaucaire, possède une superbe bague avec un chaton en saphir, d'une valeur de 500 livres tournois : belle aubaine pour un officier royal peu scrupuleux. Ordre est donné au possesseur du bijou de l'apporter sur-le-champ, sous peine d'une amende de deux cents sous. Raimond s'exécute. Le viguier examine le précieux joyau ; sa convoitise s'enflamme ; son avidité s'exaspère. Il faut qu'il possède la bague. Il ordonne à Raimond de se constituer otage, le menaçant de lui couper l'oreille s'il refuse. Raimond entre donc en prison et pour recouvrer la liberté, non seulement il devra céder sa bague au viguier, mais payer encore cinquante sous raimondins à l'usurier à qui Radulfe l'avait engagée.

De tels faits et une foule d'autres que l'on pourrait raconter nous montrent l'injustice et la rapacité des officiers royaux. A tous les degrés de la hiérarchie, on trouve le même mépris pour la liberté, l'honneur, les intérêts de la population ; les privilèges d'autrefois sont violés, toutes les franchises et immunités méconnues, les usages les plus anciens et les coutumes les plus chères abolis ; les extorsions et les exactions sont sans nombre ; les poursuites judiciaires se multiplient sans mesure ; aucune garantie n'est assurée à l'accusé ; les formes juridiques ne sont plus observées ; les tarifs des amendes et des frais de procédure s'élèvent d'une manière oppressive ; la taille, le service du roi, toutes les affaires publiques alimentent la cupidité des agents du gouvernement royal, toujours à la curée. En un mot, c'est l'arbitraire et le despotisme

qui règnent dans la ville comme dans toute la sénéchaussée de Beaucaire : la ville et la sénéchaussée sont littéralement traitées en pays conquis.

Faut-il faire porter à Blanche de Castille la responsabilité de ce triste état de choses ? Avec son dernier historien, nous ne le pensons pas. « Comment lui imputer, dit-il, tout ce qui s'est fait de mal en France sous son gouvernement, alors que ses ennemis lui laissent à peine le temps de respirer, qu'on se battait souvent de plusieurs côtés à la fois contre les grands vassaux et les Anglais. » (1)

Quant à saint Louis, trop jeune tout d'abord pour connaître les abus des agents royaux et les souffrances des provinces méridionales, occupé ensuite à soumettre Trencavel et Raimond VII, à briser la ligue des Anglais et des seigneurs révoltés, il ne put, pendant plusieurs années, travailler efficacement au soulagement de ses sujets, au redressement des torts de ses officiers, à la réparation de leurs injustices. C'est sa première croisade qui devait inaugurer une ère nouvelle pour Beaucaire et le Midi.

II

ACTES DE SAINT LOUIS.

Saint Louis avait pris la croix, à la fin de 1244. Avant de partir pour la Terre Sainte, il voulut mettre son âme en paix, calmer les scrupules de sa conscience, en emportant l'assurance qu'il n'avait fait tort

(1) Élie Berger, *Histoire de Blanche de Castille*, Paris, Thorin, 1895, 1 vol. in-8°. pp. 286-294.

à aucun de ses sujets, qu'il avait compensé tous les dommages et préjudices causés par ses agents. Il décréta alors une de ces mesures qui lui font le plus grand honneur et qui contribuèrent le plus au relèvement des pays opprimés. En 1247, il envoya dans les provinces annexées au domaine royal depuis l'avènement de Philippe-Auguste, des *missi dominici* appelés enquêteurs (*inquisitores*). Leur mission essentiellement réparatrice avait pour objet de rechercher tous les abus dont les officiers royaux s'étaient rendus coupables et d'opérer toutes les restitutions auxquelles les sujets pouvaient avoir droit.

La première enquête eut lieu dans le Languedoc royal en 1247 et 1248. Le roi en chargea maître Pierre de Castre et frère Jean du Temple, de l'ordre du Val des écoliers. Ces clercs du roi arrivent à Beaucaire et commencent leurs travaux. Ils écoutent les plaintes contre l'administration, reçoivent les dépositions des habitants, accueillent toute dénonciation d'injustice et d'abus, entendent et examinent les témoignages, défèrent le serment, font comparaître les parties, s'entourent de toutes les garanties et de toutes les lumières possibles, afin de rendre une sentence qui doit être d'autant plus conforme à l'équité qu'elle sera définitive. A Beaucaire, les doléances ne manquèrent pas. Ce sont d'abord les syndics qui, au nom de la communauté, viennent exposer tous les privilèges dont la ville jouissait sous les comtes de Toulouse et dont les sénéchaux l'ont injustement dépouillée, les exactions et malversations des officiers royaux, juges, lieutenants, viguiers et sous-viguiers, sénéchaux, principalement de Pèlerin Latinier, Pierre de Nonnecourt, Pierre d'Athies. Les particuliers défilent à leur tour. Ils

font valoir leurs réclamations et énumèrent leurs griefs : extorsions de sommes d'argent, inique retenue de gages, amendes indûment prononcées, imputations calomnieuses, emprisonnements arbitraires, déni de justice, préjudices causés par le service du roi imposé et impayé sans raison, dommages de diverses natures, réunion de cens et droits privés au domaine royal, etc.

Après avoir prêté une oreille impartiale à chaque plainte et à chaque revendication et en avoir examiné scrupuleusement la valeur, les enquêteurs rendirent la justice qui leur était demandée. Émanation du conseil judiciaire du roi, munis de pleins pouvoirs en matière administrative et civile, s'ils ne purent infliger de peines afflictives aux officiers coupables, ils les jugèrent en dernier ressort, les condamnèrent à des restitutions et adjugèrent à leurs victimes des dommages et intérêts.

Quant aux griefs politiques énoncés par les syndics, ils ne recevront satisfaction que plus tard. Saint Louis passe à Beaucaire au mois d'août 1248 et s'embarque à Aiguesmortes, le mercredi, 25 du même mois. Pendant ce premier séjour dans nos pays, on ne signale aucun acte du pieux roi à l'égard de Beaucaire, soit qu'il ne fût point encore informé de ses doléances, soit qu'il les trouvât exagérées. Le sort de cette ville semblait, malgré tout, faire envie sous certains rapports. Les habitants d'Aiguesmortes, dans un mémoire présenté au roi, lui demandent de les faire jouir « dans toute l'étendue de la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes, des mêmes privilèges, immunités et franchises dont jouissaient ceux de Beaucaire. » (1)

(1) Ménard, I, p. 319.

Mais en 1254, à peine de retour de la croisade, saint Louis donna dans la ville de Saint-Gilles, au mois de juillet, une charte importante en faveur de Beaucaire. «Après avoir vu et discuté, dit-il, les pétitions que les chevaliers et les bourgeois de cette ville lui ont présentées au sujet des oppressions qu'ils ont eu à subir de la part de ses baillis, voulant pourvoir, dans sa bienveillance royale, à leur paix et à leur repos, il casse ce qu'il reconnaît avoir été usurpé par abus de ces mêmes baillis et ramène à une meilleure condition plusieurs choses qu'avait confirmées une antique coutume. » Voici en quels points :

D'abord pour l'exercice de la justice et la procédure de la cour. Dans tout procès, on se le rappelle, des gages étaient exigés de chaque partie ; à la fin de l'affaire, celui qui succombait devait payer le tiers de la valeur de l'objet litigieux. Désormais chaque partie devra fournir un gage, mais dès le commencement : on retiendra le gage de la partie perdante, le dixième de la valeur en litige. S'il y a transaction, chaque partie contribuera au paiement du dixième, au prorata de la somme pour laquelle elle sera censée avoir succombé. Pour les dettes qui ne sont pas discutées, si la Cour fixe un jour au débiteur pour se libérer, elle ne doit prévoir dans sa sentence aucune amende ; mais si le débiteur ne s'est pas acquitté après le délai accordé, qu'on le force par la saisie de ses biens.

Chacun doit être plus libre à l'avenir d'user de ce qui lui appartient : aussi défense est faite aux sénéchaux d'interdire l'exportation du blé, du vin et autres marchandises, sous la réserve qu'il ne sera jamais permis de fournir des armes ou des vivres

aux Sarrasins quand ils seront en guerre avec les chrétiens, ni à d'autres ennemis en guerre avec le roi. Si cependant il y a parfois un motif urgent d'interdire cette exportation, le sénéchal devra réunir un conseil non suspect, composé de prélats, de barons, de chevaliers, d'hommes des bonnes villes. Cette interdiction ne pourra être prononcée et plus tard rapportée qu'avec l'assentiment de ce conseil. Pendant que cette interdiction sera en vigueur, le sénéchal ne pourra accorder de permissions spéciales à aucun particulier.

Cette assemblée consultative, où figuraient prélats, barons et représentants des communes, a été considérée comme l'origine des États généraux du Languedoc. Ce n'était pas un organisme nouveau que créait saint Louis ; il rendait seulement obligatoire, dans une circonstance déterminée, la convocation de la cour du sénéchal, c'est-à-dire l'ancienne cour féodale, réorganisée après la conquête, ce conseil qui, réuni plus ou moins régulièrement par le sénéchal, devait l'assister quand il rendait la justice ou qu'il portait des ordonnances (1).

Le roi déclare applicables à toutes les cours des deux sénéchaussées de Beaucaire et de Carcassonne les articles relatifs aux frais judiciaires, aux honoraires des juges et à l'exportation des denrées.

Il exempté de la taille trois personnes seulement : le viguier, le juge de la cour de Beaucaire et le notaire spécialement attaché à cette cour.

Il ordonne au viguier et au juge de prêter le serment de rendre la justice à chacun suivant le droit et les bonnes coutumes.

(1) Dognon, *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc*, Toulouse, Privat ; Paris, Picard, s. d. 1 vol. in-8°, 2^e p. Ch. 1^{er}.

Pour trancher les contestations relatives aux conduites d'eau, servitudes et mitoyenneté, seront établis, à l'avenir, comme autrefois, deux maîtres maçons jurés. Ils agiront en qualité d'arbitres, sans employer l'appareil judiciaire.

La liberté personnelle devra être respectée ; la détention préventive est désormais abolie pour quiconque peut donner caution, à moins que l'énormité du crime n'exige cet emprisonnement. Dans ce cas, on doit se conformer au droit écrit, en usage dans le pays de toute antiquité. Le roi ne croit pas son autorité liée par ce droit, mais il estime qu'il n'y a pas lieu de modifier maintenant les anciennes coutumes en ce point.

L'ordonnance assure aux habitants de Beaucaire la jouissance des pâtis communs et l'interdit aux étrangers, mais elle maintient la redevance du trentième.

Par cette charte de Saint-Gilles(1), saint Louis faisait droit à la plupart des griefs des habitants de Beaucaire. Quant à ceux qui ne reçurent point satisfaction sans doute furent-ils jugés sans fondement suffisant, ou bien avaient-ils pour objets des concessions octroyées par les comtes de Toulouse à l'époque où ils étaient considérés comme hérétiques. Moins favorisé que ne devait l'être Nîmes quelques mois plus tard, Beaucaire n'eut pas la joie d'obtenir le rétablissement du consulat. Il profita, comme tout le Languedoc oriental, de la grande ordonnance royale du mois de décembre suivant, qui devait continuer l'extirpation des abus.

De nouveaux enquêteurs vinrent, dans la séné-

(1) *Hist. de Lang.*, t. VIII, C.C. 1337-1339.

chaussée de Beaucaire, surveiller l'administration des agents royaux, recueillir les doléances des populations, redresser les torts dont elles souffraient. Ce furent : Philippe, archevêque d'Aix ; frère Pons, de Saint-Gilles, de l'ordre des Frères Prêcheurs ; frère Guillaume Robert, de Beaucaire, de l'ordre des Frères Mineurs ; enfin, le plus savant jurisconsulte de l'époque, Gui Fulcodi, le futur pape Clément IV. Ils tinrent leurs assises de 1254 à 1257. Mais les agents, redoutant cette inspection vigilante des clercs du roi, se montrent maintenant plus soucieux d'observer les règles de l'équité et témoignent plus d'égards et de bienveillance à leurs subordonnés. « Pour la première fois depuis les beaux temps de l'empire romain, a pu dire un des éditeurs de l'*Histoire de Languedoc*, le Midi fut administré d'une manière intelligente. Le prince exerce peut-être encore une influence personnelle trop active sur la conduite des affaires, mais la théorie de la prérogative royale, telle que la formuleront les légistes de Philippe le Bel, n'est pas encore née et on peut dire que le Languedoc, que la France eussent été trop heureux, s'ils n'avaient jamais connu d'autre régime... Nous ne croyons pas, dit autre part le même auteur, que jusqu'au xviii^e siècle (en tenant compte de la différence des temps), le Midi ait été administré plus équitablement [que pendant la période inaugurée vers 1248] et ce seul fait, sans ses vertus privées, eût mérité à Louis IX la canonisation dont l'honora Boniface VIII. » (1)

Beaucaire si opprimé, après la conquête, par les agents royaux jouit des avantages du nouveau système et put exprimer sa gratitude à saint Louis, réparateur de ses maux, quand ce prince vint

(1) Auguste Molinier, dans l'*Hist. de Lang.*, tom. VII, pp. 570, 463.

visiter la ville en 1270, en partant pour sa seconde croisade.

D'après des documents postérieurs, saint Louis aurait, pendant un de ses passages à Beaucaire, ordonné d'abattre l'ancien château et d'en construire un nouveau, celui dont nous pouvons encore contempler les restes (1). On lui attribue aussi la chapelle qui porte son nom : elle s'élève dans l'enceinte du château, surmontée d'un élégant campanile, vrai bijou de l'architecture romane. La postérité reconnaissante a dédié ce monument au plus saint et au plus juste de nos rois, pour honorer et perpétuer le souvenir de ses bienfaits,

(à suivre).

ALBERT DURAND.

(2) Eyssette, I, 455, 456. — Cf. Sève, *Fondation de la ville de Beaucaire*, ms. 2.765 de la Bibliothèque Calvet, fol. 15.

LES DUCS D'UZÈS ET FLORENSAC

Voici quelques notes se rapportant à un différend survenu au moment de la Révolution entre les ducs d'Uzès et la ville de Florensac.

Elles m'ont été fournies par M. Mondou, le si sympathique conseiller général du canton de Florensac et maire de cette importante localité. Comme elles forment un énorme dossier un peu aride et fastidieux, je les ai résumées en ces quelques lignes. Elles viendront ajouter à l'histoire des ducs d'Uzès, si savamment écrite par M. L. d'Albiousse, d'Uzès, quelques aperçus nouveaux et quelques pages ayant encore une certaine valeur historique.

Après le décret de l'Assemblée Nationale du 15 mars 1790, décidant que « toutes les rentes ou redevances qui n'étaient point prouvées avoir pour origine une concession primitive de fonds ou de droits réels étaient supprimées », les habitants de Florensac demandèrent en corps de commune le dépôt des titres de leur Seigneur, Crussol duc d'Uzès (1) pour en examiner la validité relativement aux droits qui étaient exigés d'eux.

(1) Premier pair de France, prince de Soyons, comte de Crussol, baron de Florensac, Vias, Aimargues, Bellegarde, Remoulins, Saint-Geniès, Duir-Cornez, Seigneur d'Acier, Capdenac et autres lieux, Seigneur incommutable du domaine dans la ville et vignerie d'Uzès et pays d'Uzès.

La seigneurie de Florensac était passée dans la famille de

Ce dépôt eut lieu chez M^e Étienne Antoine Azaïs, notaire à Béziers(1) et il en résulte de l'examen qui en fut fait et des extraits de titres qui furent pris, que la commune de Florensac était non seulement dans le cas de contester au seigneur la perception de plusieurs droits seigneuriaux, mais encore de réclamer sans *indemnité*, la suppression sinon de l'ancienne directe, d'au moins d'une grande partie, de même la correction des surcharges de toute espèce dont elle se trouvait grevée.

Ces réclamations donnèrent lieu à cette époque, à une foule de questions qui toutes étaient d'un intérêt général et que nous allons essayer de résumer.

La première soulevée fut l'*Imposition au profit du seigneur de la somme de 140 livres à titre de quette annuelle*, pour laquelle le duc de Crussol d'Uzès, ne produisit d'autres titres que l'*homage* (sic) et *dénombrement de 1395* qui porte que : « *les consuls et habitants de Florensac donnent chacun au seigneur au jour de la Saint-Michel, en septembre, sept vingt livres tournois de taille annuelle* ».

Comme dans aucun autre titre il n'était plus parlé de cette quête annuelle et qu'il n'était nullement

Crussol par un mariage avec l'héritière de la branche de Lévis à laquelle ce fief appartenait pour lui avoir été cédé par Amauri de Montfort qui le tenait lui-même par acte du 3 septembre 1219 de Thédèse, évêque, baron et comte d'Agde.

Vers 1570 Jacques de Crussol, seigneur d'Acier, succéda dans le duché d'Uzès à Antoine, son père

Le tombeau du duc d'Uzès, de la famille de Croix, marquis de Florensac, était renfermé dans l'église du couvent des Cordeliers, sur l'emplacement du cimetière actuel. La pierre tumulaire qui était en marbre et sur laquelle des inscriptions étaient gravées est demeurée fort longtemps en la possession de la famille de Crouzilhac ; on ignore aujourd'hui ce qu'elle est devenue et c'est d'autant plus regrettable qu'on n'a pas même conservé une copie des inscriptions qui étaient gravées sur ce marbre.

(1) En vertu de l'arrêté du département de l'Hérault, du 19 mars 1790.

justifié que l'imposition de 140 livres que la commune de Florensac payait au seigneur eut une pareille origine, les habitants de Florensac se basant sur le *cas de suppression sans indemnité*, prononcée par la nouvelle loi, demandèrent à en être déchargés.

La seconde question était relative à une même *imposition de 150 livres, causée pour prétendus herbages*, qui était considérée comme tant d'autres par les habitants de la commune, comme le fruit d'une usurpation sur les vassaux (1).

En parcourant tous les titres généraux et particuliers de la seigneurie de Florensac, déposés par le seigneur lui-même, on ne trouve sur ce chapitre aucun titre constitutif de la rente de 150 livres relative aux herbages ; mais on trouve au contraire en étudiant les anciennes transactions, les présomptions les plus fortes que les herbages et pâturages du territoire appartenaient aux habitants de toute ancienneté.

Dans le dispositif de la transaction du 16 décembre 1399, on voit en effet que *les habitants affirmaient être en possession depuis un temps immémorial de chasser dans toute l'étendue du territoire de Florensac, à l'exception seulement des devoirs du seigneur, que toutes les fois qu'il arrivait que les bandiers du lieu trouvaient des bestiaux étrangers dépaissans* (sic) dans le territoire de Florensac et qu'ils les picoraient, les consuls avaient accoutumé sans la participation et sans la permission du seigneur ou de ses officiers de les faire égorger et de les distribuer par morceaux aux habitants ou de les rendre aux propriétaires qui les réclamaient selon qu'ils le

(1) Usurpation reconnue par le roi lui-même dans un édit d'avril 1667. (De Fréminville page 310).

jugeaient à propos ; que les habitants étaient aussi dans l'usage de s'approprier les épaves charriées par l'Hérault, trouvées indifféremment sur l'étendue du territoire ; qu'enfin ils avaient le droit de faire faire les proclamations nécessaires pour la conservation des fruits et autres objets concernant l'universalité des habitants indépendamment de l'assentiment des seigneurs.

Ces derniers soutenaient bien la prétention contraire, mais ce n'était qu'en vertu de la puissance seigneuriale, ainsi que le porte la transaction. Aussi les conventions des parties avaient-elles été rédigées conformément aux droits de la commune avec cette seule différence que la chasse avait été prohibée aux époques des récoltes et que le seigneur avait l'avantage, on ne sait pourquoi, de se réserver pour lui une partie des *picores* (sic) que les bandiers faisaient des bestiaux étrangers trouvés sur le territoire.

Il résulte donc de cette transaction que la propriété des habitants de Florensac sur les herbages, pâturages et garrigues était acquise depuis un temps immémorial. Quant au droit de ramasser les épaves, c'était une conséquence naturelle du premier droit.

Il n'y avait donc de réservé, que les possessions ou *devoirs* qui appartenaient en propriété exclusive au seigneur.

La transaction de 1407, loin de détruire la juste prétention de la commune, décèle au contraire la fausse origine de la rente de 150 livres pour prétendus herbages. Du reste, il n'est fait mention de cette rente que dans les transactions de 1399 et 1407, et l'on n'en trouve plus aucune trace dans les titres qui ont précédé et qui ont suivi.

Quant à la troisième question relative à l'*Imposition de 250 livres en représentation de l'usage des fossés et de la cession de courtage* elle était d'une nature bien différente des deux autres, et bien qu'on en connut l'origine, elle ne paraissait pas pour cela mieux fondée.

Mais auparavant il est utile d'observer qu'antérieurement à la fameuse transaction de 1672, le seigneur avait fait tous ses efforts pour s'attribuer la propriété des fossés et murailles du lieu ainsi que le droit de courtage, puisqu'il en avait été question lors de l'arbitrage qui donna lieu à la transaction du 3 juin 1672, mais les habitants ayant alors repoussé les prétentions ambitieuses de leur seigneur, les arbitres avaient laissé ces deux questions indécises et la transaction s'était bornée à réserver aux habitants tous leurs droits et actions à cet égard.

Qu'avait alors fait le seigneur ? Il avait momentanément abandonné ses projets, attendu une époque plus favorable et en 1710 il avait renouvelé les mêmes prétentions qui alors donnèrent lieu à la transaction du 12 novembre de la même année.

Dans le dispositif de cette transaction les prétentions respectives se trouvèrent rappelées. On y lit : « que le seigneur duc d'Uzès prétendait avoir la propriété des fossés et du courtage et le pouvoir d'en disposer à sa volonté », tandis que la communauté soutenait le contraire, comme elle l'avait toujours fait et la preuve c'est « que la communauté avait même formé instance en maintenance des susdits droits, que le seigneur au contraire évoque cette instance, aux requêtes de l'hôtel, en vertu de son *commitimus* dans lequel il prétendait établir que la propriété tant des fossés que du courtage lui était mal

à propos contestée puisque lui et ses prédécesseurs étaient en possession d'affirmer ledit courtage, d'en retirer les revenus et de disposer desdits fossés à leur volonté et sans trouble, que sa qualité de seigneur en toute justice et avec directe et fonicialité (1) universelle suffisait pour autoriser sa prétention.

La commune, de son côté, affirmait ses droits de courtage et l'usage des fonds en faisant justement observer que la réserve faite dans la transaction de 1672, l'avait maintenue dans tous ses droits.

Mais, comme on était toujours obligé de s'incliner devant la volonté d'un seigneur, si on voulait se soustraire à ses vexations, il demeura convenu que ledit seigneur baillait aux habitants et communauté de Florensac, à titre d'inféodation perpétuelle, tous les droits qu'il pouvait avoir sur le courtage et fossés de la ville, moyennant le droit d'entrée une fois payé de la somme de 300 livres, ainsi que la rente annuelle et perpétuelle de 250 livres, stipulant en outre que tous les autres articles de la transaction de 1672 seraient exécutés selon leur forme et teneur définitives.

Tel fut le titre constitutif de la rente de 256 livres imposé annuellement au profit du seigneur de Florensac, à la commune.

Il faut remarquer que cette transaction ne fut l'ouvrage que des habitants, membres à cette époque du conseil politique de la communauté (2) et que l'universalité des habitants n'y est point interve-

(1) Le seigneur n'avait jamais pris cette qualité avant la transaction de 1672.

(2) Le conseil politique n'existait pas à cette époque à Florensac. Il ne fut nommé que le 5 février 1690; mais pour la circonstance, les consuls durent assembler un conseil formé des principaux habitants.

nue; que dès lors le seigneur n'a pu en aucun temps se créer une rente sur des objets qui ne lui appartenaient point et qui lui avaient été jusqu'alors contestés.

En effet, pour ce qui concerne les fossés, le droit commun les attribuait en entier aux communautés des habitants et aux particuliers qui les composaient et qui avaient le droit de s'en servir, pourvu qu'ils ne portassent point préjudice, ni empêchement à l'usage commun et général, et la preuve en est que le roi, ainsi que les seigneurs haut-justiciers n'en ont jamais eu que la police.

C'est aussi conformément à ce droit commun que dans la clause de la transaction de 1399, relative à la chasse des lapins qui se trouvaient aux fossés et murailles, il avait été convenu que personne, pas même le seigneur, ne pourrait y chasser le lapin que tout autant que les consuls de Florensac le jugeraient à propos, et que dans ce cas lesdits consuls devaient requérir le juge du seigneur pour faire faire cette chasse.

Il résulte des documents que les seigneurs de Florensac n'avaient que l'inspection et la police des murailles et des fossés, et qu'ils n'avaient jamais eu aucune espèce de propriété exclusive sur ces objets, que, du reste, ils ne les avaient jamais compris dans leur dénombrement.

La commune de Florensac voulait donc rentrer dans tous ses droits primitifs que la tyrannie féodale n'avait fait que suspendre. Donc, l'imposition de 250 livres, relative aux fossés et murailles, n'était pas légitime. Quant au droit de courtage, il n'avait d'autre origine, d'après les archives de Florensac, qu'une usurpation contre laquelle les habitants de Florensac n'avaient cessé de protester.

Mais à ces réclamations on ne peut plus fondées venait se greffer la suppression, *sans indemnité*, sinon de l'entière directe, du moins d'une grande partie, de même que la correction des surcharges de toute espèce dont la commune se trouvait grevée.

La question posée était au fond celle-ci : La directe du duc d'Uzès était-elle dans le cas de la suppression sans indemnité prononcée par les décrets de l'Assemblée nationale, ou bien devait-elle subsister jusqu'au rachat effectué ?

Et là-dessus longue dissertation juridique qu'on trouve toute entière dans les archives de la commune de Florensac, dont l'aridité n'intéresserait que médiocrement nos lecteurs. La procédure de 1351 n'étant étayée d'aucun titre antérieur, et d'un autre côté le service personnel des seigneurs ayant cessé depuis longtemps, les revenus qu'ils percevaient à raison de ce service devaient cesser aussi suivant l'axiome : *Sublata causa tollitur effectus*.

La commune se demandait comment, en 1384, les sieurs de Lévis avaient su véritablement fixer à chaque personne la censive (1) qui lui était propre, puisqu'en 1351 ils n'avaient aucun titre capable de les fixer, et que de deux choses l'une, ou les seigneurs de Lévis avaient des titres justificatifs de leurs droits, ou ils n'en avaient pas.

Ces titres faisaient à peu près défaut.

L'un de ces titres faisait cependant connaître que dans les lettres de commission adressées au sénéchal de Béziers par la procédure de 1351, les seigneurs de Florensac tenaient ledit lieu en fief aux us et coutumes de la vicomté du petit châtelet de Paris.

(1) Redevance annuelle en argent ou en nature que certains biens payaient au seigneur du fief dont ils relevaient.

La même énonciative se trouve, mais en d'autres termes, dans l'expositif de la requête qui fut présentée à la Cour des Comptes à Paris, par Jacques, vicomte d'Uzès, pour demander un extrait du dénombrement qui avait été fourni par Philippe de Lévis, le 26 octobre 1395 et où on lit : « Qu'à raison du procès pendant au Parlement de Toulouse entre le sieur de Couzins et ledit Jacques, vicomte d'Uzès, ce dernier avait besoin pour montrer et enseigner de son bon droit de faire apparoir de la tradition et contact fait par le roi des terres et seigneuries de Mirepoix, Florensac et Pomérols ».

On consulta la jurisprudence du Parlement de Toulouse, relative aux échanges, et l'on trouva, dans les registres des lois et ventes déposés par le seigneur de Florensac, sept extraits d'échange qui avaient eu lieu dans le xvi^e et au commencement du xviii^e siècle, échanges faits avec soulte ou retour portant seulement quittance du lot du montant du retour. Il fut facile d'établir que si ce droit avait été quelquefois perçu sur la valeur totale, ce n'avait toujours été que par intervalles, selon que le seigneur, ses agents ou fermiers avaient trouvé les moments favorables de donner cours à leur rapacité. C'était là la condamnation des seigneurs.

Le document dont je donne ici une courte analyse s'étend ensuite sur la question des mesures du pays, qui seraient les mêmes que celles de Montpellier, suivant la matrice déposée à l'Hôtel de Ville (1), et cela à propos des paiements en nature. La dissertation devient ensuite de plus en plus aride et confuse. On discute longuement sur les mots *cum juribus*

(1) Cette matrice était de bronze et très ancienne. Sa valeur en hectolitre était de 0 hect. 520,347.775.

ou *cum juribus suis*, employés dans la procédure de 1351, et finalement on conclut que la réclamation de la commune de Florensac est bien fondée, puisque la disposition de la transaction de 1672 semble contenir une explication fausse ou erronée des titres antérieurs (1), et que par cela seul elle avait occasionné une surcharge considérable dans le paiement des censives. Florensac était donc dans son droit absolu en demandant à profiter des avantages de la nouvelle Constitution.

C'est tout ce qu'il fallait démontrer.

ADOLPHE PIEYRE.

NOTES ET PREUVES

Note 1. — Dans l'Histoire généalogique des grands officiers de la Couronne, par le P. Anselme (1773), on trouve que tout ce qui a trait au duché d'Uzès est compris dans le tome III, entre les pages 739 et 775 et forme le chapitre 38.

Page 739. — Armes du duché. Notice.

Page 761. — Érection du vicomté d'Uzès en Duché.

Cette pièce se trouve aussi dans les archives départementales à Montpellier.

(1) Il y avait anciennement, dans le territoire de Florensac, plusieurs fiefs ou directes appartenant à des particuliers sous la mouvance des sieurs de Lévis, puisqu'on trouve dans les anciennes reconnaissances celles qui furent consenties en 1491 et 1508 au sieur d'Izard, de Béziers, que ce fief fut plus tard acquis et réuni à la mouvance desdits sieurs de Lévis. Les seigneurs de Florensac n'avaient pas manqué d'assujettir à la portabilité les censives du fief d'Izard, qui comprenait plus de cent fiefs ou articles épars. De cette façon, la surcharge de la portabilité était incontestablement prouvée. Il faudrait ajouter à tout cela les articles divers qu'on trouve dans les anciens terriers des sieurs de Lévis et sur lesquels la portabilité n'avait pas non plus été stipulée, notamment ceux qui figurent dans le terrier de 1384 et dans celui de 1543, fait par Rossel, notaire.

Page 742. — Lettres du roi Charles.

Page 743. — Érection d'Uzès en pairie.

Page 745. — Démission *de la* Duché d'Uzès faite par Mgr le Duc en faveur de M. le Comte de Crussol, son fils. — L'original de cette pièce fait partie des minutes du sieur Foreville, notaire à Florensac (7 mars 1674).

Page 747. — Brevet pour conserver les honneurs du Louvre à M. le Duc et à Mme la Duchesse d'Uzès, nonobstant la cession faite dudit duché (1674), etc.

De la page 762 à la page 778 est la généalogie de cette famille. Le plus ancien document cité est de septembre 1215 et concerne Géraud Bastet, premier du nom.

Note 2. — Jacques-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, mort à Florensac, le 19 juillet 1657, est le descendant en ligne directe de Géraud Bastet, à la douzième génération. C'est le seul membre de la famille d'Uzès qui ait fait du château de Florensac sa demeure habituelle. Il y habitait déjà en 1604. — Vers 1630, il entra au couvent des Cordeliers. Le devis d'aménagement de sa cellule au monastère de Florensac est daté de 1628. Minutes d'Antoine Coulet, notaire de Florensac, registre de 1628, page 175 ; aujourd'hui étude de M^e Milon. Je n'ai pas transcrit cet acte. Voici simplement les indications que j'ai prises : *Pris* fait à construire et faire de neuf une chambre au dortoir de l'observance de Florensac pour Messire Jacques de Crussol, marquis de Saint - *Suplisse*, à Louis Montels, menuisier. — Jacques Valgros, religieux, étant gardien du couvent. — La chambre est construite « à l'honneur de Dieu et de M. Saint-François », au premier étage, dans le dortoir nouvellement fait ; elle donnera sur le jardin. On y fera une fenêtre qui sera garnie *de vitres*. Le plafond recevra un lambris en *plastre de gip*. On mettra dans la chambre une table de noyer et un « *oratoire* » pour s'agenouiller.

Jacques-Emmanuel de Crussol fut inhumé dans la chapelle du couvent des Cordeliers, au milieu de la nef. La pierre tombale a été cédée par Vézian, notaire à Florensac, à son gendre Crouzilhac, dernier procureur fondé de la famille de Crussol et domicilié à Agde. Vézian s'était rendu acquéreur

des Cordeliers après le départ de ceux-ci. Il démolit leur couvent et en vendit les matériaux. C'est sur l'emplacement du cimetière actuel de Florensac qu'était bâti le couvent des Cordeliers.

Emmanuel de Crussol avait acheté un autre tombeau dans l'église des Cordeliers de Pézénas. C'est ce que l'on voit dans un acte du 17 novembre 1641 (Minutes d'Antoine Coulet, notaire à Florensac) : Achept pour Monseigneur et dame d'Uzès, du tombeau et sépulture d'eux et des leurs dans l'église de l'observance de Pézénas. Cette tombe lui fut concédée par le sieur Rufus, gardien du couvent. La place désignée est le premier degré du grand autel ; le prix 140 francs.

Je me demande si ce n'est pas par erreur qu'on lit Pézénas et si ce ne serait pas un lapsus calami, car généralement les ordres religieux d'une même congrégation n'étaient pas aussi rapprochés les uns les autres, et je n'ai toujours entendu parler pour Pézénas que des Oratoriens et pour Saint-Thibery que des Bénédictins. Et puis, il serait curieux de voir deux couvents de Cordeliers presque limitrophes s'appeler tous les deux couvents de l'Observance. En outre, il est plus que probable que l'acte aurait été rédigé par un notaire de Pézénas.

Note 3. — Dans le cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de la Roche (diocèse de Paris), on trouve une longue notice historique et généalogique sur les Lévis et les Crussol (pages 343 à 428).

Note 4. — Un fonds, qui fait partie des archives départementales de l'Hérault et comprend quelques registres des notaires d'Agde, renferme un très long contrat de mariage concernant la famille Crussol d'Uzès. Il s'agit du mariage d'Antoine *Hercules* de Budas (père de l'évêque d'Agde), avec Louise de Crussol (27 mars 1627).

Note 5. — La commune de Florensac possède dans ses archives le dénombrement des droits seigneuriaux du duc d'Uzès touchant les baronnies de Florensac, Bessan, Pomerols, Vias et Touroulle.

Note 6. — Le père de Géraud Bastet n'est pas cité par le

P. Anselme. Quelques auteurs le désignent sous le nom de Pons Bastet et ajoutent qu'il suivit Philippe-Auguste à la croisade, en 1194.

Note 7. — Les archives de la baronnie de Florensac furent conservées jusqu'en 1566, au château de Touroulle, solide forteresse, reste d'un village ruiné, près Bessan. A cette époque, on les transféra au château d'Uzès. Elles sont maintenant, dit-on, au château de Bonnelles.

Note 8. — En 1738, on trouve une Anne - Charlotte de Crussol - Florensac, qui était une des assidues du salon de Mme Duplessis, à Bordeaux. Elle devint marquise de Richelieu. Elle partageait son temps en deux parts à Bordeaux. La journée était consacrée à plaider des procès, car depuis Mme Chicaneau, de glorieuse mémoire, on ne vit jamais sous le soleil plaideuse plus acharnée. Ses soirées se passaient dans le salon de Mme Duplessis, où la duchesse, laissant à la porte sa robe d'avocat, devenait la plus ravissante des femmes par sa gaieté et par sa perpétuelle jeunesse. Elle parlait quatre langues, écrivait merveilleusement et causait encore mieux. L'abbé de Saint-Pierre avait pour elle un culte enthousiaste, fanatique même, nous dit J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*, et Voltaire voyait en elle une Minerve descendue de l'Olympe. Il ne craignait pas d'affirmer que si Henri IV l'eût connue, il eût dédaigné pour elle la belle Gabrielle.

(Voir *Nouvelle Revue* du 1^{er} octobre 1904, page 417).

LE NOEL DU MAGE

A. J.-K. Huysmans.

— « Ne parviendrai-je pas à déchiffrer ton énigme, ô sphinx de la vie ? J'ai fouillé le *Sepher Jésirah* et le *Zohar*, les *Védas* et les *Gnoses*, le *Poimandrès* et le *Koré Kosmou* ; J'ai pratiqué l'ascèse des initiés, pénétré les arcanes de la Doctrine secrète et conquis l'adeptat ; J'ai médité sur la Table d'émeraude, la Planche de Khunrath, le Pantacle du Martinisme ; J'ai scruté l'ésotérisme des Religions, extrait l'essence des métaphysiques, soulevé, grâce aux synthèses de l'occultisme moderne, les voiles de la grande Isis ; et la grande Isis ne m'a pas fait pénétrer plus avant dans la connaissance de l'Un, et ni les textes ni les méditations ne m'ont livré la clef des mystères. Tout ce qu'un adepte peut apprendre, je l'ai appris, et pourtant que sais-je ? Partout je me heurte à l'inconnu et les explications de la Doctrine ne me suffisent plus. *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas*. Comment l'au-delà ne me resterait-il pas impénétrable ? J'entrevois à peine le monde hylique ! Mon esprit, pénétré d'une incoercible tristesse, est maintenant envahi par le doute. Que nous manque-t-il donc pour atteindre à cette lumière après laquelle soupire notre buddhi ? Possédons-nous réellement la vraie Kabbale, en avons-nous au

moins la véritable interprétation ? Concilions-nous, sans arbitraire, nos différents auteurs ?..... Si la science des Mages n'était un leurre, si ce monde planétaire n'était qu'une illusion ! »

Ainsi pensait, par une claire nuit de Noël, certain mage contemporain. Pendant quelques minutes, il essaya de lire, mais ses yeux seuls se fixaient sur les mots. Il finit par rejeter son livre.

— « Et pourtant où serait la vérité ? reprit-il. Ah ! cette incertitude est trop cruelle. Je veux savoir, je saurai. Puisque ma force nerveuse peut se dilater et sortir de mon corps matériel, puisque mon pouvoir d'adepte me permet d'extérioriser mon corps fluide et de le projeter dans l'espace, pourquoi ne tenterais-je pas l'expérience ? Les textes n'ont plus rien à me livrer, allons chercher dans l'astral ! »

Sans plus attendre, notre mage commença les pratiques nécessaires à l'extériorisation du corps fluide. Puis, étendu sur son divan, il se plongea dans un état de somnambulisme demi-conscient, et bientôt une forme à peine perceptible, une pâle vapeur, se dégagea de son corps charnel et traversa les murailles.

Le mage eut conscience de ce dégagement. Il se vit emporté dans les airs. Après avoir flotté au-dessus des toits de la ville, son enveloppe fluide pénétra dans une atmosphère où des flots de matière lumineuse ondulaient avec des rythmes rapides. Les flots s'en emparèrent, comme les vagues de l'Océan font d'un fétu, et presque aussitôt une rumeur éclata. Chose singulière, on eut dit des chuchotements, des ris étouffés.

Le mage ne voyait rien autour de son corps fluide, si ce n'est l'étrange matière lumineuse, une

matière opaline qui lui donnait l'impression d'une brume légère illuminée par un soleil d'hiver. Mais, derrière cette brume, que sa vision psychique ne parvenait pas à percer, il devinait la présence de nombreux *êtres*. Des élémentaires et des élémentals sans doute. N'était-ce pas leur région ? La rumeur devint plus distincte et quelque peu hostile. Il entendit ricaner, — un ricanement de bandit qui saute sur sa proie. Evidemment, les invisibles l'entouraient ; oseraient-ils menacer un adepte ?

Une douleur aigüe qui fit tressaillir son enveloppe lui prouva qu'ils osaient même l'attaquer. En même temps une voix au timbre inquiétant parvint à ses oreilles.

— Toi qui es semblable à un dieu, que ne diriges-tu ta coque astrale sur la vague de vie au lieu de t'abandonner au courant comme une pauvre loque terrestre ?

— Qu'attends-tu, psychurge, pour commander à l'Aour ? glapit une autre voix.

Et d'un ton de moquerie, elle répéta la promesse de l'Hermès des Alexandrins.

— « Tu auras par ce moyen toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi ».

Et les insupportables ricanements, en augmentant d'intensité, prirent quelque chose de bestial.

— Ce sont des larves qui m'assaillent, se dit le mage. Faisons-leur sentir ma puissance.

A son grand étonnement, sa projection de fluide n'eut d'autre effet que de provoquer des hurlements menaçants, des cris de fauve. A la seconde décharge, une flamme bleuâtre se mit à voltiger autour de son enveloppe, l'agaça de mille manières et finit par ramper sur sa tête. Il eut la sensation d'une caresse

de reptile. En vain s'efforça-t-il de la repousser. Ce feu atrocement froid lécha toutes les parties de son corps, revint à sa tête, chercha ses lèvres et s'y colla. Ce fut horrible. Un spasme secoua le mage qui se crut perdu.

— Fils du Trismégiste, gouaillèrent les invisibles, comment ta volonté n'est-elle plus la *force forte de toute force* ?

— Ton *linga sharira* chavire.

— Hâte-toi de recourir aux formules du rituel.

— Imprudent que je suis, pensa le mage affolé, j'aurai omis quelque précaution importante. Peut-être ai-je eu tort de tenter cette aventure sans avoir jeûné plusieurs jours, ou bien une volonté plus forte que la mienne dirige ces élémentals.

La flamme avait disparu et les voix s'étaient tues, mais, supplice infernal, il se sentait toujours entouré par la meute qu'il ne pouvait apercevoir ; elle jouait avec son corps et l'entraînait. Vers quels abîmes ? Son fluide s'épuisait en pure perte, sa volonté l'abandonnait. Dans un effort suprême, il s'ordonna de regagner la terre. Ordre inutile. Son enveloppe continua d'aller de vague en vague, tour à tour roulée en boule, allongée comme une mince lame ou bizarrement découpée.

Soudain, un corps fluidique à forme humaine s'avança vers le sien.

— Oh ! malheureux frère, gémit ce corps, je ne le reconnais que trop à ton aspect, toi aussi, tu es une victime des sciences occultes. Maudit soit le jour où nous avons cru aux enseignements ésotériques ! Notre tri-unité est à jamais rompue, nos enveloppes resteront peut-être toujours dans l'astral à la merci des forces mauvaises.....

Tu ne tarderas pas à le savoir, pauvre errant, notre ascèse n'a servi qu'à exalter notre orgueil. Et nous sommes maintenant sans plus de volonté ni de puissance que la feuille enlevée par la rafale.

Une sorte de remous emporta cette enveloppe désolée, et d'épouvantables apparitions surgirent de la matière. C'étaient des têtes sans corps ou rattachées à des formes contrefaites, rabougries, à des membres estropiés, gangrenés. Et ces têtes ravagées, avilies, exprimaient tous les vices, toutes les passions honteuses, toutes les lèpres morales.

— Nous sommes tes œuvres, crièrent elles, c'est toi qui nous a engendrées. Désormais, nous te suivrons partout, nous ne te quitterons plus.

Le mage reconnut ses péchés et ce lui fut une douleur amère. Brusquement, les têtes contractées comme par une crise d'hystérie, se désagrégèrent et se fondirent en un nuage sombre qui s'abattit sur notre infortuné, l'enveloppant d'une nuit profonde, l'emprisonnant dans d'épaisses ténèbres. Allait-il être anéanti ? En un instant, il revécut sa vie entière ; et son moi, envahi par les affres, essaya de bégayer un appel.

— Mon Dieu ! implorait-il.

Aussitôt il eut la sensation qu'il était *dispersé*.

Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouvait dans une autre lumière plus pure où les harmonies avaient une gravité et une suavité d'hymnes.

— Ton appel, fit une voix musicale qui semblait sortir de la lumière, m'a permis de t'arracher aux puissances mauvaises. Ne m'aideras-tu pas à te sauver tout à fait ?

— Est-ce un adepte qui me parle ? pensa le mage.

— Je suis ton ange gardien, continua la voix.

Ecoute. Il y a plus de dix-neuf cents ans aujourd'hui, tes ancêtres, des mages Chaldéens dont tu n'as jamais songé à te réclamer, se préparaient à partir pour la Judée afin d'y adorer l'Enfant-Roi. Leurs présents étaient des symboles ; en apportant au Sauveur du monde l'or, l'encens et la myrrhe, c'est l'adhésion des ésotérismes qu'ils offraient à la nouvelle Loi. Désormais, toutes les créatures étaient appelées à la connaissance de Dieu.

— Eh ! quoi ? la Doctrine secrète, les sciences occultes ?...

— Fausses lumières, par lesquelles vous abuse le prince des Ténèbres dont vous vous êtes fait les vassaux. Tu comprenais déjà la vanité de tes recherches quand tu résolus de parcourir l'astral ; après ce voyage, conserves-tu quelque illusion sur la valeur de la magie ?

— Si la magie est décevante, la kabbale présente un mysticisme enchanteur.

— Jésus est le chemin, la lumière et la vie.

— Nos docteurs ont donné un idéal grandiose à l'humanité pensante.

— Le Christ a répandu son sang pour racheter l'humanité tout entière.

— Nos maîtres ont agi avec un complet désintéressement.

— Le Fils de Dieu s'est sacrifié par amour.

Ces mots résonnaient encore aux oreilles du mage lorsqu'il se retrouva chez lui, sur son divan.

— Ai-je dormi, fit-il en se levant avec peine, car il était brisé de fatigue, et tout cela n'était-il qu'un rêve ?..... Minuit !.... A cette heure, les fidèles de Yehoschoudh célèbrent la naissance de l'Homme-Hostie, le mystère de l'Incarnation du Logos, et des

âmes spiritualisées par l'ascèse pieuse vont communier avec le divin....

« Notre ascèse n'a servi qu'à exalter notre orgueil », il disait vrai mon frère, *là-bas*.....

Si je n'avais pas rêvé, si j'allais, moi aussi, demander par la prière..... Hélas ! Je ne sais plus prier, et, d'ailleurs, mes résistances ont depuis longtemps lassé la patience divine. Je suis une âme agonisante. morte peut-être.

— Non, lui crie alors une voix intérieure, ton âme n'agonise pas, elle souffre pour sa purification. Espère en Celui qui est l'éternelle espérance. Le Christ Rédempteur dispense généreusement des grâces au pécheur qui se repent.

Peu après, le mage pénétrait dans l'église voisine, et, contrit, confus, comme le publicain, il prenait place dans l'ombre d'un pilier.

Sic nos amantem quis non redamaret ? reprenait le chœur à ce moment.

— Votre amour a vaincu ma superbe, divin Crucifié, confessa l'ex-kabbaliste après qu'eut résonné le dernier *Adoremus Dominum*. Je vous reviens, enfant prodigue, après avoir gaspillé les trésors dont vous m'aviez fait don, mais il me reste mon cœur et je vous l'offre en implorant votre infinie miséricorde.

Et comme il se prosternait, reconquis par la grâce, une vie nouvelle le pénétra. Des anges qui veillaient dans le haut de la nef entrèrent en adoration et, dans le ciel, il y eut une grande joie.

ALPHONSE GERMAIN.

CARNET DE ROUTE D'UN CONVENTIONNEL

EN MISSION A AVIGNON ET EN PROVENCE

(1793)

(*Suite*)

27^e Journée. — 5 novembre 1793. — Rien de nouveau. Mon mal de genou me força de garder la chambre toute la journée.

28^e Journée. — 6 novembre 1793. — Rien de nouveau. Mon mal de genou me retint encore toute la journée à la maison, où je m'occupai de ma correspondance.

29^e Journée. — 7 novembre 1793. — Tout de même que la précédente journée.

30^e Journée. — 8 novembre 1793 — Mon genou ne me faisant pas si grand mal, je commençai à sortir ; je commençai ma revue de chevaux et j'en écrivis au Comité de Salut Public.

Après dîner, l'on me mena voir des bœufs qu'on agitait (1) et qu'on faisait combattre pour le peuple,

(1) Les graves événements publics n'empêchaient pas les Arlésiens de se livrer à leur jeu favori des courses de taureaux.

avant de les tuer. Je regardai cet usage comme un reste de la férocité des Romains.

J'appris que la Société populaire d'Arles avait arrêté la veille de demander à la Convention que je restasse dans le pays pour y maintenir la paix.

31^e Journée. — 9 novembre 1793. — Je continuai ma revue de chevaux. Rien de nouveau. Mon genou était beaucoup mieux.

32^e Journée. — 10 novembre 1793. — Mon genou étant beaucoup mieux, je montai à cheval et je continuai ma revue de chevaux. Le soir, je fus au club, où je fus bien reçu et où je parlai.

33^e Journée. — 11 novembre 1793. — Le matin, je montai à cheval et je continuai ma revue. Je fus ensuite voir les antiquités d'Arles, le temple de Vénus, où je vis deux superbes colonnes (1) d'une pierre extraordinaire ; quantité de bras et de membres de marbres mutilés qu'on a tirés de terre ; ensuite les arènes qui, selon moi, n'ont jamais été finies (2).

Je descendis dans les caves qui sont un ouvrage superbe. Je fus de là voir les tombeaux qui sont énormes et qui paraissent avoir servi aux païens et aux chrétiens. Ils sont creusés et ont des couvercles de pierre de la même grandeur. Il y en a une grande quantité.

Le soir, je m'occupai de ma correspondance.

(1) Ce sont les deux colonnes que l'on voit encore au théâtre romain à tort qualifié ici de *Temple de Vénus*, peut-être parcequ'on y avait découvert la fameuse Vénus d'Arles, au Louvre depuis le *xviii^e* siècle.

(2) Cette opinion a été plusieurs fois émise par des archéologues Mérimée, *Voyage dans le Midi de la France*, la rapporte et la combat.

34^e Journée. — 12 novembre 1793. — Je partis d'Arles à 9 heures, à cheval, avec plusieurs citoyens dont Arnoux (1), qui était arrivé la veille, pour Nîmes, où j'arrivai à 3 heures.

En passant le bac du petit Rhône, je tenais en sortant mon cheval par la bride, et j'étais sur une planche étroite. En sortant du ponton, le cheval fit un mouvement et me jeta dans l'eau. Heureusement que je me cramponnai à la chaussée, je ne me fis pas de mal. On ne peut pas monter de plus mauvais cheval. A Nîmes, je fis plusieurs emplettes. J'étais descendu à l'auberge du Louvre (2) où l'on est fort mal.

En sortant d'Arles, on traverse l'île de la Camargue, entre deux bras du Rhône. Le terrain y est fertile, également que celni où l'on passe jusqu'à Bellegarde. En sortant de ce village, le terrain n'est pas si bon ; on y trouve beaucoup de vignes.

35^e Journée. — 13 novembre 1793. — Je me promenai par la ville. Je rencontrai mon collègue Pomme (3) qui retournait à Paris. Je vis les antiquités romaines, les Arènes, la Maison Carrée, et le Temple de Diane. C'est tout ce qu'il y a de curieux à Nîmes, et cela mérite d'être vu.

La ville est grande, peuplée et commerçante, mais peu patriote. Les maisons y sont assez bien bâties, mais les rues étroites et vilaines. On en construit de neuves et d'un meilleur goût sur les fondements

(1) Son délégué de Draguignan, v. 18^e journée.

(2) Aujourd'hui, dépendance de l'hôtel du Luxembourg, sur le square de la Couronne, en face de la statue de Daudet.

(3) Déjà rencontré à Marseille, le 21 octobre, v. 20^e journée.

des anciennes murailles, qu'on démolit (1). La place de l'Esplanade est en bon air.

Je partis de Nîmes à midi, avec Arnoux et nous arrivâmes à Arles à 5 heures.

36 Journée. — 14 novembre 1793. — Je continuai le matin ma revue de chevaux ; je dînai chez le citoyen Ripert (2). Mon inquiétude fut extrême de ne pas recevoir des nouvelles de ma femme. Une lettre que je reçus du payeur général d'Avignon, qui me donnait avis qu'il avait avancé 60.000 livres à Jourdan (3), me décida à y aller le lendemain pour m'en faire rendre compte.

37^e Journée. — Vendredi, 15 novembre 1793. — Je partis d'Arles à 9 heures du matin ; le temps n'était pas beau, le Rhône était gonflé, les chemins abominables. Toujours dans l'eau et dans la boue, je me rendis à Tarascon à midi ; pendant que les chevaux reposaient, je fus au district, où je donnai l'ordre de lever deux chevaux de charroi par canton. Le procureur-syndic me conduisit à mon auberge. Le Rhône passait de plus de deux pieds pardessus la digue qui sépare Tarascon de Beaucaire. Il y avait 800 prisonniers piémontais.

Je partis à 1 heure de Tarascon ; le chemin était plus beau ; je passai aisément le bac de la Durance qui n'était pas plus grosse qu'à l'ordinaire.

(1) Voir dans la *Revue du Midi*, 1898, p. 436 et suivantes la *Démolition des remparts de Nîmes* par Rouvière.

(2) Joseph Ripert, ancien vicaire d'Arles, prêta le serment constitutionnel, puis abdiqua, se maria, fut agent de la commune en 1793-1794. Poursuivi comme terroriste pendant la réaction thermidorienne. Divorcé en 1797. (Note de M. le conseiller Fassin).

(3) Le chef d'escadron de gendarmerie d'Avignon délégué principal de Goupilleau, qui avait fait avancer au Vaucluse pour l'achat des chevaux, 100.000 livres, voir 13^e journée.

J'arrivai à Avignon à 4 heures. J'envoyai chercher Jourdan qui vint de suite. Je dînai et je fus avec lui au département, où je m'expliquai avec le Procureur général syndic (1) sur sa négligence à m'envoyer le tableau de son département. Jourdan me remit les quittances de sa comptabilité (2). Je fus avec lui au club, où je fus fort bien reçu, mais où je ne parlai pas. Je rentrai le soir à 9 heures à mon auberge.

38^e Journée. — Samedi, 16 novembre 1793. — Après avoir déjeuné chez Jourdan avec l'évêque Rovère, Guibal (3) et plusieurs citoyens, je vins à mon auberge pour partir. Rendu au bac de la Durance, je la trouvai si débordée qu'il me fallut retourner sur mes pas. Les eaux du Rhône montaient de deux pieds sur le quai d'Avignon.

De retour, je dînai avec Jourdan et je me couchai de bonne heure. Il faisait un temps effroyable : Grêle, pluie, tonnerre et grand vent.

39^e Journée. — Dimanche, 17 novembre 1793. — Malgré le mauvais temps, et que le Rhône fût plus gros que la veille, je me décidai à partir. Je me fis escorter d'un gendarme. Il ne me fut pas

(1) C'était le futur général de l'Empire, Duprat l'aîné, frère du conventionnel girondin, ancien lieutenant général à l'armée révolutionnaire d'Avignon, en 1791. V, notes sur la 9^e journée.

(2) Goupilleau préparait les comptes de sa mission, en prévision de son retour à Paris. Le 31 décembre 1793, (11 nivôse, an 2), il signala à la Convention les services rendus par Jourdan, son délégué général d'Avignon, pour la levée des chevaux. *Réimpression du Moniteur*, tome 19, p. 106.

(3) Chef d'escadron au 14^e régiment de chasseurs à cheval, en garnison à Avignon ; ancien brigadier au Royal-Dragons ; adjudant général à Mayence, en l'an IX. Dénoncé bientôt par Maignet, avec Jourdan et Duprat comme soutiens de Rovère et du modérantisme.

possible de passer le bac de la Durance ; je retournai prendre le chemin de Marseille et à deux bonnes lieues d'Avignon, après avoir traversé un terrain très fertile, je passai le bac de la Durance à *Noves* (1), petit village entouré de vieilles murailles et d'un aspect fort triste.

A Noves, je quittai le chemin de Marseille et par une route de traverse, très mauvaise, très étroite, très raboteuse, je me rendis à St-Remy à 5 heures du soir, où je descendis dans une très mauvaise auberge. Je fus au club que je trouvai bien garni de vrais sans-culottes ; je leur parlai ; on nomma deux commissaires pour la levée de chevaux. Plusieurs citoyens vinrent me conduire à mon auberge. J'y soupai, et je me couchai de bonne heure.

40^e Journée. — Lundi 18 novembre 1793. — Toute la nuit, le temps le plus affreux continua ; il était impossible de me rendre à Arles par Tarascon ; je pris le chemin de Fontvieille.

La pluie et le tonnerre m'accompagnèrent tout le long de la route ; les eaux étaient grandes, et surtout à St-Gabriel (2), petit village où je passai. Cent

(1) Nous avons dit, notes sur la 9^e journée, où était le bac de la Durance pour la direction de Tarascon. Le bac de Noves, plus éloigné du Rhône, était plus sûr. Il était près de l'emplacement du pont actuel de Bonpas, lequel a remplacé récemment un pont à chevalets construit sous le premier empire.

C'est au bac de Noves que, le 5 juillet 1793, avait été tué le jeune Viala, alors qu'avec un détachement d'avignonnais, il tentait de s'opposer au passage de la rivière par l'armée des fédéralistes marseillais. Cet épisode fut, depuis, amplifié dans un intérêt politique par Agricol Moureau, terroriste ennemi de Rovère. Il importe de remarquer que le représentant Goupilleau n'en fait aucune mention, quoique passant sur les lieux quatre mois seulement après l'affaire. Voir l'étude sur *Viala* par M. Laval, Avignon, Seguin, 1903.

Noves est la patrie de Laure immortalisée par Pétrarque, d'après l'opinion généralement adoptée.

(2) A l'extrémité des Alpes, vers le Rhône, à 4 kilomètres au sud de Tarascon ; célèbre parmi les archéologues, par son oppidum et sa chapelle romane.

fois ma voiture fut sur le point de verser. Je n'ai de ma vie fait de voyage plus désagréable et plus périlleux. J'arrivai cependant sain et sauf, mon postillon confondu jusqu'à la peau, à Fontvieille, mauvais village au pied des montagnes, bâti sur une plaine de rochers. Je descendis à un bouchon où demeurait le juge de paix, bon patriote. Je dinai avec lui et un commissaire du département.

Le temps continuant à être mauvais et tout le monde m'assurant que les eaux m'empêcheraient de me rendre le soir à Arles, je me déterminai à coucher à Fontvieille.

On me fit loger chez des femmes qui n'entendaient pas le français, mais qui me comblèrent d'honnêtetés. Elles avaient été autrefois fanatisées (1) et pour faire voir qu'elles avaient logé chez elles un représentant du peuple, elles me firent mettre mon cachet sur un morceau de papier.

La municipalité vint me voir en corps,

41^e Journée. — 19 novembre 1793. — Je partis de Fontvieille, où l'air est fort malsain, et où il y a beaucoup de malades, à 7 heures. Pendant trois quarts de lieue, j'eus un très mauvais chemin de roches, montagnes et très raboteux. Je passai près d'un ancien aqueduc des Romains, près d'un étang marécageux (2), où il y a une maison de campagne. De là à Arles, le chemin est beau et uni ; c'est une plaine fertile, couverte sans interruption d'oliviers magnifiques.

(1) C'est-à-dire qu'elles s'étaient montrées hostiles à la République, amies des prêtres, des royalistes, ou des fédéralistes.

(2) Ce sont les ruines de l'aqueduc qui amenait à Arles les sources de Saint-Remy.

Je passai près l'aqueduc de la Crau, qui porte le canal de la Durance. C'est un ouvrage magnifique et qui serait digne des Romains. Cet aqueduc traverse un étang (1) et au milieu, il y a trois ponts les uns sur les autres.

J'arrivai à Arles à 9 heures. Je trouvai beaucoup de lettres. Toute la journée je me reposai, et j'en avais grand besoin. On ne peut pas faire de voyage plus désagréable, par un plus mauvais temps, et par des chemins plus exécrables.

42^e Journée. — 20 novembre 1793. — Je continuai ma revue et le soir je m'occupai de ma correspondance.

43^e Journée. — 21 novembre 1793. — La même chose que la précédente.

44^e Journée. — 22 novembre 1793. — Mauvais temps. Je ne sortis pas de la maison.

45^e Journée. — 23 novembre 1793. — Je partis seul à cheval à 9 heures, et je me rendis à Tarascon, pour accélérer ma levée de chevaux. J'y arrivai à midi. Je fus au district. Je dinai à mon auberge avec le procureur-syndic et je fus de retour à Arles à 5 heures.

46^e Journée. — 24 novembre 1793. — Je continuai ma revue, et je m'occupai le soir de ma correspondance.

(1) L'étang de Barbegal. Cet aqueduc paraît avoir donné à Goupilleau une impression exagérée de magnificence.

47^e Journée. — 25 novembre 1793. — Le mauvais temps me retint tout le jour à la maison.

48^e Journée. — 26 novembre 1793. — Je montai à cheval ; je n'avais pas assez de chevaux pour passer une revue. Je fus voir le muséum, où est l'ancienne église des Minimes (1), près les Champs Elysées, où l'on voit tant de tombeaux antiques.

Le muséum, autrefois appelé *Phare* (2), est un mélange de sacré et de profane. On y voit sur des piliers des innombrables *ex-voto* à une vierge de marbre qui est superbe. Dans un souterrain, plusieurs tombeaux sculptés, où ont été enfermés les corps de ce qu'on appelle plusieurs saints... mais par les bas-reliefs de ces tombeaux, il est aisé de voir qu'ils ont servi à des Romains avant qu'il y eût des saints.

Partout on y voit les vestiges de la plus haute antiquité, mais tout mutilés. Romain, gothique sacré, tout est confondu, sur les murailles, et jusque dans les tombeaux.

49^e Journée. — 27 novembre 1793. — Je continuai ma revue de chevaux.

50^e Journée. — 28 novembre 1793. — Je me trouvais très incommode la nuit et toujours prêt à me trouver mal. Le jour, je fus un peu mieux et je mon-

(1) Le *Museum* était alors à l'église que l'on voit encore aux Alyscamps. Il a, depuis, été transporté dans l'église où il est aujourd'hui, à côté de la mairie, en face Saint-Trophime.

(2) C'était le clocher de l'église des Alyscamps qu'on avait appelé *phare* à cause des feux qu'on entretenait quelquefois à son sommet pour guider les barques sur les bras et les marais du Rhône.

Jacques Didier Veran dans sa *notice des anciens monuments d'Arles* parle du « superbe phare ayant servi de clocher à un ancien monastère aux Alyscamps. P. 4, n° 8.

taï à cheval. Je reçus le Bulletin (1) du 28 brumaire où l'on rapportait les témoignages nombreux que la Société populaire d'Arles rendait de moi.

51^e Journée. — 29 novembre 1793. — Je continuai ma revue.

52^e Journée. — 30 novembre 1793. — Le matin, les corps administratifs vinrent me chercher pour assister à la célébration de la décade. (Voir ma lettre à la Convention pour les détails) (2).— Nous avons célébré solennellement la dernière décade. Les citoyens sous les armes, tous les corps administratifs et judiciaires dans leurs costumes, et le peuple d'Arles, ayant à leur tête une charrue précédée d'une musique militaire, ont fait une procession civique dans les principales rues, et autour de la commune d'Arles, au bruit de plusieurs salves d'artillerie qui annonçaient au loin l'anéantissement du fanatisme. Dans le port, tous les bâtiments avaient déployé le pavillon de la République. Le cortège se rendit ensuite sur une place publique, où, au pied d'une belle

(1) Le bulletin des séances de la Convention nationale où étaient relatées les adresses des sociétés, la correspondance de l'assemblée.

On lit au premier supplément du *Bulletin* du 28 Brumaire (18 novembre 1793); « La Société populaire d'Arles loue le patriotisme du représentant Goupilleau. Il importe à la patrie même, dit-elle, que vous le mettiez au nombre des représentants qui méritent votre confiance et celle du peuple, et qu'en conséquence vous l'associez aux représentants qui doivent concourir à faire triompher la République dans le midi ». Ce vœu fut exaucé après le 9 thermidor.

(2) Nous donnons ici le texte de cette lettre en ce qui concerne la célébration de la Décade. Nous l'avons extrait de la minute de Goupilleau, pièce 44, n° 78 de ses papiers. Arles, 13 Frimaire, an II, à la Convention nationale: « Citoyens mes collègues ». La lettre fut datée de trois jours après la note du carnet, le 13 Frimaire correspondant au 3 décembre 1793.

colonne d'une seule pièce de granit (1), qui fut autrefois scellée par les romains et que les invariables monaidiers (2) ont consacrée à la mémoire de Marat, le procureur de la commune, monté sur le soc de la charrue, prononça un discours analogue aux circonstances, après lequel on mit le feu à tous les confessionnaux de la commune qu'on y avait assemblés. La fête finit par force farandoles et des cris mille fois répétés de *Vive la République !*

Le soir, je continuai ma revue, et je fus au club lui faire mes adieux. J'y fus reçu avec beaucoup d'affection. Il fut arrêté que le président me donnerait l'accolade et qu'on rendrait compte de la séance aux Jacobins de Paris (3).

53^e Journée. — 1^{er} décembre 1793. — A 9 heures, je partis à cheval pour aller à Beaucaire voir mon collègue Rovère (4). J'y arrivai à midi. Il faisait grand

(1) Il s'agit de l'obélisque sur la place en face de Saint-Trophime que Mérimée (*voyage dans le Midi de la France*), dit être en porphyre de l'Estérel ou en granit égyptien. Trouvé dans le cirque romain aujourd'hui disparu, il fut au XVII^e siècle, élevé sur cette place en l'honneur de Louis XIV, avant d'être consacré à Marat.

(2) C'étaient les Jacobins d'Arles, appelés *mounaidiers* du quartier de la Monnaie où ils se réunissaient. Ils avaient pour emblème un monneron ou monnaie de confiance de cinq sols.

Leurs adversaires royalistes se réunissaient dans l'ancienne maison du chanoine Giffon, d'où chambrée de la *Giffonne*, et par corruption Chiffonne à cause du drapeau blanc arboré et qualifié de chiffon par les républicains. Pour faire diversion les chiffonniers adoptèrent un petit siphon d'argent comme emblème et se qualifièrent siphonniers ou siphonnistes. La Giffonne occupait une partie du théâtre antique près de la grande tour « *la Dominante* ». (Note de M. le conseiller Fassin.)

(3) Vingt jours après, grâce sans doute au témoignage des Jacobins d'Arles, Goupilleau, passé au scrutin épuratoire des Jacobins de Paris, fut maintenu dans la société malgré des observations de Momoro qui lui reprochait des tendances trop modérées. Séance du 1^{er} Nivôse, an II, *Réimpression du Moniteur*, tome 19, p. 26.

(4) Beaucaire est dans le Gard où s'étendaient les pouvoirs de la mission de Rovère. Voir *Histoire de la Révolution dans le Gard*, par F. Rouvière, tome 3, p. 438-441 ; tome 4, p. 1 et 81 et notre *Introduction*.

vent et un froid très rigoureux. Nous nous trouvâmes vingt à table. Je partis à 4 heures et j'arrivai à Arles à 6.

Beaucaire est une petite ville assez jolie, séparée de Tarascon par le Rhône. Je vis le champ des foires qui s'y tiennent et qui sont si renommées. On passe le Rhône, de Tarascon à Beaucaire, sur un pont de bateaux, coupé par le milieu de la rivière par une île et une chaussée qu'on y a pratiquée.

54^e Journée. — 2 décembre 1793 — Le matin, je continuai ma revue. Je dinai chez Bourget (1), procureur-syndic, en grande compagnie. Je reçus de bonnes nouvelles de Toulon (2), la prise du général anglais *O'hara* (3). Je fus l'annoncer au club à qui cela fit grand plaisir.

55^e Journée. — 3 décembre 1793. — Il faisait très froid. Je ne sortis pas de la journée.

56^e Journée. — 4 décembre 1793. — Toujours grand froid. Je m'occupai des préparatifs de mon départ.

57^e Journée. — 5 décembre 1793. — Je continuai mes préparatifs de voyage, et je m'occupai de ma

(1) Jean Antoine Bourget, né à Arles en 1765, propriétaire agriculteur, mort à Arles en 1797. Dénoncé après la chute de Robespierre comme « le principal chef du parti despotique ». On l'avait surnommé le Robespierre du Midi. (Note de M. le conseiller Fassin).

(2) Par Fréron et Barras qui, la veille, 11 Frimaire an II (1 décembre 1793) lui avaient envoyé copie d'une lettre de Salicetti, du 10 Frimaire, au quartier général d'Ollioules... « J'arrive de l'action.... Le général Dugommier reprend la redoute de la Convention.... Dugommier, Garnier, Mouret et Bonaparte se sont très bien comportés ». Pièce 28 et 29, n° 79, papiers de Goupilleau.

(3) Le général O'Hara commandait l'armée ennemie qui occupait Toulon.

correspondance. Je reçus les adieux de tous les bons citoyens d'Arles. Je ne sortis pas de la journée ; il faisait toujours très froid.

58^e Journée. — 6 décembre 1793. — Je partis d'Arles à 8 h. du matin par un temps très froid ; la chaussée de Tarascon très mauvaise. J'arrivai à Tarascon à onze heures, où je déjeunai avec les gendarmes que Ducros m'avait forcé de prendre pour escorte. J'arrivai à Avignon à 3 heures. Je soupai chez Jourdan en joyeuse compagnie.

59^e Journée. — 7 décembre 1793. — Je partis d'Avignon à 8 heures. Je ne vis rien de remarquable dans la route. Il faisait froid, mais pas tant que la veille. J'arrivai à Montélimart à six heures et demie. Je trouvai mon collègue Boisset (1) à mon auberge, et je causai avec lui des affaires du temps.

60^e Journée. — 8 décembre 1793. — Je partis de Montélimart à cinq heures et j'arrivai au Péage de Roussillon à 7 heures, où je soupai et couchai. Je ne vis rien de remarquable pendant la route. Il faisait très beau temps.

61^e Journée. — 9 décembre 1793. — Je partis du Péage de Roussillon à 4 heures. J'arrivai à midi à Commune-Affranchie (2) où je vis Collot d'Herbois, Laporte, Fouché et Albitte, mes collègues. Château-neuf-Randon était dans la Lozère.

Je partis de Commune-Affranchie à une heure

(1) Voir 7^e journée.

(2) Depuis le 14 octobre, date du premier passage de Goupilleau, ce nom avait été substitué à celui de Lyon par décret de la Convention.

et je me rendis à 9 h. 1/2 à Mâcon, où je soupai avec un volontaire qui depuis trois postes courait devant ma voiture.

Depuis Ville-Affranchie jusqu'à Villefranche, le pays est montueux, mais varié et fertile. La campagne est couverte d'une immensité de maisons. A Villefranche, je la traversai dans une rue longue, droite et spacieuse. La nuit m'y prit, et je ne pus voir le terrain de là à Mâcon.

62^e Journée. — 10 décembre 1793. — Je partis à 7 heures de Mâcon, grande et jolie ville. Sur tout le quai sur la Saône, on y voit de vieilles fortifications. On devait y célébrer la décade en l'honneur de Marat. Le citoyen volontaire courait toujours devant ma voiture.

Je vis quantité de monde qui se rendait à Mâcon pour la fête. Les hommes ont des... (1) comme en Bretagne, et les femmes un petit chapeau rond. On y observe la décade, comme on observait autrefois le dimanche.

Le terrain est très beau et très fertile ; tous les habitants très patriotes... A Tournus, une citoyenne me demanda une place dans ma voiture pour se rendre à Paris. Quoiqu'elle soit extrêmement petite, j'étais si ennuyé d'être seul que j'y consentis. Je passai par Châlons, grande et belle ville, par Chagny où j'achetai du bon vin. Là, le volontaire me quitta, et je pris le chemin de Paris le plus court par Arnay-le-Duc. J'arrivai à Ivry à 10 heures, où je soupai.

63^e Journée. — 11 décembre 1793. — Je partis d'Ivry à 2 heures du matin. Nous eûmes très mauvais

(1) Deux mots illisibles.

temps tout le jour, et nous fûmes fort mal à notre aise dans ma voiture. Nous arrivâmes à 5 heures à Avallon, jolie petite ville, où faute de chevaux, nous étions à souper. J'avais envoyé chercher les papiers publics. Le citoyen Bertrand, commandant la garde nationale, vint lui-même me les apporter. Il soupa avec moi, et quoique j'eus bonne envie de dormir, il m'emmena au club, où je parlai aux citoyens.

64^e Journée. — 12 décembre 1793. — Je partis d'Avallon à 7 heures. J'arrivai le soir à onze heures à Sens où je couchai. Rien de remarquable en route. Joigny, où je passai, est une jolie petite ville. Je n'entraî point à Auxerre. Sens que je ne vis qu'au clair de lune me parut faire une jolie ville.

65^e Journée. — 13 décembre 1793. — Je partis de Sens à 7 heures. J'arrivai à Villeneuve-St-Georges à 9 heures, où je soupai et je couchai. Rien de remarquable.

66^e Journée. — 14 décembre 1793. — Le manuscrit finit sur cette date, sans mentionner l'arrivée à Paris.

Nous reproduisons, ici, par extraits la lettre que, quelques jours avant son départ d'Arles, Goupilleau avait écrite à sa femme, à Paris, pour lui annoncer son retour.

Arles, 9 Frimaire, an II (1).

« Je vous entends d'ici, belle et bonne citoyenne, gronder bien fort et m'accuser de négligence. Je n'oserais dire que vous avez tort ; mais pardonnez-moi en faveur de mes occupations..... pour les inté-

(1) 29 novembre 1793.

rêts de la République... Je pars le 12 (1) pour retourner à mon poste. Je porte avec moi des productions de la ci-devant Provence: des anchois, du thon, et surtout des olives que je compte bien manger avec vous. Elles sont, comme vous le savez, le symbole de la paix. Ce ne sera pas, je l'espère, pour la faire avec vous, mais pour l'entretenir, et qu'elle soit aussi durable que les sentiments d'attachement que je vous ai voués.

« Je vous conterai, à mon arrivée, ce que j'ai vu de plus remarquable dans mon voyage..... à Toulon, tout se prépare à un assaut formidable (2)... il ne nous faut plus qu'un peu de persévérance, et notre liberté sera affermie pour jamais (3). Je vois avec elle la paix qui succèdera à tous nos troubles, nos divisions intestines disparaître, la superstition, le fanatisme, faire place à la raison immortelle, triomphante des préjugés imbécilles.

« Réjouissez-vous donc d'avance avec moi, sur les prospérités futures de la République, et vivons pour en jouir puisque nous avons eu tant de peines à la fonder.

« Je suis impatient de me rendre, parceque je suis impatient de vous voir, de voir mon fils et de me réunir à mes amis. Ce n'est pas que je ne regrette le pays charmant où je suis, d'aller grelotter à Paris, au coin du feu, après avoir passé ici une partie de l'hiver à l'ombre des oliviers et des orangers, et y avoir reçu mille témoignages d'amitié des joyeux

(1) Il partit six jours plus tôt, le 6 décembre. V. 58^e journée.

(2) Toulon ne fut repris que le 29 Frimaire (19 décembre), vingt jours après la lettre de Goupilleau.

(3) L'avenir devait cruellement démentir ces prévisions optimistes.

citoyens de ces belles contrées ; mais il faut remplir ses destinées. Je me trouve bien ici ; je me trouverai encore mieux à Paris et snrtout rue Neuve Sainte-Eustache si elle n'a pas été débaptisée.....

PH. CH. AI. GOUPILLEAU.

MICHEL JOUVE.

(à suivre)

MARCEL GIRAUD-MANGIN.

LA PROCESSION DI ROUGUESOUN

(SOUNET)

Dou tems di Rouguesoun, en longo teourio.
A péno lou souleù sourtissié de l'azur,
A Dieù, dou maù, se demandavo l'escounjur :
Prieù e clerjoun, disien di sant li letanio.

Li respond se mesclan où cant de l'oucelio,
E de tout ço que viéu, s'entendié lou murmur,
Li flour espelissien, embaimavon l'er pur,
Se vesie de perleto où bout de chasca erbiho.

De nosto santo fé pourtavon lou simbeù ;
La naturo prégavo oùtant que li fideù,
E lou souleù mountavo en clarta resplendento :

Douçament caressan lou pople apiétousi,
Lou bandoù di campano, arrivavo adouci,
Aro dequé soustent nostro fé desfaiento,... ?

M.-N. P.

A PETRARCO ⁽¹⁾ (SOUNET)

Ou found de la galanta e pintouresco cluso,
En Lauro, as fa vibra li cordo de l'amour ;
A tu, lou grand reitour, pouèto, troubadour,
Avié douna soun cor, lou cieune de Vau-cluso.

Ta bello pouësia, en nous autre s'enfuso,
Di Felibre, siés ben ; Petrarco, precursor,
Où paire de Mireio, as douna ta valour ;
En Prouvenço, segur, vougué resta ta muso,

Lou pu grand bardo anglès, s'es inspira de tu,
E despiei de pertout, li savant, li letru,
Siés un di creatour de la lengo italiano.

Ici Lauro as canta, manja lou pan, la saù,
Petrarco as counquistà lou cor di Prouvençaù,
En immourtalisan sa bella Patriciano !...

M.-N. P.

(1) A l'occasion des fêtes du centenaire, en 1904.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les dieux familiers, roman, par Jean Bertheroy. Paris, librairie Fontemoing.

Mme Jean Bertheroy se plaît à évoquer l'antiquité classique ; elle l'aime, la comprend, parfois en ressuscite l'art et les mœurs ; ailleurs fait de ses ruines le cadre de ses romans. Elle produit vite et beaucoup ; c'est une nécessité, presque un devoir de l'heure présente où il faut se rappeler souvent à l'attention de ses contemporains si l'on ne veut en être tôt oublié. Mais elle dépasse ainsi dans sa marche la critique, surtout la critique provinciale facilement essoufflée à suivre le rapide mouvement des livres. Et c'est pourquoi nous sommes en retard avec cette œuvre remarquable que Nîmes a inspirée et dont l'action se déroule presque toute entière dans le cadre de la vieille cité gallo-romaine.

Et cependant les Nimois doivent bien de la reconnaissance à Mme Jean Bertheroy ; le meilleur moyen de la lui témoigner est de lire tous son livre, pour eux non d'actualité, mais document d'art précieux et durable. Ils y apprendront tout d'abord qu'ils habitent une ville unique en son genre, que nul artiste ne peut visiter sans en emporter la hantise, où il revient volontiers parce qu'il la suppose pleine encore de mystères et qu'il prise assez haut

pour la supposer inspiratrice de talents supérieurs ; ils y apprendront encore que leurs monuments coudoyés avec indifférence sont de superbes choses valant plus que la destination utilitaire à laquelle on s'efforce de les asservir ; et enfin qu'ils sont les enfants de l'antiquité, et que, quoiqu'ils fassent et qu'ils disent, ils ne peuvent descendre à un niveau trop inférieur, ayant pour les relever devant l'opinion mondiale, le prestige d'être les dépositaires et les gardiens de la plus vieille tradition municipale de la Gaule romaine. « *Augustus signavit.* » Le neveu de César a deux fois signé l'état-civil de Nîmes.

Le second titre de Mme Jean Bertheroy à notre gratitude est qu'elle donna le beau rôle à notre cité. Ses héros sont de Nîmes ; tandis qu'ils y demeurent ou y reviennent, leurs gestes sont harmoniques ; leurs sentiments, inspirés par la vertu la plus pure. A Paris, ils sont des déracinés, et leur conduite s'en ressent. Non qu'ils aillent comme dans l'œuvre célèbre de Barrés jusqu'aux noirs forfaits, mais ils deviennent facheusement intrigants et facilement débauchés. Ce qui revient à dire que pour la plupart des intelligences moyennes, le séjour des provinces est plus sain que celui de Paris. Allons ! Encore quelques efforts de la Compagnie P.-L.-M. et l'idéal sera réalisé, d'aller prendre ses inspirations à Paris et de les mettre en œuvre dans son coin tranquille de province.

Je me garderais bien de déflorer par une sèche analyse ce roman des *Dieux familiers*. Qu'importe d'ailleurs l'action où la fantaisie de l'auteur conduit ses personnages ? Elle est attachante et bien conduite, c'est l'essentiel. A travers quels détours

les jeunes héros du livre sont-ils conduits à revenir à leurs dieux familiers, c'est-à-dire à la maison de leurs ancêtres et aux traditions de leurs races symbolisées dans ce petit autel jadis élevé par Bituka aux Proxumes, c'est-à-dire : aux dieux de chez nous, pour employer une traduction libre ? Cela vaut sans doute l'éloge si l'œuvre est bâtie de main experte ; et l'auteur a fait ses preuves. Quand on ouvre un de ses romans, on sait bien qu'on le lira jusqu'au bout avec curiosité et qu'on y trouvera un grand charme. Tout au plus pourrions nous lui chercher chicane sur cette tendance à donner le beau rôle aux personnages féminins et à charger de noires couleurs la gent barbue. Georges Sand nous y avait habitués. Il serait étrange que la tradition s'en perdît par ce temps de féminisme, et aussi vraiment dommage. Tous et toutes y trouvent leur compte ; nous criions à l'injustice et nos confrères du sexe charmant croient en avoir réparé une. Mais ce qu'il y a de vraiment puissant et louable dans l'œuvre qui nous occupe, c'est l'effort vaillant et couronné de succès d'avoir adapté la psychologie des personnages aux milieux de leur naissance et de leurs traditions, et d'avoir fait précisément de ces traditions la déterminante de l'action. A ce point de vue l'œuvre de Mme Jean Bertheroy est supérieure. Deux enfants catholiques sont élevés par une tante, austère protestante, qui veut respecter la volonté maternelle. Ils grandissent méridionaux impressionnables et sensibles dans un milieu antique. Leurs plus intimes amis sont un vieux savant et sa fille qui sera l'épouse triomphante du dénouement.

Pour conduire ce conflit intime et caché sous la trame ondoyante, pour dégager les influences ances-

trales dissimulées sous le vernis des éducations modernes et des incidences de la vie, il ne fallait pas seulement une main experte, une intime faculté d'observation, il fallait aussi bien connaître notre pays, en avoir fréquenté les habitants et approfondi leurs mœurs. Nos monuments ont une âme, et cette âme se reflète dans celle de ses habitants. M^{me} J. Bertheroy a trouvé des beaux mots pour dire le charme de la Fontaine, pour détailler les beautés de la Maison Carrée, les splendeurs du Pont du Gard; elle a vu l'énormité de nos Arènes. Certes nous serions mal venus à lui chercher noise de nous avoir trop enrichis, d'avoir supposé que nous avions su garder toutes nos richesses d'art antique et que le sol de Nîmes était inépuisable. Cela devrait être ainsi, si cela n'est pas, et cela sera, si nous le voulons. M^{me} Bertheroy a vu sous un angle de beauté les hommes et les choses de l'antique Nemausus et son œuvre a réussi. Elle est pour les Nîmois une aide, un encouragement, un orgueil.

G. M.

LES LIVRES

Pêcheurs de Terre-Neuve, récit d'un ancien pêcheur, préface de Paul Desjardins (Union pour l'action morale, 152, rue de Vaugirard, Paris).

Ce petit livre est bien authentique. L'actuel professeur de philosophie qui l'écrivit commença par être mousse, et ce sont des souvenirs durement vécus qu'il raconte. A cette époque, car le récit remonte à plusieurs lustres déjà, la vie était plus rude encore qu'aujourd'hui sur le Grand Banc, et pour comble de malheur le jeune mousse tomba sur une des goëlettes où les hommes étaient les plus brutaux. Il souffrit et il le dit. On ne peut que le plaindre, et se réjouir de le savoir aujourd'hui dans une chaire d'Université et non sur un de ces frêles canots où le mot d'ordre est : « Marche ou crève ! »

Ce qu'on ne comprend guère, c'est pourquoi l'*Union pour l'action morale* a édité ce petit livre. Le mousse, en s'engageant, n'avait obéi à aucune idée mystique ou stoïque ; il avait voulu voir du pays, tout simplement, s'imaginant, comme tous les jeunes campagnards, qu'il n'est rien de plus enivrant que la vie du navigateur. Une fois embarqué, élevait-il sa souffrance comme un calice vers le Père céleste ? Il ne le dit pas. S'efforça-t-il de réveiller de nobles sentiments chez ses camarades de misère ? Cela ne semble pas. Se raidit-il lui-même contre son sort, et opposa-t-il à toutes les tristesses une résignation souriante ? On ne le voit pas. Certes, loin de moi l'idée de lui en faire un reproche, mais je me demande, encore une fois, quelle fut l'intention de

l'Union pour l'action morale. Voulut-elle nous confier que, quand on est capable d'enseigner Kant et Hegel, il ne faut pas rester mousse ? ou que la vraie vocation de marin ne consiste pas à s'emballer sur les mots Singapour ou Nagasaki ? L'ancien pêcheur dit quelque part : « A part mes heures d'oubli dans le travail ou le sommeil, remarquez que je vis toujours dans la conviction que je suis le plus malheureux de la terre. » Un pareil caractère — très digne de compassion — n'est pas à donner en modèle, surtout dans une Société d'action morale. Nous en avons assez de gens qui se croient les plus malheureux de la terre ! Il n'est pas de pire tournure d'esprit que l'humeur noire ou la manie de la persécution.

Je ne saurais donc partager les sentiments qu'exprime M. Paul Desjardins dans la préface qu'il a mise à ce petit livre, et je vais jusqu'à souhaiter que ce moraliste, qui fut un moment célèbre, n'apporte pas trop « d'aide, dans l'organisation de leur pensée, à ceux qui ont la philosophie du peuple à l'état confus et douloureusement avorté. » Philosophe, connais-toi toi même ! M. Paul Desjardins devrait bien commencer par organiser sa propre pensée. Je viens de lire de lui dans le dernier numéro de *La Coopération des Idées*, une longue lettre qui est bien un des plus fâcheux documents psychologiques que je sache. On lui avait posé, sur quelqu'un qu'il connaissait fort bien, une question très simple : « M. Deherme est-il, oui ou non, le fondateur de *La Coopération des Idées* ? » Il faudrait reproduire en entier les quatre pages de la réponse pour savoir jusqu'où peut aller « l'état confus et douloureusement avorté » de certains esprits. Premier élan, arrêt brusque, scrupules, Vérité et Justice, « obligation de me former une conviction objective, de me renseigner exactement sur les faits, de critiquer les arguments des deux parts, et même de peser les conséquences probables » (hum ! voilà une morale qui tourne à l'escobard !) « Ces soins, ajoute le pauvre homme, m'ont pris deux semaines ! » Tout cela, encore une fois, pour trancher, lui témoin, une question de fait. Si jamais on se demande comment le *bacillus dreyfusianus* a pu exercer tant de rava-

ges dans les cerveaux de notre temps, on aura dans la lettre de M. Paul Desjardins un suggestif renseignement. L'effarant, c'est que ce digne « peseur d'œufs de mouche dans des balances de toiles d'araignée » pour rappeler un mot de Diderot, déclare qu'à part une ou deux exceptions, ce n'est que chez lui, chez lui-même, qu'il a trouvé, dans toute la France, un « vigoureux refus de toutes les formes d'asservissement intellectuel. » On rêve à voir tant d'infatuation accompagner tant de débilité mentale.

Tout ceci nous éloigne de Terre-Neuve. Je regrette d'avoir parlé avec si peu d'enthousiasme du livre dont je rends compte. En comparaison du grand homme de l'*Action morale*, l'ancien mousse du Grand Banc est un modèle d'énergie et d'optimisme. Qu'il ait quitté la manœuvre des voiles pour l'explication des auteurs du baccalauréat deuxième partie, rien de mieux, et nous aurions tous fait comme lui ; mais puisse-t-il nous pardonner ce blasphème : L'homme qui pêche des morues est beaucoup plus utile, digne et juste que celui qui mâchonne de la morale kantienne *ad usum delphinorum*, et qui circumbillivagine pendant quatre pages quand on lui pose une question claire comme eau de roche.

*
* *

Par la harpe et par le cor de guerre, par Yves Berthou.
(Paris, Morizon Dault, 6, rue du Valdegrâce)

Ce n'est que la traduction du vrai titre. Il aurait fallu écrire *Dre en Delen hag ar C'horn-boud*. Mais qui de nous méridionaux comprend cette âpre langue gaëlique qui roule ses sonorités gutturales tout au long du volume ? Heureusement le bon barde de Tréguier a consenti à traduire au fur et à mesure ses imprécations, ses plaintes ou ses enthousiasmes, et ainsi pouvons-nous, quoiqu'ignorants du vieil idiome de granit, admirer le feu souterrain qui tord et lance ces roches ploutoniennes.

Tome XXXVI, Décembre 1904

34

Je vais vous redire une de ces traductions. Il n'est rien de tel pour faire connaître un poète :

Certain jour l'Ancienne — S'étendit en son lit clos — Ce n'est point une nuit, ce n'est point une semaine — Quatre cents ans a duré son sommeil — Lou lou la traderi loula.

Pendant mille ans bien des rois — Eurent leur part de son amour — Mais elle leur a survécu — Pure son âme, pur son corps, comme la neige.

En dernier lieu elle épousa — Un roi de France qui la chérissait — Car elle fut touchée en sa jeunesse par une fée — Son cœur encore serein et si libre !

Un jour, au crépuscule, un valet — Souffla le feu dans le château — Le roi fut décapité — La Vieille alors se révolta.

Cent autres années se sont écoulées — L'Ancienne n'est pas vaincue — Et l'on a beau frapper à sa porte — Ce n'est point au valet qu'elle vendra son honneur.

L'Ancienne c'est notre mère Bretagne — En son sein, le cœur enflammé « Plutôt, dit-elle, plutôt mourir. Jamais ne sera souillée la Bretagne ! »

Debout, enfants de l'Arvor ! — Qu'en nous monte la fureur — La fureur sacrée pour chasser — Les ennemis de celle qui nous a nourris.

— Dis-moi que ferais-tu — Fils aimant, si tu voyais — Quelqu'un mépriser ta race ? — Ma lourde main sur-le-champ le rendrait mort.

— N'entends-tu pas l'étranger — Calomnier journellement ton père — Tes frères et ta mère ? — Si je l'entendais, il ne resterait point valide.

— Ouvre donc tes oreilles alors — Écoute et tous les jours tu entendas — Les paroles haineuses des hommes sans règle — Je pourrais bien donner quelque mauvais coup.

— Alors donc sur eux tu cogneras — Car ils déshonorent ta patrie — Ils abattent sa renommée et son langage — Pour un Breton cela n'est-il pas une honte ?

— Ne vois-tu pas que l'on prétend — Lui faire échanger

son vêtement — Ses mœurs, sa foi même ? — Malédiction ! Malédiction ! Je fus trop longtemps aveugle !

— Gourdin de chêne, accours en ma main — J'ai bien des os à broyer — J'ai à fendre bien des crânes — Accours ici, bon gourdin, mon gourdin.

— Feu et tonnerre, je prétends que personne — A la Bretagne ne touchera. Malheur à celui qui approchera — Sur sa peau je signerai mon nom — Lou lou la traderi lou la.

C'est là une poésie rustique et brutale, qui doit avoir son énergie centuplée dans la langue farouche des Armoricains. A travers la nôtre, elle garde, en tous cas, sa jovialité fougueuse. Ne nous hâtons pas de blâmer cette haine du voisin normand ou angevin. D'abord elle n'est que l'envers de l'amour pour le sol sacré d'Arvor : « O terre de granit recouverte de chênes ! » comme disait Brizeux. Ensuite nous autres méridionaux nous n'avons moins que personne le droit de reprocher aux autres leur séparatisme ; une bonne partie de notre poésie occitanienne est faite de cris de vengeance contre les croisés de Simon de Montfort. Ici, nous répondrions sans doute que ces cris sont autrement justifiés. C'est possible, encore que l'Ouest ait été probablement plus ensanglanté par la Révolution que le Midi par la Croisade. Toujours est-il que pour nous en tenir à l'heure actuelle, la Bretagne ait quelque sujet de se plaindre, et qu'il soit enrageant de penser qu'on peut être volé de son traitement si on prêche en breton à des gens qui ne parlent que breton ! Puisse tout cela n'avoir qu'un temps ! La France est assez riche pour porter deux et trois et quatre littératures, et elle devrait être assez intelligente et libérale pour faire comme l'Angleterre qui favorise les vieilles langues celtiques, en Irlande comme en Écosse, et dans l'île de Man comme dans le pays de Galles.

*
* *

Les rencontres de M. de Bréot par Henri de Regnier
(Mercure de France 1904).

Encore un roman d'Henri de Regnier, d'aussi grand air et d'aussi piquante saveur que les précédents. Après deux ou trois récits des temps contemporains, l'auteur revient avec délices aux époques anciennes où il avait déjà situé l'inoubliable figure du maréchal de Manissart et celle diversement singulière de M. de Pocancy. C'est aux premières années du Grand Roi que son nouveau héros M. de Bréot rencontre d'abord l'exquise Mme de Blionne qui ressemblait si bien à une fontaine « tant par le bassin miroitant de sa robe que par la vasque de ses épaules et la frange de sa coiffure étincelante » et puis M. Floreau de Bercaillé qui lui explique si congrûment les raisons de sa conversion, comme M. Le Varlon de Verrigny celles de la sienne, comme M. Herbou celles de la sienne, car on se convertit beaucoup dans ce livre, et tous les chemins semblent y conduire à Port Royal. M. de Bréot lui aussi opère sa conversion plus particulière, de quoi le trop précautionneux comte de Blionne paie les pots cassés et les cierges consumés. Et tout finit le mieux du monde, les uns cultivant leur petit jardin en disputant entre eux sur le mystère de la Grâce, les autres se perdant dans l'ombre du grand parc « où la fontaine élançait sa gerbe vaporeuse et argentée ». Au sortir de tant de faits divers prétentieux et lourdaux, on savoure avec volupté ce récit où ne se marque, d'après l'auteur, « quoique ce soit d'autre que le plaisir délicieux et toujours nouveau d'une occupation inutile ». Est-il besoin d'ajouter qu'ici l'auteur fait trop bon marché de son ouvrage, et que les *Rencontres de M. de Bréot* méritent de rester, non seulement comme un des livres les plus merveilleusement écrits dans cette langue ludovicienne dont Henri de Regnier

s'est si bien approprié les secrets, non seulement comme un des pelotons les plus curieux de types grotesques et libertins de jadis, mais aussi comme un musée des tableaux les plus vivants qui soient et parmi lesquels rayonne cette admirable toile qui porte sur son cartouche « Histoire des amours, de la mort et des obsèques singulières de Madame la duchesse de Grigny ».

*
* *

Minne, par Willy (Ollendorf)

On se rappelle sans doute *Leurs lys et leurs roses*, cette étrange histoire où William Ritter chante la fougue et la fugue d'une jeune princesse viennoise aux bras d'une tzigane. *Minne* est la transposition en parisien de cette triste aventure austro-rastaquouère. Au lieu de frénésie sensuelle, mettez toquade imaginative, et au lieu de réalité navrante mettez « quitte pour la peur » vous saurez ce dont il retourne dans tous les sens. Si vous avez l'âme joviale et blagueuse, vous donnerez la préférence à Willy, si vous vibrez davantage à la poésie intense et à l'émotion douloureuse, vous accorderez la palme à William. Maintenant, des deux histoires, quelle est la plus invraisemblable, je n'en sais rien. Cette princesse viennoise qui s'amourache d'un bellâtre râcleur de violon au point de... c'est fort ! Mais cette jeune parisienne qui s'emballe, à la lecture du *Petit Journal*, pour les délices de la vie des apaches, au point d'aller essayer de les rejoindre sur les fortifs, c'est plus fort encore ! Willy aurait bien du vraisemblabiliser les choses ; un jour, par exemple, à la foire de Neuilly, son héroïne aurait vu passer des étudiants déguisés en rôdeurs de barrière, et du coup le lecteur aurait compris sa méprise, sa curiosité et son araignée au plafond ; mais la faire bouillonne comme une soupe au lait pour de vrais marlous à la démarche équivoque, à la voix faubourienne et

aux cheveux gras de pommade, cela c'est un peu trop tiré par « ces derniers ». Le livre n'en est pas moins amusant et digne d'être comparé à celui de W. Ritter ; jusqu'au sentiment de la fin qui se correspond curieusement dans les deux romans, et d'une façon inattendue, sérénisant chez l'âpre auteur étranger, amer chez le léger parisien.

*
* *

La concurrence sociale et les devoirs sociaux

par J. L. de Lanessan, Alcan, 1904.

Ce volume est la suite d'un livre dont il fut rendu compte ici : *La lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés*. Et ce qu'il faut avouer tout d'abord c'est que le nouveau est digne de l'ancien. Dans le premier l'auteur avait fait une découverte mémorable ; il avait trouvé l'antagonisme de l'individu et de la famille chez les végétaux. C'était bouleverser la botanique. Dans le second il renouvelle la morale.

Savez-vous ce qu'est au juste la morale ? M. de Lanessan, si qualifié pour cela, va vous l'apprendre :

C'est « l'ensemble des moyens que chaque individu s'attribue le droit de mettre en usage pour satisfaire ses besoins ». En vérité il n'y a après ceci qu'à tirer l'échelle, et cette métaphore de cambrioleur est de circonstance. Je vois d'ici tous les apaches se révoltant contre les foudres du ministère public : Est-ce que leur genre de vie n'est pas le plus fructueux « moyen qu'ils se croient le droit d'avoir pour satisfaire leurs besoins ? ». L'auteur a cotoyé tous les mondes et exploré toutes les latitudes. C'est sans doute au cours d'un de ses périple, quand il doublait par exemple le cap de la police correctionnelle, qu'il imagina cette belle définition.

Le chapitre où chatoie cette perle est intitulé : De la morale gouvernementale, et le titre est très savoureux de la part de M. de Lanessan. On y admire d'autres merveilleuses découvertes par exemple que dans les sociétés patriarcales le gouvernement est essentiellement libéral. (Le libéralisme des

patriarches, est-ce assez beau !) On y apprend encore que les gouvernements sont d'autant plus despotiques que les gouvernés sont moins civilisés et moins altruistes. Et essayez d'appliquer cette formule à l'Athènes du temps de Socrate, à la Rome du temps de Sénèque, à la Venise du temps de Casanova, à cent autres cités de tous les temps, vous verrez comme vous serez satisfait ! Mais que ne cueille-t-on pas dans une simple page de notre homme ! Goûtez-vous bien tout le charme de ce simple début d'alinéa : « L'observation directe témoigne, en effet, que les hommes primitifs sont égoïstes comme les enfants... » Que ceci n'est-il mis en style de catéchisme latine ! « D. Qui est égoïste comme un enfant ? R. C'est l'homme primitif. D. Comment le savez-vous ? R. Je le sais par l'observation directe ». Il est certain que ce n'est pas l'anthropopithèque de Mortillet ou le pithécanthrope de Dubois qui viendra protester contre l'*imprimatur*. Voulez-vous encore des vérités ? M. de Lanessan n'est pas M. de Fontenelle, et ce n'est pas dans ses poches à lui qu'il met ses mains. « Dans les sociétés humaines parvenues à un certain degré de développement (quelle gravité de phrase ! que va nous révéler l'Oracle !) la plupart, si non la totalité des individus (prudence ! réserve scientifique ! art des nuances !) aspirent à la satisfaction des deux grands besoins : celui de la liberté et celui du bonheur. » Si M. de Lanessan a jamais rencontré des « individus » même en petit nombre, même dans des sociétés point encore parvenues à un « certain » degré de développement, qui aspirent à être esclaves et à être malheureux, eh bien je demande à les voir ! Moi aussi je prône « l'observation directe ! »

Tout cela ne vous dit pas ce que c'est que la morale gouvernementale. Oyez ! C'est « l'application dans leur plénitude, des moyens les meilleurs de procurer à chaque citoyen en particulier et à la masse sociale en général la satisfaction de tous ses besoins. » Il y a encore là de quoi faire le brouhaha ! A quoi pensait Pascal en écrivant les *Provinciales* ? Il n'avait donc pas prévu M. de Lanessan ? Cet élève des Pères — car notre héros sortit à dix-huit ans de la jésuitière de Sarlat — est autrement latitudinaire que tous les Escobars. Un parti-

culier a-t-il des besoins de calomnie ou de paresse, une société a-t-elle des besoins d'antiphysisme ou de bacchanale, le gouvernement qui les satisfait le mieux et dans leur plénitude, devient du coup moral. C'est toujours une vue d'apache. L'arbre du bien et du mal, pour le coup, est déraciné !

On devrait accueillir ces sottises en riant. Mais peut-on oublier que l'auteur ne rit pas, et qu'il a l'air, en vérité, de se prendre pour un savant ? Il y a de braves instituteurs primaires qui ne sont que des grotesques. Le jour où la valse des bulletins les envoie à la Chambre, on n'a plus envie d'en rire. Or l'inventeur de la morale gouvernementale est dans ce cas. C'est un homme puissant, très puissant ; il paraît qu'il dirige le Grand Orient entre un Ranson et un Delpech qui eurent des aventures morales du même genre que les siennes.

— Dans son monde politique chacun s'incline devant lui : il est mandarin à je ne sais quel bouton. Mais supposer qu'il n'y ait plus ni Grand-Orient, ni valse des bulletins, ni sara-bande de tous les Delpech et de tous les Ransons du monde, et voyez ce qui restera du mandarin : Des livres que le dernier des journalistes hésiterait à écrire, un ramassis de banalités hâtives où tout ce qu'il y a de positif vient du voisin, et où l'auteur n'apparaît personnellement que par des pataquès, des contre sens, des trémolos et des boniments de charlatans électoraux.

ANTONIN LÉPIEUX.



Société de Saint-Augustin, DESCLÉE, de BROUWER et C^{ie}
Lille, 41, rue du Metz — Paris, 30, rue Saint-Sulpice

**ANNÉE JUBILAIRE DE LA PROCLAMATION
DE L'IMMACULÉE CONCEPTION
1854-1904**

LA SAINTE VIERGE
DANS LA TRADITION ET DANS L'ART,
DANS L'ÂME DES SAINTS ET DANS NOTRE VIE
PAR J. HOPPENOT

Beau volume in-folio, orné de cinq chromolithographies,
de 250 grav. dans le texte et de 20 gravures hors texte.

ÉDITION DÉ GRAND LUXE

Chaque page est ornée d'un filet rouge Prix : **10 fr. broché ;**

Relié riche de 15 à 25 fr.

Voici un ouvrage de la plus heureuse actualité. C'est *l'Hommage à Marie*, en cette année jubilaire qui rappelle la proclamation de sa Conception Immaculée.

C'est le *Diadème* posé sur le front de Notre-Dame. Écrivains sacrés, ascètes, hagiographes en ont fourni les émaux, les perles brillantes, les rubis étincelants.

L'auteur s'est contenté d'enchâsser ces pierres précieuses dans les quatre cercles d'or dont se compose la couronne.

C'est un Album rempli des portraits de la Mère de Dieu, du **11^e** au **xx^e** siècle. En ces pages brillantes, vous verrez passer sous vos yeux, avec la perfection du dessin, parfois même avec l'éclat des couleurs, et la Vierge cimétériale de Sainte-Marie Antique, récemment exhumée des décombres du Forum Romain, et la Madone de

Sainte-Marie-Majeure, relique vénérable, chef-d'œuvre inimitable, et la mosaïque de Ravenne, sublime Orante, au regard surhumain.

Dans ces feuillets vivants, défileront devant vous les Vierges de Giotto, si pleines de grâce et de naturel, les Vierges d'Angelico si pures, si pieuses, si priantes ; la Vierge au Rocher, de Léonard de Vinci, et les Vierges de Raphaël, enveloppant l'Enfant - Dieu d'un regard si aimant.

Là, vous admirerez la Madone taillée dans l'ivoire ou sculptée dans le marbre, par le ciseau de Michel-Ange.

Vous la verrez vous souriant, naïve, au plat du Livre d'Heures ; vous accueillant, aimable Souveraine, au portail de ses cathédrales ; vous bénissant, Reine magnifique, du haut du vitrail où le verrier l'a coulée, immortelle.

Que de merveilles l'auteur a su grouper dans le texte de son ouvrage ! Que de beautés il a réunies dans les 250 illustrations qui font resplendir sa pensée !

Beautés chastes et pures, quiconque vous contempera aux feuillets de ce volume, se sentira meilleur ; il se détournera des mièvreries de l'art moderne et, le regard sur Marie, il s'écriera : « La toute belle, c'est vous ! *Tota pulchra es !* »

Merveilles de puissance et de bonté qui, depuis vingt siècles, du Cœur de Marie découlent sur l'Église, quiconque vous verra condensées aux pages de ce livre, se reprendra à espérer : « Depuis les temps de Néron et de Julien l'Apostat, se dira-t-il, Marie a brisé la tête du serpent ; en vain, de nos jours, l'Enfer redouble de rage ; prions l'Immaculée, et de son pied virginal, l'Immaculée écrasera l'hydre maçonnique. *Contaret caput !* »

*
* *

VERS L'AUBE, Édition de luxe, couverture parcheminée. Prix ; **2 fr.**

Cet ouvrage est le premier de la collection « Vive Dieu ! » qui porte fièrement en exergue un chevalier bien campé, tenant d'une main l'épée, et levant l'autre en un geste qui complète l'acclamation : Vive Dieu ! Au verso : un médaillon ; c'est un passereau (signe de l'homme sur la terre), chantant sur son nid où reposent des œufs (symbole de la résurrection), parmi les branches d'un amandier en fleurs (emblème de l'immortalité) ; au-dessous, ce mot : *Spes*.

Cette collection ne pouvait mieux débiter que par ce livre au titre lumineux : *Vers l'Aube*, livre tout débordant de poésie, de foi et de sincérité. En scandant cette prose chantante, sobre et fleurie, emplie de pensées fortes et hautes, on ne lit pas, on voit ; mieux que cela, on se surprend à regarder en soi-même, et — bienfaisante illusion — on se croit ou du moins on voudrait être l'auteur de ces mille petits détails exquis dont l'ensemble constitue les grandes choses, la vraie valeur et l'éternel mérite de la vie. Il y a dans ces pages un je ne sais quoi d'indéfinissable, tenant le milieu entre l'esprit et le sentiment et participant largement de tous les deux, qui met à la fois le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux. Ce n'est pas du « Champagne » seulement, qui pétille un instant, pique le palais en passant et s'évanouit dans une éphémère excitation ; c'est le « Bordeaux » qui entre discret, velouté, savoureux, pour aller communiquer à l'intérieur une chaleur vivifiante et une santé durable. A lire *Vers l'Aube* on se sent plus attiré vers le bien, plus fort pour l'accomplir, plus courageux pour bien vivre, car chaque seconde de la vie nous conduit *Vers l'Aube*.

*
* *

LES ÉTAPES DE LA VIE CHRÉTIENNE. Lettres pastorales de Mgr Augustin-Victor DERAMECOURT, évêque de Soissons, de Laon et de Saint-Quentin. — In-16 de 208 pp. Prix fr. 2, 50.

Ce sont ici paroles d'évêque. Elles s'adressent aux pères et aux mères de famille, et les entretiennent de ce qui, plus que tout au monde, leur tient à cœur : le bonheur de leurs enfants. Elles exposent avec sobriété, clarté, autorité, les obligations des parents, leur rôle auprès de ceux qui leur doivent l'existence et dont il leur appartient de guider les pas dans ces étapes de la vie chrétienne : le Baptême, la première Prière, la première Messe, le petit Catéchisme, la première Confession, la Confirmation, la première Communion, les œuvres de Persévérance. Sur chacun de ces sujets, l'évêque dit la doctrine et prodigue les conseils dans un langage que sa précision et son énergie mettent à la portée de tous.

AVE MARIA, souvenir du Jubilé de l'Immaculée - Conception. — Album de 16 pages grand in-folio, richement encadrées, mesurant 0m45 X 0m31, illustrées de vingt-deux photogravures et de quatre chromos : Pie IX, Pie X, la Vierge couronnée par les anges, la Madone, le tout sous couverture en riche chromolithographie. Prix : 2 fr. 50.

Détail des gravures : *La Madone du Grand-Duc* (Raphaël). — *Annonciation* (Fra Angelico). — *Tapiserie de Pierre Spicre*, de l'église Notre-Dame de Beaune. — *Les Fiançailles de la sainte Vierge* (Raphaël). — *La Rencontre de la sainte Vierge avec sainte Élisabeth* (A. Fassano). — *La sainte Vierge au pied de la Croix* (Fra Angelico). — *Statue de Notre-Dame de la Médaille miraculeuse* (Chapelle de la Maison Mère des Filles de Saint-Vincent-de-Paul). — *Léon XIII*. — *Les Apôtres visitant la sainte Vierge avant sa mort* (Taddeo Bartoli). — *Mort de la sainte Vierge* (du même). — *Statue de l'Immaculée de la Grotte de Lourdes* — *Le Couronnement de la Vierge* (Raphaël). — *Portraits de Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Pierre Corneille, Maréchal Bugeaud, Maréchal Bosquet, Maréchal Canrobert, Maréchal Pélissier, Général de Lamoricière*. — *L'Assomption de la Vierge* (Miniature d'un livre de chœur de la cathédrale de Sienne).

ALMANACHS ILLUSTRÉS POUR 1905

Série format in-4° : Grand Almanach catholique—des Missions,—des Familles, — de la Jeune Fille chrétienne. — Prix : 0 fr. 50.

Série format in-8° : Almanach des Chansons chrétiennes, avec musique, par l'abbé Bouland (17 années ont paru). — Prix : 0 fr. 00.

Série format in-16 : de la Sainte-Famille, — des Enfants de Marie, — de l'Ange Gardien, — des Enfants. — Prix : 0 fr. 30.

Séries format in-18 variées :

De la Croix-Rouge, de saint Antoine de Padoue. — Prix : 0 fr. 25.

De la Propagation de la Foi, du Nouveau Siècle. — Prix : 0 fr. 20.

De l'Œuvre de l'Enfant-Jésus. — Prix : 0 fr. 15.

Des Écoles et Populaire. — Prix : 0 fr. 10.

Assortiment complet de Calendriers riches plats, avec chromos, et de Calendriers religieux à effeuiller, avec blocs Pensées et Maximes religieuses, etc.

Toutes ces publications sont en vente à la librairie Gervais-Bedot, Revardaud-Lachambre, successeur.

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

PHILOSOPHIE

	Pages.
Analystes et esprits synthétiques, <i>Ed. Bondurand</i>	351

SOCIOLOGIE

La Séparation de l'Église et de l'État, <i>Paul Thoulouze</i> .	305
Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles....	5

SCIENCES

Actualités scientifiques : Le Radium, <i>Gérard-Lavergne</i> .	170
Le Préhistorique dans le Gard, <i>Félix Mazauric</i>	77

HISTOIRE LOCALE

La ville d'Uzès et le poète Racine, <i>Lionel d'Albiouse</i> ...	272
Notes sur l'Évêque d'Uzès, Michel Poncet, ***.....	50
Beaucaire sous saint Louis (1 ^{re} partie), <i>Ernest Durand</i> .	389
Les Ducs d'Uzès et Florensac, <i>Adolphe Pieyre</i>	408

HISTOIRE GÉNÉRALE

Petites Études d'un Ignorant, <i>Louis Bascoul</i>	23
Carnet de Route d'un Conventionnel en mission à Avignon et en Provence (suite), <i>Michel Jouve et Giraud-Mangin</i>	153, 219, 243 et 428

LITTÉRATURE

	Pages.
Sémiramis aux Arènes de Nîmes, <i>C.</i>	130
Un Artiste du Vers : Louis Mercier, <i>Alphonse Germain.</i>	233
L'Ermitage de la Baume, <i>Léonce Larnac.</i>	93
La Saison du Théâtre d'Orange, <i>Georges Maurin.</i>	205
La Vie, le Rêve, <i>L. Montégut.</i>	358
Impressions du Midi, <i>Adolphe Pieyre.</i>	86
Le Noël du Mage, <i>Alphonse Germain.</i>	421
Le Songe d'Orange, <i>Léonce Larnac.</i>	263
Les Livres, <i>Antonin Lepieux.</i> 61, 136, 226, 294, 376 et	451
Chronique littéraire, <i>G. M.</i>	372 et 447
— <i>Stéphane.</i>	70

VOYAGES

En Malle-Poste : Cévennes, <i>J. Borély.</i>	112
Le Vieux Midi Français, <i>Alphonse Henry.</i>	364
Impressions d'Oran, <i>P. Téraube,</i>	216

BEAUX-ARTS

Un Peintre méridional : Paul Sain, <i>Léon Damase.</i>	88
Un Artiste inconnu : Marcelin Liabastre, <i>Léon Eymard.</i>	189

POÉSIES

Saint-Laurent-les-Bains, <i>A. Devidal.</i>	127
Fidèles dans la vie, fidèles dans la mort, <i>Ever.</i>	371
Devant la Statue du docteur Privat, <i>J. Magnen.</i>	225
La Calandra et sis auceloun, <i>J. Gal.</i>	47
La Processioun di Rouguesoun. — A Petrarco (sounet), <i>M.-N. P.</i>	445

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages.
ALBIOUSSE (L. D').	
— La Ville d'Uzès et le poète Racine.....	272
BASCOUL (LOUIS).	
— Petites Études d'un Ignorant.....	23
BONDURAND (ED.).	
— Analystes et esprits synthétiques.....	351
BORÉLY (J.).	
— En Malle-Poste : Cévennes.....	112
C...	
— Sémiramis aux Arènes de Nîmes.....	130
DAMASE (LÉON).	
— Un Peintre méridional : Paul Saïn.....	88
DEVIDAL (A).	
— Saint-Laurent-les-Bains.....	127
DURAND (ERNEST).	
— Beaucaire sous saint Louis (1 ^{re} partie).....	389
EVER.	
— Fidèles dans la vie, fidèles dans la mort (poésie). ..	371
EYMARD (LÉON).	
— Un Artiste inconnu : Marcelin Liabastre.....	186
GAL (JULES).	
— La Calandra et sis auceloun.....	47
GÉRARD-LAVERGNE.	
— Actualités scientifiques : Le Radium.....	170
GERMAIN (ALPONSE).	
— Un Artiste du Vers : Louis Mercier.....	233
— Le Noël du Mage.....	421
HENRY (ALPONSE).	
— Le Vieux Midi Français.....	364

JOUVE (MICHEL) et GIRAUD-MANGIN (MARCEL).	
— Carnet de Route d'un Conventtonnel en mission à Avignon et en Provence (suite).....	153, 243, 319 et 428
LARNAC (LÉONCE).	
— L'Ermitage de la Baume.....	93
— Le Songe d'Orange.....	263
LEPIEUX (ANTONIN).	
— Les Livres.....	61, 136, 226, 294, 376 et 451
MAGNEN (J.).	
— Devant la Statue du docteur Privat.....	225
M. (G).	
— Chronique littéraire.....	372 et 447
MAURIN (GEORGES).	
— La Saison du Théâtre d'Orange.....	205
MAZAURIC (FÉLIX).	
— Le Préhistorique dans le Gard.....	77
MONTÉGUT (L.).	
— La Vie, le Rêve.....	358
PIEYRE (ADOLPHE).	
— Impressions du Midi.....	55
— Les Ducs d'Uzès et Florensac.....	408
P. (M.-N).	
— La Processioun di Rouguesoun. — A Petrarco (sounet).....	445
STÉPHANE.	
— Chronique littéraire.....	70
THÉRAUBE (P.).	
— Impressions d'Oran.....	216
THOULOUZE (PAUL).	
— La Séparation de l'Église et de l'État.....	305

L'Administrateur-Gérant : Théophile GERVAIS.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07368 3347

